

Froid Dans Le Dos

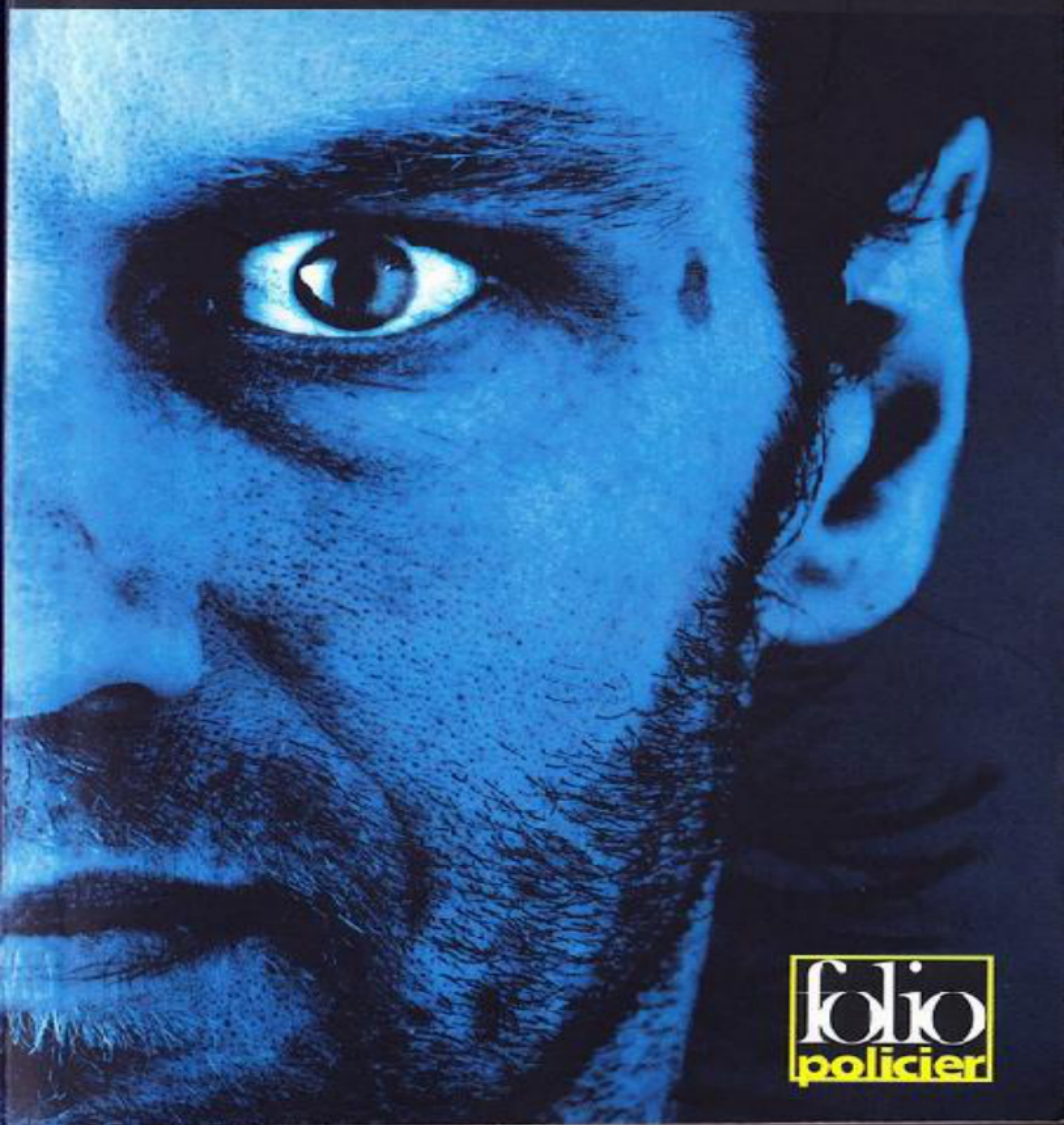
Sandford, John

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Sandford

Froid dans le dos



folio
policier

JOHN SANDFORD

FROID DANS LE DOS

Traduit de l'américain

par Marie-Caroline Aubert

Denoël

Cet ouvrage a été publié sous le titre original
SILENT PREY
par G. P. Putnam's Sons, New York.

© John Sandford, 1992.

© Éditions Denoël, 1995, pour la traduction française.

Chapitre premier

Une pensée jaillit telle une étincelle dans l'esprit chaotique de Bekker.

Le jury.

Il l'attrapa mentalement au vol, comme on attrape une mouche quand on a la main preste.

Bekker était avachi sur le banc des accusés, au cœur du cirque. Ses yeux bleus, vides, délavés et écarquillés, pareils à ceux d'une poupée en plastique, roulèrent dans leur orbite. Ils se promenèrent autour de la salle d'audience, captèrent un plafonnier, s'arrêtèrent sur une prise de courant, glissèrent sur les regards qui le fixaient. Ses cheveux avaient été taillés court, la coupe pénitentiaire, mais on l'avait autorisé à garder sa barbe blonde hirsute. C'était par commisération : elle dissimulait l'entrelacs de cicatrices rougeâtres qui zébraient son visage. Au milieu de la barbe, ses lèvres humides et luisantes, roses comme des boutons de fleur, s'ouvraient et se refermaient régulièrement, évoquant une anguille.

Bekker examina la pensée qu'il avait attrapée au vol : *Le jury*. Des ménagères, des retraités, des loques qui vivaient de l'allocation-chômage. Et ils appelaient ça ses *pairs* ! Quelle vision grotesque des choses : il était docteur en médecine. L'un des meilleurs de sa profession. Il était *respecté*. Bekker secoua la tête.

Compris... ?

Le mot s'échappa du bec de corneille de M^{me} le Juge et résonna dans sa tête.

« Vous avez compris, monsieur Bekker ? »

Quoi... ?

Son imbécile d'avocat à tête de limande le tira par la manche : « Levez-vous. »

Quoi... ?

Le procureur général se tourna pour le dévisager, le regard chargé de haine. La haine le heurta de plein fouet et il libéra son esprit, le laissant s'exprimer naturellement. *J'aimerais t'avoir sous la main pendant cinq minutes. Un bon scalpel bien affûté t'ouvrirait comme une putain d'huître, zip, zip. Comme une putain de palourde.*

Le procureur sentit qu'il avait retenu l'attention de Bekker. C'était une coriace. Elle avait envoyé six cents hommes et femmes derrière les barreaux. Leurs menaces triviales et requêtes idiotes ne la

touchaient plus. Pourtant, elle tressaillit et se détourna pour échapper au regard de Bekker.

Quoi ? Se lever ? Maintenant ?

Bekker lutta pour remonter à la surface. C'était tellement difficile. Il s'était laissé dériver pendant le procès. N'y voyait aucun intérêt. Avait refusé de témoigner. L'issue était connue d'avance et il avait des problèmes autrement sérieux à régler. Tels que survivre sans ses médicaments dans les cages du pénitencier de Hennepin County.

Maintenant, l'heure était venue.

Son sang circulait encore trop lentement, il suintait dans ses artères comme de la gelée de framboise. Il lutta pour reprendre conscience, et lutta en même temps pour cacher son effort.

Se concentrer.

Et il réintégra la salle d'audience, si lentement, si péniblement qu'il avait l'impression de marcher dans de la colle. Le procès avait duré dix jours et tenu la vedette dans les journaux autant qu'aux informations télévisées. Les caméras l'avaient traqué jour et nuit, le giflant en pleine face avec leurs intolérables projecteurs, les opérateurs reculant au petit trot devant lui chaque fois qu'on le transférait, menottes aux poings, de la prison au tribunal.

La salle d'audience était lambrissée de plaqué jaune. L'estrade où siégeait le juge était au fond, les bancs des jurés à droite, les tables de l'accusation et de la défense devant le juge. Derrière les tables, une barrière séparait la pièce en deux. Au-delà, une quarantaine de chaises inconfortables réservées au public étaient clouées au plancher. Les sièges étaient occupés une heure avant le début de l'audience, une moitié pour la presse, l'autre pour le public, les premiers arrivés étant les premiers servis. Pendant toute la durée du procès il avait entendu son nom circuler entre les rangées de spectateurs : *Bekker Bekker Bekker*.

Les membres du jury sortirent en file indienne. Aucun ne lui accorda un regard. On allait les enfermer à l'écart, ses pairs, et quand ils auraient bavassé pendant un laps de temps convenable, ils reviendraient pour le déclarer coupable de plusieurs meurtres au premier degré. Le verdict était incontournable. Quand ce serait fini, la corneille le ferait boucler.

Le taré de nègre de la cellule voisine le lui avait dit, dans son jargon des rues complètement tocard : « Y vont t'boucler ta sale carcasse à Oak Park, mec. Tu vas être dans une putain de cage grande comme un putain de frigo avec une télé pour surveiller tous tes gestes. Même quand tu vas aux chiottes y t'regardent, ils te prennent en film. Personne en sort jamais, d'Oak Park. C'est vraiment le merdier. »

Mais Bekker n'avait pas l'intention d'y aller. Cette seule pensée le

remit d'aplomb et il s'ébroua, lutta pour reprendre le contrôle de lui-même.

Se concentrer.

Il se concentra sur de petits détails. Le short de gym qui lui entaillait la chair à la taille. La tête de rasoir coincée derrière ses testicules. La casquette des Sox, échangée contre des cigarettes, roulée dans sa ceinture. Ses pieds qui transpiraient dans de ridicules chaussures de sport. Des tennis et des chaussettes blanches avec son costume rayé de médecin chic. Il avait l'air grotesque et le savait. Il détestait ça. Seul un plouc irait porter des chaussettes blanches et un costume à rayures, mais des chaussettes blanches et des chaussures de sport, ça, non. Les gens allaient se moquer de lui.

Il aurait pu chausser une dernière fois ses richelieus à bout perforé – un homme est innocent tant que sa culpabilité n'est pas établie – mais il avait refusé. Ils ne pouvaient pas comprendre. Ils croyaient que c'était encore une de ses excentricités, les chaussures en plastique avec un costume à sept cents dollars. Ils ne savaient pas.

Se concentrer.

Tout le monde était debout, maintenant, la robe de corneille le dévisageait, son avocat le tirait par la manche. Et puis Raymond Shaltie...

« Debout », aboya Shaltie en se penchant vers lui. Shaltie était gendarme, un lèche-bottes obèse en uniforme gris mal foutu.

« Combien... ? » demanda Bekker en levant les yeux vers son avocat, luttant pour articuler les mots, la langue pâteuse.

« Chuut. »

Le juge était en train de parler en regardant dans leur direction : « ... attendre inutilement, et si vous laissez votre numéro de téléphone à mon secrétariat, nous vous appellerons dès que nous aurons la réponse du jury... »

L'avocat hocha la tête, les yeux droit devant lui. Il ne voulait pas croiser le regard de Bekker. Bekker n'avait aucune chance de s'en tirer. Et en son for intérieur, l'avocat ne voulait pas qu'il en ait une. Bekker était timbré, il avait *besoin* d'aller en prison. En prison jusqu'à la fin de ses jours, et davantage encore.

« Combien de temps ? » redemanda Bekker. Le juge avait disparu dans les coulisses. *J'aimerais bien l'attraper aussi, celle-là.*

« Difficile à dire. Ils doivent tenir compte des différents chefs d'accusation. » L'avocat avait été nommé d'office par le tribunal. Il avait besoin de cet argent. « Nous viendrons vous chercher... »

Cause toujours.

« Allons-y », dit Shaltie. Il prit Bekker par le coude en lui enfonçant les doigts dans le réseau de nerfs qui se situe juste au-dessus de l'articulation. Un vieux truc de maton pour établir sa domination sur le

prisonnier. Mais, sans le savoir, il rendit service à Bekker. Sous l'effet de cette douleur cuisante et inattendue, Bekker revint sur terre d'un seul coup, brutalement, comme s'il avait été giflé.

Ses yeux firent une fois le tour de la pièce. Il réfléchissait froidement, son chaos habituel compressé dans un recoin de son esprit, ses pensées violentes se débattant comme des rats en cage. Il calculait. Adoptant la voix plaintive d'un enfant qui demande la permission, il dit : « J'ai besoin d'aller... »

– D'accord. » Ray Shaltie hocha la tête. Ce n'était pas un mauvais gars. Cela faisait vingt ans qu'il était affecté au tribunal. L'expérience l'avait attendri, l'amenant à voir le côté humain de tous les hommes, même les pires. Et il n'y avait pas pire que Bekker.

Dans l'esprit de Shaltie, cependant, Bekker restait un être humain : « *Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché jette la première pierre...* » Bekker était un homme qui avait mal tourné, mais il n'en demeurerait pas moins un homme. Aussi parla-t-il de ses hémorroïdes à Shaltie sur un ton geignard, les mots sortant de sa bouche comme des bulles. La nourriture de la prison n'arrangeait rien, expliqua-t-il. Tout ce fromage, ce pain, ces pâtes. Pas assez de fibres. Il avait absolument besoin...

Pendant les dix jours du procès, il était régulièrement allé aux toilettes à midi. Raymond Shaltie compatit : lui aussi, il avait eu ça. Tenant Bekker par le bras, Shaltie longea les bancs désertés des jurés. Bekker suivit en traînant les pieds, le regard vague, l'air infantile. Devant la porte, Shaltie le fit pivoter – docile, tranquille, apparemment transporté dans un autre monde –, lui passa les menottes et les chaînes aux pieds. Un autre gendarme qui regardait l'opération, n'ayant que son déjeuner en tête, tourna les talons dès que Bekker fut enchaîné.

« Il faut que j'y aille, répéta Bekker, levant les yeux vers Ray Shaltie.

– T'inquiète pas, t'inquiète pas », répondit Shaltie. Sa cravate était constellée de taches de soupe et ses épaules, de pellicules. Quel con, se dit Bekker. Shaltie le fit sortir de la salle d'audience. Bekker suivit à l'allure traditionnelle des prisons, des pas de trente centimètres pour cause de jambes entravées. Derrière la salle, un étroit couloir menait à un escalier intérieur et à une cellule de détention. Mais sur la gauche, au-delà d'une porte de service, il y avait des toilettes pour hommes réservées aux employés, un minuscule local équipé d'un lavabo, d'un urinoir et d'une unique cabine.

Shaltie suivit Bekker dans les toilettes.

« Voilà, ça va aller, maintenant. » Un avertissement dans la voix. Ray Shaltie était trop vieux pour se battre.

« Oui », répondit Bekker. Derrière ses yeux bleu pâle

apparemment si vagues, son esprit fonctionnait sans difficulté, l'adrénaline activant maintenant son cerveau avec autant d'efficacité qu'une dose de la meilleure amphétamine. Il se retourna, leva les bras devant lui, présentant ses poignets à Shaltie. Le gendarme inséra la clé et libéra le prisonnier de ses menottes. Ce faisant, il enfreignait le règlement, mais aucun homme ne peut s'essuyer s'il porte des menottes. D'ailleurs, où Bekker pouvait-il aller avec ses jambes enchaînées ? Il ne pouvait pas courir. Et son visage dissimulé sous cette barbe hirsute était, pour le moment du moins, le plus célèbre des Cités jumelles.

Bekker entra dans la cabine en traînant les pieds, referma la porte, baissa son pantalon et s'assit sur la cuvette. Le regard perçant, maintenant, concentré. On utilisait des rasoirs jetables en prison, des Bic. Il avait brisé le manche de l'un d'eux, ne gardant que la tête et un tronçon faciles à dissimuler lors des fouilles. À la première occasion, il avait passé le tronçon sous la flamme d'une allumette, émoussant les bords pour qu'il soit d'un port plus confortable. Le matin même, il l'avait collé sous ses testicules avec du ruban adhésif et arrimé avec un morceau de sparadrap. Il arracha prestement le rasoir de sa cachette, tira sur la languette adhésive et entreprit de tailler dans sa barbe.

Il l'avait laissée pousser pour cacher son visage ravagé. Bekker, qui était d'une telle beauté il n'y a encore pas si longtemps, avec son visage classique de Scandinave, son ovale sans défaut, son teint clair et ses lèvres roses, avait été tabassé au point de devenir un gnome grotesque, mis en pièces et grossièrement recousu. *Davenport. Attraper Davenport.* Il se prit à fantasmer : découper Davenport, lui éplucher le visage avec un couteau, décoller la peau centimètre par centimètre...

Il se ressaisit : ce genre de fantasmes, c'était pour la cellule. Il repoussa à regret l'image de Davenport et continua à se raser en hâte, irrégulièrement, la lame achoppant sur sa peau sèche. La douleur lui arracha un grognement. Derrière la porte, Shaltie fit la grimace.

« Alors, c'est bientôt fini, là-dedans ? » cria-t-il. Les toilettes puaien l'ammoniaque, le chlore, l'urine et la serpillère humide.

« Oui, Ray. » Bekker lâcha le rasoir dans la poche de sa veste et s'attaqua au support de papier hygiénique. À l'origine, il était fixé au mur par quatre vis. Pendant les trois premières journées du procès, il en avait enlevé deux, qu'il avait expédiées par la cuvette en actionnant la chasse d'eau, et avait partiellement dévissé les deux autres. La veille, il les avait même extraites pour s'assurer que le porte-rouleau se détacherait facilement. Pas de problème. Il dévissa définitivement les deux vis, les jeta dans la cuvette et libéra le porte-rouleau. Il l'empoigna par la tige centrale et sa main s'y lova comme dans un

gant de boxe en acier.

« Ça y est, Ray, je suis prêt. » Bekker se releva, remonta son pantalon, enleva sa veste et la plia sur son bras pour recouvrir le gant d'acier, tira la chasse. Inspira à fond. Baissa les yeux comme s'il regardait sa braguette. Ouvrit la porte. Sortit en traînant des pieds.

Shaltie attendait, les menottes à la main : la mâchoire molle, le nez saupoudré de taches de rousseur, un peu lent à la détente.

« Tournez-vous... »

Puis, voyant le visage de Bekker, comprenant soudain : « Hé... ! »

Bekker s'était à moitié retourné, l'air tendu. Il laissa tomber sa veste, sa main droite se détendit comme un fouet, il ouvrit la bouche et ses dents blanches scintillèrent sous l'éclairage au néon. Shaltie recula maladroitement, essayant de se protéger de la main. Trop tard, trop tard. La masse d'acier inox le cueillit au-dessus de l'oreille. Il s'effondra et l'arrière de son crâne alla heurter violemment le lavabo de porcelaine.

Bekker était déjà sur lui, levant son poing d'acier, l'abattant brutalement, une fois, deux fois. Il sentit les os craquer, vit le sang jaillir.

Frapper frapper frapper frapper...

Les synapses du cerveau de Bekker s'allumèrent avec les étincelles. Il se débattit, lutta pour reprendre son contrôle, mais c'était extrêmement difficile avec l'odeur de sang frais qui montait à ses narines. Il cessa de boxer, vit que sa main gauche était sur la gorge de Shaltie. Écarta la main, se releva à moitié, le cerveau pas net. Et dit à voix haute, s'exhortant au silence en portant un doigt à ses lèvres : Chut, chuuut.

Il se redressa complètement. Maintenant, le sang circulait dans ses veines comme de l'eau, de la vapeur, emplissant son corps. Et ensuite ? La porte. Il sautilla jusque-là, vérifia le loquet. Fermé. Parfait. Revint vers Shaltie qui gisait sur le carrelage, le visage tourné vers le plafond, soufflant des bulles de sang par le nez. Bekker l'avait observé quand il manipulait les clés : il les avait mises dans sa poche droite. Il les récupéra, fit sauter les chaînes qui entravaient ses jambes. Libre. Libre.

Assez. Il se ressaisit, se regarda dans le miroir.

Son visage était une catastrophe. Il sortit le rasoir de sa poche, s'aspergea le visage d'eau et de savon liquide et y passa la lame. Écoute le souffle de Shaltie, grognements et gargouillis. La tête de Shaltie reposait dans une mare de sang dont Bekker sentait l'odeur. Il jeta le rasoir dans la corbeille, se retourna, se pencha sur Shaltie, l'attrapa sous les aisselles, le tira jusque dans la cabine, le hissa sur le siège des toilettes et l'adossa au mur. Shaltie émit un ronflement et un autre flot de sang sortit en bulles de ses narines. Bekker n'y prêta

aucune attention. Le temps pressait.

Il enleva son pantalon, se coiffa de la casquette des Sox et se servit du pantalon pour essuyer le sang sur le carrelage. Quand ce fut terminé, il jeta pantalon, veste, chemise et cravate par-dessus le corps de Shaltie. Et se regarda dans la glace : maillot vert, short rouge, chaussures de jogging, casquette. Un sportif. Le visage était en piteux état, mais personne ne l'avait vu de près, sans barbe, depuis plusieurs semaines. Certains flics et deux ou trois avocats pourraient le reconnaître, mais avec un peu de chance, ils n'iraient pas regarder des types qui faisaient du jogging.

Davenport. Cette idée l'arrêta net. Si Davenport se trouvait là, dehors, s'il était venu écouter le verdict, Bekker était un homme mort.

Il n'y pouvait rien. Il repoussa l'idée, inspira à fond. Fin prêt. Entra dans la cabine avec Shaltie, ferma le loquet de l'intérieur, se coucha sur le dos, se laissa glisser sous la porte, se releva de l'autre côté.

« Putain de bordel. » À voix haute. Il avait appris ça en prison, le juron standard, utilisable en toutes circonstances. Il se recoucha sur le carrelage, se faufila à moitié sous la porte, tendit la main pour attraper le portefeuille de Shaltie, inspecta le contenu. Douze dollars. Une carte de crédit Visa. Mauvais. L'argent allait poser un problème. Il glissa le portefeuille dans son caleçon, s'approcha de la porte, tendit l'oreille.

Shaltie respirait encore, il entendait les bulles. Bekker envisagea de retourner à l'intérieur de la cabine pour l'étrangler avec sa ceinture. Toutes les humiliations de la semaine passée, la torture que cela avait été lorsqu'ils lui avaient pris ses médicaments... Pas le temps. Le temps le tracassait, maintenant. Il fallait y aller.

Il laissa Shaltie en vie, tourna le bouton de la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir. Personne. S'approcha de la porte suivante qui ouvrait sur le grand hall. Une demi-douzaine de personnes, toutes massées de l'autre côté, celui du public, près des ascenseurs. En train de bavarder. Il n'aurait pas à passer devant eux car l'escalier était en face. Il voyait le panneau « Sortie », juste derrière le tuyau d'incendie.

Respirer un grand coup, et passer à l'action. Il sortit dans le hall en gardant la tête baissée. Le fonctionnaire adepte du jogging qui va prendre de l'exercice à l'heure du déjeuner. D'un pas assuré, il traversa le hall en direction de l'escalier, s'éloignant des ascenseurs. S'attendant d'une seconde à l'autre à ce que quelqu'un crie ou le montre du doigt. Ou à entendre des gens courir.

Il était dans l'escalier. Personne ne l'empruntait à partir de ces étages élevés.

Il descendit les marches en courant, comptant les étages au passage. À la hauteur du sixième, il entendit une porte claquer plus bas et quelqu'un qui descendait au-dessous de lui. Il ralentit l'allure en faisant le moins de bruit possible, entendit une autre porte s'ouvrir et

se refermer, et accéléra de nouveau. Arrivé au palier principal, il s'arrêta et risqua un coup d'œil. Des dizaines de gens se pressaient dans le hall d'entrée. Parfait. C'était donc le premier étage. Plus qu'un. Il descendit une dernière volée de marches et tomba sur une porte métallique sans inscription. Il la poussa. Il était dehors, sur la place. Le soleil estival brillait de tous ses feux, la brise portait des odeurs de popcorn et de pigeons. Une femme était assise sur un banc, un enfant à côté d'elle. Elle était en train d'éplucher une pomme avec un canif. Le gamin attendait la pomme.

Tête baissée, Bekker passa devant eux en trottant. Un de ces obsédés de la forme physique qui bravent la circulation à l'heure du déjeuner et lèvent les genoux sous le soleil de plomb, rien de plus.

Courant comme un fou.

Chapitre 2

Lucas fonçait sur les petites routes asphaltées du Wisconsin, une main sur le volant, l'autre sur le levier de vitesses, le pied droit dansant avec virtuosité entre les pédales de frein et d'accélérateur, sous un soleil éclatant qui se reflétait sur le pare-brise poussiéreux de la Porsche. À Taylor's Falls, il leva le pied pour traverser le pont St. Croix qui débouche dans le Minnesota, regarda s'il y avait des flics et écrasa à nouveau l'accélérateur, droit vers le sud, le soleil et les Cités jumelles.

Il s'engagea sur la Nationale 36 à l'ouest de Stillwater et se fondit dans une circulation de milieu de journée clairsemée et léthargique, camionnettes pick-up et breaks qui passaient en cliquetant devant les pâturages, les granges et les fossés marécageux où poussaient les fléoles. À douze kilomètres à l'est de l'Interstate 694, il frôla d'un cheveu les portes d'une Taurus rouge. Personne sur la route, hormis quelques corbeaux en train de picorer la dépouille d'un animal victime de la circulation.

Il baissa les yeux vers le compteur. Cent soixante-dix à l'heure.

Mais qu'est-ce que tu fous ?

Il ne le savait pas au juste. La veille en fin d'après-midi, il avait quitté sa cabane en bordure de lac et conduit jusqu'à Duluth, à cent vingt kilomètres au nord. Pour acheter des livres, prétendait-il : il n'y avait pas de librairie digne de ce nom dans son coin du Wisconsin. Il avait donc acheté de vrais livres, d'accord, mais il s'était aussi retrouvé vers les huit heures du soir à boire de la bière dans un rade appelé le Wee Blue Inn. Il était vêtu d'une chemise de soirée bleu nuit, d'une veste de soie et d'un pantalon kaki, et chaussé de mocassins marron, sans chaussettes. Un marin débarqué, ivre, avait repéré ses pieds nus et pendant une fraction de seconde bénie, juste avant l'arrivée du barman, il avait eu l'impression que le type allait lui balancer un coup de poing.

Lucas sentait qu'il avait besoin d'une bonne bagarre de bar. En revanche, il n'avait pas besoin de la suite naturelle, les flics. Il rapporta ses livres à la cabane, essaya de pêcher le lendemain mais laissa vite tomber et repartit pour les Cités jumelles en conduisant aussi vite qu'il s'en savait capable.

Quelques kilomètres après avoir frôlé la Taurus, il dépassa les premières baraques de la périphérie, avant-postes des banlieues

résidentielles. Il tendit la main vers la boîte à gants, dénicha le détecteur de radar, l'accrocha au pare-soleil et le brancha sur l'allumecigarettes tout en continuant de mener la Porsche à un train démentiel sur le macadam craquelé. Il appuya un peu plus sur la pédale d'accélérateur, enfonça la touche sélection de gamme de la radio, tomba sur Cités-97. Little Feat était en train de jouer un boogie d'enfer, « Shake Me Up », exactement ce qu'il fallait pour accompagner une infraction carabinée à la limitation de vitesse.

La bretelle de l'autoroute défila comme une flèche et la circulation s'épaissit. Cent quatre-vingt-cinq. Cent quatre-vingt dix. Soudain, un feu de circulation dont il avait complètement oublié l'existence se profila au loin, flou et menaçant, ainsi qu'une berline bleue qui tournait précautionneusement à droite comme l'y autorisait la flèche orange. Lucas alla à gauche, à droite, à gauche, sautant d'une pédale à l'autre, frein, accélérateur, frein, accélérateur, laissant la berline sur place ainsi qu'un break. Et capta du coin de l'œil, en une fraction de seconde, le visage surpris et affolé d'une mère de famille blonde dans une voiture pleine de petites têtes également blondes.

L'image se fixa dans son esprit. Terrifiée. Il soupira et releva le pied, se laissant porter par la vitesse acquise. Le compteur descendit à cent soixante, cent quarante-cinq, cent trente. Il traversa les banlieues nord de St. Paul, prit la sortie menant à la Nationale 280. Lorsqu'il était flic, il prenait toujours la tangente vers le lac. Maintenant qu'il ne l'était plus, que le temps s'étalait devant lui comme un ruban infini de sorties d'imprimante, il était moins attiré par la solitude du lac...

Il faisait chaud, le soleil laissait des traces mouchetées sur la route, jouant avec les nuages pour dessiner des motifs sur les tours de verre de Minneapolis, à l'ouest. Puis, soudain, la voiture de police.

Il la repéra dans son rétroviseur au moment où elle pointait le nez à la sortie de Broadway. Pas de sirène. Son regard se posa sur le compteur. Quatre-vingt-quinze. La limite autorisée étant quatre-vingt-dix, ça devait pouvoir aller. Cela dit, les flics aimaient agraffer les Porsche. Il leva légèrement le pied. La voiture de police se rapprocha au point de coller à son pare-chocs et il vit le flic parler dans son micro : il lisait le numéro d'immatriculation de la Porsche. Puis la barre lumineuse s'alluma et le flic brancha sa sirène.

Lucas grogna et obliqua vers le côté, le flic à moins de cinquante centimètres de son pare-chocs. Il le reconnut. Il avait travaillé avec l'équipe du secteur sud-ouest de St. Paul. Il fréquentait volontiers le traiteur-delicatessen voisin de la maison de Lucas. Comment s'appelait-il, déjà ? Lucas fouilla dans sa mémoire. Kelly... Larsen ? Larsen était sorti de sa voiture, visage épais, lunettes de soleil, mais rien dans les mains. Pas de P.V., par conséquent. Mieux, il arrivait

vers lui en courant.

Lucas se mit au point mort, enclencha le frein, ouvrit la porte et, pivotant sur son siège, posa les deux pieds sur le bas-côté de la route.

« Bon Dieu, Davenport ! Je pensais bien que c'était votre saloperie de bagnole, dit Larsen en frappant le toit de la Porsche. Tout le monde vous cherche...

– Pourquoi ?

– Ce salaud de Bekker s'est taillé du palais de justice. Jusqu'ici, il a attaqué deux personnes.

– Quoi ? »

Lucas Davenport : beau bronzage d'été, une cicatrice blanche traversant son sourcil en zigzag, chemise kaki à manches courtes, jean, chaussures de tennis. La bouffée d'adrénaline faillit lui couper la respiration.

« Deux de vos potes sont planqués devant votre maison. Selon eux, il risque fort de venir s'en prendre à vous », dit Larsen. C'était un gros type qui n'arrêtait pas de remonter sa ceinture et de jeter des coups d'œil à droite et à gauche, comme s'il avait une chance d'apercevoir Bekker en train de crapahuter dans le fossé.

« Je ferais mieux de me magner le train, dit Lucas.

– Allez-y. » Et vlan, encore un grand coup sur le toit de la Porsche.

De nouveau sur la route, Lucas décrocha le téléphone et composa le numéro de la ligne directe des flics de Minneapolis. Il était assez content de lui : il n'avait pas besoin de ce téléphone, il s'en servait rarement. Il l'avait fait installer une semaine après s'être offert la Rolex en or et acier qui rutilait à son poignet – deux symboles inutiles de sa rupture avec la Police de Minneapolis. Pour montrer qu'il avait accompli ce dont tout flic est censé rêver, se débrouiller tout seul, *réussir*. Et voilà que ses affaires rebondissaient dans de nouvelles directions, loin des jeux, dans des simulations informatiques des problèmes tactiques de police. Jeux et Simulations Davenport. Avec les ventes qui augmentaient constamment, il allait peut-être falloir louer un bureau.

La fille du standard répondit : « Minneapolis.

– Passez-moi Harmon Anderson.

– C'est vous, Lucas ? » demanda la standardiste. Melissa l'Ours Blond.

« Oui. » Cela le fit sourire. En voilà une qui ne l'avait pas oublié.

« Harmon vous attendait. Vous êtes chez vous ?

– Non, dans ma voiture.

– Vous savez ce qui est arrivé ? dit-elle d'une voix haletante.

– Oui.

– Faites gaffe, mon chou. Je vous le passe... »

Quelques secondes plus tard, il avait Anderson au bout du fil.

Celui-ci attaquait sans préambule.

« Del et Sloan sont chez toi. Sloan a eu la clé par ta voisine, mais ils perdent leur temps. Il ne va pas se pointer maintenant. Cela fait trois heures qu'il a filé.

– Et chez Del ? Ils sont vaguement parents, Bekker et lui.

– Nous y avons aussi posté des gars, mais il doit se planquer quelque part. Il ne va pas sortir, du moins pas tout de suite.

– Comment est-ce qu'il a...

– Rentre chez toi. Sloan te racontera, interrompit Anderson. Il faut que j'y aille. C'est une vraie maison de fous, ici. »

Il avait raccroché. *Mon devoir de policier m'appelle, pas de temps à perdre avec le public.* Lucas prit la sortie de University Avenue qu'il longea jusqu'à Vandalia, traversa la I-94, descendit Cretin Avenue, puis la route ombragée d'arbres qui longe la rivière. Ressassant sa déconvenue, s'apitoyant sur lui-même, et conscient du fait. *Pas de temps pour Davenport.*

Arrivé à deux blocs de chez lui, il ralentit, aux aguets, puis s'engagea dans la rue parallèle à la sienne. Le voisinage n'offrait pas beaucoup de cachettes, sinon à l'intérieur des maisons. Les jardins n'avaient pas de clôtures ; pleins d'arbres, ils éclataient de cent couleurs : des pommiers en fleur, des rangées de tulipes, des massifs d'iris, de pivoines roses et d'éclatantes jonquilles jaunes, et de temps en temps, une touffe de fleurs de pissenlit crémeuses qui avait échappé à la vigilance des jardiniers. Comme il faisait beau, les gens soignaient leur jardin ou bricolaient sur leur maison : quelques gamins en short s'entraînaient avec des paniers de basket accrochés au mur du garage. Bekker ne pouvait pas se cacher dans ces jardins ouverts aux yeux de tous, et se dissimuler à l'intérieur d'une des maisons paraissait improbable. Trop de gens partout. Lucas tourna au coin de rue suivant et s'approcha doucement de chez lui.

Lucas habitait ce qu'une spécialiste du marché immobilier avait un jour appelé une maison de caractère : construction de pierre et de planches avec une cheminée, de grands arbres, un garage pour deux voitures. Il ralentit au bout de l'allée asphaltée, appuya sur le bouton d'ouverture du garage et attendit que la porte fût entièrement relevée. Un rideau bougea à la fenêtre du salon.

Quand Lucas gara la voiture à l'intérieur, Sloan apparut à la porte de communication entre la maison et le garage, une main dans la poche de sa veste. C'était un homme mince, avec des pommettes saillantes et des yeux très enfoncés. Quand Lucas descendit de voiture, Del se glissa derrière Sloan, la crosse d'un 9 mm compact dépassant de sa ceinture. Del était plus âgé, il avait une tête de papier mâché, le boulot de flic sur le terrain l'avait épuisé.

« Qu'est-ce qui s'est passé, bon Dieu ? demanda Lucas au

moment où la porte du garage se refermait en basculant.

« Un vieux con de gendarme lui a enlevé les menottes pour qu'il puisse aller tranquillement aux chiottes, dit Sloan. Bekker avait parlé de ses hémorroïdes à tout le monde, et il fonçait régulièrement aux gogues à la pause de midi.

– Il leur a monté le coup », dit Lucas.

Del hochait la tête. « Ça m'en a tout l'air.

– Toujours est-il que les jurés sont sortis et que le flic l'a emmené aux toilettes avant de le descendre à la cellule de détention, poursuivit Sloan. Bekker a dévissé un porte-rouleau en acier du mur de la cabine. Quand il en est ressorti, il a méchamment tabassé le vieux mec.

– Il est mort ?

– Pas encore, mais il a le cerveau en compote. Il doit être paralysé.

– J'ai entendu dire qu'il avait attaqué deux types ?

– Ouais, mais l'autre, c'était plus tard... »

Del donna des précisions : des témoins qui attendaient à la porte d'une chambre de tribunal avaient vu Bekker partir sans savoir qui c'était. Ils ne l'avaient appris qu'ensuite. D'autres l'avaient vu traverser la place du palais de justice en courant parmi les pique-niqueurs de midi et les bandes de pigeons, et remonter la rue en short.

« Il a parcouru ainsi une dizaine de pâtés de maisons jusqu'à un entrepôt près de la voie ferrée, et là, il a ramassé un morceau de ces tiges métalliques qui servent à armer le béton, il est entré à l'intérieur de l'entrepôt et il a assailli un mec qui travaillait au bureau des expéditions. Un employé. Il lui a piqué ses vêtements et son portefeuille. C'est là que nous perdons sa trace.

– L'employé ?

– Complètement dans le cirage.

– Je m'étonne que Bekker ne l'ait pas tué.

– Je crois qu'il n'a pas eu le temps, dit Del. Il est terriblement pressé, comme s'il savait où il voulait aller. C'est pourquoi nous avons rappliqué ici. Mais maintenant, plus j'y réfléchis, moins je m'y retrouve. Tu lui fiches une peur bleue. Je ne pense pas qu'il ira jusqu'à s'attaquer à toi.

– Il est complètement cinglé, dit Lucas. Il en serait peut-être capable.

– Bon, de toute façon, tu as un permis de port d'arme ? demanda Sloan.

– Non.

– Il va falloir qu'on t'en procure un, si on ne le rattrape pas... »

Ils ne l'attrapèrent pas.

Lucas passa les quarante-huit heures suivantes à interroger de

vieux contacts mais personne n'avait l'air très enclin à bavarder avec lui. Même pas les flics. Trop occupés.

Il remonta un colt Gold Cup 45 du sous-sol, où il gardait ses armes dans un coffre-fort, le nettoya, le chargea et le glissa sous son lit, sur un livre. Pendant la journée, il le cachait dans la Porsche. Le poids de l'arme dans sa main lui était agréable, ainsi que l'odeur, à vous coller la migraine, de l'essence avec laquelle il la nettoyait. Il passa une heure dans une carrière du Wisconsin à décharger deux boîtes de balles « semi-wadcutters » dans des cibles en forme de silhouette humaine.

Deux jours après l'évasion de Bekker, des voisins découvrirent le corps de Katherine McCain. C'était une antiquaire et une ancienne amie de la femme de Bekker. Elle avait invité les Bekker à dîner chez elle six ou sept semaines avant que la femme soit assassinée. Bekker connaissait la maison et savait qu'elle y vivait seule. Il avait attendu qu'elle rentre chez elle et l'avait tuée avec un marteau. Avant de partir avec la voiture de sa victime, il l'avait énucléée afin que son fantôme ne risque pas de le regarder depuis l'au-delà.

Après quoi, il avait disparu.

La voiture de Katherine McCain fut retrouvée dans un parking de l'aéroport de Cleveland. Bekker n'était plus dans le secteur. Ce jour-là, Lucas alla remettre le revolver dans le coffre. Il n'obtint jamais son permis de port d'arme. Sloan avait oublié. Au bout d'un certain temps, cela ne paraissait plus important.

Lucas avait momentanément cessé de fréquenter des femmes. La perspective de sortir avec une fille lui semblait trop compliquée. Il se mit à la pêche, alla jouer au golf tous les jours de la semaine. En vain. Sa vie, il en convenait avec amertume, ressemblait à son réfrigérateur, lequel contenait un paquet de six bières sans alcool, trois boîtes de Coca-Cola sans caféine et un pot de moutarde qui se fossilisait lentement, mais sûrement.

La nuit, il n'arrivait pas à dormir. Bekker le hantait. Il ne pouvait pas oublier le goût de la traque, du moment où il avait approché du but, de celui où il l'avait enfin tenu...

Cela lui manquait. Pas le Département de police, avec ses réunions et ses méthodes brutales. Seulement la traque. Et la pression.

Sloan appela deux fois de Minneapolis pour dire qu'apparemment Bekker s'était volatilisé. Del appela une fois, pour dire qu'ils devraient prendre une bière ensemble, un de ces quatre.

Ouais, dit Lucas.

Il attendit.

Bekker était de la mauvaise graine.

Comme la fausse monnaie, il finirait par réapparaître dans le

circuit.

Chapitre 3

Louis Cortese était en train de mourir.

La lumière éclatante d'un plafonnier éclairait son visage de cire et ses joues sanglantes, faisant ressortir une teinte jaune dans ses yeux. Ses lèvres étaient déformées comme celles d'un démon dans une peinture médiévale.

Bekker regardait. Il appuya sur un bouton, entendit s'enclencher l'obturateur de l'appareil photo. Il sentait la mort qui fondait sur eux dans la petite pièce, sous les lumières, au fur et à mesure que la vie de Louis Cortese s'écoulait dans un pichet en plastique.

Le cerveau de Bekker était une calculatrice, un vase vide, un nœud d'énergie, un traitement de texte et un expert en anatomie. Mais une seule de ces choses à la fois, jamais plus.

Trois mois de détention au pénitencier de Hennepin County l'avaient changé à jamais. Les matons avaient confisqué ses produits chimiques, fait bouillir son cerveau et brisé pour toujours les fils électrochimiques ténus qui maintenaient ensemble les morceaux de son cerveau.

En prison, allongé dans sa cellule et fonctionnant selon son mode rationnel, il avait visualisé son cerveau comme un distributeur vieillot de boules de gomme du Lions Club. Quand il insérait dix centimes, il recevait une boule, mais il ne savait jamais à l'avance quelle en serait la couleur.

Le souvenir de Ray Shaltie, de l'évasion, était une boule d'une certaine couleur, à son parfum favori, une récompense qui dévalait le toboggan de son psychisme. Quand il y accédait, c'était comme regarder un film sur grand écran avec un système stéréophonique puissant, un film qui le figeait sur place, où qu'il fût. Il se retrouvait là-bas avec Ray Shaltie, armé du gant d'acier, abattant le poing de toutes ses forces...

Bekker, de retour à la réalité.

Il était assis dans un fauteuil en acier chromé et suivait les affres de la mort de Cortese en regardant alternativement les écrans de contrôle et le visage du sujet moribond. Un tube de plastique transparent fiché dans le cou de Cortese véhiculait le sang de son artère carotide jusqu'à un énorme pichet à eau posé par terre. Le sang

était pourpre, de la même couleur que les betteraves cuites. Bekker le sentait et cette odeur chatouillait ses narines délicates. Sur l'écran de l'électrocardiogramme, le rythme cardiaque de Cortese augmenta. Bekker trembla. La conscience de Cortese s'éloignait, se libérait, rencontrant... quoi ?

Eh bien, rien, si ça se trouve.

L'essence... de Cortese... n'était peut-être rien de plus qu'une bulle remontant à la surface d'un verre d'eau gazeuse cosmique, ne se libérant que pour éclater et se fondre dans l'oubli. Cette pensée lui vint avec une telle intensité que son sourcil se mit à tressauter de manière incontrôlable et il dut appuyer une main contre son front pour y mettre fin.

Il devait y avoir quelque chose au-delà. Que lui-même fût destiné à s'éteindre et disparaître comme ça... Non. Cette perspective était intolérable.

Cortese eut une convulsion, un sursaut de tout le corps qui le projeta contre les bandes de nylon qui l'immobilisaient, la tête basculée vers l'avant, les yeux sortant de leurs orbites. Ses poumons laissèrent échapper un souffle d'air qui traversa le bâillon sophistiqué, grossière émission de bulles. Il avait les yeux fixés sur le néant, le néant absolu. Regarder n'était plus son problème...

La sonnerie d'alarme retentit sur l'écran de contrôle de la pression artérielle et aussitôt après sur celui de l'E.C.G., deux tonalités jumelles vibrant à l'unisson. Sa main gauche toujours appuyée sur son front pour contenir les tressaillements de son sourcil, Bekker se tourna vers les écrans de contrôle. Le cœur de Cortese avait cessé de battre, la pression artérielle descendait en chute libre vers le zéro. Sur le quivive, Bekker sentit ses muscles dorsaux et fessiers se contracter.

Il regarda le tracé de l'électroencéphalogramme, transcription de l'activité du cerveau. La ligne, qui dessinait encore des zigzags quelques secondes plus tôt, commença à s'aplatir, devenant de plus en plus droite.

Il sentait que Cortese était en train de partir ; il sentait son *essence* partir. Il ne pouvait pas mesurer le phénomène – pas encore – mais il pouvait le sentir. Il s'immergea dans cette sensation, s'y cramponna ; prit une demi-douzaine de photos, le moteur de l'appareil résonnant dans sa tête, bzz-crrr, bzz-crrr. Et puis la magie s'évanouit. Bekker se leva d'un bond, essayant frénétiquement de retenir sa proie. Il se pencha sur Cortese, une dizaine de centimètres séparant leurs yeux. Il existait un lien intime entre la mort et les yeux...

Soudain, Cortese échappa à toute emprise. Son corps, enveloppe de sa personnalité, se relâcha sous les mains de Bekker. La puissance de l'instant fit pivoter celui-ci sur place. Le souffle court, il examina son propre reflet dans une armoire d'acier inox. Il s'y voyait

une douzaine de fois par jour, quand il travaillait : le visage à vif, le visage du péché, comme il l'appelait, les sillons racornis de chairs rouges, là où la mire du revolver l'avait entaillé. D'une petite voix perchée, il dit : « Parti. »

Mais pas tout à fait. Bekker sentit la pression dans son dos ; sa colonne vertébrale se raidit et le doigt de la peur le toucha. Il se retourna et les yeux du mort s'emparèrent de lui, le retenant captif. Ils étaient ouverts, évidemment. Bekker s'en était assuré en découpant soigneusement les paupières.

« Arrêtez », dit-il d'une voix sèche. Cortese était muet mais ses yeux regardaient.

« Arrêtez », répéta Bekker, plus fort, d'une voix éraillée. Cortese le regardait toujours.

Bekker saisit un scalpel sur un plateau d'acier inox, s'approcha de la table, se pencha sur le corps et fit sauter les yeux. C'était un expert, cela ne dura qu'une seconde. Il les découpa comme l'on ouvre des œufs à la coque et une eau vitreuse s'écoula le long des joues inertes de Cortese, telles des larmes de gélatine.

« Au revoir », dit Bekker d'un ton rêveur. Les yeux, massacrés, ne le menaçaient plus. Une boule de gomme tomba et Bekker s'éloigna.

Gros Gabarit s'arrêta au bord du trottoir en freinant des talons et attendit patiemment que le feu passe au vert. Petit Format expédia sa cigarette sur la chaussée où elle explosa dans un feu d'artifice d'étincelles. Les voitures passaient sous leurs yeux comme un torrent, Toyota déglinguées et Ford bringuebalantes, Dodge aux pare-chocs défoncés, fourgonnettes pick-up et camionnettes de livraison qui bloquaient la vue, camions recouverts de graffiti, autobus empestant la rue des gaz polluants échappés de leur moteur diesel. Un mouvement continu, comme un flux de saumons métalliques remontant le courant pour aller frayer. Au cœur de l'action, des taxis slalomaient pour maintenir leur course, annonçant leurs écarts de trajectoire par de brefs coups de klaxon, nœuds ambrés dans le tissu de la rue.

New York n'était que bruit : grondement souterrain des rames de métro et des canalisations, fracas des changements de vitesse, des moteurs et des pots d'échappement au niveau de la rue, un million d'individus parlant en même temps, sans compter les innombrables systèmes de climatisation qui vrombissaient au-dessus de l'ensemble.

Le tout coagulé dans l'air torride.

« Quelle putain de chaleur », dit Gros Gabarit. Et c'était vrai. Il la sentait sur sa nuque, sous ses aisselles, sous la plante de ses pieds. Il jeta un coup d'œil à Petit Format qui s'était arrêté à côté de lui au bord du trottoir. Petit Format acquiesça de la tête sans répondre. Ils portaient tous deux des chemises à manches longues. Petit Format

posait un problème et Gros Gabarit ne savait pas très bien quoi faire à ce sujet. En réalité, il y avait presque quarante ans qu'il ne savait pas quoi faire, songea-t-il avec une grimace.

Le signal « Avancez » s'alluma et il traversa la rue avec Petit Format. Un poteau de feu tricolore constellé de fientes de pigeon, noir d'une crasse accumulée depuis des années, se dressait au carrefour. À l'extrémité, aussi haut qu'un bras pouvait l'atteindre, il était recouvert d'affiches sans âge. Juste au-dessus, deux panneaux de signalisation étaient placés à angle droit, le panneau d'arrêt d'autobus tourné vers la rue et un autre annonçant une déviation momentanée de la circulation par une flèche dirigée vers la gauche. Et encore au-dessus, une barre horizontale qui supportait le feu tricolore et une autre, à laquelle était accrochée une lampe d'éclairage public.

Devrait en mettre un dans un putain de musée quelque part. Comme il est. Ce sont nos putains de totems...

« Un dollar... » La femme assise sur le trottoir tendit la main vers lui, tenant une pancarte crasseuse où était inscrit à la main : « Aidez-moi à nourrir mes enfants. » Gros Gabarit poursuivit son chemin en se disant que cette bonne femme n'avait pas d'enfants, c'était impensable. Âgée d'une quarantaine d'années, peut-être, elle était aussi fripée qu'une carotte vieille de huit jours ; ses jambes décharnées étaient repliées sous elle et ses pieds nus couverts de plaies béantes. Un glaciis blanchâtre voilait son regard, ce n'était pas la cataracte mais autre chose. Elle n'avait plus de dents, seulement des trous dans des mâchoires grises, comme les alvéoles vides laissées par les grains lorsqu'on fait griller un épi de maïs.

« J'ai lu un livre au sujet de Shanghai un jour, comment c'était avant la Seconde Guerre mondiale », dit Gros Gabarit en traversant. À son côté, le regard fixe, Petit Format ne répondit pas. « Tu savais que mendier était un métier, là-bas ? Un type normal ne pouvait pas recevoir d'aumônes. Pour ça, il fallait avoir quelque chose de spécial. Alors ils brûlaient les yeux des enfants ou ils leur cassaient les bras et les jambes avec des marteaux. Il fallait rendre ses gosses suffisamment pathétiques pour réussir à récolter de l'argent dans une ville entièrement remplie de mendiants. »

Petit Format leva les yeux vers lui sans en dire davantage.

« Nous y arrivons, nous aussi, dit Gros Gabarit en regardant la mendicante du trottoir. Qui va aller donner de l'argent au mendiant lambda, si l'on voit ce genre de spectacle tous les jours ? » Il se retourna à moitié pour jeter un dernier coup d'œil à la femme.

« Un dollar, couinait-elle. Un dollar... »

Gros Gabarit était inquiet, Petit Format parlait de laisser tomber. Il risqua un coup d'œil de son côté. Les yeux de Petit Format brillaient de colère, fixés sur un point, quelque part devant. En pleine réflexion...

Gros Gabarit portait un grand carton plat. Il n'était pas spécialement lourd mais le volume était encombrant, et il dut ralentir pour le caler plus confortablement sous son bras.

« Ça ne me dérangerait pas... », commença Gros Gabarit, sans terminer sa phrase. Il leva la main pour se gratter le visage et suspendit son geste. Cela serait sans grand effet, vu qu'il portait des gants de chirurgien, très fins et de couleur chair. Ils avancèrent d'un pas vif vers le bâtiment qui se trouvait en face du restaurant de grillades. Gros Gabarit ouvrit la porte avec la clé qu'il tenait dans sa main libre.

« Je ne peux pas le faire, dit Petit Format.

– Nous sommes obligés. Bon Dieu, si nous ne le faisons pas, nous sommes tous morts.

– Écoute...

– Pas dans la rue, pas dans la rue... »

De l'autre côté de la porte, l'entrée et le palier étaient faiblement éclairés par une ampoule jaune de soixante watts. L'escalier se trouvait tout de suite à droite. Gros Gabarit commença à monter. Petit Format hésita, jeta un coup d'œil en arrière, vers la rue, et, parce que Gros Gabarit était déjà engagé, se décida à le suivre, mais à contrecœur. Arrivés en haut, ils s'arrêtèrent un instant dans le couloir pour écouter, puis se dirigèrent vers l'appartement du milieu et ouvrirent la porte avec une clé. L'appartement n'était éclairé que par la lumière de la rue qui filtrait à travers les stores jaunis des fenêtres. Il régnait une odeur d'air confiné, de marc de café rance et de plantes insuffisamment arrosées. Les propriétaires étaient partis pour une semaine, voir le pape à Rome. Ensuite, ils devaient se rendre en Terre sainte. Ils allaient se cramer la cervelle, à condition qu'ils en aient une, ce qui était rien moins que sûr, s'ils avaient décidé de visiter la Terre sainte au mois de juillet.

Petit Format referma la porte derrière eux et dit :

« Écoute...

– Si tu ne voulais pas le faire, pourquoi s'embarquer aussi loin ?

– Parce que tu nous as mis dans le coup. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

– Seigneur... » Gros Gabarit secoua la tête. Il avança avec précaution dans la pièce obscure et s'approcha de la fenêtre, souleva un store.

« Prends le fusil.

– Je ne veux pas...

– Très bien, c'est moi qui vais le faire. Bon Dieu, si c'est comme ça que tu réagis, fous le camp. Sors d'ici », dit Gros Gabarit, furieux. De vingt-trois ans et deux jours l'aîné de Petit Format, il avait le visage buriné de coupures et de crevasses accumulées au cours d'une vie

essentiellement passée dans la rue. Il prit la boîte qu'il avait apportée et répéta : « Fous le camp. »

Petit Format hésita, le regarda. Le carton mesurait un mètre cinquante de long sur quatre-vingt-dix centimètres de large, mais vingt centimètres de haut seulement. Il aurait pu contenir un miroir, ou un tableau, mais ce n'était pas le cas. Il y avait à l'intérieur un colt AR-15 avec un cache-flamme, un chargeur de vingt coups, une lunette d'approche avec sélecteur de lumière à double puissance et un viseur au laser. L'arme, censée fonctionner en tir semi-automatique, avait été bricolée par un mécano de Providence, dans l'État de Rhode Island, pour que l'on puisse choisir entre automatique et semi-automatique.

Gros Gabarit avait passé un après-midi dans les Adirondacks à tirer sur des bouteilles de lait en plastique, juché sur le bord d'un ravin. Sous tous les angles, ces bouteilles d'une contenance de deux litres simulaient à s'y méprendre la zone vitale d'un torse d'homme. Gros Gabarit utilisait des cartouches graillées à la main, et c'était un excellent tireur. Les bouteilles de lait explosaient littéralement quand un des projectiles les touchait.

Gros Gabarit sortit un canif pour couper la ficelle qui entourait le carton, arracha quelques morceaux de bande adhésive, souleva le couvercle et dégagea l'arme de son emballage de caoutchouc-mousse. Les nouveaux supports de lunettes d'approche n'étaient plus aussi fragiles que ceux qu'il avait connus dans le temps, mais ce n'était pas une raison pour prendre des risques. Il n'en prit pas. Un chargeur plein était emballé avec l'arme. Chaque cartouche avait été essuyée avec une peau de chamois pour faire disparaître les empreintes. Gros Gabarit enclencha le chargeur avec ses mains gantées.

« Va au divan, dit-il. Grouille-toi.

– Non. C'est un flic. S'il n'était pas flic...

– Arrête tes conneries. »

Gros Gabarit s'approcha des fenêtres, regarda dans la rue déserte, débloqua le loquet de l'une d'elles et remonta délicatement le panneau jusqu'en haut pour l'ouvrir toute grande. Puis il se retourna, jeta un coup d'œil à Petit Format et prit le fusil.

« Tu n'as jamais eu ce genre de problème jusqu'à aujourd'hui...

– Ce type n'a rien fait. Les autres étaient des ordures. Lui, c'est un policier...

– C'est un bon Dieu de connard de cancrelat d'informaticien, et il va envoyer en taule des types bien parce qu'ils ont fait ce qui devait être fait. Et tu sais ce qui va se passer, si on nous coffre ? Nous serons foutus, voilà quoi. Personnellement, je pense que je ne tiendrai même pas une semaine. S'ils me prennent, je me fourrerai mon putain de revolver dans la bouche, parce que je ne vais pas...

– Seigneur... »

Gros Gabarit, à l'écart de la fenêtre, regarda le restaurant d'en face par la lunette réglée en puissance basse. Une vignette Visa était collée sur la vitre de la porte, sous le nom et le logo du restaurant. Le thème musical d'une vieille émission de télévision lui traversa l'esprit pendant qu'il regardait le logo : « *Have gun, will travel* » *is the card of a man...*

(1).

Il localisa la vignette Visa dans sa lunette, effleura du pouce le bouton du laser. Un point rouge clignota sur la vignette. Gros Gabarit avait une tête de la taille d'un jerrycan d'essence, avec de minuscules oreilles qui, dans l'obscurité, ressemblaient à des abricots secs.

« Il est pire que les flics de la police des polices.

– Il... » Petit Format baissa les yeux vers la rue et Gros Gabarit suivit son regard. La porte du restaurant s'ouvrait.

« Ce n'est pas le bon, lâcha étourdiment Petit Format.

– Je sais. »

Sur le trottoir, un homme en chemisette de tennis et chaussures blanches picorait ses mâchoires avec un cure-dents en plastique. Les cure-dents étaient en forme d'épée, Petit Format le savait parce que, la veille, ils avaient fait un tour de reconnaissance au restaurant pour évaluer les durées et les distances. Leur cible venait toujours le vendredi pour le plat du jour, le New York spécial servi avec une pomme de terre au four nappée de crème et une bière à la pression au choix. L'homme en chemisette de tennis descendit la rue d'un pas nonchalant.

« Putain de pédé », dit Gros Gabarit. Il effleura le bouton du viseur à laser et le point rouge s'alluma sur la vignette Visa.

Bekker soupira.

C'était fini.

Il se détourna du corps de Cortese. Son esprit était affûté, dangereux, tendu comme un ressort. Il palpa sa poche de chemise : elle était vide. Il sortit de sa salle de travail et s'approcha avec une pointe d'anxiété de la vieille commode où il rangeait ses vêtements. Une petite poignée de comprimés étaient dispersés à la surface. Il se détendit. Il y en avait suffisamment. Il en ramassa quelques-uns, se préparant un super cocktail pour un super flash, les laissa tomber dans sa bouche, savoura la morsure acide et avala. Suffisamment pour un jour de plus, pas davantage. Il faudrait qu'il s'en occupe, mais plus tard.

Il retourna dans la salle et éteignit les écrans de contrôle. Le vert se résorba dans le néant. Il n'y avait plus rien à voir, de toute façon, seulement des lignes horizontales. Bekker ignore le corps. Cortese était bon à jeter, du matériau pour la poubelle.

Mais avant la mort... Une autre boule de gomme tomba et Bekker s'immobilisa près de la table, l'esprit fuyant à nouveau.

Louis Cortese avait été un brun de trente-sept ans, mesurant un mètre quatre-vingt et pesant quatre-vingt-treize kilos – tout cela était minutieusement consigné dans les registres de Bekker. Il avait obtenu un diplôme d'ingénierie électrique à Purdue University. Avant que Bekker ne lui découpe les paupières, du temps où il essayait encore de se faire bien voir, Cortese, refusant la perspective de mourir, lui avait confié qu'il était du signe du Poisson. Bekker n'avait qu'une vague idée de ce que cela signifiait et s'en désintéressait complètement.

Le corps de Cortese était allongé sur un dessus de comptoir en acier inox que Bekker avait acheté six cent cinquante dollars dans un magasin de Queens de fournitures pour restaurants. Il avait fixé la plaque de métal sur une vieille table de bibliothèque dont il avait dû couper les pieds pour la mettre à une hauteur praticable. Au-dessus de sa tête, une rampe de trois plafonniers projetait une lumière froide et plate sur le plan de travail.

Dans la mesure où ses sujets d'observation devaient être en vie, Bekker avait fixé des anneaux à la table. Une bande de nylon marron, attachée à l'un d'eux juste en dessous de l'aisselle droite de Cortese, traversait la poitrine de Cortese en diagonale en passant par le mamelon et l'épaule et rejoignait un autre anneau fixé derrière son cou, d'où elle repartait vers un troisième anneau fixé en dessous de l'aisselle gauche. Elle maintenait Cortese aussi solidement qu'une prise de judo. D'autres bandes tenaient son corps à la taille et aux genoux, aux chevilles et aux poignets.

L'une des mains était non seulement attachée mais emmaillotée de sparadrap : Bekker mesurait la pression artérielle par un cathéter fiché dans l'artère radiale, et pour cela le poignet devait être complètement immobilisé. Les mâchoires de Cortese restaient grandes ouvertes grâce à un cône de caoutchouc enfoncé dans la bouche. Le sujet pouvait respirer par le nez, pas par la bouche. Ses cris, lorsqu'il essayait de crier, ressemblaient à une espèce de bourdonnement, quoique pas tout à fait.

Dans l'ensemble, il avait été muet comme une carpe.

À la tête de la table, Bekker avait empilé ses moniteurs de contrôle selon l'ordre qualifié de « centre de loisirs à domicile » par un magasin de matériel stéréo au rabais. L'arrangement offrait un aspect agréablement professionnel. Les moniteurs mesuraient la température du corps, la pression artérielle, les pulsations cardiaques et l'activité cérébrale. Il possédait également un appareil pour mesurer l'hypertension intracrânienne, mais il ne l'avait pas utilisé.

La pièce qui abritait ce matériel était également au point : il lui avait

prodigué ses meilleurs soins pendant une semaine avant d'être entièrement satisfait. L'avait récurée au désinfectant. Avait installé un faux plafond de plaques isosoniques et des panneaux de formica sur les murs, recouvrant le tout d'une couche de peinture blanc cassé. Installé la moquette bleu roi. Apporté le matériel. Les instruments de mesure avaient été plus difficiles à obtenir. Finalement, il les avait dénichés auprès de Whitechurch, un dealer de l'hôpital Bellevue. Moyennant deux mille dollars en espèces, Whitechurch les avait volés chez un réparateur, non sans s'être préalablement assuré qu'ils avaient effectivement été réparés.

Soupir.

L'un des écrans de contrôle était en train de lui dire quelque chose.

Qu'était-ce donc ? Difficile de se concentrer.

Température du corps, vingt-huit degrés.

Vingt-huit ?

C'était insuffisant. Il jeta un coup d'œil à l'horloge : 9 h 07.

Il avait encore eu une absence.

Perplexe, Bekker se frotta la nuque. Il lui arrivait de dériver ainsi, parfois pendant une heure. Cela ne semblait jamais se produire à des moments critiques, et pourtant il aurait dû identifier ce soupir. Il revenait toujours à lui en poussant un soupir, quand il avait eu une absence.

Il s'approcha des magnétophones, regarda les compteurs. Ils étaient légèrement désynchronisés, l'un marquait 504 et l'autre, 509. Il les rembobina et écouta le premier.

« ... une stimulation directe n'entraîne qu'une infime réaction, pas plus d'un millimètre... »

Sa voix, rendue rauque par l'excitation. Il éteignit le premier magnétophone et alluma le deuxième. *« ... pas plus d'un millimètre de réflexe dans l'iris, immédiatement suivi d'une émission de... »*

Il éteignit le deuxième. Les magnétos marchaient impeccablement. Des Sony jumeaux, avec une batterie de secours en cas de panne d'électricité. Meilleurs que ceux qu'il utilisait à l'université du Minnesota.

Bekker soupira, se ressaisit, regarda aussitôt l'horloge, craignant d'être reparti à nouveau. Non : 9 h 09. Il fallait qu'il nettoie, qu'il se débarrasse du corps de Cortese, qu'il développe les pellicules couleurs des appareils photo. Et puis, il envisageait de prélever quelques échantillons, et il devait noter certaines idées. Beaucoup de pain sur la planche. Mais il ne pouvait pas s'y mettre pour l'instant. Le P.C.P. n'avait pas encore produit son effet, et il se sentait... serein. La séance avait vraiment été bonne.

Soupir.

Il regarda l'horloge, sentit un pincement de peur. Neuf heures

vingt-cinq. Il était donc reparti, figé sur place. Ses genoux le faisaient souffrir, d'être restés ainsi dans la même position. Cela lui arrivait trop souvent. Il lui fallait des médicaments. La cocaïne que l'on achetait dans la rue était de bonne qualité, mais pas assez précise...

Puis, soudain : *Ding*.

Bekker tourna la tête. Le bruit insolite venait d'un coin de son appartement en sous-sol.

Presque une sonnerie mais pas tout à fait. Au lieu de sonner, cela faisait contact chaque fois que la vieille appuyait sur le bouton.

Ding.

Bekker fronça les sourcils, alla à l'interphone, s'éclaircit la gorge et appuya sur le bouton du micro.

« Qui, madame Lacey ?

– J'ai mal aux mains. »

Sa voix était chevrotante et stridente. Vieille. Elle avait quatre-vingt-trois ans, entendait mal, était quasiment aveugle d'un œil. Son arthrite empirait de jour en jour. « J'ai tellement mal aux mains, gémit-elle.

– Je vous apporte un comprimé... dans un instant, dit Bekker. Mais il n'en reste plus que trois. Il va falloir que j'y retourne demain.

– Combien ?

– Trois cents dollars.

– Mon Dieu ! »

Apparemment, ça l'avait secouée.

« C'est très difficile à trouver, ces temps-ci, madame Lacey », dit Bekker. Et ça l'avait toujours été. Depuis des décennies. Elle le savait très bien. La morphine n'avait jamais été en vente libre de son vivant. Pas plus que sa chère marijuana.

Quelques jours après avoir commencé son travail d'aide à domicile – selon l'expression de la vieille, elle n'avait pas besoin qu'on la conduise aux toilettes – il lui avait montré un article du *Wall Street Journal* où il était question de faillites bancaires. Elle l'avait lu, gémissant presque. Elle avait sa retraite d'assurée sociale, ses économies – trois cent soixante-dix mille dollars environ – et sa maison. Si l'une des trois la lâchait...

Édith Lacey observait souvent les vieilles clochardes qui poussaient leur caddy sur les trottoirs défoncés, gardant jalousement leurs ballots de hardes. Elle affirmait les connaître mais Bekker ne la croyait pas. Elle les regardait et inventait des histoires sur leur compte. « Celle-là, vous voyez, elle possédait autrefois une épicerie dans Greenwich St... »

Bekker lui conseilla de répartir son argent entre trois ou quatre banques n'ayant aucun lien entre elles, pour qu'un montant plus

important soit couvert par la Caisse d'assurance fédérale.

« Les temps ne sont pas sûrs... », lui dit-il de sa voix mesurée.

Elle en avait parlé à son unique amie ingambe. Bridget Land, qui pourtant n'aimait pas Bekker, avait trouvé que l'idée de répartir l'argent entre plusieurs banques était bonne. Elle avait proposé de les accompagner : « Pour être sûrs que tout sera réglo », avait-elle dit, dirigeant malgré elle son regard vers Bekker et ajoutant aussitôt : « Du côté des banques, je veux dire. »

Ils avaient transféré l'argent en une seule journée, les deux vieilles femmes berçant les chèques du caissier comme des mères poules. Édith Lacey en avait un sous son chemisier, Bridget Land gardait l'autre dans une poche boutonnée, *sait-on jamais*. Elles étaient tellement obnubilées par les chèques qu'elles n'avaient pas prêté grande attention à Bekker pendant qu'il révisait les formulaires de demande de compte remplis par Édith.

Bekker avait simplement coché la case « oui » qui demandait si le client souhaitait une carte de retrait automatique. Comme c'était lui qui ramassait le courrier l'après-midi, il avait intercepté les codes des cartes une semaine après le transfert de l'argent dans les banques, et les cartes de crédit une semaine plus tard. Chacune permettait un retrait de cinq cents dollars par jour. Au cours du premier mois, Bekker tira de l'argent presque tous les jours sur les différents comptes, jusqu'au jour où il eut vingt mille dollars en espèces.

« Prenez des fruits, commanda la vieille.

– Je m'arrêterai chez MacGuire, répondit-il dans l'intercom.

– Des abricots.

– D'accord. »

Au moment où il se détournait :

« Surtout, n'oubliez pas les abricots.

– Oui, glapit-il, impatienté.

– Vous n'en avez pas rapporté, la dernière fois. »

Il fut saisi d'un impérieux besoin de monter à l'étage pour l'étrangler. Pas la même pulsion que celle qui le portait vers ses sujets d'étude, mais un besoin quasiment humain de tordre le cou à une vieille emmerdeuse.

« Je suis désolé, dit-il veulement, dissimulant son accès de fureur. Et j'essaierai aussi de vous trouver des pilules. »

Ça lui fermerait le clapet...

Bekker se détourna de l'interphone et vit, en deçà de son appartement plongé dans l'obscurité, le corps de Cortese se détacher sous la lumière crue de la salle de travail. Autant le faire tout de suite.

Il rapporta de la cuisine un grand rouleau de polyéthylène noir vendu comme protection de sol pour les peintres. Il le déroula près de

la table de dissection, utilisa le scalpel pour le couper à la longueur adéquate et l'épala par terre. Dégagea le corps des bandes qui l'emprisonnaient. Arracha le cathéter du poignet et le contrôle de température. Elle était descendue à vingt-six degrés. Il refroidissait vite.

Les cadavres sont difficiles à manipuler et, fort de son expérience, Bekker ne s'y risqua pas. Il contourna simplement la table et poussa. Le corps roula sur le plateau et tomba sur le plastique comme une masse de viande. Sploch. Il refit le tour de la table, enroula le tout et attacha le paquet avec de la corde pour séchoir à linge. Il ménagea deux boucles supplémentaires à la hauteur de la ceinture pour s'en servir comme poignée. Puis il hala le corps ainsi empaqueté à travers la pièce où il vivait, lui fit monter, non sans mal, les marches qui accédaient à la porte de service blindée de la maison. Même si on se moquait complètement de les endommager, les cadavres étaient d'une manipulation malaisée. Et Cortese était un costaud. Bekker se dit qu'il ferait mieux désormais de s'attaquer à des modèles poids plume.

La porte de service de la maison de M^{me} Lacey était dissimulée aux regards des passants par un appentis conçu pour abriter une voiture. Il poussa la porte sans défaire la chaîne, et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Dans le temps, des clochards venaient s'abriter là. Mais il n'y avait que la Volkswagen, intacte. Il traîna le corps jusqu'à la voiture et réussit péniblement à le hisser sur le siège du passager. Puis il alla jeter un coup d'œil dans la rue. Personne. Il rentra dans l'immeuble, referma la porte et dévala l'escalier.

Bekker se doucha, se rase soigneusement, s'habilla et appliqua son maquillage. L'opération était délicate : le fond de teint épais recouvrait son visage ravagé mais il fallait l'estomper soigneusement à la hauteur des tempes, là où la peau n'était pas abîmée, pour éviter de laisser une ligne de démarcation trop visible. Cela lui prit une demi-heure. Il venait juste de terminer quand M^{me} Lacey sonna de nouveau.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » *Vieille toupie...*

« Mes mains, couina-t-elle.

– J'arrive tout de suite », dit-il. Il devrait peut-être la tuer, après tout. Il se complut à envisager cette idée. Mais il faudrait alors expliquer son absence à Bridget Land. Quoique... il suffisait d'éliminer Land. Mais cela entraînerait une série de questions sans réponse et de dangers potentiels : Land avait-elle d'autres amies, savaient-elles quelle venait souvent voir Édith Lacey ? Si Land disparaissait, d'autres personnes essaieraient-elles de la retrouver ?

Ce serait dangereux de la tuer. Non, il ne les tuerait ni l'une ni l'autre. Pas tout de suite, du moins. Lacey était la couverture idéale et Land, jusqu'ici, un dérangement mineur. Tout en pensant aux deux

femmes, Bekker prit un flacon de comprimés dans sa commode et le secoua pour en faire tomber un dans le creux de sa main. Alla au pied de l'escalier, actionna un interrupteur et monta.

L'escalier débouchait à l'arrière du palier du rez-de-chaussée, dessinait une boucle et repartait vers le premier et le deuxième étage. Le rez-de-chaussée avait jadis abrité une entreprise de fournitures de plomberie mais il n'y avait plus personne depuis plusieurs années. Pendant la journée, il était chichement éclairé par une lumière verdâtre venue de la rue. La nuit, les fenêtres grillagées ressemblaient simplement à des panneaux sombres flanquant la porte d'entrée.

La vieille nichait au premier, elle vivait là depuis la mort de son mari avec ses deux chats pour toute compagnie. La puanteur du trio envahissait tout l'étage : carottes à l'eau, marijuana et pipi de chat. Bekker haïssait les deux bestioles. Ils savaient très bien qui il était et l'observaient, perchés sur des étagères, de leurs yeux brillants dans la pénombre, tandis que la vieille regardait la télévision, recroquevillée sous son châle aux couleurs délavées.

Le deuxième étage avait autrefois fait partie de la surface occupée, du temps où M. Lacey vivait encore. Aujourd'hui, il était comme le rez-de-chaussée, vide.

Bekker grimpa au premier, cerné par l'odeur de carottes et de marijuana.

« Madame Lacey ?

– Je suis là. »

C'était une petite bonne femme dont les yeux bleus rendus vitreux par la cataracte paraissaient immenses derrière les verres épais de ses lunettes. Ses cheveux grisâtres et filocheux collaient à son crâne. Elle avait un petit nez en trompette et une minuscule bouche en cul-de-poule. Elle était emmitouflée dans une robe de chambre. Elle en possédait quatre, toutes matelassées mais de différentes couleurs pastel. Elle attendait dans le grand fauteuil du salon, devant le téléviseur. Bekker alla à la cuisine, remplit un verre d'eau et lui apporta le comprimé. Un chat sortit en courant de sa cachette sous le fauteuil et fila dans la pièce voisine en jetant un regard cruel à Bekker.

« Cela va vous soulager. Je m'en procurerai d'autres demain.

– Merci. » Elle avala le comprimé et but l'eau avidement.

« Vous avez votre pipe et votre briquet ?

– Oui.

– Vous avez assez de thé⁽²⁾ ?

– Oui, merci beaucoup. » Elle gloussa. Elle ne menait plus la vie de bohème des années quarante mais elle continuait à fumer de l'herbe.

« Je vais sortir un moment, annonça-t-il.

– Faites bien attention, c'est dangereux à pareille heure. »

Bekker la laissa dans son fauteuil, redescendit l'escalier et alla

s'assurer que tout allait bien du côté de l'appentis. Personne.

La maison de M^{me} Lacey donnait sur Greene Street. De chaque côté de la rue, les maisons s'étendaient jusqu'à Mercer, sauf celle de M^{me} Lacey qui ne remplissait que la moitié du terrain. L'arrière, mauvaises herbes galopantes et sumac spontané, était fermé par une clôture de grillage de trois mètres de haut. Avant l'arrivée de Bekker, des vandales et des vagabonds l'avaient escaladée et enfoncée, puis avaient brisé la serrure de la grille. Après avoir acheté la Volkswagen, Bekker avait fait réparer la clôture et poser au sommet une longueur de fil de fer barbelé formant une torsade.

Il sortit la Volkswagen de l'appentis, roula jusqu'à la clôture, sortit d'un bond, ouvrit la grille, la franchit avec la voiture, s'arrêta à nouveau, referma la grille à clé.

New York, pensa-t-il.

Bagels et saumon fumé/ Cadenas et fil de fer barbelé

Bekker gloussa de rire.

« La porte », dit Gros Gabarit. Debout près de la fenêtre, il avait épaulé le fusil d'assaut.

Dans la rue en contrebas, une antique Volkswagen Coccinelle passa à toute allure. Gros Gabarit, qui regardait dans la lunette, l'ignora. Un homme venait de sortir dans la rue et marquait un temps d'arrêt. Il avait des cheveux blonds légèrement décoiffés et des lunettes à monture dorée. Les épaules étroites. Il souriait et ses lèvres bougeaient : il parlait tout seul. Il portait une chemise bleue à manches courtes et un jean trop long. De l'index, il redressa ses lunettes sur l'arête de son nez.

« Oui », grogna Gros Gabarit, le doigt serré sur la détente.

« Non », dit Petit Format, faisant deux pas vers la fenêtre. Mais une tache rouge fleurit sur la poitrine de la cible. Il avait peut-être eu un instant pour y penser, peut-être pas. La détonation fut assourdissante et un éclair jaillit du canon, plus fort que Petit Format ne l'aurait cru. La cible parut reculer et se mit aussitôt à danser d'une façon désordonnée. Autrefois, Petit Format avait vu un film où l'on montrait Hitler en train de danser la gigue après l'effondrement de la France. L'homme qui se trouvait dans la rue lui fit la même impression pendant une ou deux secondes. Comme s'il dansait une gigue. Le tonnerre se prolongea, six, huit, douze coups de feu, rapides, à intervalles réguliers, les éclairs illuminant leurs visages.

Quand un peu plus de la moitié du chargeur fut vidée, Gros Gabarit appuya sur le sélecteur de tir et déchargea les cartouches restantes en une seule rafale. La cible était maintenant étendue à plat ventre sur le trottoir. L'explosion de balles retombait autour de sa tête comme une pluie de gouttes cuivrées.

Petit Format resta près de la fenêtre sans dire un mot.

« Allons-y », dit Gros Gabarit. Il laissa tomber le fusil par terre.
« Les mains. »

Ils longèrent le couloir qui menait vers l'arrière de l'immeuble en appuyant leurs mains gantées contre leur visage, descendirent un étage en courant, empruntèrent un autre couloir et sortirent par une porte latérale qui donnait sur une ruelle. La ruelle les éloignait du théâtre de la fusillade.

« Ne cours pas, ordonna Gros Gabarit quand ils émergèrent dans la rue.

– Attention », dit Petit Format.

Une Volkswagen passa devant eux en tanguant, une Coccinelle qui les cueillit dans la lumière de ses phares, donnant à leurs visages fantomatiques l'apparence de réverbères dans la nuit. C'était la voiture qui était passée devant le restaurant juste avant que le génie de l'informatique n'apparaisse sur le trottoir.

La présence du corps à ses côtés rendait Bekker nerveux. Il était sur le qui-vive, guettant les voitures de police, surveillant tout ce qui se passait. Il avait un petit pistolet à portée de main, un Spécial 38 à double canon, mais s'il venait à s'en servir, cela serait probablement sa fin.

Jusqu'ici, toutefois, pas de problème.

Les rues de SoHo étaient tranquilles la nuit. Mais une fois sorti du quartier, les choses allaient se compliquer. Il ne voulait rien avoir d'assez haut devant lui pour lui boucher la vue, camionnette ou camion. Car il ne fallait pas qu'un conducteur puisse baisser les yeux vers la Volkswagen, même s'il ne risquait pas de voir grand-chose. Le corps, enveloppé dans le plastique foncé, ressemblait essentiellement à une chrysalide de papillon, une sorte de cocon. Ce à quoi l'on pouvait s'attendre, de la part d'une coccinelle.

Bekker faillit rire. Mais pas vraiment, car il était trop frappé pour avoir réellement le sens de l'humour. Au lieu de quoi, il dit :
« Putain ! »

Il avait besoin d'un mur, ou d'un immeuble non gardé avec un renforcement dans le mur. Un endroit où il n'y aurait personne en train de fureter dans le coin, susceptible de le voir décharger le corps. Il n'avait pas beaucoup réfléchi à la façon de s'en débarrasser. Il allait devoir se pencher sur la question. Ce qu'il lui fallait, c'était un schéma qui dépende entièrement du hasard, rien que les flics puissent utiliser pour retracer le bloc de rues où il habitait. Il faudrait choisir la distance maximum – suffisamment loin pour ne pas désigner SoHo, mais pas trop tout de même, afin que la balade en voiture ne lui fasse pas courir trop de risques.

Il roula devant le Manhattan Caballero, un bistro de grillades du Village, avec ses affiches vantant des bières et ses petites fenêtres munies de grilles. La porte s'ouvrit au moment où il passait et il vit sortir un homme mince qui se détacha dans l'embrasure pendant une seconde, éclairé par la lumière de la salle. Derrière lui, un distributeur de cigarettes.

Les coups de feu éclatèrent comme du popcorn. Ou comme une femme déchirant une longueur de tissu. Bekker regarda dans le rétroviseur et vit les éclairs. Il avait été au Vietnam. Il avait entendu ce genre de bruit dans le lointain, le crépitement feutré du popcorn. Il avait vu les flammes de lumière vacillante. L'homme qu'il avait aperçu dans l'embrasure de la porte s'effondra sur le trottoir tandis que les balles le transperçaient.

« Putain ! » Bekker hurla le mot, sa bouche grande ouverte découvrant ses dents. Il était innocent, il n'avait rien à voir avec ça et voilà qu'il risquait de se faire prendre, juste là. À demi paniqué, craignant que les voisins ne relèvent le numéro de toutes les voitures qu'ils voyaient, il appuya à fond sur l'accélérateur et s'élança vers le bout de la rue interminable. La fusillade ne dura que deux ou trois secondes. Il en fallut encore cinq avant qu'il puisse tourner à gauche, hors de vue, dans une rue à sens unique. L'adrénaline l'envahit brusquement, la panique du P.C.P. Et juste devant lui, des lumières jaunes jaillirent dans la rue.

Quoi ?

La panique s'empara complètement de lui. Il enfonça la pédale de frein en oubliant de passer au point mort et la Volkswagen cala. Le cadavre couina dans son enveloppe de plastique en oscillant sur le siège voisin. Bekker le repoussa d'une main tout en luttant contre la boule qui lui obstruait la gorge, essayant de respirer, de trouver un peu d'air, et appuya sur l'accélérateur. Là, comprenant enfin ce qui venait d'arriver, il lâcha le levier de vitesses, remit le contact, démarra et passa la seconde.

Encore tout étourdi, il tourna brutalement à gauche, identifiant au même moment les lumières jaunes : il y avait des travaux sur la chaussée. Ce n'était pas la peine de tourner, mais il s'était déjà engagé, aussi accéléra-t-il. Presque au bout de la rue, deux silhouettes émergèrent d'une ruelle. Ses phares les balayèrent et il les vit lever les mains pour se cacher le visage, mais il avait eu le temps de les entrevoir aussi clairement que la face de la lune.

Bekker fit une embardée mais ne ralentit pas.

Avaient-ils eu le temps de repérer ses plaques ? Pas moyen de savoir. Il scruta le rétroviseur. Ils avaient déjà disparu dans l'obscurité. Tout allait bien. Il essaya de ravalier sa peur. À l'arrière de la VW, les plaques étaient vieilles et sales.

Mais la fusillade...

Il devait réfléchir. Bon Dieu, il avait besoin d'aide. Il tendit la main vers la marijuana. Non, ça ne ferait pas l'affaire. Il lui fallait des amphètes. De quoi le stimuler, l'aider à réfléchir.

Des sirènes retentirent.

Quelque part dans son dos. Ne sachant plus très bien où il était, il prit à gauche pour s'éloigner davantage et arriva à un grand carrefour. Il leva les yeux vers les panneaux. Broadway. Et l'autre, c'était quoi ? Il recula d'un ou deux mètres. Bleecker. D'accord. Parfait. Tout droit, dans Bleecker. Il fallait qu'il sorte le corps de là. Un bloc de rues plus sombre, un bâtiment rouge foncé avec des renforcements, mais aucun endroit où s'arrêter. Encore vingt mètres... là.

Il se gara le long du trottoir, descendit de voiture d'un bond et regarda autour de lui. Il entendait bien quelqu'un parler à voix haute, mais ça avait l'air d'être seulement un ivrogne. Il contourna la voiture dare-dare, sortit le corps et le lâcha dans une embrasure de porte. Leva les yeux : le plafond de l'embrasure, qui était profonde, avait un décor de stuc blanc aux motifs compliqués. Les motifs sollicitèrent son esprit, l'entraînèrent dans un dédale de courbes...

Une autre sirène le ramena sur terre. C'était quelque part en bas de Bleecker, mais il ne pouvait pas voir les phares. Il se précipita vers la voiture et monta dedans en transpirant, jetant un regard à la dépouille de Louis Cortese par la portière ouverte. Vu de là, le corps offrait l'apparence d'un clochard endormi sur le trottoir. Et des clochards, il y en avait des centaines dans ce quartier.

Il risqua un dernier coup d'œil vers le décor de stuc, se sentit à nouveau attiré, s'arracha à sa contemplation et claqua la porte. Couché sur le volant, il repartit chez lui.

Gros Gabarit décrocha le récepteur du téléphone public et composa le numéro griffonné sur un morceau de papier. Il laissa la sonnerie retentir deux fois, raccrocha, attendit quelques secondes, recomposa le numéro, laissa sonner deux fois et raccrocha.

Petit Format, qui l'attendait dans la voiture, ne prononça pas un mot.

« Ça va très bien se passer », dit Gros Gabarit.

Un long moment après, Petit Format répondit :

« Non, ça ne se passera pas bien.

– Tout est O.K., dit son compagnon. Tu as été impec. »

En arrivant à la maison de M^{me} Lacey, Bekker gara la voiture et descendit au sous-sol. Là, il se déshabilla, se débarbouilla et enfila un survêtement. Et repensa au meurtre dont il avait été témoin. New York était vraiment une ville dangereuse – décidément, quelqu'un devrait

songer à intervenir... Il y avait un peu de ménage à faire dans la salle de travail. Il s'y employa pendant une dizaine de minutes, armé d'une éponge, de serviettes en papier et de détergent à usage multiple. Quand ce fut terminé, il roula en boule le papier usagé et le jeta à la poubelle. Il allait éteindre les lumières quand le sang lui revint en mémoire. Il ramassa le pichet à eau et le vida dans l'évier. Le sang était pourpre, épais comme de l'antigel.

Il ralluma et vit les quatre petits lambeaux de peau posés sur le dessus d'un bac d'anesthésiant. Bien sûr, c'est là qu'il les avait mis, c'était un endroit pratique sur le moment.

Il les prit. Ratatinés comme ils l'étaient, avec ces longs cils brillants, ils ressemblaient à une espèce d'arachnéide inconnue, une nouvelle araignée unilatérale. Évidemment, c'était quelque chose de beaucoup plus ordinaire : les paupières de Cortese. Il les observa dans le creux de sa main. Il ne les avait jamais vues ainsi, isolées, désincarnées.

Ha, ha ! Encore une bonne plaisanterie. Il se regarda dans la surface de l'armoire d'acier inox, rit en se tenant l'estomac et pointa l'index vers son reflet. *Désincarnées...*

Reporta son attention sur les paupières. Fascinant, vraiment.

Chapitre 4

Allongé sur le toit de sa maison, Lucas, les yeux clos, somnolait. Il sentait la chaleur des tuiles contre ses omoplates. Il venait de poser une rangée complète de tuiles en fibre de verre couleur prairie et ne se sentait aucunement le courage d'en commencer une autre. Une brise légère hérissa les poils bruns très fins qui recouvraient ses avant-bras ; l'air humide annonçait un orage d'après-midi et des cumulonimbus teintés de rose et gris filaient vers l'ouest.

En fermant les yeux, Lucas pouvait entendre en bas dans la rue les pas des joggers marteler le trottoir après la sortie de bureau, le cliquetis des rollers et les radios des voitures. En les ouvrant et regardant droit au-dessus de lui, il verrait peut-être un aigle monter en flèche avec le courant ascendant pour survoler les falaises qui descendaient à pic sur la rivière. En les baissant, il trouvait le Mississippi qui se déroulait sous le soleil tel un gros serpent brun, de l'autre côté de la rue, au pied de la falaise. Une bouée couleur de sauce au ketchup ballottait dans l'eau boueuse, indiquant aux bateaux l'entrée de l'écluse Ford.

On se sentait bien là-haut sur le toit, comme si cela pouvait durer éternellement.

Lorsque le taxi s'arrêta dans l'allée, il se demanda qui ça pouvait être au lieu de regarder. Personne de sa connaissance n'était susceptible de débarquer chez lui à l'improviste. Sa vie était maintenant réduite à cela : pas de surprises.

La portière de la voiture claqua, et des talons hauts résonnèrent sur le trottoir.

Lily.

Son nom surgit dans la tête de Lucas tel un bouchon de champagne qui saute.

C'était lié à sa démarche. Celle d'un flic, peut-être, ou tout simplement d'une New-Yorkaise. Quelqu'un ayant l'habitude des crottes de chien et des trottoirs fissurés, qui regardait où elle posait ses pieds. Il resta allongé immobile, les yeux fermés.

« Qu'est-ce que tu fous là-haut ? » Sa voix était exactement telle qu'il se la rappelait, grave pour une femme, avec une pointe d'accent de Brooklyn soigneusement dissimulée.

« J'entretiens ma propriété », répondit Lucas, esquissant un sourire.

« C'est donc ça ! J'ai failli m'y laisser prendre, dit-elle. On aurait vraiment cru que tu dormais.

– Je me reposais juste un peu entre deux accès d'activité fébrile. »

Il s'assit, ouvrit les yeux et la regarda en contrebas. Elle avait minci. Son visage était plus allongé, l'ossature plus apparente. Et elle s'était coupé les cheveux. Avant, ils descendaient sur ses épaules, maintenant, ils étaient courts. Pas à la mode punk, mais asymétriques tout de même, pour ainsi dire rasés au-dessus des oreilles. Curieusement, c'était sexy.

Si ses cheveux avaient changé, son sourire demeurerait intact : des dents blanches comme des perles dans un visage bronzé.

« Tu es absolument superbe, dit-il.

– Ne commence pas avec ton baratin, Lucas, j'ai déjà assez d'emmerdes comme ça. » Elle sourit cependant, et l'une de ses incisives supérieures accrocha sa lèvre inférieure. Le cœur de Lucas se serra. « Je suis venue pour affaires.

– Mummm. »

Bekker. Les journaux ne parlaient que de ça. Six cadavres, déjà. Des visages sans paupières. Découpées de plusieurs manières, mais pas saccagées. Bekker faisait cela très professionnellement, en bon médecin diplômé. Et il rédigeait des articles au sujet de ses meurtres : d'étranges divagations, tordues et prétendument scientifiques, sur les sujets en train de mourir et ce qui s'était passé juste avant leur mort. Il envoyait tout ça à des revues médicales.

« Tu es chargée de l'affaire ?

– Non, mais je suis... impliquée », répondit-elle. Elle levait les yeux vers lui de cet air comiquement impuissant que l'on a, au sol, lorsqu'on regarde quelqu'un sur un toit.

« Je commence à avoir des crampes dans le cou. Descends.

– Qui va entretenir ma propriété ? demanda-t-il, narquois.

– On s'en fout, de ta propriété. »

Il prit son temps pour descendre l'échelle, conscient de sa lenteur. *Il y a cinq ans, j'aurais dévalé les échelons... Bon Dieu, même il y a trois ans. Je vieillis. Bientôt quarante-cinq ans. La cinquantaine est encore derrière l'horizon, mais l'on peut déjà percevoir son ombre...*

Il faisait de l'élongation musculaire, courait au bord de la route, cognait dans un sac de sable jusqu'à en avoir mal. Il s'escrimait sur les machines Nautilus trois fois par semaine à l'Athletic Club et s'efforçait de nager les soirs où il n'était pas en musculation. Quarante-quatre ans, bientôt quarante-cinq. Les cheveux parsemés de gris, et des rides verticales entre les yeux qui étaient toujours là au réveil.

Les deux années supplémentaires se voyaient aussi sur Lily. Elle paraissait plus dure, comme si elle avait traversé des tempêtes. Et elle avait l'air blessé, un regard méfiant.

« Allons à l'intérieur », dit-il en se penchant pour qu'elle puisse l'embrasser sur la joue. Il n'avait pas besoin de beaucoup se baisser, elle était presque aussi grande que lui. Le N° 5 de Chanel, comme une bouffée de fleurs des champs dans le lointain. Il lui prit le bras.

« Seigneur, que tu es belle et que tu sens bon. Pourquoi ne m'appelles-tu jamais ?

– Et toi, alors ?

– C'est vrai, c'est vrai... »

Il la précéda dans la maison, direction la cuisine. La pièce avait été dévastée deux ans plus tôt lors d'une fusillade suivie d'un incendie, une affaire sur laquelle il avait travaillé avec Lily. Il l'avait repeinte et avait remplacé le carrelage.

« Tu as maigri », dit-il en avançant dans le couloir, essayant de donner un tour personnel à la conversation.

« De six kilos, disait la balance ce matin. » Elle laissa tomber son sac sur le comptoir réservé au petit déjeuner, regarda alentour et dit : « C'est joli », tira un tabouret à elle et s'assit. « J'ai une faim de loup.

– Il y a deux bières au frais, dit Lucas, plongeant la tête dans le réfrigérateur. Et je suis disposé à partager un sandwich au roastbeef de chez le traiteur, beaucoup de salade, pas de mayonnaise.

« Attends une seconde », dit-elle en l'arrêtant d'un geste. Il referma le frigo et s'adossa contre la porte pendant qu'elle sortait de son sac un petit carnet marron à spirale. Elle effectua rapidement quelques calculs, comptant à voix basse. « La nourriture de l'avion doit pas chiffrer lourd, marmonna-t-elle, plus pour elle-même qu'à l'intention de Lucas.

– Pas vraiment, confirma-t-il.

– C'est de la bière allégée ?

– Non... mais que diable, nous célébrons nos retrouvailles.

– C'est vrai. »

Elle inscrivait les calories dans son calepin marron avec le plus grand sérieux. Lucas s'efforçait de ne pas rire.

« Tu te retiens de rire », dit-elle en levant brusquement les yeux vers lui, le prenant sur le fait. Elle portait des anneaux dorés aux oreilles, et l'or effleura sa peau bronzée comme une aile de papillon lorsqu'elle inclina la tête de côté.

« Avec succès », répondit-il. Il essaya de sourire mais sa respiration s'était bloquée. Le mouvement de pendule de la boucle d'oreille exerçait sur lui un effet hypnotique, comme dans un numéro de magicien.

« Mon Dieu, je déteste les gens qui ont un métabolisme rapide », dit-elle. Elle se replongea dans son carnet sans remarquer les difficultés respiratoires de Lucas. À moins que...

« C'est un tissu de conneries, ces histoires de métabolisme rapide,

déclara-t-il. Je l'ai lu dans le *Times*.

– Si le *Times* imprime des erreurs manifestes, cela prouve une fois de plus qu'il est sur son déclin », affirma-t-elle. Elle rangea le carnet dans son sac et croisa les jambes, les mains serrées sur ses genoux. « Allons-y, une bière et un demi-sandwich. »

Ils mangèrent au comptoir, face à face, et firent le point en bavardant de choses et d'autres. Lucas avait quitté la police et l'action lui manquait. Lily avait eu une promotion, elle n'allait plus sur le terrain mais opérait au niveau politique avec un fonctionnaire du gouvernement. « Comment vont Jennifer et Sarah ? » demanda-t-elle.

Lucas secoua la tête et mordit dans son sandwich.

« Jen et moi, c'est fini. Nous avons essayé, mais cela n'a pas marché. Trop de sales souvenirs derrière nous. Nous sommes restés bons amis. Elle sort avec un type du commissariat. Ils vont probablement se marier.

– Il est bien ?

– Je suppose que oui », dit Lucas, secouant la tête sans même s'en rendre compte.

Lily réagit au ton de sa voix.

« Donc, tu penses que c'est un connard ?

– Merde... Non, pas vraiment. »

Ayant terminé sa moitié de sandwich, Lucas s'avança vers l'évier, fit jaillir du savon liquide Ivory dans sa paume, tourna le robinet et lava les traces d'huile d'olive sur sa main droite. Il avait des grandes mains carrées, des mains de boxeur.

« Et il est gentil avec Sarah. Il a un gamin de son côté, qui a sept mois de plus qu'elle. Les deux gosses s'entendent bien...

– Comme une famille... », dit Lily.

Lucas se détourna et agita les mains pour les sécher. Lily ajouta aussitôt : « Pardon.

– Eh oui, que veux-tu... et puis merde. » Il retourna prendre une bouteille de Leinenkugel dans le réfrigérateur et dévissa le bouchon. « En fait, je me sens plutôt en forme depuis que c'est fini entre nous. Je gagne pas mal d'argent et je me suis baladé un peu partout. Je suis allé à Little Bighorn il y a quelques semaines. Tu peux te poster à côté de la tombe de Custer et voir toute cette putain de bataille...

– Vraiment ? »

Il gagnait du temps, attendant qu'elle lui dise pourquoi elle était venue jusqu'aux Cités jumelles. Mais elle était meilleure que lui à ce jeu-là, et ce fut lui qui finit par demander : « Tu es ici pour quoi ? »

Elle rattrapa du bout de la langue un morceau de rôti égaré à la commissure de sa bouche et finit par lâcher :

« Je voudrais que tu viennes à New York.

– Pour Bekker ? demanda-t-il d'un ton sceptique. Foutaises. Vous êtes parfaitement capables de vous débrouiller avec lui. Et puis, moi, si j'étais un flic de New York, je n'aimerais pas trop voir rappliquer un type de l'extérieur. Un provincial. »

Elle acquiesça de la tête.

« C'est vrai, on peut s'en sortir tout seuls, pour Bekker. Chez nous, il y a des gars qui n'arrêtent pas de répéter : nous l'aurons dans une semaine, dans dix jours... mais cela fait maintenant six semaines, Lucas. Nous finirons par l'avoir, d'accord, seulement les politiciens commencent à s'énerver, ils font pression sur nous.

– Pourtant...

– Nous avons besoin de toi pour amadouer les médias. Tu excelles dans ce genre d'exercice, parler aux journalistes. Nous voulons leur dire que nous faisons tout notre possible, que nous allons même jusqu'à appeler le type qui l'a coffré la première fois. Nous voulons souligner que nous mettons le paquet. Nos gars le comprendront très bien, ils en seront même contents. Ils sauront que nous essayons de faire retomber la pression.

– C'est donc ça ? Une opération de pub ? » Il grimaça, hocha la tête. Il ne voulait pas parler aux journalistes. Il voulait prendre quelqu'un à la gorge...

« Non, pas du tout. Tu seras sur l'affaire, pas de problème. » Elle termina son demi-sandwich et tendit les mains en avant, doigts écartés, cherchant une serviette des yeux. Il lui passa du papier absorbant. « Les deux pieds sur le terrain, avec les autres. Et tu auras aussi la priorité absolue. Je sais ce dont tu es capable. »

Lucas perçut quelque chose dans son ton.

« Mais ? »

– Mais... tout cela mis à part, il y a autre chose. »

Il éclata de rire.

« Un troisième niveau ? Le niveau Lily Rothenburg ? Que veux-tu ? »

– En vérité, nous avons un problème grave. Plus grave encore que Bekker, si tu vois ce que je veux dire. » Elle hésita, cherchant à croiser son regard, tendue. Puis elle roula sa serviette en boule et, sans quitter son siège, réussit à lancer franc dans la poubelle. « Cela doit rester strictement entre nous. »

Agacé, il ne dit rien mais balaya sa dernière phrase d'un revers de la main, comme un moustique importun. Elle hocha la tête, se laissa glisser du haut de son tabouret, fit quelques pas autour de la cuisine, ramassa une tasse à café en émail, la tourna entre ses mains et la reposa.

« Nous sommes confrontés à treize meurtres, finit-elle par dire. Et ce n'est pas Bekker, c'est quelqu'un d'autre. Tous des contrats. Enfin, peut-être. Sur les treize – ceux-là, nous en sommes sûrs, mais nous

pensons qu'il y en a plus, une quarantaine sans doute – il y avait dix victimes qui étaient des salauds finis. Dont deux gros calibres : un revendeur qui travaillait pour le compte du cartel de Cali et un type de la Mafia plein d'avenir. Les huit autres n'étaient que des deuxièmes couteaux.

– Le onzième ?

– Un avocat. Un pénaliste qui a assuré la défense d'un tas de drogués, et pas des débutants. Il était excellent. Il a fait remettre en liberté un tas de types qui n'auraient pas dû y être. Mais la plupart des gens le trouvaient réglo.

– Pas facile d'être réglo, dans cette spécialité.

– Nous pensons cependant qu'il l'était. L'enquête n'a rien révélé qui nous autorise à changer d'avis. Nous avons passé ses relevés bancaires au peigne fin, et les gars des fraudes fiscales et de la direction des impôts avec nous. Il n'y a absolument rien qui cloche. D'ailleurs, il n'avait aucun intérêt à agir malhonnêtement, il gagnait tellement d'argent qu'il ne pouvait pas en vouloir plus. Pour lui, trois millions de dollars, c'était une année de vaches maigres.

– D'accord. Et le numéro douze ?

– Le douze était un porte-parole professionnel des Noirs. Un leader de minorités, une grande gueule, un agitateur, appelle ça comme tu voudras. Mais ce n'était pas un escroc. Plutôt un politicien de quartier qui essayait de prendre du galon. Il a été abattu dans la rue par plusieurs types qui passaient en voiture. N'empêche, c'était du bien joli travail pour une simple bande de voyous qui s'amuse à faire des cartons – de bonnes armes, une bagnole volée.

– Et le numéro treize ?

– Le treize était un flic.

– Pourri ?

– Réglo. Il enquêtait sur l'existence d'un groupe de factieux à l'intérieur même du département de police criminelle, au sein du service de renseignements, qui appliqueraient leur propre loi, tuant systématiquement des gens. »

Il y eut un moment de silence, le temps que Lucas digère la nouvelle.

« Bordel, dit-il enfin. Ils ont tué treize personnes à coup sûr, et peut-être quarante ?

– Le flic qui a été tué, Walter Petty, affirmait qu'il y en avait douze à coup sûr. Il a été le treizième. Du moins nous le croyons. Selon lui, il pourrait y en avoir eu trente ou quarante, sinon plus.

– Nom de Dieu ! » Lucas lui tourna le dos en se grattant la lèvre, regardant le four à microondes sans le voir. Quarante... ? « Vous vous en seriez rendu compte...

– Pas nécessairement », dit Lily en secouant la tête. Ses cheveux

courts balayèrent ses oreilles comme dans une publicité télévisée et il dut réprimer un sourire. C'était une discussion *d'affaires*, avait-elle dit. « D'abord, ils ont été tués sur une longue durée. Cinq ans en tout cas. Et beaucoup d'entre eux ont eu une mort à laquelle on pouvait s'attendre, vu leur pedigree. Sinon que c'était beaucoup plus efficace. C'est ce que l'on remarque en premier, une fois admise l'hypothèse d'un schéma : l'efficacité. Bang, bang, ils sont morts. Jamais un seul policier à proximité – à une ou deux occasions, les flics ont même été éloignés par une manœuvre de diversion. Jamais un seul témoin valable. Les détails de leur fuite, une fois le crime commis, organisés à l'avance. Aucun dégât par ailleurs, pas de passants descendus par accident.

– Vous avez donc un schéma, des petits malfrats tués par des vrais professionnels, dit Lucas.

– Exactement. Comme ce type que j'ai personnellement rencontré il y a plusieurs années, à l'époque où j'ai arrêté de faire les patrouilles. Arvin Davies. » Elle leva les yeux au plafond et s'humecta les lèvres, récupérant le dossier dans sa mémoire. « Il avait quarante-deux ans quand on l'a tué. Alcoolique et drogué. Et qui parlait trop. Il s'était payé une vingtaine de gardes à vue depuis l'âge de douze ans, sans compter vingt arrestations pour une raison ou une autre. Des bricoles dans l'ensemble. Agressions dans la rue, cambriolages, vol de voiture, vol à la tire, recel. Il avait le nez cramé par la coke et tabassait ses victimes. Il en a tué une, il y a cinq ou six ans, mais nous n'avons jamais pu le prouver. Il a passé vingt années de sa vie en prison, généralement des peines de courte durée. Après sa dernière sortie, il a commis deux ou trois agressions puis quelqu'un l'a aligné contre un mur. Deux balles dans le cœur et une dans la tête. Celle-ci, il était déjà par terre quand il l'a prise, un coup de grâce, quoi. Et le tueur est reparti tranquillement », conclut-elle en remontant d'un bond sur le tabouret en face de Lucas.

« Un pro, dit-il.

– Oh, oui. Or il n'y avait pas une seule bonne raison pour qu'un pro s'intéresse à Arvin Davies. C'était juste un petit voyou merdeux qui bricolait des coups minables. Mais celui qui l'a tué a débarrassé les rues d'un vrai salaud. Peut-être quarante ou cinquante vilains crimes par an.

– Et tous les contrats sont comme ça ?

– Oui. Enfin, les techniques diffèrent selon les cas, mais ils sont tous exécutés froidement, efficacement et avec préméditation. »

Lucas hocha la tête en regardant attentivement Lily.

« Voilà qui est fort intéressant, mais qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? »

Elle le fixa droit dans les yeux.

« Il y a deux types de notre service de renseignements qui ont identifié le schéma. Cela les inquiète pas mal. Toutes les victimes, enfin, appelle-les comme tu veux, avaient un dossier plutôt chargé au fichier. Comme si l'on avait consulté ces dossiers pour les sélectionner. Après qu'ils ont rendu leur rapport, on a formé avec six officiers supérieurs un groupe de travail secret chargé de l'exploiter. Finalement, Petty y a été incorporé pour infiltrer le département. »

Lucas l'interrompt.

« Est-ce que c'était une taupe, quelqu'un de la police des polices, je ne sais pas comment on appelle ça chez vous ? »

Elle secoua la tête.

« Pendant la plus grande partie de sa carrière, il a effectué les premières constatations sur des scènes de crime et, ensuite, il est devenu un spécialiste en informatique. Officiellement, il était détective assistant. Dans l'affaire qui nous occupe, il faisait ses rapports au groupe sous le contrôle direct de mon patron, John O'Dell. John préside le groupe de travail.

« Donc, il ne s'agit pas d'une vieille histoire d'affaires internes qui aurait pu provoquer le ressentiment de quelqu'un ? demanda Lucas.

– Non. Et juste avant qu'on le descende, il y a eu un drôle de tuyau qui est sorti, concernant cette affaire... » Lily se frotta la tête, un geste qui soulignait qu'elle réfléchissait intensément. « Le Noir qui a été tué, celui qui ouvrait trop sa grande gueule, il s'appelait Waites. Son dossier n'a pas été refermé, nous avons des gens qui continuent à l'éplucher. Traditionnellement, Walt recevait tous les rapports concernant les affaires en cours. Dans l'un d'eux, il a appris qu'un témoin supposé du meurtre de Waites avait identifié l'un des tueurs comme étant un policier. Le témoin s'appelait Cornell, nom de famille Reed, probablement. L'ennui, c'est que Cornell Reed avait disparu quand Walt s'est lancé à sa recherche. Peut-être avait-il quitté la ville. Et puis, Walt a dû le retrouver d'une manière ou d'une autre parce qu'il a essayé de nous contacter cet après-midi-là. Il est venu au bureau où, ne pouvant nous joindre, il nous a laissé quelque chose sur la messagerie vocale. Disant qu'il savait où était passé Reed.

– Où ça ?

– Nous l'ignorons. Et Walt a été tué le soir même.

– Bon Dieu ! Quelqu'un a intercepté son message !

– Impossible, ils sont codés. Par ailleurs, la fusillade était trop bien organisée. Ils avaient tout préparé à l'avance. Si le fait d'avoir retrouvé le témoin a joué un rôle là-dedans, c'est juste celui de détonateur, qui les a convaincus de la nécessité d'agir.

– Hum. Et dans les affaires de Petty ? Il n'avait pas laissé de notes ?

– Il n'y avait rien dans son bureau, mais il est vrai qu'il n'y gardait

pas grand-chose concernant l'affaire, vu le contexte. En fait, il opérait surtout à partir de chez lui. Et là, il y a encore un drôle de truc : quelqu'un y était passé avant nous. Toutes ses disquettes informatiques avaient disparu et le disque interne de l'ordinateur – le disque dur, c'est ça ? – avait été vidé d'une manière ou d'une autre. J'ignore comment l'on procède, mais il n'y avait absolument rien à récupérer.

– Un autre génie de l'informatique ?

– Pas nécessairement. Ce n'était pas une opération très sophistiquée. Deux ou trois manipulations simples ont fait l'affaire. Quelque chose comme un reformatage effaçant toutes les données ? Ça serait possible ?

– Oui, oui. Petty avait dû parler à quelqu'un. Je peux difficilement croire qu'il ait tenu une piste et se soit fait descendre le soir même par pure coïncidence... À qui aurait-il pu parler de la découverte du témoin ? demanda Lucas.

– Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est qu'il est venu tard à notre bureau et qu'il nous cherchait. O'Dell et moi, nous passons pas mal de temps en voiture, à tourner un peu partout pour éteindre les foyers d'agitation politique. Nous étions en train de parler à des gens dans une cité, ce soir-là. Walt n'a pas essayé de joindre la voiture – notre chauffeur est resté tout le temps derrière son volant et personne n'a appelé. Mais en fait, quand il est venu au bureau, Walt peut très bien avoir rencontré un membre du groupe de travail dans le hall. En dehors du groupe, il ne se serait confié à personne sur un sujet pareil.

– Donc, il tombe par hasard sur un membre de votre groupe de travail, et c'est ce type qui vend la mèche ? »

Lily fronça les sourcils.

« C'est-à-dire qu'il a été abattu tellement vite, après ça, que ce ne peut pas avoir été une fuite accidentelle. Celui qui a renseigné l'équipe de tueurs l'a fait directement. Par téléphone. En d'autres termes, le type qui a parlé connaît les tueurs et si ça se trouve, c'est lui qui les dirige.

– Quel salaud ! Mais si tu es sûre qu'il s'agit d'un des six membres du groupe de travail... »

Lily hocha la tête en souriant.

« Malheureusement les choses ne sont jamais si simples. D'abord, chacun des six doit faire son rapport à quelqu'un, ce qui fut le cas. Ensuite, chacun a des assistants, et certains d'entre eux savent ce que le groupe est en train de faire.

– Ce n'est pas très secret, tout ça...

– Il y a peut-être quinze personnes qui connaissent les détails, et vingt-cinq, la nature du problème, expliqua Lily. Ce qui reste extrêmement secret, pour un département comme le nôtre. Mais tu vois où cela nous mène... Si c'est un des membres de ce groupe qui a

renseigné les tueurs, il est en excellente position pour tout savoir. Nous sommes donc paralysés. Le groupe a nommé un nouvel enquêteur principal, un capitaine sans mission, mais il ne fait rien. Il est seulement là pour couvrir nos arrières, au cas où quelque chose filtrerait. De façon à pouvoir dire, nous avons une affaire sur laquelle enquête un officier supérieur, tu vois le genre.

– Et tu veux que moi, je mette mon nez là-dedans, c'est ça ? »

Lily acquiesça de la tête.

« Oui, nous en avons parlé avec mon patron. Il faut que le travail soit effectué dans les coulisses. Personne ne sera au courant en dehors de lui et moi. C'est la seule solution. Et grâce à Bekker, tu es le candidat idéal. Ces foutus médias sont dans tous leurs états à cause de lui, la télé, le *Post*, le *News*, Dr Décès et tout et tout. Tu ne peux pas monter dans un taxi sans entendre un débat le concernant à la radio. C'est pourquoi on te fait intervenir, toi, le type qui la déjà arrêté une fois. Un consultant. Mais en même temps, on va te mettre sur le dos de deux ou trois personnes que Walt avait à l'œil.

– Hum. »

Lucas s'assit et réfléchit un bon moment avant de lever les yeux.

« Ce type qui s'est fait descendre, tu l'appelais Walt comme si... comme si ce n'était pas n'importe qui. Il ya quelque chose que je devrais savoir ? »

Elle fixa son visage, mais sans croiser son regard. Le sien parut soudain vide, comme s'il se posait sur quelqu'un d'autre. « Walt était mon plus vieil ami... » Et elle lui raconta son rêve.

Le rêve avait commencé la nuit où Petty avait été tué. Non par une vision mais par une odeur, l'odeur de l'ozone, comme si des circuits électriques cramaient quelque part. Ensuite, elle se vit, d'abord à travers une brume puis de plus en plus nettement, assise sur un simple banc de marbre comme on en trouve dans les cimetières, avec le corps sanglant et déchiqueté de Petty couché en travers de ses genoux. Une pietà. Elle ne faisait rien de spécial elle était juste assise là et contemplait son visage. Dans son rêve, l'objectif se rapprochait du visage comme un appareil photographique qui ramperait vers l'avant, et cadrerait au dernier moment non sur une image paisible à la façon du Christ mais sur un visage lacéré par des balles ultra-rapides, sur des molaires jaunes maculées de sang séché...

Une image morbide, mais qui revenait nuit après nuit.

Pourtant, cela ne s'était pas passé ainsi, la nuit où Petty avait été descendu.

Sa mère, soixante et onze ans, avait téléphoné, perturbée, incohérente. Son fils unique venait d'être tué, avait-elle annoncé d'une voix lugubre comme une plainte antique. Walt était mort, mort... Lily

imaginait parfaitement la vieille dame, son visage gris penché sur le téléphone noir ; son corps tremblant, secoué de convulsions, sa main flétrie serrant un mouchoir, le napperon recouvrant le téléviseur, dans son dos, le Sacré-Cœur au mur. Lily pouvait même sentir l'odeur, mélange de choux et de levure...

La vieille dame dit à Lily qu'elle devait venir identifier Walter à Bellevue. Est-ce qu'il y avait un policier là-bas ? demanda Lily. Oui, juste à côté d'elle, ainsi que le père Gomez. Et l'on attendait le maire.

Lily dit un mot au policier. Prenez bien soin de Gloria Petty, insista-t-elle, c'est une mère et une femme de policier. La seule survivante de la famille. Ensuite, tremblant de peur et de chagrin, elle était allée à Bellevue.

Là, pas de pietà.

Juste un corps cireux, mort, étendu sur une civière imbibée de sang, dans l'état où on l'avait ramassé. Il était enveloppé dans des feuilles de plastique, comme un bœuf paré pour le transport. Toujours professionnelle, elle releva qu'une des balles avait arraché la joue de Walter, mettant ses molaires à vif. Un avant-goût de Petty lorsqu'il ne serait plus qu'un crâne nu, mais aussi la réminiscence de son sourire naïf et heureux. Le sourire qui éclatait chaque fois qu'il la voyait, traduisant sa joie d'être avec elle.

Un jour de leur enfance commune à Brooklyn, lorsqu'ils avaient sept ou huit ans, lui revint en mémoire. C'était la fin de l'automne, ciel d'azur et froid sec, Halloween à l'horizon. Les érables de leur pâté de maisons viraient à l'écarlate. Comme elle venait d'être malade, on ne l'avait pas envoyée à l'école mais l'après-midi sa mère l'avait autorisée à s'asseoir sur le seuil de la maison.

Et Walter était apparu, descendant la rue en courant, agitant un papier au-dessus de sa tête, les yeux pétillants de joie. Le devoir d'orthographe que Lily avait rendu la veille. Pas une seule faute. Ce qui était normal pour Lily, mais Walter était tellement content pour elle, son sourire généreux, ses cheveux blonds rebelles aplatis par la brillante...

Et maintenant, les dents ensanglantées.

« C'est bien Walter Petty », confirma-t-elle à un adjoint du médecin légiste qui semblait fatigué.

De retour chez elle, alors qu'elle se changeait pour aller rendre visite à la mère de Petty, elle pensa aux bulletins annuels de son école. Elle passa dans le salon, et sortit un carton du placard encastré dans le mur. Elle y trouva trois bulletins et la photo de Walter en dernière année : les cheveux qui n'étaient jamais tout à fait bien coiffés, le visage trop mince, le sourire un peu ahuri.

Lily craqua et fondit en larmes. Une série de spasmes incontrôlables, ne ressemblant à rien de ce qu'elle avait connu

jusqu'alors, une tempête qui prit fin brusquement, la laissant épuisée et hagarde. Lasse, elle finit de s'habiller et avança vers la porte.

C'est alors que l'odeur de Petty lui revint Petty à la morgue, la puanteur du sang et du cadavre dans ses narines. Elle courut à la salle de bains et se lava longuement le visage et les mains.

Le lendemain matin au petit jour, après l'interlude cauchemardesque avec Gloria Petty, alors qu'elle s'efforçait de trouver le sommeil ne fût-ce que pour une heure ou deux, elle se mit à rêver et se vit assise sur le banc de marbre, tenant sur ses genoux le corps brisé, déchiré de Walter Petty, avec ses dents ensanglantées grimaçant un sourire d'un côté de son visage...

Petty était parti.

« Bon Dieu, dit Lucas en la dévisageant avec des yeux ronds, j'ignorais que vous aviez...

– Quoi ? » Elle essaya de sourire. « Ce genre d'intimité ?

– Ce genre de relation remontant à très loin. Tu es au courant, pour Ella Kruger et moi ?

– La religieuse, oui. Que ferais-tu, si quelqu'un l'assassinait ? demanda Lily.

– Je trouverais le coupable, quel qu'il soit, et je le tuerais, dit calmement Lucas.

– Exactement, dit Lily en hochant la tête et le regardant droit dans les yeux. C'est ce que je veux. »

Le soleil avait viré au rouge en cette fin d'après-midi, puis à l'orange maussade. Un frémissement pesant dans l'atmosphère, accompagné d'un grondement éloigné, annonçait la série d'orages que Lucas avait vus de son toit. À l'arrivée de Lily, Lucas, assis là-haut, lui avait dit : « Tu es absolument superbe », mais elle avait refroidi l'atmosphère en lâchant : « Ne commence pas, Lucas. » Il existait toutefois entre eux une tension sous-jacente qui remonta soudain à la surface et les accompagna entre la cuisine et le salon.

Lily se posa sur un canapé, genoux joints, fouilla dans son sac où elle trouva un paquet de pastilles Certs contre la mauvaise haleine, en fit tomber deux ou trois dans le creux de sa main et les porta à sa bouche.

« Tu as changé des choses, dit-elle en regardant la pièce.

– Après le passage de Shadow Love^[3], c'était plutôt bordélique, ici. » Lucas s'assit sur le bord d'un fauteuil inclinable en cuir et se pencha vers Lily. « Une grande partie du circuit électrique était foutu et il a fallu remplacer le plancher, refaire les plâtres. Il a tiré avec cette saloperie de M-15, ça produit des dégâts pas possibles. »

Lily détourna le regard.

« Ils se sont aussi servis d'un M-15 pour Walt. Un chargeur plein :

ils lui ont vidé un chargeur entier dans le corps. On a retrouvé des morceaux partout dans le pâté de maisons.

– Bon Dieu. » Lucas chercha quelque chose d'autre à dire, et ne trouva rien de mieux que : « Et toi ? Comment vas-tu ?

– Oh, ça va, répondit-elle, sans ajouter un mot.

– La dernière fois que je t'ai vue, tu culpabilisais terriblement au sujet de ton mari et des enfants...

– Ça continue. Le sentiment de culpabilité. Quelquefois, c'est tellement fort que j'en ai la nausée.

– Tu vois tes enfants ?

– Pas tant que ça, dit-elle tristement, détournant les yeux. J'ai essayé, mais ça a été catastrophique pour tout le monde. David n'arrêtait pas de... me suivre du regard. Et les garçons me reprochent d'être partie.

– Tu envisages de retourner vivre avec eux ?

– Je ne suis pas amoureuse de lui, dit-elle en secouant la tête. En fait, je crois même que je ne l'aime pas du tout. Maintenant, quand je le regarde, tout ce qui sort de sa bouche me fait l'effet d'un tissu de conneries. C'est d'autant plus bizarre qu'avant je trouvais ça tellement intelligent... Quand nous allions dans des soirées, il se lançait dans ses théories post-jungiennes sur le racisme et la lutte des classes, et tous ces tocards étaient assis autour de lui, levant et baissant la tête comme s'ils essayaient de cueillir des pommes avec leurs dents. Après quoi j'allais au boulot et je tombais sur un rapport où un gosse de douze ans avait tiré sur sa mère parce qu'elle lui avait interdit de vendre la télé pour s'acheter du crack. Ensuite, je rentrais à la maison... et puis merde. Je ne supportais plus ce qu'il racontait. Comment peut-on vivre avec quelqu'un qu'on n'arrive plus à écouter ?

– C'est difficile, admit Lucas. Et être flic ne rend pas les choses plus faciles. À mon avis, c'est pour ça que je suis resté si longtemps avec Jennifer. C'était une véritable artiste du baratin, mais au fond, elle savait de quoi on parlait. Elle passait beaucoup de temps dans la rue.

– Oui...

– Et toi, où en es-tu, alors ? » demanda-t-il de nouveau.

Elle le regarda d'un air légèrement indécis. Pas vraiment nerveuse mais un peu sur la défensive.

« Je ne voulais pas aborder ce sujet tout de suite. Pas avant que tu aies pris ta décision. Est-ce que tu viendras à New York ?

– Il y a quelqu'un de nouveau ? demanda-t-il d'un ton détaché.

– Tu viendras ?

– Peut-être... Ainsi, tu as quelqu'un...

– En quelque sorte.

– En quelque sorte ? Ça veut dire quoi, ça ? »

Il sauta du fauteuil et fit quelques pas dans la pièce. Il n'avait pas le sentiment d'être en colère, mais c'était pourtant l'impression qu'il donnait. Il alluma le téléviseur et, immédiatement, une petite voix métallique cria dans le fond : « Kirrrbeee Puckit. » Il tourna aussitôt le bouton, sèchement. « Qu'entends-tu par "en quelque sorte" ? Toujours garder un pied par terre ? Rien en dessous de la ceinture ? »

Lily rit de bon cœur et dit :

« Tu m'amuses vraiment, Davenport. Tu es d'une telle grossièreté, franchement... »

– Bon, alors ? »

Il s'approcha de la fenêtre, regarda dehors. Les cumulo-nimbus, gris avec des couronnes roses flottantes, étaient en train de descendre en piqué sur le bord de la rivière.

Elle haussa les épaules, regarda par la fenêtre, au-delà de lui.

« Alors, je sortais avec un type. On se voit toujours, d'ailleurs. Nous n'avions pas encore commencé à chercher un appartement, mais l'idée était dans l'air.

– Que s'est-il passé ?

– Il a eu une crise cardiaque. »

Il la considéra quelques instants et dit :

« N'est-ce pas clair comme de l'eau de roche ? »

Elle esquissa un sourire.

« Franchement, ça n'a vraiment rien de drôle. Il est dans un sale état.

– C'est un flic ?

– Oui. » Le sourire disparut. « Il te ressemble, à certains égards. Pas physiquement – il est grand et mince, et il a les cheveux blancs. Mais il travaille – travaillait – dans le renseignement et la rue le passionne. Il écrit des éditoriaux pour le *Times*, sur ce qui se passe dans la rue. Il est à la tête du meilleur réseau d'indics de la ville. Et il a du goût pour, hummm... » Elle hésita, cherchant la formule adéquate.

« Les femmes mariées aux yeux noirs ? suggéra Lucas, se rapprochant d'elle.

– Oh, ça..., dit-elle, souriant à nouveau. Non, en fait, c'est qu'il aime – il aimait – la bagarre. Comme toi. Et maintenant, il ne peut pas faire plus de vingt pas sans s'arrêter pour reprendre son souffle.

– Nom de Dieu. » Lucas se passa la main dans les cheveux. Il lui était arrivé de se voir infirme en rêve. « Quel est le pronostic ?

– Pas terrible. » Des larmes apparurent aux coins de ses yeux sombres et au même moment elle sourit, disant : « Merde. Voilà ce que je ne devrais pas faire. » Elle essuya ses larmes de la paume, puis du revers de la main. « Il vient d'avoir sa troisième crise. La première, c'était il y a cinq ans. Vraiment grave. La deuxième est intervenue quelques mois après. Pas si terrible. Ensuite, il a repris du

poil de la bête. Ça lui était presque sorti de la tête, il travaillait normalement. Et puis il y a eu celle-ci, la troisième, la pire de toutes. Son muscle cardiaque a été gravement endommagé. Et il ne veut pas arrêter de travailler. Les médecins lui ont conseillé de rester un an à l'écart du travail et du stress, en refaisant progressivement de l'exercice. Il ne veut rien entendre. Et je crois qu'il continue à fumer, en douce. Je sens l'odeur du tabac sur ses vêtements, dans ses cheveux...

– Alors, il va bientôt mourir, dit Lucas.

– Probablement.

– Ce n'est pas si mal, dit Lucas d'une voix neutre, se laissant aller en arrière dans son fauteuil sans la quitter des yeux. Tu vis simplement, et merde. Tu fais ce que tu as envie de faire, et si tu claques, tu claques.

– C'est ce que tu ferais, n'est-ce pas ?

– J'espère bien.

– Les hommes sont vraiment des cons », conclut Lily.

Après un autre silence prolongé, Lucas demanda :

« Et côté cul, comment ça se passe ? »

Elle commença à rire, mais le rire s'étrangla dans sa gorge. Elle se leva et ramassa son sac.

« Je ferais mieux d'y aller. Dis-moi que tu viendras à New York.

– Réponds à ma question », dit Lucas. Inconsciemment, il se rapprocha d'elle. Lily le remarqua, sentit la tension.

« Nous faisons... très attention, répondit-elle. Il ne peut pas... se laisser emporter trop loin. »

Lucas perçut une étrange lourdeur dans sa poitrine, mélange de colère et d'anticipation. L'électricité crépita entre eux, et soudain il se mit à parler d'une voix rauque :

« Tu n'as jamais beaucoup aimé ça, faire attention.

– Oh, Lucas, mon Dieu... »

Il s'avança vers elle ; quelques centimètres à peine séparaient leurs corps.

« Repousse-moi, murmura-t-il.

– Lucas...

– Repousse-moi, dit-il, je n'insisterai pas. »

Elle recula d'un pas, lâcha son sac. Dehors, les premières grosses gouttes de pluie gîtèrent sur le trottoir et une femme passa en hâte devant la maison avec un chien en laisse.

Lily bascula en arrière sur ses talons, regarda le sac à ses pieds, attrapa la manche de Lucas pour assurer son équilibre, leva un pied puis l'autre pour ôter ses chaussures, puis s'avança dans le couloir qui menait à la chambre. Debout dans le salon, Lucas la regarda s'éloigner jusqu'au moment où, parvenue à la moitié du couloir, elle

tourna la tête vers lui, le fixa de ses yeux noirs et commença à déboutonner son chemisier.

Faire l'amour avec lui, lui dit-elle plus tard, c'était quelquefois comme une lutte, à la limite de la violence, avec un arrière-goût d'agression. Au début, ils s'efforçaient d'être tendres, puis cela dérapait, et ils finissaient par lancer des ruades, s'enrouler l'un autour de l'autre pour ensuite s'arracher violemment...

Cette nuit-là, tandis que les dernières particules d'orage s'éloignaient en grondant vers le Wisconsin, elle s'assit au bord du lit dans la chambre imprégnée d'odeurs de sueur et de sexe. Elle paraissait lasse mais ses lèvres ébauchèrent un sourire.

« Je suis vraiment une salope, dit-elle.

– Mon Dieu ! » Il rit.

« Eh oui, c'est la vérité. Je n'arrive pas à y croire. J'ai été une fille bien pendant si longtemps. Mais il n'y a rien à faire, j'en ai besoin. Ce n'est pas pour l'intimité. Tu es à peu près aussi intime qu'un ours. Non, c'est vraiment de sexe qu'il s'agit. J'ai *besoin* de me faire *limer*. Vraiment, je n'arrive pas à le croire.

– Tu savais qu'on finirait par coucher ensemble ? demanda Lucas. Quand tu es arrivée, je veux dire. »

Elle resta un instant sans bouger.

« Je pensais que cela risquait d'arriver. Alors je suis d'abord passée par l'hôtel et j'ai rempli ma fiche. Au cas où quelqu'un téléphonerait. »

Il fit courir son index le long de sa colonne vertébrale et elle frissonna. Elle s'apprêtait à retourner à l'hôtel, au cas où « quelqu'un » téléphonerait...

« Ce type avec qui tu couches... "Quelqu'un"... ? dit Lucas.

– Oui, eh bien ?

– Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

– Rien. Il n'a pas besoin de savoir. » Elle se tourna vers lui. « Et toi non plus, tu ne lui diras rien, Davenport.

– Pourquoi ? Il y a une chance que je le rencontre ?

– Il s'appelle Dick Kennett. »

Dans la pénombre de la chambre, Lucas décela un petit sourire attristé sur les lèvres de Lily.

« C'est lui qui dirige l'enquête Bekker. »

Chapitre 5

Au petit matin.

Lucas descendait la 35^e Rue d'un pas vif en suçotant une moitié d'orange. Il faisait connaissance avec la ville, dévisageant les gens et regardant les devantures de magasins, les clochards qui dormaient enroulés dans des couvertures, tels des restes de cigares jetés sur le trottoir, les hommes qui poussaient dans les rues des portants remplis de vêtements sortant de l'atelier.

L'acide citrique lui piquait la langue, excellent antidote à une nuit de sommeil abrégée qui lui laissait un mauvais goût dans la bouche. Arrivé au milieu du pâté de maisons, il s'arrêta devant un parking, arracha le dernier morceau de pulpe d'un coup de dent et jeta l'écorce dans une poubelle défoncée.

Le commissariat de Midtown South se dressait un peu plus loin, évoquant vaguement une école primaire du Middle West datant des années 50 : massif, fonctionnel, un peu fatigué. Six voitures de police étaient garées en diagonale devant le bâtiment à côté d'un scooter Cushman. Quatre autres stationnaient en double file un peu plus haut dans la rue. Au moment où Lucas faisait halte devant la poubelle pour se débarrasser de sa dépouille d'orange, une Plymouth grise s'arrêta dans la rue. Un homme mince à cheveux blancs en descendit, se pencha pour dire un mot au chauffeur, rit et referma la portière.

Sans la claquer, Lucas s'en fit la remarque. En la poussant doucement. L'homme leva les yeux et regarda attentivement Lucas, à deux reprises, se retourna et se dirigea tranquillement vers le commissariat. Les doigts de sa main gauche se glissèrent sous sa cravate vivement colorée et il se gratta inconsciemment à la hauteur du cœur.

Lucas traversa en esquivant la circulation et suivit l'homme vers la porte principale. Lily lui avait dit que Kennett était grand, qu'il avait les cheveux blancs... et puis la main sur le cœur, ce geste inconscient...

« Vous êtes Dick Kennett ? » demanda Lucas.

L'homme se retourna, le dévisageant d'un regard froid et attentif. « Oui ? » Le regard se fit plus inquisiteur. « Davenport ? Je pensais que ça pouvait être vous... Oui, je suis Kennett », dit-il en tendant la main.

Il mesurait cinq centimètres de plus que Lucas mais pesait dix kilos de moins. Il avait les cheveux un peu longs pour un policier et son

costume estival en gabardine beige était trop bien coupé. Avec ses yeux bleus, ses dents éclatantes au milieu d'un bronzage qui semblait permanent, sa chemise impeccablement repassée en oxford à rayures bleues et sa cravate spectaculaire, il ressemblait à un médecin qui jouerait au golf avec un handicap zéro ou au tennis avec un bon classement : mince, intense, sérieux. Mais une pâleur grise filtrait sous le bronzage et ses orbites, normalement creuses, révélaient des falaises osseuses sous la peau fine comme du papier. Il avait des cicatrices sous les yeux, souvenirs de ces coupures légères mais douloureuses qu'un boxeur ramasse sur le ring, ou un flic dans la rue – un flic qui aime la bagarre.

Ils se serrèrent la main. « Lily ma parlé de vous, dit Lucas.

– Un tissu de mensonges, répondit Kennett en souriant.

– Mon Dieu, je l'espère. » Lucas regarda de plus près la cravate de son interlocuteur, qui représentait une femme polynésienne aux seins nus, avec une autre femme à l'arrière-plan. « Jolie cravate.

– Gauguin, précisa Kennett en la contemplant avec satisfaction.

– Quoi ?

– Paul Gauguin, le peintre français...

– J'ignorais qu'il fit des cravates, dit Lucas, pas très sûr de lui.

– Eh oui. Christian Dior et lui sont comme deux frères », dit Kennett avec un grand sourire. Lucas acquiesça de la tête et ils avancèrent vers la porte, que Lucas tint ouverte. « Bordel, je déteste ça, les gens qui vous tiennent la porte, marmonna Kennett en passant.

– D'accord, mais le jour où vous claquerez, ça vous plairait qu'on inscrive sur votre tombe "Mort en ouvrant une porte" ? » rétorqua Lucas. Kennett éclata de rire, un rire franc et ouvert qui le lui rendit sympathique. Mais en même temps, il se dit « Fais gaffe ». Il y a des gens qui savent se faire aimer. C'est un talent.

« Je pourrais aussi bien mourir en tirant sur la languette d'une boîte de bière si on m'autorisait à en boire. Ce qui n'est pas le cas, dit Kennett, reprenant son sérieux. Putain, j'espère que ça ne vous arrivera pas. Prenez de l'aspirine. Arrêtez de manger du steak et des œufs. Priez le ciel de vous envoyer une hémorragie cérébrale. Cette saloperie de truc cardiaque, ça vous transforme en lopette. Vous l'écoutez tout le temps battre, redoutant que ça s'arrête. Et vous êtes sans forces. Si un connard venait à m'agresser, je serais obligé de me laisser faire.

– Je ne veux pas entendre parler de ça, dit Lucas.

– Et moi, je ne veux pas en parler mais je ne peux pas m'en empêcher. Bon, vous êtes prêt à rencontrer le groupe ?

– Ouais, ouais. »

Lucas traversa le hall d'entrée sur les pas de Kennett et attendit avec lui que le sergent du bureau d'accueil appuie sur le bouton qui

permettait de passer derrière le comptoir. Kennett précéda Lucas jusqu'à une salle de conférences dont la porte était ornée d'un bout de papier maintenu par du scotch : « Groupe Kennett. » La pièce abritait quatre panneaux de liège accrochés aux murs, croulant sous les messages et les « prière de rappeler », des cartes de Manhattan, des téléphones, quelques tables longues et une douzaine de chaises en plastique. Au centre, un flic costaud, bronzage et chemise blanche, et un détective mince, tête de chien et veste sport, se tenaient face à face, un gobelet en polystyrène rempli de café à la main. Le ton montait.

« ... Si vous vous magniez un peu le cul, vous autres, nous pourrions arriver à quelque chose. C'est ça qui nous fout dedans, personne ne veut mettre les pieds dans la rue parce qu'il fait une chaleur de bête. Nous savons qu'il prend de la drogue et il faut bien qu'il se la procure quelque part.

– Très bien, mais en tout cas, l'enfoiré qui a été raconter à tout le monde que nous l'attraperions en moins d'une semaine, ce n'est pas moi, d'accord ? Ça, c'était vraiment débile, Jack. D'après ce que nous savons, il achète sa dope, quelle qu'elle soit, à Jersey City, ou bien à Philadelphie. Alors, ne me raconte pas de conneries... »

Une demi-douzaine de flics en civil, chemisettes légères et pantalons de coton, l'arme accrochée à la ceinture, assistaient à la discussion sur des chaises en plastique dispersées sans ordre sur la moquette râpée. Quatre d'entre eux avaient un gobelet de café à la main et deux ou trois fumaient, écrasant leurs mégots dans des soucoupes en aluminium. Une cigarette laissée pour compte continuait de brûler, dégageant une odeur âcre qui faisait penser à une éraflure d'ongle sur un tableau noir.

« Que se passe-t-il ? » demanda tranquillement Kennett en s'avancant au milieu de la pièce. La discussion s'arrêta net.

« Nous parlions de stratégies, répondit succinctement le flic bronzé.

– Et vous avez trouvé des solutions ? » demanda Kennett, poli mais ferme. Il prenait la situation en main. Le flic secoua la tête et se détourna : « Non. »

Lucas trouva une chaise un peu plus loin, vers le fond. Les autres flics le dévisageaient ouvertement, avec attention et une certaine distance.

Pendant que Lucas prenait place, Kennett annonça d'un air détaché : « Voici Lucas Davenport, le type de Minneapolis », et se mit à feuilleter un tas de notes et de messages téléphoniques qui avaient été placés dans une chemise de carton jaune marquée à son nom. « Il parlera à la presse ce matin et, cet après-midi, il ira sur le terrain. Avec Fell.

– Comment vous avez pu laisser ce salaud de Bekker s'échapper ? demanda le flic bronzé.

– C'était pas moi, répondit calmement Lucas.

– Z'auriez dû le tuer quand c'était encore possible », lança Tête-de-chien. Les deux incisives supérieures de Tête-de-chien partaient dans des directions opposées et étaient d'une remarquable couleur orange.

« Ça m'est venu à l'esprit », répondit Lucas en fixant nonchalamment son interlocuteur, qui finit par détourner le regard.

L'un des flics rit. Un autre dit : « Fallait pas vous priver. » Kennett dit alors : « Davenport, ça va entrer par une oreille et ressortir par l'autre, mais laissez-moi vous présenter les lieutenants Kuhn, Huerta, White, Diaz, Blake et Carter, ainsi que les détectives Anelli et Case, nos spécialistes des meurtriers en série. Vous pourrez vous intéresser à leurs prénoms ultérieurement... »

Chaque flic leva la main ou hocha la tête à l'appel de son nom. Lucas trouvait qu'ils ressemblaient à leurs homologues de Minneapolis. Les noms différaient mais l'attitude était la même, comme dans une convention de représentants en chaussures atteints de paranoïa : salaire trop bas, trop d'années à manger des hamburgers, des frites et des Butterfingers, trop de gens ayant des grands pieds qui essaient d'entrer dans des chaussures trop petites.

Comme une rousse entrait dans la pièce chargée d'une pile de dossiers, Kennett ajouta : « Et voici Barb Fell. Barb, le type qui porte le costume en soie et lin qui a dû coûter cinq cents dollars et les chaussures à deux cents dollars, c'est Lucas Davenport. »

Fell avait dans les trente-cinq ans, elle était mince et ses cheveux roux étaient à peine ponctués de gris. Une vieille cicatrice en forme de nouvelle lune bordait l'une de ses commissures, virgule d'un blanc mortel sur un ovale gallois au teint pâle. Elle prit place à côté de lui, sur le bord de sa chaise, lui serra brièvement la main et reporta son attention sur l'avant de la salle. L'un des policiers était en train d'annoncer à Kennett : « John O'Dell va rappliquer, il assiste à la réunion, aujourd'hui. » Kennett hocha la tête, tira une chaise à lui pour s'installer face aux autres et demanda : « Alors, on a du nouveau ? »

Après quelques instants de silence, Diaz, un grand détective décharné, l'un des lieutenants, dit : « Vers l'époque où Bekker a dû arriver ici, un taxi a disparu. Il y a trois mois. L'une de ces nouvelles Caprice à carrosserie toute en rondeurs. Pof. Volatilisé. Volé pendant que le chauffeur était aux chiottes. Enfin, c'est ce qu'on dit. »

Kennett haussa les sourcils.

« On ne l'a jamais revu ? »

– À ce qu'on sait, non. Mais... ah !

– Quoi ?

– L'un des gars a vérifié un peu partout. Le chauffeur n'a aucune idée de ce qui a pu arriver. Il est rentré dans un café parce qu'il avait envie de pisser et quand il est ressorti, son bahut n'était plus là. Mais la bagnole avait eu deux accidents et, selon le chauffeur, elle était vraiment pourrie. Il dit que l'embrayage était foutu, qu'il y avait quelque chose qui clochait avec la suspension et que la porte de devant, côté passager, était tellement coincée qu'on pouvait à peine l'ouvrir. Je parierais que cette saleté est quelque part au fond d'une rivière. Pour l'assurance. »

Kennett hocha la tête mais recommanda toutefois : « À creuser. C'est tout ce que nous avons, n'est-ce pas ? » Il regarda alentour. « Rien de nouveau pour la surveillance de Laski ?

– Non, absolument rien, répondit un autre lieutenant.

– Hum... » Lucas leva un doigt et Kennett lui accorda la parole d'un signe de tête.

« Lily m'a parlé du piège Laski et j'y ai repensé depuis. »

Les flics assis devant se retournèrent vers lui.

« Ça donne quoi ? demanda Kennett.

– Je ne crois pas que cela puisse intéresser Bekker. Il peut considérer Laski comme un collègue qui s'obstine dans l'erreur, mais pas quelqu'un qu'il pourrait attaquer. Quelqu'un avec qui il pourrait discuter, peut-être. C'est un égal, pas un sujet.

– Nous n'avons rien d'autre dans notre musette, aboya Carter, le flic bronzé. Et ça ne coûte pas cher.

– Oui, c'est une chouette idée », dit Lucas. Laski était un médecin de Columbia qui avait accepté d'analyser pour les médias les articles médicaux écrits par Bekker. Il les avait réfutés, mettant en cause leur valeur morale et scientifique. Il avait traité Bekker de sadique, de psychopathe et de scientifique bidon. Tout cela était calculé pour attirer Bekker dans le piège. Laski, son appartement et son bureau étaient truffés de flics en civil. Jusqu'ici, Bekker n'avait effleuré aucun des fils détonateurs.

« C'est pourquoi j'y ai réfléchi, et j'ai pensé à certaines variantes.

– Telles que ? demanda Kennett d'un ton pressant.

– Quand il était dans les Cités jumelles, Bekker était abonné au *Times*, et je parierais qu'il continue à le lire ici. Si nous pouvions convaincre quelqu'un de donner une conférence, une sorte de laïus professionnel capable de l'attirer...

– Ne vous moquez pas de moi, mon chou, dit Kennett.

– Nous trouvons un type qui fait une communication sur les expériences médicales pratiquées par le Dr Mengele, poursuivit Lucas. Vous savez, ce nazi taré...

– Oui, nous savons...

– Donc, il fait sa conférence sur le sujet suivant : Éthique de

l'utilisation des études de Mengele et des résultats de Bekker dans le cadre de la recherche scientifique, continua Lucas. Quelles conclusions valables peut-on tirer de leurs prétendues expériences ? Nous n'avons qu'à annoncer la conférence dans le *Times*. »

Les flics se regardèrent mutuellement et Huerta s'exclama : « Bon Dieu, mon vieux, la moitié de cette putain de ville est juive. Ça va les rendre complètement fous.

– Holà ! Je ne parle pas d'une connerie de conférence antisémite, objecta Lucas. Il s'agit d'une sorte de réflexion théorique, vous voyez, dans le genre posé, un truc d'intellectuels. J'ai lu quelque chose sur cette histoire de débat concernant l'éthique de Mengele, c'est donc un sujet abordable. Je veux dire, réglo. Il faudrait peut-être trouver quelqu'un de juif pour présenter ça, et personne ne se vexera. Quelqu'un qui ait des références.

– Et vous pensez que cela pourrait donner quelque chose ? demanda Kennett, intrigué.

– S'il est au courant, Bekker ne pourra pas résister. Il est complètement toqué de ce sujet. Nous pourrions organiser un débat entre Laski et le conférencier, quel qu'il soit. Quelque chose qui pourrait être reproduit dans les journaux. »

Kennett regarda les autres : « Qu'en pensez-vous ? »

Carter se tapa le front de l'index et acquiesça à contrecœur. « Vous pourriez arranger ça ? »

Kennett hocha la tête. « Quelqu'un pourrait. O'Dell, peut-être. Nous pourrions trouver un complice à la New School⁽⁴⁾. Nous savons que Bekker est dans ce coin.

– Ça me paraît bien, dit Huerta. Mais il va falloir un peu de temps pour monter l'opération.

– Deux ou trois jours, dit Kennett. Voire une semaine.

– Nous devrions l'avoir attrapé, d'ici là...

– Eh bien, on annulera. C'est comme pour Laski : je ne vois aucun désavantage, franchement, et ce n'est vraiment pas cher », dit Kennett. Il hocha la tête en direction de Lucas. « Je vais m'en occuper.

– Vite.

– Oui, dit Kennett, regardant autour de la pièce. Très bien, passons à la suite. John, quoi de neuf du côté des Stups ?

– Nous les harassons tous, mais aucun résultat intéressant, dit Blake. Un tas de conneries, mais on continue... »

Pendant qu'ils résumaient l'état de l'enquête et passaient en revue les affectations de routine, Fell chuchota à Lucas : « Vos interviews sont organisées. Deux ou trois journalistes sont déjà arrivés et on en attend encore trois ou quatre. »

Lucas acquiesça d'un signe de tête. Elle était sur le point d'ajouter quelque chose, mais ses yeux se détournèrent de lui pour se poser sur

la porte. Un gros type fit son entrée, se cognant contre l'embrasement, son corps vacillant de droite et de gauche. Ses petits yeux sombres scrutèrent chaque recoin de la pièce, clignèrent sur chaque détective, s'arrêtèrent sur Lucas, puis sur Fell. Il ressemblait à H. L. Mencken à la fin de sa vie. Un réseau de veines évoquant une toile d'araignée quadrillait ses joues grises. Ses cheveux roux clairsemés étaient coiffés en arrière et maintenus en place avec une sorte d'huile. L'ampleur de ses bajoues était soulignée par une lèvre inférieure désagréable et méprisante qui semblait figée dans une moue perpétuelle. Il portait un costume trois-pièces d'une couleur que l'on aurait pu appeler sang-de-bœuf, si du moins les costumes sang-de-bœuf existaient.

« O'Dell, lui susurra Fell à l'oreille. Directeur adjoint responsable des égorgements. »

Lily entra dans la pièce sur les talons de O'Dell et, apercevant Lucas, inclina la tête en haussant les sourcils. Elle portait un tailleur bleu marine et une longue lavallière rouge à nœud lâche de style plutôt masculin. Elle tenait négligemment la bandoulière d'une lourde sacoche en cuir qui pendait à son épaule. Il suffisait qu'elle déplace sa main d'une dizaine de centimètres pour saisir la crosse d'un calibre 45. Lucas l'avait vue s'en servir une fois, il l'avait vue brandir le 45 sous le nez d'un homme et appuyer sur la détente, et le visage de l'homme exploser comme sous l'effet d'un coup de marteau, tout ça en l'espace d'un dixième de seconde...

Lily effleura le coude de O'Dell, le guidant vers une chaise, puis fit quelques pas pour venir s'asseoir près de Lucas.

« Tu as eu l'occasion de parler à Dick ? murmura-t-elle.

– Oui, il m'a plutôt l'air d'un type bien. »

Elle le dévisagea comme si elle doutait de sa sincérité, hocha la tête et regarda ailleurs.

O'Dell déclara être au courant des progrès de l'enquête et n'avoir aucune suggestion particulière quant à ce qu'il convenait de faire ensuite. Il voulait simplement s'asseoir parmi eux et se faire une idée de la situation. « Et si l'on planquait des gars en civil ? proposa-t-il. Je ne sais qui a suggéré que nous en postions quelques-uns dans la rue. »

Ils discutèrent quelque temps des flics embusqués, cette ressource de la dernière chance, mais Kennett secoua la tête. « Le secteur est trop vaste », affirma-t-il. Il s'avança vers une grande carte murale de Manhattan et promena son index entre Central Park et le quartier des banques. « S'il s'attaquait à un groupe particulier, genre homos ou prostituées, je ne dis pas. Mais il n'y a aucun lien entre les victimes, sinon des éléments négatifs. Il ne ramasse pas des clochards dans la rue, ce qui serait pourtant le plus facile...

– Il se peut qu'il recherche spécifiquement des victimes qui ont l'air en bonne santé, suggéra Case, l'un des spécialistes des tueurs en série. Cette obsession qu'il a avec les expériences scientifiques... Danny et moi pensons qu'il rejette systématiquement les anormaux, les malades et les infirmes. Ils saboteraient ses résultats. Les rapports du médecin légiste concordent sur un point : toutes ses victimes étaient en bonne santé.

– D'accord, dit Kennett. Donc, il choisit sept personnes, cinq femmes et deux hommes, un Noir et six Blancs. Deux des Blancs sont d'origine hispanique, mais cela ne semble pas signifier grand-chose.

– Exception faite du premier, ils sont tous nettement petits, intervint Kuhn. Le deuxième ne mesurait qu'un mètre soixante-cinq et il était maigre.

– Plus facile pour s'en débarrasser », grogna Huerta.

Ils hochèrent tous la tête et le silence se prolongea assez longtemps, chacun des membres de l'assistance examinant la carte murale de Manhattan.

« C'est forcément un bahut, dit l'un d'eux. Puisqu'il ne peut pas se permettre d'être vu, qu'il doit avoir de l'argent pour payer ses drogues et qu'il lui faut un endroit pour exterminer ces gens... » L'un des flics regarda Lucas : « Est-ce qu'il y a des chances qu'il ait mis de l'argent de côté ? Il vivait plutôt dans le luxe, non ? Est-ce qu'il aurait pu planquer... ? »

Mais Lucas secoua la tête. « Quand nous l'avons attrapé, c'était complètement par surprise. Il se croyait hors d'atteinte. Et quand les biens de sa femme ont été cités devant le tribunal, tout ce qu'ils possédaient a été épluché.

– C'est vrai, l'hypothèse ne tient pas la route.

– Moi, j'ai plutôt l'impression que quelqu'un le protège, poursuivit Lucas. Un ami d'avant, ou une nouvelle connaissance, mais quelqu'un, en tout état de cause. »

Kennett acquiesça.

« J'y ai pensé aussi, mais si c'est le cas, on n'y peut pas grand-chose.

– Nous pouvons essayer de faire pression sur son ami, en utilisant les médias, une fois de plus, dit Lucas. S'il dépend de quelqu'un d'autre... »

O'Dell, affalé sur une chaise pliante qui tremblait sous son poids, les interrompit. « Attendez une minute. Vous allez trop vite pour moi, les gars. Qu'est-ce qui nous permet de penser qu'il a un complice ?

– Nous avons inondé la ville de portraits de lui et de simulations de ce qu'il donnerait avec les cheveux teints, avec une barbe ou même avec le crâne rasé, dit Kennett. Ce ne sont pas des approximations bricolées à partir d'une photo d'identité, ça a été fait avec des bonnes

photos...

– Ouais, ouais, grommela O'Dell d'un ton impatient.

– Aussi, à moins d'être devenu invisible ou de vivre dans les égouts, il doit vraisemblablement bénéficier d'une protection, poursuivit Lucas, complétant la démonstration de Kennett. Il ne peut rien louer officiellement. Il serait obligé de payer son loyer et de rencontrer régulièrement les gens. Il ne peut pas risquer la confrontation avec un propriétaire ou des voisins fouineurs.

– Cela signifie donc soit qu'il habite chez quelqu'un, soit qu'il vit dans la rue, dit Kennett.

– Il ne vit pas dans la rue, affirma Lucas d'un ton catégorique. Je ne peux pas l'imaginer vivant ainsi. Il ne le supporterait pas. Il est... trop maniaque. Et puis il faut qu'il dispose d'un véhicule. Il n'a quand même pas appelé un taxi pour trimbaler ces corps dans la ville.

– Oui, mais c'est peut-être lui qui le conduit, avança Diaz en secouant la tête. On va s'occuper de celui qui a disparu...

– Et même comme ça, ce serait trop risqué, dit Lucas.

– Ouais, mais ça résoudrait un tas de problèmes : comment il se déplace, comment il gagne sa vie sans trop montrer son visage, dit Kennett. S'il travaille deux ou trois heures tard dans la nuit, en choisissant son secteur... en se concentrant sur les quartiers où il y a des touristes et des congrès, vous savez... Le Javits Center, des endroits comme ça. Il n'aurait affaire qu'à des banlieusards, ce qui expliquerait Cortese. Les gens font confiance aux chauffeurs de taxis. Il pourrait prétendre qu'il a un paquet, sortir, demander une adresse à quelqu'un...

– Je ne sais pas », dit Lucas.

Tous se remirent à examiner la carte murale. Trop de tissu urbain, trop d'immeubles capables de loger la population de deux ou trois petites villes de province.

« Je continue de croire que vous devez avoir raison, qu'il habite chez quelqu'un, finit par admettre Kennett. Mais comment il trouve son argent, ça...

– Il a du savoir-faire, dit Lucas. Il est docteur en médecine, calé en chimie. Un bon chimiste en cavale...

– La méthédrine, dit White, un chauve en pantalon de lainage gris. L'ecstasy, le L.S.D. Tout ça revient à la mode, presque comme dans le temps.

– Ce serait une bonne raison pour le protéger, en plus, dit Kuhn. Dans ce cas, il devient la poule aux œufs d'or...

– En admettant que tout ça ne soit pas un tas de conneries, où ça nous mène ? demanda O'Dell avec impatience.

– Pour commencer, nous allons chercher des moyens de faire pression sur celui qui le loge ou le protège, dit Lucas. Nous avons

besoin de contacts super solides avec les médias.

– Pourquoi ? demanda O'Dell.

– Parce qu'il va falloir les décider à se bouger le cul. Les inciter à faire un peu de propagande pour nous. Il faut que nous fassions passer le message : toute personne qui cache Bekker se rend complice de meurtres en série. Nous avons besoin que les journaux le soulignent dans leurs titres : le complice en question n'a qu'une seule chance de s'en tirer, c'est de trahir Bekker, de plaider l'ignorance et d'obtenir en échange la promesse qu'aucune poursuite pénale ne sera engagée contre lui. Nous avons besoin de le débusquer.

– Je pourrais passer quelques coups de fil..., proposa O'Dell.

– Il faut mettre l'accent au bon endroit...

– Nous pourrions concocter un plan, dit O'Dell. Vous devez toujours parler aux journalistes ce matin ?

– Oui.

– Glissez-leur quelque chose, dans ce cas... »

À la fin de la réunion, O'Dell sortit de son siège en vacillant dangereusement, se pencha vers Lucas et dit : « Nous aimerions assister à cette rencontre avec la presse. Moi et Lily. »

Lucas hocha la tête. « Bien sûr. » O'Dell acquiesça de même et se dirigea vers le devant de la pièce. Lucas se tourna vers Fell : « Nous sortons cet après-midi ?

– Oui. On va faire le tour des fourgues. »

Ses yeux gris étaient assortis à la touche de gris dans ses cheveux. Elle mesurait environ un mètre soixante-cinq, avait un sourire un peu fragile et des doigts tachés de nicotine.

« Pourrais-je avoir une copie de tous les dossiers Bekker, ou emprunter ce que je ne peux pas photocopier ?

– Tout est là », dit-elle en tapotant la pile de chemises de « carton posée sur ses genoux.

De l'autre bout de la pièce, où il était en train de bavarder avec Kennett, O'Dell appela : « Davenport ! » Lucas se leva et alla vers lui. O'Dell dit : « Dick me parlait de votre idée de conférence sur Mengele. Je vais m'en occuper cet après-midi. On va arranger ça pour la semaine prochaine et faire comme si c'était prévu depuis un bout de temps. »

Lucas hocha la tête.

« Excellent.

– Je vous retrouve dans le couloir », dit O'Dell en s'éloignant d'eux. Au même moment, Lucas intercepta le rictus, au coin de la bouche de Kennett. Un signe de dégoût ? « Il faut que j'aille pisser », conclut O'Dell.

Après son départ, Lucas regarda Kennett et lui demanda : « Pourquoi vous ne l'aimez pas ? »

L'antipathie qui s'était inscrite sur le visage de Kennett avait disparu dans la seconde. Il dévisagea longuement Davenport et répondit : « Parce qu'il n'agit jamais autrement qu'en paroles. Il manœuvre. Il manipule. Il a l'air d'un porc, mais c'est une illusion. En réalité, c'est une putain d'araignée. S'il avait le choix entre mentir et dire la vérité, il mentirait parce que c'est plus intéressant. Voilà pourquoi.

– Ça me semble être une excellente raison, dit Lucas en suivant O'Dell des yeux. Pourtant, Lily a l'air de bien l'aimer.

– J'ai du mal à me l'imaginer », dit Kennett. Tous deux regardèrent Lily, à l'autre bout de la salle, qui parlait à Fell. « Cette histoire de porc et d'araignée, d'ailleurs... Mon sort est entre vos mains. S'il apprenait que je pense ça de lui, je serais muté à la circulation. À la sortie d'un parking.

– Pas tout à fait », dit Lucas. Les équations du pouvoir n'étaient jamais aussi simples que ça.

Kennett le regarda, amusé.

« Non, pas tout à fait. Mais ce salopard pourrait me créer des difficultés. »

Ils n'avaient pas quitté Lily des yeux. Lucas se dirigea vers la porte quand elle inclina la tête en direction du couloir. « Vous venez ? » demanda-t-il à Fell.

Elle leva le nez de ses dossiers. « Je suis invitée ?

– Bien sûr. Mais il faudra être bien sage... »

Les reporters de trois quotidiens et de deux chaînes de télévision attendaient en compagnie de deux opérateurs. Les journalistes étaient de bonne humeur, bavardant aimablement des problèmes de leurs journaux respectifs. Le sujet ne les intéressait pas énormément : les interviews se passèrent dans la décontraction, sans problème, centrées sur un piège que Lucas avait tendu à Bekker à Minneapolis et sur Bekker lui-même.

« On va faire vite, dit l'un des journalistes de télévision à Lucas, parce qu'on ne va pas avoir beaucoup de temps d'antenne... Vous connaissez Michael Bekker. Vous lui avez même rendu visite chez lui. Comment le caractériseriez-vous, en vous appuyant sur votre expérience personnelle ? On l'a traité d'animal...

– Traiter Bekker d'animal, c'est faire insulte aux animaux, dit Lucas. Bekker est un monstre. C'est le seul mot, à mon avis, qui se rapproche vaguement de ce qu'il est réellement. C'est un monstre de film d'épouvante transporté dans la réalité.

– Super ! » dit la journaliste, une blonde surmenée en blazer bleu marine de collégienne. Elle demanda à l'opérateur « Qu'est-ce que ça donne ?

– Ça me paraît bon. C'est ce qu'ils vont garder. Faisons un contre-

champ sur toi en train de réagir à ce qu'il dit... »

Une fois les journalistes partis, O'Dell, assis sur une chaise pliante, jambes écartées à la façon des obèses, hocha la tête d'un air approbateur. « C'était excellent. Vous dites que Bekker est intelligent et dur à attraper mais que tous les moyens sont mis en œuvre. » Il avança ses grosses lèvres deux ou trois fois. « Comme disait la petite blonde, super. »

Chapitre 6

Le Tropique de la 6^e Avenue.

La brume polluante que dégageait l'asphalte brûlant teintait le ciel de rose et les mirages de chaleur faisaient trembler les réverbères comme des danseuses du ventre. Fell passait en force au milieu du flot de taxis, un bras à la fenêtre, une cigarette sans filtre entre les doigts, une bonne vieille musique de rock se déversant de sa radio personnelle posée sur le siège arrière. « Light My Fire » des Doors.

« ... Pas assez d'argent pour réparer la clim, disait-elle, mais nous avons trois ordinateurs, comme ça nous pouvons produire toujours plus de paperasse, et encore, ils ne sont pas neufs, c'est de la récupération... »

Parallèlement à eux, des bras bruns ou noirs pendaient à la portière des taxis jaunes, côté conducteur, tandis que les clients au teint plus clair étaient avachis à l'arrière, macérant dans leur sueur.

« Pourquoi des fourgues ? » demanda Lucas. Ils recherchaient des fourgues. Fell, lui avait-on dit, couvrait les cambriolages et les vols d'entreprises dans tout Manhattan, jusqu'aux quartiers de confection.

« Parce que, ayant lu un de ces articles médicaux complètement givrés de Bekker, Kennett s'est dit qu'il ne pouvait prendre ses mesures qu'avec du matériel médical spécialisé. L'un des articles parle de pression artérielle mesurée à partir d'un cathéter enfoncé dans l'artère radiale. Pour ça, il faut des instruments adaptés... »

– Vous avez vérifié les boîtes qui fabriquent du matériel médical ?

– Justement. Dans toute l'Amérique du Nord, plus les grands fabricants japonais et européens. Que dalle. On a aussi contrôlé le matériel volé dans les hôpitaux et ça n'a rien donné non plus. Il faut bien qu'il se le soit procuré quelque part. Il y a deux autres gars qui vérifient des pistes secondaires... »

Ils s'arrêtèrent à un feu tricolore. Sur le trottoir, un marchand de fruits assis dans une chaise longue en plastique, le front recouvert d'un chiffon humide, épluchait une pomme rouge avec un stylet à lame effilée et manche de nacre, produisant un long ruban ininterrompu de peau. Un chat tigré au pelage mité passa mollement devant lui, s'arrêta pour reluquer le ruban d'épluchure, sauta dans le caniveau, jeta un ultime regard au monde diurne et disparut dans une bouche d'égoût. N'importe quoi pour échapper à la chaleur.

« ... Une espèce d'inversion de la chaleur et la température ne

baisse jamais pendant la nuit, tu comprends. C'est là que les choses deviennent bizarres », poursuivit Fell en traversant le carrefour comme une flèche. Un jour, j'ai reçu un appel pour ce P.R. qui avait enfoncé la tête de sa vieille...

– Un quoi ?

– Portoricain. Bref, le mec avait enfoncé la tête de sa vieille dans la cuvette des toilettes et elle s'était noyée ; il a dit qu'il avait fait ça parce qu'il faisait tellement chaud et qu'elle ne voulait pas la boucler... »

Ils passèrent devant des bureaux de change et des restaurants mexicains et chinois, devant des délis et la puanteur d'une échoppe de francforts-choucroute, devant des gens qui avaient des pastilles rouges sur le front, des calottes et des T-shirts avec l'inscription (pleine d'esprit) « Défense de péter », devant des clochards et des pseudo-mafieux à lunettes noires vêtus de costumes à neuf cents dollars, pantalons à pattes d'éléphant et revers brillants.

Devant une grosse bonne femme dont le T-shirt était orné d'un 45 détourné sur la poitrine. Une bulle comme dans les dessins humoristiques, fléchée vers la bouche du revolver, annonçait : « Carte officielle de la ville de New York : Vous Êtes Ici. »

« Voilà Lonnie », dit Fell en garant la voiture le long du trottoir. Un taxi klaxonna furieusement dans leur dos mais Fell l'ignore et sortit de voiture.

« Hé, ça va pas... ? »

Fell pointa son index et son pouce recourbé vers le chauffeur en faisant mine d'appuyer sur la détente et contourna la voiture. Lonnie était assis sur le fond d'un casier à bouteilles en plastique renversé, un écouteur de baladeur fiché dans une oreille, et sa tête branlait au son d'on ne sait quelle musique. Il regardait dans la direction opposée quand Fell s'approcha de lui et donna un coup de pied dans le casier. Lonnie se retourna et leva les yeux, puis arracha l'écouteur de son oreille.

« Hé... ! » Lucas apparut devant lui, de l'autre côté. Aucune fuite possible.

« Lundi, tu as vendu trois cents seringues hypodermiques à Al Kunsler, dit Fell. Nous voulons savoir où tu les as trouvées et ce que tu détiens d'autre. Comme matériel médical.

– J'sais rien de tout ça », répondit Lonnie. Il avait des cicatrices autour des sourcils et son nez n'était pas tout à fait dans l'alignement de sa bouche.

« Allons, Lonnie. Nous sommes au courant, et personnellement je m'en contrefous », dit Fell avec une pointe d'impatience. Avec cette chaleur, elle avait le front trempé. « Tu nous fais lanterner, on te fait tomber. Tu parles, on s'en va. Et tu peux me croire, ce n'est pas une histoire dans laquelle t'aurais envie d'être impliqué.

– Bon. Qu'est-ce qui se passe ? » Il parut avoir des velléités de se relever, mais Lucas lui posa la main sur l'épaule et il retomba sur son casier à bouteilles.

« Nous recherchons ce dingo de Bekker, d'accord ? Il se procure du matériel médical. Nous cherchons des fournisseurs. Tu en connais au moins un...

– Jamais entendu parler de ce mec, Bekker...

– Eh bien, dis-nous gentiment où tu les as trouvées. »

Lonnie jeta un coup d'œil alentour, comme pour s'assurer que personne ne regardait.

« À Atlantic City, un type dans un motel.

– Comment les a-t-il eues ? demanda Lucas.

– Bon Dieu, comment je pourrais le savoir ? Sur la plage, peut-être.

– Lonnie, Lonnie..., commença Fell.

– Écoutez, je suis allé à Atlantic City pour faire quelques affaires régulières. Vous savez qu'il n'y a plus moyen de faire des affaires régulières par ici...

– D'accord, d'accord.

– ... Et je rencontre ce mec dans un motel, qui me dit qu'il a de la marchandise. Alors je lui fais "Qu'est-ce que vous avez ? ". Et il me répond : "Un tas de saloperies. " Et c'était vrai. Il avait, disons, un million de troussees d'outils Snap-On, un peu de matos informatique, des sacs de voyage en cuir, des ceintures, des costumes, quelques bricoles et les seringues.

– Qu'est-ce qu'il avait comme voiture ?

– Une Cadillac.

– Neuve ?

– Non, vieille. Une putain de grosse vieille Cad couleur de citron vert, avec un toit blanc.

– Tu crois qu'il y est toujours ? »

Lonnie haussa les épaules.

« P't-être bien. Il avait l'air d'être là depuis un bout de temps. Je sais qu'il y avait des filles dans le coin, il faisait la fête avec elles, elles avaient l'air de bien le connaître... »

Ils approchèrent une demi-douzaine d'autres fourgues, des arnaqueurs de deuxième zone.

Toutes les demi-heures, Fell cherchait une cabine et donnait un coup de téléphone.

« Personne à la maison ?

– Personne à la maison », répondait-elle, et ils repartaient faire la tournée des fourgues.

Fell était une cow-girl, se dit Lucas en la regardant conduire. Elle était née au mauvais endroit et à la mauvaise époque, dans le Bronx.

Ce qui lui aurait convenu, c'est les Dakota, ou le Montana. Elle était maigre, avec de larges épaules et des pommettes osseuses, des cheveux roux frisés retenus en arrière par des barrettes. Plus la cicatrice au coin de la lèvre...

On l'avait tailladée avec un goulot de bouteille de bière brisée, lui expliqua-t-elle. Du temps où elle faisait les patrouilles. « Voilà ce qu'on ramasse, quand on veut empêcher des connards de s'entretuer. »

Babe Zalacki avait dû être canon jadis, quand elle avait encore ses dents. Elle secoua la tête et décocha un sourire rose édenté à Lucas : « Je connais rien à ces saloperies de matériel médical, dit-elle. Le plus près que je m'en suis approchée, c'est quand j'ai eu trois cents boîtes de couches Huggies, il y a une quinzaine de jours. Maintenant, les Huggies, ça se vend bien. Vous les emportez à Harlem et vous les vendez au coin de la rue, comme ça... » Elle fit claquer ses doigts. « Mais du matériel médical, là, alors... »

De retour dans la rue, Fell dit : « Le soleil descend. »

Lucas regarda le ciel où un soleil poussiéreux était suspendu au-dessus de l'ouest.

« Il fait encore drôlement chaud.

– Attends un peu d'être en août. En août, il fait vraiment chaud. Ça, ce n'est rien... Bon, faut que j'appelle. »

En haut de la rue, un type chauve en blouson de jean se tourna vers un immeuble, appuya une main contre le mur et se mit à uriner. Lucas le regarda terminer, se rajuster et poursuivre son chemin. Pas de problème.

Fell revint et annonça : « Il est rentré. La ligne est occupée. »

Il leur fallut une demi-heure, en coupant à travers la ville sous la lumière pâissante, pour atteindre une zone d'entrepôts à proximité de l'eau. Fell ralentit enfin et effectua un demi-tour, montant sur le trottoir du côté droit. Elle coupa le contact, posa sa radio par terre devant le siège arrière, sous lequel elle récupéra une pancarte qu'elle jeta sur le tableau de bord : « Pas de radio à l'intérieur. »

« Même pour une voiture de flic ?

– Surtout pour une voiture de flic – les voitures de flics sont équipées d'un tas de gadgets. Du moins, c'est ce qu'ils croient. »

Lucas descendit, s'étira, bâilla et passa le pouce le long de sa ceinture, sous sa veste, jusqu'au cuir de son holster Bianchi. La rue était plongée dans l'ombre, avec des embrasures de porte renfoncées et des garages de briques fermés par une porte coulissante. Un cube en brique rouge que n'identifiait aucun signe ou numéro était suspendu au-dessus de leurs têtes comme un Looney Tune. Jusqu'au troisième étage, il y avait des rangées de fenêtres obscures, hautes et étroites. Du troisième au onzième, elles étaient noires. La moitié du

dernier étage était éclairée.

« Il y a de la lumière, dit Fell.

– Drôle d'endroit pour vivre, dit Lucas en regardant autour de lui. Des bouts de papier voletaient paresseusement dans la rue, portés par une brise chaude et humide provenant de la rivière. Ça puait comme l'haleine d'un vieil homme aux dents gâtées. Ils étaient près de l'Hudson, quelque part entre la 20^e et la 30^e Rue.

« Jackie Smith est un drôle de type », dit Fell. Lucas s'approcha de la porte mais elle le retint par le bras. « Doucement. Donne-moi une minute. » Elle fouilla dans son sac et en sortit un paquet de Lucky.

« Tu es vraiment atteinte, dit Lucas en l'observant. Cette manie de fumer...

– Oui, mais comme ça, je n'ai pas besoin de réveil.

– Quoi ? dit-il, tombant dans le piège.

– À sept heures pile tous les matins, je suis réveillée par une quinte de toux. » Lucas ne riait pas, elle le regarda attentivement et précisa. « C'est une blague, Davenport.

– Ouais. Je hurle de rire intérieurement », dit-il. Puis il sourit.

Fell tassa une Lucky sur le dos d'une boîte d'allumettes, la ficha entre ses lèvres d'un geste sec de l'index et du médium, la protégea de sa main recourbée et l'alluma.

« Tu ne vas pas tout me foutre en l'air, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, le fusillant de ses yeux brillants.

– Je ne sais pas ce que ça veut dire », répondit Lucas. Il se passa un doigt dans l'encolure. Il avait l'impression d'avoir le cou en papier de verre. Si le fait d'avoir une encolure de chemise crasseuse était une maladie mortelle, ils allaient bientôt l'enterrer.

« J'ai vu les photos de Bekker après l'arrestation, dit Fell. On aurait dit que quelqu'un lui avait plongé la tête dans un broyeur. Si tu fais une chose pareille à New York, avec quelqu'un qui a des relations en ville comme c'est le cas de Jackie, c'est ta putain de carrière qui va y passer, au broyeur.

– Je n'ai pas de carrière, dit Lucas.

– Mais moi, si. Encore quatre ans, et c'est fini. J'aimerais bien aller jusqu'au bout.

– Qu'est-ce que tu vas faire, quand tu auras quitté la police ? » demanda Lucas, entretenant la conversation en attendant qu'elle ait fini sa cigarette. Il releva la tête et regarda vers le haut. Il faisait tout le temps ça à New York, même quand les immeubles n'avaient que douze étages.

« Je vais déménager à Hollywood, Florida, et me faire embaucher comme serveuse topless.

– Quoi ? » Elle l'avait surpris, ramené sur terre.

« Je blaguais, Davenport.

– Ah, bon. » Il releva les yeux vers le dernier étage, cessant de s'intéresser à la rue. « Qui est ce type ? »

Elle tira une bouffée, toussa dans son poing serré.

« Jackie ? Du gros gibier. Ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici étaient des petits revendeurs, ou des moyens. Jackie, lui, c'est un grossiste. Il y en a trois ou quatre comme ça dans le centre-ville. Quand quelqu'un intercepte un camion bourré de matériel Sony, l'un des grossistes récupère le chargement et le répartit entre les revendeurs. Si ça lui chante, Jackie peut très bien passer le mot pour Bekker à une cinquantaine ou même une centaine de types. Si ça lui chante. Et ces types peuvent très bien parler à un million de drogués et de délinquants. Si ça leur chante.

– Si tu sais tout ça... ? » Il la regarda avec une curiosité détachée. Un homme déboucha du coin de la rue, derrière eux. Les ayant vus, il rebroussa chemin et disparut.

« Lui, son truc, c'est le matos invendable, poursuivit Fell. Quand quelqu'un a un énorme stock de chevilles mais pas de vis pour aller avec, il appelle Jackie. Jackie lui achète les chevilles et trouve ensuite quelqu'un qui en a besoin. Tout ça est parfaitement légal. Si tu le files, tu verras qu'il passe son temps à démarcher les entrepôts, dix à vingt par jour, jamais les mêmes, chaque jour de la semaine. Il parle à toutes sortes de gens. Des centaines. Quelque part au milieu de tout ça, il a huit ou dix mecs qui travaillent pour lui, qui font tourner sa petite affaire de recel dans les coulisses de ces entrepôts réglos. C'est dur, mon vieux. Je sais ce qu'il fricote mais je n'arrive pas à mettre la main sur ses stocks.

– Il te connaît ?

– Il sait qui je suis. Un jour, je suis restée planquée ici pendant trois jours, à surveiller toutes les allées et venues. J'ai relevé les numéros d'immatriculation de toutes les voitures. Il faisait un froid de loup. Tu sais comment c'est, quand il fait tellement froid que la neige ne tombe pas ?

– Ouais. Je viens du...

– Minnesota. Eh bien, ici, c'est pareil, dit-elle en regardant la rue, se souvenant. Alors, le troisième soir, ce type sort du bâtiment, frappe à la fenêtre de la bagnole où nous faisions le guet, mon collègue et moi, et nous tend une bouteille thermos pleine de café brûlant et deux sandwiches à la dinde, avec les compliments de Jackie Smith.

– Hum, dit Lucas en la regardant. Tu as accepté ?

– J'ai renversé le café sur les chaussures du mec », dit Fell entre ses dents. Elle tira une dernière bouffée, lui sourit et d'une pichenette envoya valser la cigarette dans la rue où elle rebondit dans un bouquet d'étincelles. « Ce connard s'imaginait pouvoir m'acheter avec un putain de sandwich à la dinde... Bon, on y va, maintenant. »

La porte de l'entrepôt était constituée d'une plaque de verre de trois centimètres d'épaisseur armée de tiges d'acier inoxydable. Deux mètres plus loin se dressait une deuxième porte identique. Une caméra vidéo était installée au mur, entre les deux portes. Fell appuya sur le bouton de sonnette correspondant à « dernier étage ». Une seconde plus tard, une voix électronique demanda : « Oui ? »

Fell se pencha vers le micro. « Les détectives Fell et Davenport pour Jackie Smith. »

Une brève pause, puis la voix dit : « Entrez et tenez vos plaques devant la caméra. »

La serrure grésilla, Fell poussa la porte et ils entrèrent. Dans le sas, entre les deux portes, ils brandirent leurs insignes. Une pause, et la serrure de la deuxième porte grésilla à son tour. « Prenez l'ascenseur jusqu'au douzième. C'est tout au fond », dit la voix.

Un hall stérile, blocs de ciment peints en jaune, les attendait derrière la deuxième porte. Il n'y avait pas de fenêtres, juste une porte coupe-feu en acier au fond du hall, et à gauche, celles des ascenseurs. Près des ascenseurs, une autre caméra vidéo les surveillait, enfermée dans une cage métallique près du plafond.

« Intéressant, dit Lucas. Nous sommes dans un coffre-fort.

– Tout à fait. Pas moyen d'arriver jusqu'ici à moins que Jackie ne soit d'accord. Si on y tenait vraiment, il faudrait sans doute une charge de plastic. Et après ça, il faudrait encore franchir la porte coupe-feu et trouver l'escalier, des fois que l'ascenseur serait bloqué au dernier étage. D'ici là, même en se hâtant, Jackie aurait disparu, bien entendu. Je suis sûre qu'il a une planque quelque part.

– Et il est sans doute en train de nous enregistrer », dit Lucas.

Fell haussa les épaules. « J'aimerais bien le coincer, et ce n'est pas faute d'y réfléchir, ce n'est un secret pour personne. » Ils étaient à mi-chemin quand elle demanda : « Il y a quelque chose entre Rothenburg et toi ? »

Lucas la jaugea.

« Pourquoi ?

– Simple curiosité. »

Ils regardèrent les chiffres clignoter l'un après l'autre et elle reprit : « En entrant dans la salle, elle t'a regardé d'une drôle de façon et j'ai pensé qu'il y avait un truc entre vous.

– Mais non... »

Elle secoua la tête. Elle n'en croyait pas un mot. Puis les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et ils sortirent dans un hall identique à celui du rez-de-chaussée : murs de ciment peints en jaune, porte d'acier gris dans l'un d'entre eux, caméra vidéo installée dans un angle.

« Entrez », proposa la voix désincarnée.

La porte d'acier s'ouvrit sur le Pays des Merveilles.

Lucas suivit Fell sur une plate-forme surélevée en teck qui dessinait une demi-lune et dominait une pièce immense. Dans les trois mille mètres carrés, supputa Lucas. Pour ainsi dire d'un seul tenant. Les différentes zones d'activité étaient délimitées par le mobilier, les lumières et les tapis, et non par des murs. La cuisine se trouvait sur la droite. Un homme blond scrutait l'intérieur d'un four et une odeur de pain frais chaud se répandait dans la pièce. Sur la gauche, en retrait, un autre homme, brun celui-là, se tenait sur un carré de gazon artificiel, une canne de golf à la main.

« Par ici », dit la voix désincarnée du hall. L'homme au club de golf leur fit un signe de la main. Fell ouvrit la marche, un parcours tortueux parmi ce qui paraissait être un hectare de meubles.

De bric et de broc, sans style particulier, décida Lucas : tout ça donnait l'impression d'être tombé de l'arrière d'un camion. Ou plutôt, de différents camions, provenant de différentes usines. Le gigantesque lit à baldaquin d'origine anglaise qui reposait sur un tapis d'Orient était recouvert d'un quilt américain. Trois caméras vidéo montées sur des trépieds étaient pointées dans la direction d'un écran de télévision de deux mètres de côté qui faisait face au lit.

Derrière la télé, un mur en demi-cercle, constitué de haut-parleurs qui arrivaient à hauteur d'épaule, bordait un espace-salon. Au centre, une table à plateau de marbre accueillait un équipement stéréo pour cassettes et disques compact et un assortiment d'un millier de C.D., sinon davantage. Sous la zone stéréo, le sol était en chêne recouvert de peaux de bêtes : tigre et jaguar, castor et buffle, et un carré luisant d'une fourrure qui aurait pu être du vison. Erroll Garner sortait en bulles des haut-parleurs : « Mambo Carmel. »

Au-delà du lit, isolant celui-ci de l'espace-sport, une cabine de douche en verre jaillissait du sol telle une cabine téléphonique géante. Deux cuvettes de toilettes la joutaient, installées face à face. Et de l'autre côté, il y avait une grosse baignoire.

Smith attendait dans l'espace-sport, à mi-chemin du mur du fond. Lequel était percé de deux ou trois portes. Lucas en déduisit qu'il y avait d'autres pièces derrière...

Smith, leur tournant le dos, faucha l'air avec un bois, expédiant la balle d'un mouvement ample dans un filet, secoua la tête et rangea le club dans un sac accroché au mur. Derrière lui, une rangée de plafonniers non allumés veillaient sur ce qui semblait être un green en véritable gazon, construit sur une aire surélevée. Au-delà du green, une lampe en pâte de verre était suspendue au-dessus d'un billard ancien. Et au fond de la pièce, un panier de basket était fixé au mur. Juste au-dessous, une raquette était tracée, cercle des lancers francs inclus.

« Je n'arrive pas à garder la tête baissée », dit Smith. Il s'avança

vers eux, ses chaussures de golf chuintant sur le gazon artificiel. Smith était un homme de petite taille, au torse puissant, avec une moustache frisée et des cheveux noirs de jais. Il portait une chemise de golf noire rentrée dans un pantalon noir à pinces retenu par une ceinture en cuir noir tressé. Quelque chose qui ressemblait fort à une médaille de Saint-Christophe pendait en sautoir sur sa poitrine, au bout d'une chaîne d'or. Il sourit à Fell et lui tendit la main.

« Vous êtes le flic qui me surveillait l'année dernière... »

Fell ignora la main et attaqua sans préliminaires.

« Il faut que nous vous parlions de ce type, Bekker, dit-elle. Le type qui découpe un tas de gens en morceaux... »

– Le dingo », dit Smith. Il retira sa main et, ne sachant où la mettre, finit par la glisser dans la poche de son pantalon. Il était perplexe, le frémissement de sa moustache en témoignait.

« Pourquoi moi ? »

– Il a besoin d'argent et de drogues, et il ne peut pas se les procurer officiellement », dit Lucas. Il était passé du coin drive au green, dont la surface arrivait à la hauteur du genou, mais évidée de manière à offrir différents contours. Il se pencha, appuya ses doigts dessus. De l'herbe véritable, soigneusement taillée, fraîche, légèrement humide au toucher.

« Vous avez sous les yeux un projet fantastique », s'exclama Smith avec enthousiasme. Il ramassa une télécommande et effleura une série de boutons. Les projecteurs s'allumèrent au-dessus du green après quelques fractions de seconde vacillantes. « Ce sont des lampes conçues spécialement pour faire pousser l'herbe », expliqua-t-il en désignant l'installation du doigt. « Même spectre lumineux que le soleil. Joe, là-bas, connaît toutes les espèces d'herbe possibles, c'est lui qui a tout fait. Ceci est de l'agrostide authentique. Il lui a fallu un an pour arriver à ce résultat. »

Smith s'avança sur le green, le traversa d'un pas léger et se retourna pour regarder Lucas. Retour aux affaires : « Alors, comme ça, ce type a besoin d'argent et de drogues ? »

– Ouais. Et nous voudrions que vous fassiez passer le mot sur votre réseau. Quelqu'un le fournit en dope, et nous le voulons. Maintenant. »

Smith prit un putter appuyé contre le mur du fond. Trois balles attendaient dans un panier. Il les fit sortir, plaça la première, frappa et rata. La balle roula à côté du trou et alla s'arrêter à une cinquantaine de centimètres.

« Six mètres vingt. Pas mal, dit-il. Quand vous avez une longue trajectoire comme ça, il faut simplement essayer d'arriver à une cinquantaine de centimètres du trou. Faire comme si vous visiez une plaque d'égout. C'est le secret pour réussir un au-dessus du par. Est-

ce qu'on joue au golf, dans la police ?

– Nous voulons que vous fassiez passer le mot, insista Fell.

– Parlez dans mon nombril, dit le Petit Chaperon rouge », répondit Smith. Il positionna une deuxième balle, frappa avec son putter. La balle alla rouler à un mètre vingt au-delà du trou. « Bordel ! s'exclama-t-il. Ce sont les nerfs. Vous me mettez sous pression, tous les deux.

– Il n'y a aucun micro, dit Lucas tranquillement. Nous ne portons de mouchard ni l'un ni l'autre. Nous voulons simplement un peu d'aide.

– Et qu'est-ce que ça me rapporte ? demanda Smith.

– La fierté d'être un bon citoyen », proposa Lucas. Sa voix avait baissé d'un ton, mais Smith, faisant comme s'il n'avait rien remarqué, aligna sa dernière balle.

« Fier d'être un bon citoyen ? Bordel de merde ! Ici, à New York ? » ricana-t-il. Puis, levant les yeux, il ajouta : « Pardon, Dr Fell... De toute façon, j'ignore de quoi vous voulez parler, pour ce réseau... »

Il contourna le green, louchant sur sa balle. Le blond s'approcha, tenant un plat de porcelaine plein de tranches de pain fumant.

« Quelqu'un veut du pain frais ? Nous avons du beurre nature et à l'ail.

– On se fout de votre pain », dit Fell. Elle regarda Lucas. « Nous ne nous sommes pas fait comprendre. Peut-être devrions-nous demander aux pompiers de vérifier son...

– Non, le chantage politique ne marche jamais avec les types qui ont de bonnes relations, dit Lucas. Et M. Smith me donne l'impression d'avoir des relations. »

Smith lui lança un regard en coin.

« Qui êtes-vous ? Je ne vous remets pas.

– J'ai été appelé en qualité de consultant », dit Lucas. Il se rapprocha nonchalamment du filet qui entourait le drive, parlant d'une voix si basse que les autres l'entendaient à peine. Il sortit un fer trois du sac de golf et l'examina. « Je travaillais à la police de Minneapolis avant d'être foutu dehors. C'est moi qui ai attrapé Bekker la première fois, après qu'il eut tué une de mes bonnes amies. Il lui a tranché la gorge, mais avant ça, il l'a fait lanterner, il l'a laissée trembler de trouille à la perspective de ce qui l'attendait. Puis il l'a égorgée... Elle était ligotée, pas moyen de se défendre. Aussi, plus tard, quand je lui ai mis la main dessus...

– Il a eu le visage complètement bousillé, dit Smith, se souvenant.

– Exact, dit Lucas, revenant avec le club. Il a eu le visage complètement bousillé.

– Attends une minute », dit Fell.

Lucas l'ignore. Il sauta sur le green et s'avança vers Smith. Du coin de l'œil, il vit la main de Fell glisser vers le rabat de son sac en bandoulière. « Et cela ne m'a pas du tout dérangé de le bousiller. Vous

savez pourquoi ? Parce que j'ai plein de fric de mon côté et que je n'avais pas besoin de ce boulot pour vivre. Je n'ai besoin d'aucun boulot.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, bon sang... ? »

Smith recula en jetant un regard pressant au blond.

« Et Bekker m'avait vraiment tapé sur les nerfs », interrompit Lucas, noyant les paroles de Smith. Il avait les yeux écarquillés, le cou tendu sous son col de chemise. « Je veux dire qu'il m'avait *méchamment tapé sur les nerfs*. Et je tenais son revolver, qui avait une mire particulièrement acérée. Quand je l'ai attrapé, je lui ai tapé dessus avec la mire jusqu'à ce qu'on ne puisse plus dire s'il s'agissait d'un visage. Avant cet incident, Bekker avait plutôt une belle gueule, comme ce putain de green... »

Lucas pivota et entama l'irréprochable gazon d'un long mouvement balayant du fer trois. Un kilo de terre et d'herbe giclèrent de la plateforme et allèrent se répandre sur le billard.

« Attendez, attendez ! » dit Smith en agitant les mains, essayant d'endiguer le désastre.

Le blond avait posé le plat de porcelaine à l'écart. Sa main glissa vers ses reins mais Fell sortit son revolver et le braqua sur lui en hurlant : « Non, non, non... »

Lucas poursuivit, faisant voltiger le club comme une faucille, criant à tue-tête, tournoyant autour de Smith en projetant des gerbes de salive sur la chemise noire de celui-ci : « Je lui ai martelé le visage, son putain de visage d'éphèbe, vous n'avez pas idée de la façon dont nous lui avons tabassé le visage. »

Lorsque Lucas s'arrêta enfin, le souffle court, une douzaine de profonds sillons zébraient la surface du green. Il se retourna et regarda le blond. Sauta à bas de la plate-forme et marcha vers lui. « Vous alliez sortir un revolver », dit-il.

Le blond haussa les épaules, qu'il avait larges comme quelqu'un qui soulève de la fonte, et se campa solidement sur ses pieds.

« Ça me fout vraiment en rogne, lui cria Lucas.

– Retiens-toi, pour l'amour du ciel ! » dit Fell, d'une voix rauque et pressante.

D'un geste rapide et violent, Lucas fit tournoyer le club au-dessus de sa tête et l'abattit. Le blond sursauta mais le club fracassa seulement le pain tout chaud et le plat en dessous. Des morceaux de porcelaine jaillirent çà et là et Lucas reprit en hurlant :

« Et vous avez essayé de nous acheter... »

Il se mit alors à courir, tituba, se retourna vers Smith et pointa le club vers lui comme s'il s'agissait d'un sabre.

« Je ne veux pas être votre ami. Je ne veux pas passer d'accord avec vous. Vous n'êtes qu'une ordure et le seul fait d'être ici me rend

malade. J'ai une seule chose à vous dire, je veux que vous passiez le mot à votre réseau. Et je veux que vous me téléphoniez. Lucas Davenport, commissariat de Midtown South. Si vous ne le faites pas, j'aurai votre peau d'un tas de manières. Je parlerai au *New York Times*, au *News* et à *l'Eye Witness News*. Je leur donnerai des photos de vous et je leur dirai que vous êtes en cheville avec Bekker. Vous pensez que ça vous aidera, pour vos affaires ? Et puis, je pourrais aussi revenir vous voir et m'occuper de vous personnellement, parce que cette histoire Bekker, je la prends extrêmement au sérieux. »

Il dessina un demi-cercle, retrouvant son souffle, fit un pas en direction de la porte, et puis soudain envoya voltiger le club dans la cuisine, comme une pale d'hélicoptère. Le club décrocha une sauteuse en cuivre qui pendait à un mur, rebondit sur le fourneau et tomba par terre en même temps que la sauteuse dans un fracas épouvantable. « Je n'ai jamais été très bon avec les fers de longue portée », conclut Lucas.

En sortant du bâtiment, Fell observa Lucas jusqu'au moment où il se mit à sourire.

« Complètement givré, n'est-ce pas ? dit-il en lui jetant un coup d'œil.

– J'y ai cru, dit-elle sérieusement.

– Merci pour le soutien. Je ne pense pas que le blondinet serait allé très loin... »

Elle secoua la tête.

« C'était drôle. Enfin, je veux dire, drôle-bizarre. Je n'avais jamais pensé que Jackie Smith était pédé avant de voir ce garçon. C'est le même genre de rapport qu'avec les épouses, mais en pire. On en gifle un et voilà que l'autre se jette sur vous avec un couteau...

– Tu es sûre qu'ils sont pédés ?

– Oh, oui ! Sûre et certaine.

– Comment se fait-il qu'il t'ait appelée Dr Fell ? Tu es médecin ?

– Non. C'est à cause d'une comptine pour les gosses : “Je ne t'aime pas, Dr Fell ; pour quelle raison, je ne peux dire ; mais ce que je sais, et ça c'est sûr ; c'est que je ne t'aime pas, Dr Fell. ”

– Ah ! Je suis impressionné.

– Je connais un tas de comptines, dit Fell en plongeant au fond de son sac à la recherche du paquet de Lucky. Tu veux que je te chante “Le vieux roi Cole” ?

– Je parlais de Smith. Qu'il connaisse les paroles de ce truc-là.

– Moi, je ne t'impressionne pas, alors ? » Elle cala la cigarette entre ses lèvres en le regardant en coin.

« Je ne sais pas encore. Peut-être... »

Barbara Fell habitait dans l'Upper West Side. Ils laissèrent la voiture de patrouille au commissariat et trouvèrent un taxi. Elle lui dit : « Il y a un bar convenable, dans mon quartier. Pourquoi tu ne viendrais pas boire un verre ? Tu reprendras tes esprits et après tu pourras sauter dans un bahut.

– D'accord. » Il hocha la tête. Il avait besoin de passer un peu plus de temps avec elle.

Ils remontèrent la Sixième Avenue vers le nord, et à l'approche de Central Park ils virent presque autant de monde sur les trottoirs que de voitures sur la chaussée, des touristes qui se promenaient en se tenant par le bras.

« C'est trop grand, finit par dire Lucas qui regardait la ville défiler sous ses yeux par la fenêtre. Chez nous, dans les Cités jumelles, on peut obtenir un tuyau sur à peu près n'importe quelle ordure... » Il regarda à nouveau dehors et secoua la tête. « Ici, on ne sait même pas d'où ils viennent. Vous ramassez autant d'ordures que certaines villes de gouttes de pluie. C'est la fosse septique de l'univers.

– D'accord, mais ça peut être drôlement chouette, aussi. On a des théâtres, des musées...

– Quand es-tu allée au théâtre pour la dernière fois ?

– Je ne sais pas... En fait, je n'ai pas les moyens. Mais si je pouvais me l'offrir...

– Tu vois. »

À l'avant, le chauffeur de taxi fredonnait quelque chose. Il n'y avait pas de mélodie, seulement des variations de volume et d'intensité, un rythme muet qu'il accompagnait en hochant la tête, ses yeux dépourvus d'expression fixant la chaussée de l'autre côté du pare-brise. Il serrait si fort le volant que ses jointures en étaient blanches. Lucas le regarda, regarda Fell et secoua la tête. Elle rit, il lui sourit et se retourna vers la fenêtre.

C'était un petit bar convivial, avec un éclairage soigné. Le barman salua Fell par son prénom et lui désigna un box dans le fond. Lucas prit la banquette qui faisait face à l'entrée. Une serveuse vint à eux, regarda Lucas, regarda Fell et dit « Oh, oh ! ».

« On est là pour affaires, dit Fell.

– C'est toujours ce qu'on dit, rétorqua la serveuse. T'as entendu que Louise avait eu son bébé ? Une fille, deux kilos neuf. »

Lucas observa Fell pendant qu'elle bavardait avec la serveuse. Elle paraissait un peu fatiguée, un peu perdue, cela se voyait dans son sourire mal assuré.

« Alors, commença-t-elle, revenant à Lucas, est-ce donc vrai qu'on se gèle les miches dans le Minnesota ? Ou bien est-ce seulement... »

Ils parlèrent de choses et d'autres, le genre de conversation que l'on a dans les bars. Un deuxième verre. Lucas guettant une brèche, attendant...

Voilà. Un homme mince entra dans la salle, effleura la joue d'une femme qui l'embrassa brièvement en retour. Il était blond, vêtu avec soin. Quelques instants plus tard, il regarda la nuque de Fell, dit un mot à la femme et observa Lucas avec insistance.

Lucas se pencha vers Fell et lui dit à voix basse : « Il y a un type, là-bas, je crois qu'il te regarde. Près du bar... »

Elle tourna la tête et son visage s'éclaira.

« Mica ! » appela-t-elle. Puis, à l'intention de Lucas : « C'était mon coiffeur, avant. Il est allé s'installer dans le centre-ville. » Elle se glissa hors du box et s'approcha du bar. « Quand es-tu rentré ?

– Je me disais bien que c'était toi... »

Mica était allé faire un tour en Europe. Il se lança dans un récit. Lucas but une gorgée de bière, leva les pieds pour atteindre le siège opposé, bloqua le sac de Fell entre ses chevilles, le ramena à lui tant bien que mal, fouilla dedans le plus discrètement possible tout en surveillant les parages. La serveuse jeta un coup d'œil dans sa direction, haussa les sourcils. Il secoua la tête. Si elle venait vers lui, si l'histoire de Mica se terminait trop vite, si Fell rappliquait en urgence pour prendre une cigarette...

Là, enfin. Les clés. Il avait attendu toute la journée l'occasion de mettre la main dessus.

D'un coup d'œil, il jaugea le trousseau niché dans le creux de sa paume. Six clés. Dont trois candidates plausibles. Il y avait au fond de sa poche une boîte plate en plastique qui contenait autrefois des punaises. Il avait viré les punaises et rempli le fond et le couvercle d'une fine couche de pâte à modeler. Il enfonça la première clé dans l'argile, la retourna, appuya de nouveau. Recommença l'opération avec la deuxième. Pour la troisième, il utilisa le couvercle. Si l'on prenait des empreintes trop rapprochées, l'argile avait tendance à se déformer... Il jeta un coup d'œil à l'intérieur : six bonnes empreintes bien nettes.

Fell continuait à bavarder. Il glissa les clés dans le sac, qu'il coinça à nouveau entre ses chevilles et remit en place par le même chemin.

Le cœur battant la chamade comme un pickpocket amateur.

Seigneur !

Enfin, il les avait.

Chapitre 7

Lily appela le lendemain matin. « Ça y est, je les ai, dit-elle. Nous devons prendre le petit déjeuner... »

Lucas téléphona à Fell, qu'il intercepta au moment où elle quittait son appartement.

« O'Dell a appelé. Il m'a convoqué pour le petit déjeuner. Ça ne se terminera sans doute pas avant dix heures.

– D'accord. Je vais m'occuper du type dont nous a parlé Lonnie, celui qui a une Cadillac à Atlantic City. Ça ne doit pas être bien intéressant...

– Sauf si le type est spécialisé dans le matériel médical. Les seringues n'étaient peut-être qu'un article parmi d'autres.

– Ouais... » Elle savait que c'était de la foutaise, et Lucas sourit tout seul, devant son téléphone.

« Fais-le si tu veux, mais ça ne donnera rien. Je t'emmènerai déjeuner après. »

L'hôtel Lakota était vieillot, mais bien tenu, au regard de la moyenne new-yorkaise. Il se trouvait à proximité de la maison d'éditions qui publiait ses jeux, à quelques pas de plusieurs restaurants, et surtout il procurait des lits où l'on pouvait s'allonger de tout son long sans avoir les pieds qui débordent. De la chambre qu'il occupait alors, Lucas pouvait voir, au-delà du toit qui se trouvait juste en dessous de lui, les fenêtres d'un immeuble de bureaux à parois de verre. Rien de sensationnel, mais pas mal non plus. Outre le lit, elle abritait deux tables de chevet, un bureau, une commode, un siège près de la fenêtre, un téléviseur en couleurs avec sa télécommande, et un placard dont l'intérieur s'allumait automatiquement dès qu'il tirait la porte.

Il s'approcha du placard et en sortit une mallette qu'il ouvrit sur le lit. Elle contenait une longue-vue, un magnétophone à cassettes et des écouteurs, un appareil Polaroid Spectra et quelques rouleaux de pellicule. Excellent. Il referma la mallette, fit une petite expédition dans la salle de bains et redescendit dans la rue. Un groom qui traînassait dans le hall grand comme une cabine téléphonique lui demanda : « Un taxi, monsieur Davenport ?

– Non merci, une voiture doit passer me prendre », répondit-il. Aussitôt dehors, il pressa le pas, entra dans un café, acheta un carton de jus d'orange et ressortit aussitôt.

Après avoir quitté Fell, la veille, il s'était rendu chez Lily et lui avait remis les empreintes de clés. Lily connaissait quelqu'un aux Renseignements qui pouvait les faire reproduire dans la nuit, en toute discrétion.

« Un vieil ami ? avait demandé Lucas.

– Va te coucher, maintenant, Lucas », lui avait-elle dit en le repoussant sur le palier.

Soudain, il l'entendit à nouveau prononcer son nom : une limousine noire glissa le long du trottoir, un buisson d'antennes jaillissant du couvercle du coffre ; la vitre arrière s'abaissa et il vit son visage : « Lucas... »

Le chauffeur de O'Dell était un costaud, cheveux gris acier coupés en brosse style guerre de Corée, nez busqué fendant, telle une lame, des yeux de basalte, lèvres sèches et charnues. Un monstre Gila. Lucas grimpa à côté de lui.

« Avery's ? » demanda le chauffeur. L'avant de l'habitacle était séparé de l'arrière par une vitre électrique, pour l'heure baissée.

« Oui », répondit O'Dell. Il était en train de lire la page éditoriale du *Times*. Un exemplaire immaculé du *Wall Street Journal* était posé sur la banquette entre Lily et lui. Tout en survolant son journal, il demanda à Lucas : « Vous avez pris quelque chose ?

– Un carton de jus d'orange.

– On va vous donner du solide », déclara O'Dell. Tout ça sur un ton désinvolte, sans lever les yeux de sa page. Deux secondes plus tard, il marmonna : « Quels cons. »

Lily s'adressa au chauffeur : « C'est Lucas Davenport, à côté de vous, Aaron. Lucas, voici notre chauffeur, Aaron Copland.

– Faut pas confondre avec le musicien », dit Copland. Il tourna la tête vers Lucas : « Bonjour.

– Enchanté », dit Lucas.

Devant Avery's, Copland sortit de voiture le premier et alla ouvrir la porte de O'Dell. Copland avait un torse large et compact, mais les gestes souples d'un athlète. Sa chemise de golf recouvrait le revolver qu'il portait à la ceinture, juste à gauche du nombril, mais il ne faisait aucun effort pour le dissimuler.

Un automatique de gros calibre, décida Lucas. La plupart des flics new-yorkais qu'il avait rencontrés portaient le 38 Special, un modèle qui paraissait avoir été fabriqué à la fin du siècle dernier. Copland, quelles que fussent ses attributions par ailleurs, vivait avec son temps. S'il n'accorda pas un regard à Lucas, Lily ou O'Dell pendant qu'ils sortaient de voiture, c'est parce que ses yeux scrutaient les parages, contrôlant les coins de rue, les embrasures de portes et de fenêtres.

La porte la plus proche était en chêne épais. Un judas était percé à

hauteur des yeux et, juste au-dessous, une plaque de cuivre rutilant annonçait AVERY'S. Derrière cette porte s'étendait un restaurant rempli de politiciens. Il y avait des endroits similaires à Minneapolis et St. Paul, mais Lucas n'en avait jamais vu à New York. La salle mesurait six mètres de large sur trente de long, et un immense bar en acajou foncé bordait le mur de droite. En hauteur, des centaines de battes de base-ball, chacune avec un autographe, étaient alignées dans des râteliers en bois. Une douzaine de caisses plates en plexiglas longeaient le mur de gauche, face au bar. Chacune contenait une demi-douzaine de battes, ornées elles aussi d'autographes. Lucas connaissait la plupart des noms – Ruth, Gehrig, DiMaggio, Maris, Mays, Snider, Mantle. D'autres, tels que Nick Etten, Bill Terry, George Stimweiss, Monte Irvin, ne lui rappelaient que vaguement quelque chose. Au bout du bar, une double rangée de box courait jusqu'au fond de la salle. Ils étaient presque tous occupés.

« J'attendrai au bar », dit Copland. Il avait jaugé tous les clients du restaurant et décidé qu'aucun ne représentait une cible potentielle – à première vue.

O'Dell ouvrit la marche vers le fond. Lucas put constater son talent d'acteur : il roulait lentement dans l'allée, tel un char allemand, inclinant la tête vers certains box et en ignorant délibérément d'autres, tout en tapotant négligemment contre sa jambe le *Wall Street Journal* roulé en cylindre.

« Putain de ville », déclara O'Dell lorsqu'il fut installé dans le box. Il laissa tomber les journaux près de lui sur la banquette. Lily s'assit en face avec Lucas. O'Dell dévisagea Lucas de l'autre côté de la table et dit : « Vous savez ce qui est en train de se passer ici, Davenport ? Les gens tendent du fil de fer barbelé partout, vous pouvez en voir n'importe où. Et ils plantent des morceaux de verre en haut de leurs murs. Comme dans une putain de ville du tiers-monde. New York et cette saloperie de Bangkok, c'est du pareil au même. » Il baissa le ton. « C'est comme les flics, ceux qui sont dans la rue. Un véritable escadron de la mort, la même chose qu'au Brésil ou en Argentine. »

Un serveur à calvitie naissante et faciès d'alcool se présenta à leur table. Il portait un tablier blanc, constellé de taches de moutarde trop régulières pour être naturelles, qui le recouvrait du cou aux genoux.

« Comme d'habitude », grogna O'Dell.

Lily lança un regard vers Lucas et annonça : « Deux cafés, deux beignets aux pommes. »

Le serveur hocha la tête d'un air pincé et repartit.

« Vous avez la réputation de tirer facilement, dit O'Dell.

– J'ai descendu quelques personnes. Lily aussi.

– Nous ne voulons pas que vous tiriez sur qui que ce soit.

– Je ne suis pas un assassin.

– Je voulais simplement que vous le sachiez », précisa O'Dell. Il fouilla dans sa poche et en sortit un ruban de papier qu'il déplia. L'article du *Times*. « Vous avez fait du bon boulot hier. Modeste, rendant hommage à chacun, soulignant combien Bekker peut être astucieux. Pas mauvais du tout. Ils ont tout gobé. Vous avez lu les dossiers ? Concernant l'autre affaire ?

– Je dois commencer ce soir, chez Lily.

– Vous avez déjà des idées sur la question ? D'après ce que vous avez vu ? insista O'Dell.

– Je ne vois pas Fell là-dedans.

– Ah, bon ? » Les sourcils de O'Dell se relevèrent. « Je peux pourtant vous assurer qu'elle en est, d'une manière ou d'une autre. Qu'est-ce qui vous fait penser le contraire ?

– Elle ne colle pas, tout simplement. Comment l'avez-vous repérée ?

– Par l'ordinateur. Nous avons comparé la liste des types morts et celle des flics qui les avaient arrêtés. Son nom est revenu à plusieurs reprises. Et de façon répétée, dans certains cas. Trop souvent pour que ce soit une simple coïncidence.

– Admettons. Je peux l'imaginer en train de désigner quelqu'un, mais vraiment pas exécutant un contrat. Elle n'est pas réellement perverse.

– Tu l'aimes bien ? demanda Lily.

– Oui.

– Est-ce que ça risque d'être un obstacle ?

– Non. »

O'Dell regarda Lily, qui confirma : « Non, je ne pense pas que ça puisse en être un. Lucas est aussi dégueulasse avec les hommes qu'avec les femmes.

– Hé, je commence à être un peu fatigué, vous savez..., dit Lucas d'un ton irrité.

– Fell a tout d'une nouvelle proie pour Davenport », dit Lily. Elle voulait faire de l'humour, mais il y avait de la tension dans l'air. O'Dell intervint.

« Holà, holà.

– Écoute, Lily, tu sais parfaitement..., commença Lucas.

– Arrêtez, arrêtez, pas au restaurant, supplia O'Dell. Seigneur...

– D'accord », dit Lily. Elle défilait Lucas du regard, mais elle fut la première à baisser les yeux.

Le serveur réapparut avec une assiette de pain perdu et un petit pot de sirop d'érable chaud. Une flaque de beurre flottait à la surface. Il posa le pain perdu devant O'Dell et les tasses de café devant Lucas et Lily. O'Dell cala un coin de serviette derrière son col et s'attaqua à

son assiette.

« Il se passe autre chose en ce moment, dit O'Dell après le départ du serveur. Ces trois contrats qui nous préoccupent particulièrement, l'avocat ; l'activiste et Petty – je crois que les types pourraient bien se montrer. Ceux qui les ont descendus.

– Quoi ? » Lucas regarda Lily, qui dévisageait O'Dell d'un air impassible.

« C'est ainsi que je le sens, c'est mon intuition politique », dit O'Dell. Il engloutit une bouchée dégoulinante de sirop et mastiqua tranquillement, se laissant aller contre le dossier de la banquette, ses petits yeux fixés sur Lucas. « Ils sont en train de nous signaler délibérément qu'ils sont là, prêts à agir, et qu'il ne faut pas les sous-estimer. Cela commence à se savoir. Le bruit court depuis deux ou trois mois. On entend ce genre de conneries, "Robin des bois et ses joyeux compagnons", ou "Batman frappe encore", chaque fois qu'un pauvre type se fait descendre. Il y a un tas de gens à qui cela ferait bien plaisir, de les savoir là, prêts à agir. Intervenant quand c'est nécessaire. La moitié des habitants de New York les acclameraient, s'ils savaient ça.

– Et l'autre moitié descendrait dans la rue pour tout saccager », dit Lily à Lucas. Elle tourna la tête vers O'Dell. « Et puis il y a autre chose, pour Bekker.

– Quoi ? demanda Lucas, les regardant l'un après l'autre.

– On nous a dit que c'était authentique », dit-elle en plongeant la main dans son sac. Elle en sortit un morceau de papier plié en quatre qu'elle lui tendit. La photocopie d'une lettre adressée au rédacteur en chef du *New York Times*.

Lucas lut la signature : Bekker. Un nom, une écriture et une morgue aristocratiques.

... ayant été accusé pour ce que je considère être des expériences absolument essentielles sur la nature transcendante de l'Homme, et que l'on qualifie de crimes ; qu'il en soit ainsi. Je maintiendrai le cap selon la même ligne intellectuelle et bien qu'accusé de crimes, à l'instar de Galilée, je serai, comme lui, vengé par les générations suivantes.

Bien qu'accusé de crimes, je suis innocent, et ne veux avoir aucun commerce avec les criminels. C'est dans cet esprit que j'écris. Dans la soirée de vendredi dernier, j'ai été témoin de ce qui m'est apparu comme une fusillade entre gangs...

« Bon Dieu ! s'exclama Lucas en regardant Lily. Est-ce qu'il s'agit d'un des crimes dont tu parlais ?

– Walt », dit-elle.

Lucas poursuivit sa lecture. Bekker avait nettement vu les deux tueurs.

... je le décrirais comme un homme de race blanche, épais, au visage carré, portant une moustache grise soigneusement taillée s'étendant sur toute la longueur de la lèvre supérieure, pesant cent dix kilos et mesurant un mètre quatre-vingt-cinq, âgé de soixante et un ans. Vu mon expérience de médecin légiste, je parierais pour une marge d'erreur de ma part – en plus ou en moins – n'excédant pas deux kilos, deux centimètres pour la taille et deux ans pour l'âge.

Je préfère garder pour moi la description de l'autre tueur, celui que j'ai appelé Petit Format, pour des raisons qui me sont propres...

« Ceci n'est jamais passé dans le journal ? demanda Lucas en regardant O'Dell.

– Non. Ils ont accepté de le garder sous silence à notre demande, tout en se réservant le droit de le publier si cela leur semble nécessaire.

– Avez-vous idée de qui ça peut être, ce Gros Gabarit ?

– Un flic parmi quatre ou cinq cents, répondit O'Dell en secouant la tête. Et encore, si c'est un flic.

– À mon avis, vous pourriez réduire la fourchette, dit Lucas.

– Pas sans rendre la chose publique, dit Lily. Et si nous commençons à enquêter sur cinq cents flics... Bon Dieu, on aura toute la presse sur le dos. Mais l'essentiel, vois-tu, reste que... »

Lucas intercepta sa pensée au passage : « Bekker peut identifier deux tueurs appartenant à la police, et il est disposé à le faire.

– Et pour cette même raison, nous pensons que ces types vont essayer de le retrouver.

– Pour qu'il la boucle définitivement.

– Entre autres choses.

– S'ils se découvrent, c'est probablement parce qu'ils vont traquer Bekker, dit O'Dell. Ils y seraient peut-être obligés, de toute manière, s'ils pensent qu'il est capable d'identifier deux d'entre eux. Mais il y a autre chose : tuer Bekker serait une bonne façon de justifier leur point de vue, que certaines personnes doivent être éliminées. Bekker est un vrai cauchemar. Qui va se plaindre qu'on le supprime ? Il est fait sur mesure pour eux, à condition qu'ils le trouvent.

– Cela commence à devenir compliqué, dit Lucas. Je suis inquiet pour Lily. Elle est très proche de tout ça, elle furète partout. Que se passera-t-il s'ils s'en prennent à elle ?

– Ils ne le feront pas, dit O'Dell avec assurance. La mort de deux policiers serait inacceptable.

– Personnellement, je dirais que la mort d'un policier est inacceptable.

– On peut faire l'impasse sur un policier mort, le nier. À partir de deux, on a un schéma, dit O'Dell.

– D'ailleurs, je ne suis pas précisément une cible facile, dit Lily en caressant le sac où elle gardait son 45.

– En raisonnant comme ça, tu finiras par y passer », dit Lucas avec une pointe de colère dans la voix. Leurs regards s'affrontèrent de nouveau. « N'importe qui est une cible facile quand les tireurs s'embusquent avec une putain de mitraillette. Tu es bonne, d'accord, mais pas à l'épreuve des balles, que je sache.

– D'accord, d'accord... » Elle roula les yeux d'un air excédé.

« Et puis il reste Copland, dit O'Dell. Quand Lily travaille à l'extérieur, elle est généralement en voiture avec moi. Copland est mieux qu'un chauffeur. C'est un vrai dur et il sait se servir d'une arme. Je lui demanderai de la raccompagner chaque soir.

– D'accord. » Les yeux de Lucas se posèrent une seconde sur Lily et revinrent à O'Dell. « Comment avez-vous mis le doigt sur Fell, au juste ?

– Au juste... » O'Dell épongea une rivière de sirop avec un morceau de pain perdu, considéra l'ensemble quelques instants avant de l'engloutir et mastiqua lentement, ses petits yeux quasiment fermés tant il éprouvait de plaisir. Il avala et rouvrit les yeux. Comme une grenouille, se dit Lucas. « Eh bien, voici comment, au juste. Une ou deux fois par semestre, je vais à Columbia donner une conférence sur "Les coulisses de la politique" pour un de mes amis. Un professeur. Cela fait des siècles que ça dure. Et voilà qu'un jour, il y a quelques années de cela – que dis-je ? il y a quinze ans –, il m'a présenté un étudiant qui utilisait un logiciel de statistiques pour analyser les schémas de vote. C'était fascinant. À la suite de quoi j'ai suivi plusieurs cours de statistiques et quelques-uns en informatique. Je n'en ai pas l'air, comme ça », dit-il en écartant les bras, révélant l'étendue de sa corpulence, « mais je suis un fana d'informatique. Alors, quand les gars des Renseignements ont repéré ce qu'ils pensaient être un problème, j'ai analysé les meurtres. Il y avait effectivement un schéma. Aucun doute là-dessus. J'ai fait venir Petty, qui était spécialisé dans la recherche sur ordinateur et les schémas relationnels. Nous avons sorti près de deux cents candidats potentiels. Pour diverses raisons, nous en avons éliminé un paquet et sommes descendus à une quarantaine. Sur lesquels il y en avait douze qui étaient pratiquement sûrs. Lily vous a raconté ça...

– Oui. Quarante. C'est un chiffre quasiment incroyable. »

O'Dell haussa les épaules. « Certains de ces meurtres sont probablement ce qu'ils ont l'air d'être – des voyous qui se font

descendre dans la rue par d'autres voyous. Mais pas tous. Et je suis sûr que nous en avons manqué quelques-uns. Si bien que l'un dans l'autre, quarante ou cinquante doit être proche de la vérité.

– Et Fell, elle s'inscrit comment là-dedans ? demanda Lucas.

– Petty a sorti les noms des voyous et ceux des flics qui les connaissaient, et a comparé l'ensemble – ça implique un tas de manipulations compliquées avec les noms, mais j'ai accès à tout.

– Et le nom de Fell est sorti.

– Beaucoup trop souvent.

– Je déteste les statistiques, dit Lucas. À Minneapolis, les journaux n'arrêtaient pas de s'en servir et de tirer des conclusions idiotes à partir de données fausses.

– C'est un vrai problème, les données, admit O'Dell. Nous ne pourrions certainement pas traîner Fell devant le tribunal en s'appuyant sur mes chiffres.

– Humm. » Le regard de Lucas alla de Lily à O'Dell. « Il va me falloir beaucoup de temps pour creuser tout ça...

– N'en faites rien, dit O'Dell, braquant sa fourchette vers le nez de Lucas. Votre priorité absolue est de trouver Bekker et d'attirer l'attention des médias sur vous. Nous avons besoin de respirer un peu. Vous devez vous y employer à fond. Si cette bande de tueurs est vraiment en action, ils ne vont pas se laisser berner si facilement. Vous faire venir à New York, c'était un peu comme faire venir une voyante de Boise City : histoire de rassurer tout le monde dans la salle de rédaction. Jusqu'ici, tout le monde est tombé dans le panneau. Et il faut que ça continue. L'autre affaire doit rester loin, loin derrière, à l'arrière-plan.

– Que se passera-t-il si nous attrapons Bekker trop tôt ? Avant d'avoir identifié ces types ? » demanda Lucas.

Lily haussa les épaules.

« Tu n'auras plus qu'à rentrer chez toi, et nous, à trouver un autre moyen d'y arriver.

– Humm.

– Et voilà. Nous sommes en train d'espérer qu'un putain de détraqué va tenir le coup encore quelques semaines, quitte à massacrer le gamin de quelqu'un, pour nous permettre de mettre la main sur nos gars », marmonna O'Dell plus ou moins dans sa barbe, les yeux fixés sur la montagne à moitié entamée de pain perdu au sirop. Il se tourna vers Lily. « Nous sommes vraiment malades, Lily, vous savez ? Nous sommes réellement, authentiquement des malades.

– Oui, mais on est à New York », dit Lucas.

O'Dell s'attaqua vigoureusement à ce qui restait dans son assiette tout en expliquant en détail comment Petty avait mené ses recherches

sur son ordinateur.

« Est-ce qu'éventuellement il aurait pu découvrir quelque chose de vraiment inattendu avec ce procédé ? »

– Je ne pense pas. Ça ne marche pas comme ça. Avec un ordinateur, on produit les choses méthodiquement, sans surprise, en avançant pouce par pouce. L'ordinateur ne va pas vous annoncer soudain : « C'est Machin-Chose le coupable. » Non, je crois que quelque chose a dû se produire avec ce témoin. »

Pour sortir du restaurant, O'Dell ouvrit la marche comme à l'arrivée, saluant d'un signe de tête les occupants de certains box, ignorant délibérément les autres. Lily saisit Lucas par la manche et le retint un instant.

« Tiens, dit-elle en lui glissant trois clés rattachées par un anneau.

– Ça n'a pas traîné.

– On est à New York. »

Lucas prit ensuite un taxi pour se rendre à l'immeuble qu'habitait Fell. Il était à peine installé sur la banquette arrière que le chauffeur, un petit homme à barbiche blanche, lui demandait : « Z'avez vu *Les Misérables* ? »

– Quoi ?

– Croyez-moi, vous ratez quelque chose. »

Le chauffeur dégageait une forte odeur d'oignon cru et nageait dans sa sueur. « Où vous allez ? D'accord. Écoutez, faut que vous voyiez *Les Misérables*. Quel intérêt de venir à New York si vous n'allez pas voir un spectacle, vous comprenez ? Non mais, regardez-moi ce connard, là, pardon pour les gros mots, mais franchement, vous trouvez qu'on devrait laisser un taré pareil dans les rues ? Mille dieux, où c'est qu'il a appris à conduire ? » Le chauffeur passa la tête par la fenêtre de sa portière en klaxonnant à fond. « Hé, mon pote, où c'est que t'as appris à conduire, hein ? Dans l'Iowa, hein ? » Ayant rentré la tête, il enchaîna : « Je vais vous dire, moi, si le maire n'était pas noir... »

Lucas appela Fell au commissariat d'un téléphone public accroché au mur extérieur d'un garage. La peinture du parking, recouverte d'indéchiffrables graffiti, s'écaillait par endroits, révélant une autre strate de griffonnages. « Barb ? C'est Lucas. Il faut que je passe par chez moi, juste un instant. On se voit toujours pour déjeuner ? »

– Bien sûr.

– Super. Je te retrouve dans quelques minutes. »

Lucas raccrocha, et regarda l'immeuble de Fell, sur le trottoir d'en face. À première vue, il devait y avoir un millier d'appartements.

Davantage, si ça se trouve. Des rangées de balcons identiques avec leurs pots de fleurs, et des bicyclettes sur certains. Des vélos branchés de yuppies, des V.T.T., des fois que les cyclistes tomberaient sur un accident de terrain imprévu dans Central Park. Il y en avait même, autant qu'il put voir, qui étaient enchaînés à un barreau du balcon.

Le hall de son immeuble était une cage de verre encerclant un gardien. Dans le fond, deux rangées de boîtes aux lettres en acier poli. Le gardien, vêtu d'un uniforme gris peu seyant, était sottement aux aguets.

« Où est le bureau de ventes ? » demanda Lucas. Une lueur vacilla dans le regard du gardien. C'était une question qui figurait spécifiquement dans ses consignes.

« Au deuxième étage, monsieur. Prenez à droite.

– Merci. » La surveillance des appartements. C'était magnifique, si on l'avait. Lucas alla aux ascenseurs, appuya sur le deux. Il y avait plusieurs bureaux au deuxième étage, tous sur la droite. Lucas n'y prêta aucune attention. Il tourna à gauche. Trouva la cage d'escalier, monta à l'étage supérieur, retourna aux ascenseurs et appuya sur le seize.

Le coup de téléphone qu'il avait passé à Fell lui garantissait qu'elle était toujours au commissariat de Midtown. Il ne risquait pas de la voir rentrer pour avaler un morceau en vitesse, régler ses factures ou un truc dans ce genre-là. Elle lui avait dit qu'elle habitait seule. Il avait relevé son adresse et son numéro de téléphone privé sur une liste du personnel, au bureau.

Il monta sans compagnie au seizième, sortit dans un couloir vide, prit à gauche, se perdit, revint sur ses pas, au-delà des ascenseurs. La porte de Fell était verte, contrairement aux autres qui étaient bleues, à l'exception d'un beige et rouge tomate. De surcroît, elles étaient toutes identiques. Il frappa. Pas de réponse. Il regarda autour de lui, frappa de nouveau. Toujours pas de réponse. Il essaya une clé, tomba juste dès le premier coup, poussa la porte. À l'intérieur, le silence était lourd de tension.

Faut y aller maintenant, allons, allons...

L'appartement dégageait une légère odeur de tabac, rien d'agressif. Il y avait dans le salon une grande porte-fenêtre coulissante qui donnait sur le balcon. Les fenêtres étaient protégées par des rideaux blanc cassé à moitié tirés. Elle avait vue sur un immeuble similaire, et en regardant latéralement, de l'autre côté de la rue, Lucas vit une autre barre d'immeubles au-delà d'un espace. L'espace était probablement l'Hudson, et de l'autre côté, c'était la ville de Jersey.

L'appartement était bien tenu, mais rien de maniaque. La plupart des meubles étaient de bonne qualité et assortis. Deux fauteuils La-Z-

Boy verts, rembourrés à mort, faisaient face à un gros téléviseur couleurs. Une table basse, disposée entre les deux fauteuils, était couverte de magazines : *Elle*, *Vogue*, *Guns & Ammo*, et quelques autres sous lesquels il trouva une pile de romans. À côté de la télévision, un placard abritait un lecteur de disques compact, un ampli, un lecteur de cassettes et un magnétoscope. Sur une autre table, encore des revues, quatre télécommandes, un ballon à cognac géant rempli de boîtes d'allumettes de divers restaurants – Windows on the World, Russian Tea Room, Oak Room, Four Seasons. Elles étaient immaculées et donnaient l'impression de sortir d'une pochette de souvenirs. D'autres boîtes d'allumettes étaient nettement plus abîmées, à moitié utilisées – plusieurs provenant du bar où ils avaient bu un verre la veille au soir, une avec une couronne, une autre avec un cavalier de jeu d'échecs, une encore avec une palette de peintre. Quatre mégots de cigarette traînaient dans un cendrier.

Des photos étaient accrochées aux murs, de part et d'autre de la télévision : une femme debout sur une jetée, en compagnie d'un couple plus âgé qui aurait pu être ses parents, et sur une autre photo, la même femme en voile de mariée ; un jeune homme aux larges épaules, campé sur une colline avec son berger écossais et un 22 long rifle ; le même jeune homme, plus âgé, revêtu de son uniforme de l'armée, sous une pancarte qui disait : « Je sais que je vais aller au paradis car j'ai purgé ma peine en enfer : Corée, 1952. » Il y avait quelque chose qui clochait avec ce jeune homme... Lucas regarda de plus près. Sa lèvre supérieure était légèrement déviée, comme si on l'avait opéré d'un bec-de-lièvre.

Ses parents ? À peu près sûr.

Un couloir partait sur la gauche en sortant du salon. Il l'inspecta, trouva une salle de bains et deux chambres à coucher. L'une d'elles était utilisée comme bureau et pièce de rangement. Un petit bureau en bois et deux meubles classeurs étaient alignés contre le mur, le reste de l'espace étant aux trois quarts occupé par des cartons, certains ouverts, d'autres scellés par du ruban adhésif. Dans l'autre chambre, il y avait un lit double, défait, avec un drap froissé qui formait un tas du côté des pieds, et deux commodes dont une surmontée d'un miroir. Un tapis tissé, de forme ovale, servait de descente de lit. Une petite culotte abandonnée gisait au beau milieu. Un panier de bambou tressé arrivant à hauteur de hanche était à moitié dissimulé derrière une des commodes. Lucas souleva le couvercle. Des vêtements sales. Un panier à linge.

Il voyait ça d'ici. *Elle dort en sous-vêtements. Elle se redresse dans son lit, encore à moitié endormie, bâille, se lève, laisse glisser sa petite culotte pour aller prendre une douche, se promet de la jeter dans le panier à linge en sortant de la douche, oublie...*

Il revint sur ses pas, traversa le salon pour entrer dans la cuisine, qui avait l'air de ne jamais servir. Une demi-douzaine de verres étaient posés sur l'égouttoir de la paillasse, en même temps que deux ou trois fourchettes, mais il n'y avait pas d'assiettes. Un paquet de lasagnes « basses calories » dans une poubelle, une bouteille de gin Tanqueray aux deux tiers pleine sur le buffet... Lucas ouvrit le réfrigérateur, découvrit des bouteilles de Perrier arôme citron et de Pepsi light, un paquet de six Coors, une bouteille de concentré de jus de citron vert, quatre bouteilles de Schweppes light. Un paquet de nectarines sur le bac à fruits. Il effleura la surface du four. De la poussière. Un four à micro-ondes occupait la moitié de la surface du comptoir. Pas de poussière. Ce n'était pas un cordon-bleu.

Il commença par la cuisine : les femmes cachent ce qu'elles ont à cacher dans leur cuisine ou leur chambre. Il trouva quelques assiettes, fonctionnelles, bon marché. Une poignée d'ustensiles, rudimentaires. Un tiroir rempli de paperasse, les garanties de tous les appareils électriques et électroniques du lieu. Il sortit les tiroirs, passa la main en dessous, au fond. Inspecta les boîtes en métal : rien à l'intérieur, pas même le sucre et la farine qui auraient dû y être.

Dans la chambre, il regarda sous le lit, où il découvrit une machine à ramer et des moutons de poussière gros comme des carcajous. Et dans le tiroir de la table de nuit, il tomba sur un colt Lawman avec un canon de cinq centimètres, aménagé pour accueillir des balles de 38 Special. Il fit basculer le cylindre : six alvéoles chargées. Remit le cylindre en place, et l'arme où il l'avait trouvée.

Inspecta la commode. Des paquets de lettres et de cartes postales dans le tiroir du haut, des bijoux de pacotille, une boîte non ouverte de préservatifs Trojan lubrifiés. Il feuilleta hâtivement le paquet de lettres.

Chère Barb, On rentre juste du New Hampshire. Tu aurais dû venir ! C'était formidable.

Chère Barb, Un mot en vitesse. Je serai de retour le 23 si tout se passe bien. Ai essayé d'appeler mais n'ai pas pu t'avoir, ils m'ont dit que tu étais sortie et j'avais peur de te réveiller pendant la journée. J'ai vraiment besoin de te voir. Je pense à toi tout le temps. Je ne peux pas m'en empêcher. En tout cas, on se verra le 23. Jack.

La lettre était dans une enveloppe. Il vérifia le cachet de la poste : quatre ans plus tôt. Il enregistra le nom : Jack.

Pas grand-chose de plus. Il tira tous les tiroirs. Ah ! Encore des papiers. Des photos au Polaroid. Barbara Fell, assise sur les genoux d'un homme, chacun une bouteille de bière à la main. Nus. Elle était

mince, avec de petits seins aux aréoles foncées.

Il était aussi mince qu'elle, mais musclé et brun ; et il regardait la caméra avec une désinvolture appliquée. Une autre photo : les deux, assis sur ce qui paraissait être une peau de zèbre, également nus, des points rouges à la place des yeux. À l'arrière-plan, un miroir, avec le reflet éclatant d'un flash là où se trouvait l'appareil photo. Le Polaroid du miroir était posé sur un trépied, solitaire. Pas de troisième personne. L'expression sur son visage... De la peur ? De l'excitation ? De l'anxiété ?

Encore une photo. Les mêmes, habillés, debout devant ce qui ressemblait fort à un commissariat de police. Un flic ? Lucas s'approcha de sa mallette, en sortit son Polaroid, adapta un doubleur de focale, s'agenouilla et copia les photos.

Il n'y avait rien d'autre dans la chambre. Pas d'odeurs dans la salle de bains, elle avait été récurée à fond. Mais un étonnant capharnaüm régnait sur le dessus de la coiffeuse : bâtons de rouge à lèvres, flacons de shampooing, savon, déodorant, une boîte d'un truc appelé Yeast-Gard, protège-slips, paquet d'aiguilles à coudre, pince à épiler, grosse boîte de pansements et bouteille d'huile de sésame pour le corps. L'armoire à pharmacie contenait une maigre sélection de produits en vente libre : aspirine, mycitracine et nuprin, le nouvel antalgique à la mode.

Il se dirigea vers le bureau.

Elle tenait soigneusement ses comptes, et tout avait l'air en ordre : elle avait un compte bancaire, un coffre pour déposer ses objets de valeur, et un plan d'assurance-vieillesse volontaire souscrit auprès de Fidelity Investments.

Mais où était son carnet d'adresses ? Il fouilla dans les tiroirs. Elle en avait forcément un. Elle devait garder son agenda dans son sac, mais elle gardait certainement chez elle un répertoire qu'elle n'était pas obligée de changer chaque année. Il fronça les sourcils. Rien dans le bureau. Il retourna au salon et regarda dans le voisinage du téléphone. Rien non plus. L'appareil avait un très long fil, ce qui l'incita à aller jusqu'à la table de la télévision et à chercher parmi les magazines empilés. Le carnet s'y trouvait effectivement. Il l'ouvrit. Des noms. Par dizaines. Il prit le Polaroid et se mit à l'œuvre. Quand ce fut terminé, il avait utilisé toute la pellicule moins deux photos.

Cela devait suffire. Il vérifia l'état des lieux, éteignit les lumières et sortit de l'appartement. Le gardien avait les yeux stoïquement fixés sur un mur de marbre vide lorsque Lucas ressortit. Il ne les leva pas. Son travail était d'empêcher les gens de rentrer, pas de sortir.

Kennett et un autre détective étaient en train de lire le journal, tandis qu'un troisième flic parlait au téléphone.

« Barbara est au bout du couloir, dit Kennett en levant les yeux à

l'arrivée de Lucas. On vous a trouvé un bureau libre, pour que vous puissiez être un peu tranquille.

– Merci. »

Fell traitait une pile de chemises en papier kraft. Il s'arrêta dans l'embrasure et l'observa un instant. Elle travaillait avec une intense concentration. Séduisante. Les photos où elle posait nue lui jaillirent à l'esprit : elle y paraissait plus menue et vulnérable, moins vivante. Elle se mit à feuilleter une liasse. Au bout d'un moment, sentant sa présence, elle leva les yeux et sursauta. « Seigneur, je ne t'avais pas entendu ! »

Il entra, contourna la table, ramassa un dossier : « Robert Garber, 7/12. C'est tout ?

– Oui. Je l'ai parcouru. Des millions de détails », dit-elle. Elle repoussa une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux. « Le problème, c'est que nous n'avons pas besoin de tout ça. Nous savons qui est Bekker, à quoi il ressemble, et de plus, dans ces articles déments, il reconnaît avoir commis les crimes. La seule chose que nous ayons à faire, c'est de le trouver. Nous n'avons pas besoin des trucs habituels.

– Il doit y avoir quelque chose...

– Je veux bien être pendue si je le vois. Les autres ont dressé une liste, les choses dont tu parlais à la réunion de ce matin. Il a besoin d'argent. Il a besoin d'un endroit où se cacher. Il a besoin d'une voiture. Il a besoin de changer de visage. Alors, ils ont passé le mot à tous les employeurs : regardez bien les gens que vous payez. Ils ont contacté tous les hôtels, les asiles de nuit, les autres endroits où il pourrait s'être réfugié. Ils ont parlé aux compagnies de taxis, se disant qu'il tournait peut-être en bahut – ça expliquerait comment il les asphyxie, en utilisant la banquette arrière comme chambre à gaz. Ils ont écumé tous les magasins qui vendent des fonds de teint recouvrants pour les gens qui ont été défigurés, et les parfumeries spécialisées dans le maquillage de théâtre. Les gars des stupps interrogent les dealers, nous traquons les fourgues. Que peut-il y avoir d'autre ?

– Je l'ignore, mais ceci ne suffit pas, dit Lucas, désignant d'une pichenette la pile de dossiers. Commençons par jeter un coup d'œil aux victimes... »

Ils y passèrent une heure. Bekker avait tué six personnes à Manhattan, dont on avait retrouvé les corps disséminés entre Midtown, le Village, SoHo et Little Italy. Partant de l'idée qu'il n'allait pas prendre le risque de les emmener trop loin, il devait se trouver au sud de Central Park et au nord du quartier de la finance. Les codes postaux relevés sur les enveloppes qu'il avait adressées aux revues médicales suggéraient la même chose : trois revues, trois codes différents :

10002, 10003, 10013.

– Il utilise de l'halothane ?

– C'est ce qu'ils supposent, dit Fell en hochant la tête. Ils en ont trouvé des vestiges chez les trois victimes quand ils ont fait l'analyse chimique du sang. Ce qui explique l'absence de toute trace de lutte. C'est une matière qui agit rapidement. Dans le genre, un-deux-trois, hop !

– Où se l'est-il procuré ?

– On ne sait pas encore – nous avons vérifié auprès de tous les hôpitaux de Manhattan, de Jersey nord, du Connecticut. Rien pour le moment, mais tu sais, personne ne tient un compte exact des quantités de produit. On peut en transférer un peu d'un réservoir à un autre sans que ça se voie. Tant que le réservoir n'a pas disparu, qui peut savoir ?

– Hum. Bon. Mais comment réussit-il à s'approcher suffisamment de ses victimes pour que ça leur saute à la face ? » Lucas se leva, sortit dans le couloir et revint avec un gobelet conique en plastique jetable.

« Lève-toi. »

Elle se leva.

« Quoi ? »

Il fit mine de lui lancer le contenu du gobelet au visage.

« Si je viens vers toi comme ça, de face, je n'ai pas assez de force. »

Fell recula d'un pas et le gobelet rencontra le vide.

« Même s'ils avaient respiré un peu de gaz, ils pouvaient encore se cabrer en arrière et crier, dit-il.

– Rien ne dit qu'ils n'aient pas crié.

– Personne n'a entendu quoi que ce soit. »

Elle hocha la tête.

« Donc, s'il les attaque dans la rue, c'est qu'il arrive dans leur dos.

– Oui. Il les empoigne, les attire à lui, leur plaque ça sur la bouche... » Il la fit pivoter, lui plaqua le gobelet de plastique sur la bouche, un coude dans la colonne vertébrale, une main bloquant son épaule. « Un, deux, trois, hop. »

« Recommence », demanda-t-elle. Il le refit, mais cette fois elle lui attrapa le poignet, qu'elle tordit. Le gobelet tomba par terre et elle ouvrit la bouche. « Je crie », dit-elle alors. Il la lâcha et elle dit : « Comme ça non plus, ça ne marche pas très bien.

– Cette femme, Ellen Fœn. » Lucas prit le dossier, l'ouvrit. « Les déclarations de ses amis indiquent qu'elle était extrêmement prudente. Elle avait eu des ennuis avec des clochards – des types qui traînaient dans la ruelle derrière son lieu de travail, fouillant dans les poubelles. Elle pouvait voir l'extérieur par la porte d'entrée en verre, et elle

inspectait toujours les lieux avant de l'ouvrir pour sortir. Donc, si Bekker avait été là, elle aurait dû le voir.

– C'était le soir.

– Neuf heures. Il ne faisait pas complètement nuit.

– Peut-être était-il habillé correctement. Comme il n'est pas très costaud, il ne l'a pas inquiétée, tout simplement.

– Mais son visage ?

– Du fond de teint. Ou bien... je ne sais pas. Pour moi, ça tient beaucoup mieux la route s'il conduit un taxi. Elle monte dedans. La voiture est équipée d'une de ces vitres de sécurité entre l'avant et l'arrière, que Bekker a bloquée je ne sais comment. Quand elle ferme la porte, il envoie le gaz, elle perd connaissance. Ce que je veux dire, c'est que j' imagine mal une femme réputée méfiante laissant un homme s'approcher d'elle. Même s'il la surprenait par derrière, elle se débattrait. Tu es beaucoup plus costaud que Bekker et pourtant tu aurais drôlement du mal à maintenir un masque sur ma bouche, même par derrière.

– C'est peut-être pour cela qu'il choisit des victimes pas très grandes, des femmes, suggéra Lucas.

– Même. On arrive à se débattre. Admettons qu'il l'attrape, il y aura des hématomes, or le médecin légiste n'a rien trouvé de ce genre. Il faut que ça se passe dans un taxi, ou quelque chose d'avoisinant.

– Mais pourquoi Fœn aurait-elle pris un taxi ? Elle a disparu alors qu'elle allait chercher des Coca pour tout le monde dans le magasin d'en face. Son petit ami devait passer la chercher à neuf heures et demie, après son travail.

– Peut-être que... et merde, je ne sais pas.

– Et regarde Cortese. Il sort d'un club et traverse la Sixième Avenue, descend la 59^e Rue en direction du Plaza. Ses amis l'ont vu aborder la rue par l'extrémité qui donne sur la Sixième. Apparemment, il n'est jamais arrivé à l'autre bout, car il y avait un message téléphonique qui l'attendait à la réception du Plaza dès neuf heures, et il ne la jamais pris. Donc, il s'est fait intercepter sur la 59^e entre la Cinquième et la Sixième Avenue. Que s'est-il passé à ce moment-là ? Pourquoi aurait-il hélé un taxi ? Il ne lui restait que quelques centaines de mètres à parcourir. »

Elle haussa les épaules.

« Je l'ignore. Mais cette rue est sombre, il peut très bien avoir été attaqué. Et puis il faut faire gaffe, quand on se met à chercher une logique, tu sais...

– Je sais, je sais...

– Ça pourrait être n'importe quoi. Cortese a peut-être lâché ses copains parce qu'il cherchait un peu de compagnie. »

Lucas secoua la tête.

« On a pourtant l'impression qu'il était du genre sage...

– Garber aussi... Je ne sais pas.

– Continue à lire », suggéra Lucas.

Soudain, il se dit qu'elle était en train de l'observer. Elle lui jetait de drôles de coups d'œil, plutôt inquiets. Il finit par demander :

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Après une hésitation, elle demanda en retour :

« Est-ce que tu es vraiment venu ici pour travailler sur Bekker ?

– Eh bien... » Il écarta les bras, englobant d'un grand geste tous les papiers posés sur la table. « Oui. Pourquoi ?

– C'est que... plus j'y pense, plus ça me paraît curieux. On finira par l'attraper, tu sais.

– Bien sûr que je sais. Je suis surtout là pour l'aspect publicitaire de la chose. Détourner un peu la pression.

– Ça non plus, ça ne me paraît pas coller », dit Fell. Elle le regarda plus attentivement. « Je ne sais rien de toi. Tu traînes avec O'Dell. Tu n'es pas aux Affaires internes, par hasard ?

– Quoi ? » Il recula, surpris. « Bon Dieu, Barbara, non. Je ne suis pas aux Affaires internes.

– C'est sûr ?

– Oui. Tu sais ce qui m'est arrivé à Minneapolis ?

– On raconte que tu as tabassé quelqu'un. Un gosse.

– Un petit maquereau. Il avait tailladé une fille avec un ouvre-bouteilles. C'était une de mes indics. Tout le monde était au courant, dans le quartier, il fallait que j'agisse. C'est ce que j'ai fait. Il se trouve qu'il était mineur – je le savais plus ou moins – et je me suis fait alpaguer par les Affaires internes. Ce n'était pas un procédé parfaitement réglo. J'avais simplement fait ce que je devais faire, et tout le monde le savait, mais je me suis fait coincer parce que, pour eux, c'était moins risqué de me coincer que de laisser filer. Mais je ne suis pas aux Affaires internes, ça, non. Tu peux vérifier, d'ailleurs, c'est facile.

– Non, non. »

Elle se replongea dans ses dossiers et Lucas dans les siens, mais une minute après, il laissa échapper : « Nom de Dieu, les Affaires internes !

– Je suis désolée.

– Bon... »

Ils décidèrent de s'accorder une pause et marchèrent jusqu'à une pizzeria, deux rues plus loin, où ils trouvèrent un box libre et des gobelets en carton capables de contenir un litre de Pepsi light. Il lui plaisait, il le sentait. Aussi laissa-t-il la conversation prendre un tour plus personnel. Il lui parla de la liaison longue distance qu'il avait eue autrefois avec Lily, de l'ambiguïté qui subsistait maintenant. Il évoqua

son enfant.

« Je ne serais pas contre avoir un enfant, dit Fell. Ma putain de sonnette d'alarme biologique fait autant de bruit que Big Ben.

– Quel âge as-tu ? demanda-t-il.

– Trente-six.

– Des candidats géniteurs à l'horizon ?

– Pas pour l'instant. Je ne rencontre que des flics ou des voleurs, et je ne veux ni d'un flic ni d'un voleur.

– C'est dur de rencontrer des mecs ?

– Les rencontrer n'est pas le problème. Le problème c'est que les mecs qui me plaisent, je ne leur plais pas. Au bout du compte. Ainsi, il y a cinq ans, je sortais avec cet avocat. Pas un grand avocat et tout et tout, un type normal. Divorcé. Cheveux longs, très branché sur la protection du bien public. Dans le vent, quoi. Enfin, tu vois.

– Oui, tout à fait. De jolies cravates.

– C'est ça. Il avait envie de se remarier. J'aurais pu marcher. Et puis voilà qu'un jour, j'étais dehors à jouer les appâts quand un grand connard me tombe sur le poil vraiment méchamment, me plaque contre un mur et commence à me cogner dessus, il prend vraiment son pied à me tabasser. Alors je tends la main vers ma jambe, où j'ai cette petite cachette avec mon automatique 25, et au moment où il se penche pour me ramasser, je lui fourre le canon dans la bouche et il ouvre des yeux comme des soucoupes. Je le fais reculer et il répète : “Ne tirez pas, ne tirez pas”...

– Où étaient tes arrières ?

– Ils sont arrivés en courant. Ils adossent le type au mur et l'un d'eux me dit : “Bon Dieu, Fell, tu vas te payer un super œil au beurre noir.” Ce connard m'avait cognée sous l'œil, en plein sur l'os de la pommette, tu sais ? » Elle se frotta l'orbite et Lucas hocha la tête. « Ça faisait un mal de chien. Alors je réponds : “Ah, oui ? ” Ils maintiennent le type dos au mur, jambes écartées, et je dis : “Tu peux dire adieu à tes couilles, tas de merde”, et je shoote en plein dedans, tellement fort qu'elles ont dû prendre le train pour revenir de l'Ohio.

– Sans blague ? » Lucas se mit à rire. Les histoires de flics étaient décidément les meilleures, et Fell avait l'air positivement ravie.

« Après, quand j'ai raconté l'histoire à mon petit ami avocat, il a complètement flippé. Et il ne s'inquiétait pas du tout pour mon œil.

– Il s'inquiétait pour le mec adossé au mur ?

– Non, non. Il savait que ce genre de choses arrivaient. Ça lui était égal que quelqu'un fasse ça, mais simplement, ce ne devait pas être moi. En fait, je crois que ce qui l'a vraiment perturbé, c'était ma réflexion : “Tu peux dire adieu à tes couilles, tas de merde.” Je

n'aurais peut-être pas dû lui raconter. Vraiment, ça lui posait un problème. Je crois qu'il avait l'intention de s'inscrire dans un country-club chicos, et il me voyait mal assise sur la terrasse dallée, un mint julep ou je ne sais quelle saloperie à la main, en train de répéter aux épouses des membres : "Tu peux dire adieu à tes couilles, tas de merde." »

Lucas haussa les épaules.

« Tu as essayé avec un flic ?

– Oh, oui, oui. » Elle hocha la tête avec un petit sourire, le regard lointain. « Un véritable artiste de la braguette. Ça a chauffé très fort entre nous pendant les premiers temps, mais... On a envie d'un peu de paix et de tranquillité, quand on rentre chez soi. Lui, il voulait toujours sortir faire la chasse aux camés. »

Lucas mordit dans une tranche de poivron, mastiqua quelques instants et lâcha :

« Il y a quelques années, Lily et moi avons eu une histoire ensemble. Ça reste entre nous, hein ?

– Bien sûr. » La curiosité pouvait se lire à livre ouvert sur son visage.

« C'était en train de devenir assez sérieux, ça se passait là-bas à Minneapolis. Son mariage battait de l'aile. Et puis cet Indien lui a tiré une balle en pleine poitrine. Il a vraiment failli la tuer.

– Je suis au courant.

– Ça m'a fait flipper. On s'est encore revus deux ou trois fois, mais je n'aime pas prendre l'avion, et elle était très occupée...

– Oui, je vois.

– Et puis, l'an dernier...

– L'actrice, dit Fell. Celle que Bekker a tuée.

– Je porte la poisse », dit Lucas, les yeux fixés quelque part derrière Fell, le regard et la voix soudain assombris. « Si j'avais été un poil plus malin, un poil plus rapide... Merde. »

Après le déjeuner, ils retournèrent à leur tas de paperasses, qu'ils épluchèrent en vain, ne trouvant rien. Fell, insatisfaite, alla faire un tour dans la salle commune pendant que Lucas continuait à lire. Kennett la ramena une demi-heure plus tard.

« Bellevue, annonça-t-elle en s'effondrant dans le fauteuil en face de Lucas.

– Quoi ? » Lucas regarda Kennett qui s'était appuyé contre le chambranle de la porte.

« Bellevue a perdu du matériel de contrôle qui était parti en réparation. On ne l'a pas su parce que ce n'était pas vraiment visible : tout était coché et justifié sur le papier. Mais quand le matériel n'est pas revenu de l'atelier de réparation, quelqu'un a vérifié. Il avait disparu. Les gens de l'atelier ont des récépissés. Ils ont pensé que ça

avait été rapporté dans le service. En tout cas, la disparition remonte à plus d'un mois, et même plus de six ou sept semaines. Ça date probablement d'avant le premier meurtre commis par Bekker, dit Kennett.

– Il leur manque précisément le matériel dont Bekker parle dans ses articles, précisa Fell.

– Il a très bien pu trouver l'halothane au même endroit, ainsi que pas mal de drogues, dit Lucas. La même source pour l'ensemble, s'il s'agit d'un membre du personnel.

– Ça m'en a tout l'air, dit Fell.

– Je suis prêt à parier que c'est ça », dit Kennett. Il se passa une main dans les cheveux, rectifia son nœud de cravate. Furieux. « Bon Dieu, on a vraiment mis du temps pour trouver.

– Qu'allez-vous faire ?

– On va avancer à pas de loup, pas question d'effrayer qui que ce soit, répondit Kennett. On va commencer par comparer les employés de Bellevue avec notre fichier criminel. Et on va approcher tous les camés que nous connaissons, pour voir qui est en contact avec qui à l'intérieur. Ensuite, on procédera aux interrogatoires. Ça prendra deux ou trois jours. De votre côté, vous pourriez peut-être retourner voir vos fourgues ? Essayer de savoir s'il y en a un qui se fournit à Bellevue.

– Ouais, dit Lucas en consultant sa montre : presque trois heures. Allons donc parler à Jackie Smith », proposa-t-il à Fell.

Smith les retrouva à Washington Square. L'après-midi était monstrueusement chaud, mais Smith n'en avait cure : il arriva dans une Mercedes grise qu'il gara devant une borne d'incendie.

« Je refuse de vous dire quoi que ce soit. Si vous voulez parler à quelqu'un, ce sera à mon avocat », dit-il quand Lucas et Fell arrivèrent à sa hauteur. Ils se tenaient près d'un terrain de boules, sous un ginkgo, protégés du soleil.

« Allons, Jackie, dit Lucas. Je suis désolé pour ce putain de *green*. Je me suis un peu échauffé.

– Échauffé, mon cul, ricana Smith. Vous savez combien de temps ça va prendre pour le remettre en état ?

– Jackie, il faut vraiment que nous passions un accord, vous comprenez ? Quelque chose de nouveau s'est produit au sujet de ce Bekker, et vous êtes en position de nous aider. Comme je vous le disais hier soir, j'en fais une affaire personnelle. Sans blague. J'ai seulement besoin d'un petit renseignement.

– Je ne connais pas votre putain de Bekker, dit Smith, perdant patience.

– Holà, nous vous croyons ! dit Lucas. Mais il fallait que je sabote votre *green*, j'avais besoin de capter votre attention. Vous étiez en

train de noyer le poisson, pas vrai ? »

Smith le dévisagea longuement avant de répondre.

« Eh bien, qu'est-ce que vous voulez, au juste ?

– Il nous faut les noms des types qui peuvent faire sortir du matériel de Bellevue.

– C'est tout ce que vous voulez ? Et après ça, vous arrêterez de me coller au train ?

– Nous ne pouvons pas vous le promettre, dit Lucas. Je ne peux pas m'engager pour Barbara, mais moi, je serai nettement plus amical.

– Doux Jésus, j'ai affaire à un cinglé », dit Smith. Une pause, puis : « Je ne fais pas d'affaires à ce niveau. C'est pour le menu fretin.

– Je sais, je sais, mais il me faut un type qui gère ce genre d'opérations. Deux ou trois noms, c'est tout.

– Vous voulez les entuber ?

– Pas s'ils me parlent. En revanche, si eux, ils m'entubent, je reviendrai vous voir. »

Fell s'immisça alors dans la conversation avec des accents de représentant de commerce : « Mon Dieu, Jackie, ce serait tellement facile si vous marchiez avec nous. Ça ne vous coûte rien. En fait, vous n'aidez pas les flics, vous aidez une pauvre femme qui va finir par se faire découper le cœur, ou autre chose, en morceaux.

– Ouais, c'est vous qui avez renversé mon café sur le trottoir », dit Smith, détournant la conversation. Il regarda de l'autre côté de la place, où un groupe de jeunes Noirs répétaient un numéro de danse au son d'une musique de rap diffusée par une radio portable. « D'accord, dit-il. Deux types. Enfin, un type et une nana. Ils ne travaillent pas exactement dans l'hôpital, mais ils peuvent vous mettre en relation avec des gens qui sont dedans.

– C'est tout ce que nous demandons.

– Ouais, ouais, bon Dieu, vous racontez vraiment n'importe quoi... » Il s'éloigna vers sa voiture, ajoutant : « J'en ai pour une minute.

– Il passe un coup de fil », expliqua Fell tandis que Smith disparaissait à l'intérieur de la Mercedes.

Il revint deux minutes plus tard, muni de deux noms et adresses. Lucas les copia dans son carnet. Smith éructa de dégoût et retourna à sa voiture en secouant la tête.

« Angela Arnold et Thomas Leese », dit Lucas à Fell. « Ça se trouve où, ces adresses ? »

Fell jeta un coup d'œil et dit : « Dans le Lower East Side. Jamais entendu parler de ces gens-là en tout cas. Tu veux que je regarde au fichier ?

– Oui. Ou plutôt non, passe-les au bureau, ils feront les vérifs pendant la nuit, dit Lucas en consultant sa montre. Kennett veut rester

prudent et je ne tiens pas à interférer. On s'occupera d'eux demain. »

Fell le déposa à son hôtel et repartit vers Midtown South. Lucas fit sa toilette, dîna au restaurant de l'hôtel, remonta dans sa chambre et regarda le match des Twins contre les Yankees jusqu'au septième tour de batte. Là, il prit un taxi pour se rendre chez Lily. Elle appuya sur le bouton de l'interphone pour l'introduire dans l'immeuble et vint l'accueillir pieds nus à sa porte.

« Tu es en retard, dit-elle.

– J'ai eu des problèmes », dit Lucas en franchissant le seuil. Il avait séjourné dans cet appartement près de deux ans plus tôt, alors qu'elle venait juste d'emménager. Le mobilier offrait alors un aspect provisoire, récupéré à peu de frais. Des cartons étaient empilés dans le salon, le téléviseur était posé sur deux meubles de classement en métal. Le papier mural de la cuisine avait un curieux motif de bambous avec des singes. Le dessus des placards et des surfaces était en plastique écorné. Tandis que maintenant, les lieux dégageaient une impression soignée et colorée : des tapis aux couleurs chaleureuses sur la moquette beige ; des dessins lumineux aux murs ; des sièges en petite quantité, mais choisis avec soin, et un vaste canapé en cuir. La cuisine était d'un jaune doré subtil, avec des boiseries en chêne. La veille, il était passé lui remettre les empreintes de clés, mais n'était pas resté assez longtemps pour bien regarder. Cette fois, il prit quelques minutes. « C'est vraiment chouette, maintenant », finit-il par dire. Pourtant, il se sentait crispé : quand il avait habité là, deux ans plus tôt, ils avaient passé beaucoup de temps au lit, car Lily était pleine de curiosité, avide de sensations, d'intensité sexuelle. Aujourd'hui, leurs relations étaient plus distantes.

« Voilà ce qui arrive quand votre mariage s'effondre, on s'occupe de l'appartement », dit-elle. Elle se tenait près de lui mais pas trop, les deux mains se rejoignant à hauteur de la hanche, l'attitude de la parfaite hôtesse. Courtoise, mais autre chose aussi. Sur la défensive ?

« Oui, je sais.

– J'ai transformé la chambre du fond en bureau, tout est entassé là-bas. Allons-y. Tu veux une bière ?

– Avec plaisir. » Il alla nonchalamment dans le bureau, bâilla, s'assit derrière la table, recula le fauteuil de façon à pouvoir poser les talons sur un tiroir à demi ouvert, saisit le premier dossier qui se présentait. Il avait passé sa journée à lire des dossiers. Un million de faits flottaient autour de lui en liberté.

« Kays, Martin. » Il ouvrit la chemise. Kays avait été arrêté deux fois pour viol. Condamné à deux ans de prison la première fois, acquitté la deuxième. On le soupçonnait d'avoir commis au moins trente agressions dans l'Upper West Side. Il avait mis au point une

technique quasi scientifique, attaquant les femmes nuitamment dans des parkings privés. Apparemment, il profitait de la sortie d'une voiture pour se glisser à l'intérieur du parking, se faufilant sous la porte au moment où elle redescendait, puis attendait jusqu'à ce qu'une femme se présente seule dans l'obscurité. Plus une demi-douzaine d'arrestations pour possession de drogue, viol, vol, état d'ivresse.

« Kays, dit Lily en lisant par-dessus l'épaule de Lucas. Il aurait dû être liquidé cinq ans plus tôt.

– Mauvais raisonnement, mon capitaine », dit Lucas en levant les yeux vers elle. Elle lui tendit une Special Export.

« Je sais, mais cela fait partie du problème. À l'exception des trois meurtres dont je t'ai parlé et de celui de Walt, qu'ils peuvent réprouver, la plupart des habitants de la ville acclameraient ces tueurs s'ils connaissaient leur existence. Surtout lorsqu'ils éliminent des types comme Kays. Je doute que l'on trouverait un jury pour les condamner.

– Tu veux dire que c'est une bonne chose, tant qu'ils s'en prennent à des salauds ?

– Non. C'est juste que, si tu descends quelqu'un qui mérite de mourir et à qui cela finira forcément par arriver un jour ou l'autre, mais qui en attendant risque de détruire une centaine de vies... eh bien, hâter l'échéance ne paraît pas tellement catastrophique. Par rapport à tuer des innocents. Seulement ces types ne s'attaquent plus à des criminels, maintenant, ils s'en prennent à... la liberté.

– Je ne peux pas te suivre à ce niveau de théorie, c'est trop pointu pour moi, dit Lucas en lui souriant.

– Ça a l'air d'un tas de conneries un peu niaises, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Pourtant, ce n'est pas le cas.

– Comme tu veux.

– Si tu ne sens pas le coup, pourquoi as-tu accepté de venir ? » demanda-t-elle. Il haussa les épaules.

« Parce que tu es une amie.

– C'est suffisant ?

– Bien sûr. De mon point de vue, c'est une des rares bonnes raisons qu'on puisse avoir d'agir. Je détesterais tuer quelqu'un par patriotisme ou par devoir. Je ne pourrai jamais être directeur de prison et envoyer le courant dans la chaise d'un condamné. Mais à chaud, pour protéger quelqu'un de ma famille ou des amis, pas de problème.

– Et par vengeance ? »

Il réfléchit un instant et hocha la tête.

« Oui, la vengeance, ça va. J'aime bien pourchasser Bekker. Je vais l'avoir.

– Toi et Barb Fell.

– Ouais. Tiens, puisqu'on parle du loup... » Il plongeait la main dans

la poche de sa veste. « Regarde-moi ça. Le type a l'air d'un flic et ils sont très liés, apparemment. Ou l'ont été. » Il tendit à Lily deux des Polaroids qu'il avait prises chez Fell.

« Oh, Barbara, dit Lily à voix basse en les regardant, secouant la tête. Je connais ce type. Plus ou moins. C'est un agent de la circulation. Nous allons le confronter à la liste des meurtres. On verra bien ce qui en sort.

– Et j'ai quelques noms pour toi. Des amis de Barb. Je ne sais combien d'entre eux sont des flics, mais si tu pouvais les comparer aussi...

– Bien entendu. »

Lucas continua jusqu'à deux heures du matin, prenant des notes sur un bloc-notes à spirale. Puis Lily entra et demanda : « Tu as trouvé quelque chose ?

– Non. Et tu avais raison. Ces types, c'était la lie de la lie. Combien de gens, dans le service, étaient en position de dresser une telle liste ?

– Des centaines. Mais Barb Fell était au croisement de plusieurs possibilités. »

Lucas hocha la tête, arracha les pages du bloc-notes, les plia et les glissa dans sa poche.

« Je vais continuer à enquêter sur elle. »

L'appartement de Lily se trouvait au deuxième étage d'un ancien hôtel particulier. Lucas partit à deux heures dix, au moment où la nuit commençait tout juste à retrouver la fraîcheur suave qui sépare deux journées tropicales. Il était un peu fatigué, mais encore éveillé. Chez lui, il serait allé se promener le long de la rivière, un intermède calme avant le coucher. Mais à New York...

La rue était convenablement éclairée. Un taxi rôdait à un bloc de là. Lucas se mit à marcher dans cette direction, les mains au fond des poches.

Il les sentit dans son dos. Ils étaient deux.

Grands, baraqués et rapides comme des joueurs de football professionnels. Des arrières.

Le long du trottoir, les voitures étaient garées pare-chocs contre pare-chocs.

Celui qui attendait derrière la Citation attira l'attention de Lucas et lui fit tourner la tête en raclant un objet métallique contre le pare-chocs, un bruit à vous glacer le sang et vous déchirer les nerfs, comme une lame de couteau promenée sur une plaque de fer.

Instinctivement, Lucas fit un pas en arrière et se tourna à demi vers le bruit. Quelque chose était en train de se produire, un tel son ne pouvait pas être fortuit. Sa main se dirigea vers ses reins où pesait son

Lorsqu'il pivota, l'autre type, celui qui était caché dans une embrasure de porte, en haut des marches du perron, fonça sur le trottoir, frappa le coude de Lucas d'un coup de matraque, lui heurta la colonne vertébrale de l'épaule et le projeta contre la Citation.

La douleur au coude retentit comme une explosion, aussi éclatante qu'une étoile par une nuit froide, distincte de l'impact, isolée. Une douleur qui vous immobilise complètement, infligée par un professionnel qui connaît son affaire. Elle irradiait du coude, remontait le long de son bras jusqu'à l'épaule. Lucas cria, pensant qu'il avait été touché par une balle. Son bras pendait, inutilisable, quand il se retrouva écrasé contre la voiture. Il voulut le balancer en arrière, pour faire le vide à droite, mais le bras ne répondit pas.

Il vit la main de l'autre homme s'abattre sur lui, la bloqua partiellement de sa main gauche, reçut un coup de poing sur la pommette et bascula en arrière contre la voiture.

Le deuxième homme, sautant par-dessus le pare-chocs, le frappa avec des gants de cuir, le deuxième punch d'un enchaînement rapide, un-deux-trois. Lucas se plia en deux pour esquiver et se dit : *Dégage, dégage. Fous le camp.*

Il fut de nouveau touché, à l'oreille, mais cette fois ne souffrit pas : assommé, il s'effondra, roula par terre. Un poing ganté le frappa, qu'il agrippa de sa main valide, la gauche ; il l'attira à lui, le coinça contre sa poitrine, l'écrasa de tout le poids de son corps. Il entendit ce qui lui parut être un cri lointain quand ils heurtèrent ensemble le trottoir de ciment, perçut un craquement. Il avait cassé quelque chose. Il en éprouva une satisfaction détachée, toute relative, car il était en train de perdre la partie, ce coup-ci, ils allaient le tuer...

Entendit un bris de verre qu'enregistra son subconscient, eut le sentiment, sans savoir pourquoi, que la pression faiblissait.

Pensa : *Dégage, dégage.* Lâcha la main gantée, sentit qu'elle lui échappait d'une torsion, entendit le cri de l'autre homme... Essayait de rouler sous la voiture, mais elle était trop près du trottoir. Tenta de se protéger la tête avec son bras valide.

La détonation du 45 retentit tel un grondement de tonnerre. Le coup de feu jaillit du canon avec un éclair au-dessus de leurs têtes, figeant l'ensemble comme sous un projecteur de scène. Ses agresseurs portaient des cagoules de ski en nylon, des gants de cuir, des chemises à manches longues. Celui qui l'avait frappé par derrière était en train de pivoter, s'élançait déjà. Une longue matraque pendait au bout de son bras droit, gainée de cuir, avec un renflement arrondi à l'extrémité. Celui dont Lucas avait cassé le bras se remit péniblement sur pied en hurlant « Merde⁽⁵⁾ ! » et s'enfuit à toutes jambes.

Le 45 retentit encore, tandis que Lucas s'asseyait sur le trottoir, les

jambes en coton, et essayait de rouler sous la voiture pour échapper à la foudre, ignorant d'où elle frappait, sa main valide tâtonnant vers son dos – mais l'étui était hors de portée –, cherchant à saisir son arme alors que les agresseurs s'évanouissaient dans la nuit comme des fantômes, sans un mot, au bout de la rue.

Puis le silence.

Lily était là, en chemise de nuit de coton, revolver au poing. Une association baroque, ce coton blanc, délicat et charnel, contrastant avec l'acier sombre du colt meurtrier.

« Lucas... » Elle s'approcha de lui avec précaution, braquant son 45 de droite et de gauche sans vraiment le regarder, car ses yeux cherchaient des cibles dans l'obscurité. « Ça va ?

– Pas vraiment. »

Chapitre 8

D'abord, Bekker fut stupéfait, ensuite, complètement effondré. Lorsqu'il revint à lui, dans la librairie, il regarda l'homme qui se tenait derrière le comptoir et poussa un soupir.

« Vous vous sentez bien ? » Le libraire était plein de sollicitude. Il avait un long cou et un visage étroit aux traits fins, on aurait dit un orteil géant qui sortait de ses épaules. Il penchait la tête de côté, et les lumières du magasin se reflétaient dans le verre droit de ses lunettes, lui donnant un air légèrement menaçant, façon Dr Folamour.

« Ça va, ça va », couina Bekker, dansant d'un pied sur l'autre et détournant le regard vers le fond.

Le magasin mesurait un peu moins de cinq sur une douzaine de mètres. Des panneaux de vinyle se détachaient des murs par endroits, derrière les rayonnages rudimentaires. Le linoléum qui recouvrait le sol était troué et craquelé. Les travées étroites sentaient le papier moisi, les jaquettes de livres en décomposition et les présences accumulées de clients mal lavés. Un homme obèse se tenait derrière une table de soldes au milieu de la salle, sous un miroir convexe destiné à repérer les voleurs, une anthologie de Spiderman appuyée contre son ventre. Il était en train de lécher un cornet de glace constellé de morceaux de noisettes. Bekker ne l'avait même pas vu entrer.

Il baissa les yeux vers le livre qu'il tenait à la main, celui qui avait provoqué son absence. Il l'avait extrait d'une pile d'âneries du département Médecine/Anthropologie...

« Vous êtes resté si longtemps sans bouger, je me suis dit que peut-être... enfin, je ne sais pas... », dit face-d'orteil, sa pomme d'Adam tressautant comme un bateau d'enfant dans la baignoire.

Il essaie de me draguer, pensa Bekker. La perspective était flatteuse, mais mal venue. Personne n'avait le droit d'approcher de lui. Avant que les flics de Minneapolis ne le défigurent avec leurs pistolets, Bekker était très beau, mais désormais, Beauté n'existait plus. Et même s'il avait dissimulé ses cicatrices sous une épaisse couche de maquillage de scène, elles demeuraient visibles sous un éclairage puissant. Le *Post* avait diffusé les photos, et tout le monde avait eu le loisir de voir en détail les sillons et les cicatrices.

Bekker hocha la tête poliment, sans dire un mot, consulta sa montre. Son « absence » avait duré cinq minutes. Il avait dû offrir un étrange spectacle, lecteur pétrifié sans un mouvement ni un battement

de cil, pendant cinq minutes ou plus.

Mieux vaut partir. Bekker s'approcha du comptoir sans relever la tête et poussa le livre devant lui. Il s'était entraîné à dire le moins de choses possible. Sa façon de parler pouvait le trahir.

« Seize dollars quinze, T.V.A. comprise », dit le vendeur. Puis, jetant un coup d'œil à la couverture : « C'est du sérieux. »

Bekker acquiesça de la tête, fit glisser dix-sept dollars vers l'homme, récupéra la monnaie.

« Revenez nous voir », cria face-d'orteil au moment où Bekker franchissait le seuil. La clochette de la porte sonna joyeusement quand il sortit.

Bekker rentra chez lui en hâte. En voyant son nom à la première page d'un journal, il ralentit l'allure. Une photo, un visage familier. Quoi ?

Il souleva le morceau de brique qui maintenait la pile de journaux. Davenport ? Nom de Dieu, c'était bien lui ! Il arracha le journal, jeta un dollar au marchand et s'éloigna vivement.

« Et votre monnaie ? » demanda le marchand en se penchant par la fenêtre de son kiosque.

Non. Il n'avait pas le temps pour la monnaie. Bekker descendit la rue à petites foulées, ses talons raclant le trottoir, essayant en même temps de lire le journal à la lumière pâlotte du jour. Finalement, il s'arrêta devant l'entrée brillamment éclairée d'un magasin de matériel électronique dont la vitrine regorgeait d'appareils photo, de télécopieurs, de magnétophones, de caleuses, de lecteurs de C.D., de téléphones portables, de télévisions miniatures et de télescopes japonais. Il tint le journal sous son nez.

... l'ex-détective de Minneapolis, extrêmement controversé, à qui revient le mérite d'avoir résolu la première série de meurtres de Bekker et d'avoir identifié le meurtrier. Lors de l'arrestation, le visage de Bekker a été gravement endommagé à l'occasion d'une lutte...

... aurions pu l'abattre, a déclaré Davenport, mais nous voulions le prendre vivant. Nous savions qu'il avait un complice, et nous pensions que ce complice était mort – mais nous ne pouvions en être sûrs qu'en prenant Bekker vivant...

Menteur. Bekker leva les yeux du journal et eut envie de hurler : *Menteur.* Il palpa son visage recouvert de plusieurs couches de maquillage professionnel. Davenport l'avait lacéré. Davenport avait détruit Beauté. Bekker se figea, se mit à dériver...

Un clochard s'approcha, le vit dans l'embrasure de la porte.

« Hé ! » dit le clochard, bloquant le trottoir. Bekker revint sur terre.

Le clochard n'était pas particulièrement costaud, mais il donnait l'impression d'avoir encaissé pas mal de coups et d'être prêt à recommencer. Bekker n'était pas d'accord.

« Foutez le camp », aboya-t-il en montrant les dents. Le vagabond fit un pas de côté, soudain effrayé, et Bekker passa devant lui comme une bourrasque d'air arctique. Jurant entre ses dents, Bekker tourna au premier coin de rue, attendit un instant et revint sur ses pas pour voir si le type le suivait. Non. Il poursuivit son chemin jusqu'à la maison de la vieille Lacey en marmonnant, gémissant et pleurant. Il entra par la porte principale, se précipita au sous-sol, se laissa tomber dans son fauteuil de lecture.

Davenport en ville. La peur l'étreignit un instant et le souvenir du procès lui revint comme un film. Le témoignage de Davenport qui ne cessait de le fixer des yeux, le défiant... Bekker revécut toute la déposition de Davenport, l'esprit captif de méandres qui lançaient des étincelles. Puis il revint à lui en soupirant.

Quoi ? Il y avait un paquet sur ses genoux. Il le regarda avec stupeur, le défit. Ah, le livre ! Il avait oublié. *La Torture à travers les âges.* L'ouvrage était rempli d'illustrations de chevalets et de bûchers, de gibets et de pals. Cela n'intéressait pas Bekker. La torture, c'était pour les esprits dérangés, les pervers et les bouffons. Toutefois, à la fin du processus...

Oui. Une photo datant des années 1880. La légende précisait : un Chinois, ayant assassiné un prince, avait été condamné à mourir des suites d'un millier de coupures. Les bourreaux étaient en train de le débiter en morceaux lorsque la photo avait été prise.

Le visage du mourant était radieux.

Voilà justement ce qu'il recherchait dans ses travaux, c'était là, sous ses yeux, une photo vieille d'un siècle. La lumière, la luminosité de la mort irradiait du visage de ce Chinois. Ce n'était pas de la douleur – la douleur défigure. Il en savait quelque chose. Il avait pris des photos lui-même, quoique sans jamais atteindre un tel résultat. Peut-être cela tenait-il à la vieille pellicule en noir et blanc, il y avait là quelque chose de spécial.

Bekker, toujours assis, se mâchonnait le pouce. Davenport était complètement oublié, oblitéré par l'importance de cette découverte. D'où venait cette lumière ? De la connaissance de la mort ? De son imminence ? Était-ce pour cela que l'on disait souvent des vieillards moribonds qu'ils étaient radieux ? Parce qu'ils savaient que la fin était imminente, qu'ils pouvaient la voir et savaient qu'on ne lui échappe pas ? Savoir que la mort allait surgir d'un moment à l'autre, était-ce là le point critique ? Était-ce possible ? Une construction de l'intellect, en quelque sorte, ou un relâchement émotionnel plutôt que mécanique ?

Trop excité pour rester assis, il laissa tomber le livre et se mit à

faire les cent pas dans la pièce. La boîte d'allumettes était bien là, au fond de sa poche. Trois comprimés. Il les avala d'un coup, puis se rendit compte que la boîte était vide, maintenant. C'était la crise. Il allait devoir ressortir. Il avait retardé ce moment le plus longtemps possible, mais maintenant...

Il consulta sa montre. Oui. Whitechurch devait être au travail. Il s'arrêta dans la salle de bains, se dégagea maladroitement de son slip, urina, tira la chasse, se rhabilla et se dirigea vers le téléphone. Il connaissait le numéro par cœur. Une voix féminine répondit.

« Le Dr West, s'il vous plaît, demanda Bekker.

– Un instant, je vous prie, je vous le cherche. »

Un moment plus tard : « West. » Une voix froide, New Jersey, usée. La voix d'un trafiquant.

« Il me faut de la poudre d'ange⁽⁶⁾ », chuchota Bekker. Avec Whitechurch, il susurrail toujours.

« Ah, ça va être difficile, je suis à court. En revanche, j'ai plein de blanche, et des croix⁽⁷⁾, aussi. Mais presque pas de l'autre. » Whitechurch avait l'air ennuyé. Bekker, c'était de la clientèle de choix. De race blanche, agissant avec prudence, qui réglait en espèces. Un prof du Connecticut, peut-être, qui revendait aux gamins.

« C'est embêtant, dit Bekker. Combien de blanche ?

– Je peux vous en donner trois.

– Trois, ce serait bien. Et des croix ?

– Une trentaine ? Oui, trente, je peux.

– Bien. Quand ? Je ne peux pas attendre.

– Disons, une demi-heure.

– Une demi-heure, parfait », murmura Bekker, qui raccrocha.

Lorsqu'il avait nettoyé le sous-sol, il avait découvert du matériel de sport usagé – des gants de baseball en cuir racorni avec des toiles d'araignée dans les trous, une demi-douzaine de battes – toutes méchamment cabossées et l'une fendue ; un ballon de basket dégonflé ; des chaussures de baseball couvertes de boue et de poussière, avec des crampons rouillés ; deux paires de chaussures de tennis complètement rétamées ; et même un short, un maillot et un protège-sexe. Il avait tout balancé dans une longue boîte en même temps qu'un frisbee, un jeu de croquet et quelques raquettes de badminton cassées. Et la boîte, il l'avait poussée dans un coin, hors de vue. Il suffisait de jeter un coup d'œil pour constater qu'il n'y avait rien d'intéressant là-dedans, que du rebut.

Bekker avait découpé une trappe en forme de C dans le ballon de basket et caché son argent à l'intérieur. Il prit le ballon, y préleva trois mille dollars et le remit soigneusement en place.

Il se regarda brièvement dans le miroir pour s'assurer que tout allait bien, grimpa au rez-de-chaussée et repartit sur la pointe des

pieds vers la porte du fond. Il était à peine arrivé que la voix de la vieille flotta dans l'escalier : « Alex... ? »

Bekker s'arrêta, réfléchit un instant, poussa un soupir exaspéré et retourna à la cage d'escalier. « Oui ? »

– Il me faut les comprimés spéciaux. » Elle parlait d'une voix feutrée, incertaine.

« Je m'en occupe », dit Bekker.

Il redescendit chez lui, trouva le flacon brun qui abritait la morphine, fit tomber deux comprimés dans le creux de sa main et remonta l'escalier en marmonnant entre ses dents. Des images radieuses de mort se bouscuaient dans son esprit. Il était tellement perdu dans ses pensées qu'il faillit percuter Bridget Land. Elle se tenait au pied de l'escalier qui conduisait à l'appartement d'Edith Lacey.

« Ah, dit-elle, j'allais justement partir. Alex... vous avez le médicament d'Edith ? »

– Oui, oui... » Il détourna le visage, tête baissée, et essaya de passer devant elle.

« Est-ce que ces comprimés sont interdits à la vente ? S'agit-il de drogues illégales ? » demanda-t-elle avec insistance. Elle s'était plantée devant lui, le menton relevé, tendue, et l'avait attrapé par la manche au passage. Elle avait des yeux sombres, intelligents, inquisiteurs.

Bekker hocha la tête et dit avec difficulté : « Je crois... C'est un de ses amis qui me les procure. Je n'ose pas demander ce que c'est. »

– Qu'est-ce que vous... », commença Bridget Land, mais Bekker s'élançait déjà dans l'escalier. Arrivé en haut, il regarda derrière lui. Bridget Land faisait demi-tour, repartait vers la porte.

« S'il vous plaît, n'en dites rien, supplia-t-il. Elle souffre tellement... »

« Vous avez vu Bridget ? demanda M^{me} Lacey.

– Oui, au rez-de-chaussée. » Il alla chercher un verre d'eau et l'apporta à la vieille avec les comprimés. Elle les avala goulûment, les mains tremblantes, ses lèvres clapotant au contact de l'eau.

« Bridget m'a demandé si c'étaient des drogues illégales. J'ai peur qu'elle ne prévienne la police. »

M^{me} Lacey était horrifiée.

« Vous voulez dire...

– Elles sont en effet illégales, dit Bekker. Vous ne pourriez jamais vous les procurer dans une maison de retraite.

– Oh, non, non, non. » La vieille femme se balançait en tordant ses mains noueuses aux doigts déformés par l'arthrite.

« Vous devriez lui téléphoner, suggéra Bekker. Donnez-lui le temps de rentrer chez elle et appelez-la.

– Oui, oui, je vais lui parler.
– Son numéro est sur le carnet des urgences, à côté de l'appareil.
– Oui, oui... » Elle leva les yeux vers lui. Sous l'éclairage médiocre, sa peau ressemblait à du parchemin froissé.

« Surtout, n'oubliez pas, insista-t-il.

– Non... » Puis : « Je ne sais pas où sont mes lunettes. »

Il les trouva près de levier de la cuisine et les lui tendit sans dire un mot. Elle hocha la tête pour le remercier et dit : « Mes lunettes, mes lunettes », en traînant des pieds vers la télévision. « Vous avez vu... ? Non, c'est vrai, vous ne la regardez pas. J'ai vu Arnold aux informations. »

Arnold Schwarzenegger. Elle s'attendait qu'il élimine d'un jour à l'autre tous les bandits de New York.

« Il faut que j'y aille.

– Oui, oui... » Elle lui fit signe de partir en agitant la main.

« Appelez Bridget.

– Oui... » Vu latéralement, éclairé par l'écran de télévision, son visage avait des reflets bleus, comme une peinture de clair-obscur. Pareil au visage du Chinois mourant.

L'ultraviolet.

L'idée surgit de nulle part, mais elle lui vint avec une force telle qu'il s'en arrêta en haut de l'escalier. Était-il possible que l'illumination du mourant eût un lien avec une variation du spectre ? Un phénomène de lumière se produisant dans l'infrarouge ou l'ultraviolet, qui se perdrait accidentellement dans la lumière visible ? Était-ce donc pour cela que certaines personnes dégageaient une luminescence, et d'autres pas ? Était-ce ainsi qu'un vieil appareil photographique avait pu le saisir, avec une pauvre pellicule du XIX^e siècle ? Il avait vu des photos à l'ultraviolet et à l'infrarouge, au cours de ses études de médecine.

L'ultraviolet pouvait effectivement augmenter la définition d'un microscope et les tons les plus clairs d'un sujet qui n'étaient pas visibles à la lumière normale. Et l'infrarouge pouvait saisir des variations de température, même sur des sujets foncés.

Mais c'est là tout ce qu'il savait. Pouvait-il utiliser ses appareils traditionnels ? Comment vérifier ?

Au comble de l'excitation, le problème scientifique lui martelant le cerveau, il s'élança en toute hâte dans l'escalier, quand brutalement Bridget Land lui revint à l'esprit. Il ralentit alors, regardant devant lui avec appréhension, mais elle était partie.

Il se dépêcha de sortir par la porte de service, monta dans la Volkswagen, roula jusqu'à la clôture, sauta dehors, poussa le verrou, avança la voiture, regarda alentour s'il n'y avait personne, ressortit de la Volkswagen, referma la grille derrière lui. Il était très agité, fébrile, impatient de poursuivre, de défendre les idées géniales qui lui étaient

venues dans la soirée.

Vers le nord en traversant Prince Street, puis l'est en traversant Broadway, en se limitant aux petites rues, coïncé entre les gratte-ciel, s'acheminant par crochets, nord, est, nord, est. Nous y sommes. Première Avenue. Et l'hôpital Bellevue, ce vieux tas de briques.

Bekker consulta sa montre. Une minute ou deux d'avance, pas de problème. Il avançait lentement, lentement. Tiens, le voilà, marchant vers l'arrêt de bus. Bekker se pencha vers la droite, descendit la fenêtre côté passager à mi-hauteur, s'arrêta le long du trottoir.

Whitechurch le vit, jeta un regard alentour, s'approcha de la fenêtre. « Trois de blanche, trente croix, que de la marchandise en gros. Et deux de poudre d'ange, excellente qualité...

– Seulement deux ? » Bekker sentit qu'il perdait tout contrôle de lui, lutta pour se ressaisir. « Bon, mais je vous rappellerai dans deux ou trois jours.

– J'en aurai davantage à ce moment-là. Vous pouvez m'en prendre jusqu'à combien ?

– Trente ? Vous pourriez m'en avoir trente ? Et encore trente croix ?

– Je pense que oui, dit Whitechurch. Mon fournisseur sort de nouveaux produits. Appelez-moi... Et pour ce soir, ça fera deux mille cent dollars. »

Bekker acquiesça d'un signe de tête, sortit vingt et un billets de cent dollars du rouleau qui se trouvait dans sa poche et les tendit à Whitechurch. Celui-ci savait qu'il portait une arme. En fait, c'est lui qui la lui avait vendue. Bekker ne craignait donc pas de se faire agresser. Whitechurch fourra les billets dans sa poche et jeta un sac sur le siège du passager.

« À votre service », dit-il, et il repartit vers l'hôpital.

Bekker releva la vitre, poussa le sac sous le siège et repartit en sens inverse. Mais il savait qu'il n'y arriverait pas sans un petit échantillon. D'ailleurs, il le *méritait*. Il avait eu une idée révolutionnaire, ce soir, il avait trouvé comment enregistrer l'aura humaine...

Il s'arrêta à un feu rouge, inspecta la rue autour de lui, alluma le plafonnier et ouvrit le sac. Trois gros képas de coke et deux sachets en plastique fermés par une glissière. Trente petites tablettes dans l'un, deux tablettes plus épaisses dans l'autre. Ses mains se mirent à trembler pendant que, guettant autour de lui, il déplaçait l'un des képas. Juste de quoi rentrer à la maison.

La coke l'assaillit et sa tête fut projetée en arrière avec une force qui gronda dans son cerveau comme un train de marchandises. Au bout d'un moment, il émergea, lentement, tout en ayant acquis une clarté surnaturelle. S'il pouvait retenir cette sensation... Sa main tâtonna vers le sac qui contenait le P.C.P., le trouva. Deux comprimés

seulement. Mais la coke le tenait, et il avala les deux. La poudre d'ange allait contenir la coke, la compléter. Il voyait à des kilomètres devant lui maintenant, malgré l'obscurité. Aucun problème. Sa bouche s'activa, dégageant une écume de salive. Il y déposa une tablette d'amphétamines qu'il broya entre ses dents. Juste une, un simple échantillon, une petite gâterie en prime.

Un feu rouge. La lumière le mit en colère. Il jura et grilla le feu. Encore un. Sa colère s'accrut mais il la maîtrisa cette fois et s'arrêta. Une petite pincée de blanche, certainement. Il le méritait. Juste une pincée...

Cela faisait plus d'une semaine qu'il n'avait travaillé sur un sujet d'expérience. Au lieu de quoi, il était resté terré dans son sous-sol à taper ses articles à la machine. Il avait accumulé jusqu'ici une grande quantité d'éléments, des données qui devaient être collationnées, rationalisées. Mais ce soir, avec le P.C.P. qui circulait dans son sang...

Et Davenport en ville, lancé à ses trousses.

En s'emparant de ses premiers sujets, il avait mis au point une technique : les mettre hors de combat avec un pistolet Cap-Stun, puis administrer l'anesthésiant. Et, plus important, il avait commencé à chercher des terrains de chasse sans risque. Bellevue en faisait partie. Il y avait des femmes en permanence autour de Bellevue, jour et nuit, suffisamment petites pour être manipulées facilement, en bonne santé, des sujets parfaits. Et l'accès à la rampe de parking était quasiment libre. Mais ce soir, Bellevue était hors de question, pas juste après y être allé. En fait, il ne devait même pas songer à enlever un sujet. Il n'avait prévu aucun plan, effectué aucun parcours de reconnaissance lui assurant sa marge de sécurité. D'un autre côté, avec le P.C.P. dans ses veines, tout devenait possible.

Une image lui vint à l'esprit. Une autre rampe de parking, pas celle de Bellevue. Une rampe reliée à un édifice municipal quelque part.

Les rampes de parking étaient propices parce que l'on pouvait s'y cacher facilement ; il y avait des allées et venues à toute heure, un tas de gens seuls. Quant au transport, il était à portée de main...

Et cette rampe-ci était particulièrement propice : il y avait à chaque niveau une entrée directe dans le bâtiment, les portes étaient protégées par une serrure à combinaison chiffrée. Quelqu'un qui entrait en voiture par la rampe n'était pas obligé, pour ressortir du parking, de passer devant la guérite du caissier. Bekker n'avait qu'à entrer et attendre.

La rampe même était desservie par un simple ascenseur qui pouvait déposer les clients dans la rue. Dans son imagination, il se voyait déjà dans la cabine d'ascenseur avec le sujet qu'il avait sélectionné, choisissant le même niveau, l'immobilisant avec le Cap-

Stun au moment où ils sortaient de la cabine, utilisant ensuite le gaz, cachant le corps entre deux voitures, puis venant tout simplement le chercher avec sa voiture. Un jeu d'enfant.

Et cette rampe se trouvait tout près, à la lisière de Chinatown.

Bekker le Raisonnable, prisonnier au sous-sol de sa conscience, l'avertit : *non, non, non*.

Mais Bekker Boule-de-Gomme braqua le volant à fond et repartit vers le sud, les artères brûlant sous l'action de la poudre d'ange.

Chinatown.

Il y avait des gens dans la rue, plus qu'il ne l'aurait cru. Il les ignore, son esprit captif du cocktail P.C.P.-cocaïne mû par une seule obsession : il entra directement dans le parking en étages, voûté sur son volant, prit le ticket et s'engagea dans la spirale infinie des rampes qui montaient. Chaque niveau était éclairé, mais il ne repéra pas de caméra. Le rythme de la montée le tenait, maintenant, il sentait son cœur marteler sa poitrine, son visage s'échauffer...

Il monta jusqu'en haut, se gara, ouvrit le paquet de cocaïne, en versa un peu dans le creux de sa main, renifla, lécha ce qui restait.

Et plana aussitôt...

Quand il retrouva ses esprits, il sortit de la voiture en prenant sa sacoche sur la banquette arrière. Un escalier s'enroulait autour de la cage d'ascenseur, moins éclairé que la rampe. Il descendit doucement les marches, sur la pointe des pieds, le sac en bandoulière sur l'épaule, la main sur le pistolet Cap-Stun.

Il s'arrêta au deuxième étage, vérifia que le flacon d'anesthésique et le masque étaient en état de marche. Parfait. Il répéta mentalement l'enchaînement des mouvements : arriver derrière elle, l'immobiliser avec le Cap-Stun et lui couvrir la bouche pour qu'elle ne crie pas, la maintenir par terre, envoyer le gaz. Il sortit de la cage d'escalier, jeta un coup d'œil sur le minuscule palier. Excellent.

Regagna l'escalier.

Attendit.

Attendit encore.

Vingt minutes, et une tension croissante. Fouilla dans sa poche, trouva une croix, la mâcha, se délectant de la morsure. Il entendit une porte métallique se refermer tout près de lui, au-dessus de sa tête. L'écho se répercuta jusqu'en bas de la rampe. Quelques minutes plus tard, une voiture descendit. Puis, à nouveau le silence. Encore cinq minutes, dix.

Une voiture entra, s'arrêta au deuxième niveau, des talons hauts retentirent sur le ciment. Bekker fut aussitôt sur le qui-vive, approchant sa main du flacon d'anesthésique, posant le doigt sur la détente du pistolet Cap-Stun.

Et puis... rien. Le son des talons hauts se dissipa. La femme avait

préféré sortir par la rampe plutôt que d'emprunter l'escalier ou l'ascenseur.

Merde. Ça ne marchait pas. Il consulta sa montre : encore dix minutes, pas une de plus. Son esprit s'envola vers les Cités jumelles, une actrice. Il lavait bernée en se déguisant en employé de la Compagnie du Gaz, avait prétendu chercher une fuite, lavait tuée avec un marteau. Il se rappela l'impact et le flux... Il se remit à planer.

Et reprit conscience, plus tard, avec le soupir révélateur. En entendant un bruit de pas en dessous de lui, et une voix de femme.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent un étage plus bas.

Il ramassa sa sacoche dare-dare, fonça vers le palier, appuya sur le bouton, et pendant ce temps le Bekker de son subconscient répétait non, non, non, tandis que le Bekker au premier plan brûlait d'impatience à la perspective de...

L'ascenseur monta et s'arrêta avec un soubresaut, les portes s'ouvrirent. Une femme brune se tenait dans la cabine, les yeux écarquillés, une main plongée dans son immense sac. L'arrêt au deuxième niveau l'avait surprise. Elle vit Bekker, se détendit. Bekker fit un signe de tête et entra, attendit que les portes se referment. La femme avait appuyé sur le six. Bekker tendit la main et suspendit son geste comme s'il allait également au sixième. Il recula, s'adossa à la paroi de la cabine, regarda les chiffres s'allumer au-dessus de leurs têtes.

Elle avait une arme dans son sac, pensa Bekker. Un pistolet ou une bombe lacrymogène. Il se mit à y songer, y songer, se laissa entraîner dans cette pensée, par le fait d'y penser... et quand il revint à lui, plongeant la main dans son sac pour attraper le Cap-Stun, ils étaient déjà arrivés au sixième niveau.

Il jeta un regard en coin à la femme, la surprit en train de le dévisager, détourna les yeux. Si leurs regards se rencontraient, elle risquait de deviner trop de choses. Il la regarda de nouveau et eut l'impression qu'elle se recroquevillait dans son coin, qu'elle avait la main dans son sac. Une tonalité retentit, un *bing* métallique, et les portes s'écartèrent. L'espace d'une seconde, ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre, puis la femme sortit. Bekker la suivit à quelques pas. Il se tourna vers elle en ôtant ses chaussures, espérant la rejoindre sans bruit, la rattraper par surprise...

Mais soudain, la femme se débarrassa elle aussi de ses souliers, se mit à courir tout en le regardant par-dessus son épaule, et poussa un long cri aigu et perçant.

Elle savait...

Bekker, figé une fraction de seconde par la stridence du cri, se lança à sa poursuite. Elle continua à crier. Son sac atterrit en vol plané par terre, répandant son contenu – bâtons de rouge à lèvres, carnet et

agenda, un flacon de quelque chose roulant sur le sol de ciment... Elle se faufila entre deux voitures, fonçant vers le mur donnant sur l'extérieur, continuant de hurler, une cartouche à la main.

Du gaz lacrymogène.

Bekker était sur ses talons. Perdant son sac dans la poursuite, il fonda mains nues, tenaillé par l'urgence, par le besoin de la faire taire : *Elle sait sait sait.*

Prenant appui sur les voitures, la femme tendit la main devant elle, bouche ouverte, narines fébriles. La seule façon de l'atteindre, c'était de foncer tout droit...

Bekker chargea et esqua à la dernière seconde, levant la main pour bloquer le gaz lacrymogène. Elle appuya sur le bouton, visa dans sa direction, mais rien ne se produisit, juste un sifflement et un léger parfum de pommiers en fleur.

Elle recula jusqu'au mur de la rampe d'accès, avec les lumières de la ville à l'arrière-plan, le mur qui lui arrivait à hauteur de la taille, et son cri perçant vrilla les oreilles de Bekker.

Il attaqua de front, la frappant à la gorge d'une main, l'attrapant entre les jambes de l'autre, souleva, balança...

Et la femme passa par-dessus le bord du muret.

Par-dessus bord, tout simplement, comme s'il avait juste lancé un sac d'engrais de l'autre côté.

Elle tomba sans un bruit.

Bekker, médusé par ce qu'il venait de faire, haletant comme un chien, se pencha pour la regarder. Elle amorça sa chute le visage levé vers lui, les bras tendus, et atterrit sur la nuque.

Et c'est ainsi qu'elle mourut. Comme une allumette s'éteint. De là-haut, au sixième étage, Bekker savait bien qu'elle était morte. Il se retourna, s'attendant que quelqu'un se porte à son secours, réponde à ses cris.

Mais n'entendit qu'une sirène de police dans le lointain. Pris de panique, il courut jusqu'à l'escalier, monta deux étages, sauta dans la Volkswagen, mit le contact et descendit la rampe. Où étaient-ils ? Dans l'escalier ?

Personne.

Personne à la caisse : la préposée était sortie sur le trottoir et regardait vers le coin de la rue. Elle revint et réintégra son cagibi. Elle mâchonnait du chewing-gum, le sourcil froncé.

« Un dollar cinquante », dit-elle.

Il paya.

« Que se passe-t-il ? »

– Une bagarre, peut-être, répondit-elle, laconique. Il y avait des types qui couraient... »

Douze heures plus tard, Bekker était penché sur une machine à écrire I.B.M., sombre silhouette concentrée sur sa tâche. Il fredonnait « You Light Up My Life » en enfonceant les touches de ses doigts raides. Au-dessus de sa tête, un groupe d'araignées flottait en l'air, pendant à un fil noir attaché à un grillage. Un mobile d'araignées...

Le P.C.P. rendait le monde parfaitement clair et il s'émerveillait de la qualité cristalline de la prose qui s'écoulait de la machine pour se déverser sur le papier blanc.

... réfutait les affirmations selon lesquelles la pression cérébro-spinale faisait obstacle à des mesures intracrâniennes fiables au cours de l'ultime activité du cerveau, comme chez Delano dans les Notes TRS [sept. 86] ; Delano a laissé passer la preuve manifeste et irréfutable de...

C'était de la musique, tout simplement – et ce morpion de Delano perdrait sans aucun doute son poste à Stanford quand la communauté scientifique prendrait conscience de sa négligence professionnelle...

Bekker s'appuya contre son dossier, leva les yeux vers ses araignées et gloussa à cette idée. Une boule de gomme tomba et il se pencha en avant, tout à coup pensif, Bekker le Penseur. Il avait commis une erreur ce soir, la pire jusqu'à ce jour. Il n'avait probablement plus beaucoup de temps devant lui : il avait besoin de travailler davantage, il lui fallait un nouvel échantillon, mais il devait se montrer très, très prudent.

Mmmm. Il éteignit la machine à écrire et rangea son manuscrit, alignant méticuleusement les pages. Alla dans la salle de bains, se lava le visage, examina ses cicatrices. Les drogues l'accompagnaient toujours mais il se sentait en train de redescendre. Il allait peut-être prendre un peu de sommeil. Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi ? Il ne savait plus.

Il laissa tomber ses vêtements par terre, regarda le réveil. Le milieu de la matinée. Une ou deux heures, tout de même...

Il s'allongea, écouta battre son cœur.

Ferma les yeux.

S'endormit presque.

Puis, à la porte de l'oubli, quelque chose le titilla. Bekker savait ce que c'était. Il sentit son cœur s'emballer, l'adrénaline jaillir en force dans son sang.

Il n'avait pas fait les yeux. Cela aurait été impossible, évidemment, mais cela n'y changeait rien. Il la voyait, la femme brune.

Elle arrivait.

Bekker se fourra une poignée de drap dans la bouche et hurla.

Chapitre 9

La voiture ralentit et la vitre qui séparait l'avant de l'arrière descendit de quelques centimètres. La circulation était fluide au petit matin et ils avançaient rapidement, mais O'Dell manifestait sa mauvaise humeur d'être levé si tôt. Lily, elle, n'avait pas du tout dormi.

« Vous voulez le *Times* ? demanda Copland sans se retourner.

– Oui. » O'Dell hocha la tête et Copland se rapprocha du trottoir où un vendeur ambulant agitait des journaux à l'intention des voitures. À l'avant, les invités d'une table ronde bavassaient dans la radio : Bekker, Bekker et encore Bekker. Lorsque Copland baissa sa vitre, ils entendirent que la radio du marchand de journaux diffusait la même émission. Il tendit un exemplaire à Copland, prit le billet de cinq dollars et chercha la monnaie dans sa poche.

« Je suis inquiète, dit Lily. Ils pourraient recommencer.

– Mais non. Ils ne voulaient pas le tuer, et l'attaquer à nouveau de cette façon-là serait trop risqué. Surtout s'il est aussi coriace que vous me le dites...

– On croyait qu'ils ne s'en prendraient pas à lui tout de suite...

– En tout cas, on ne pensait pas qu'ils allaient l'agresser dans la rue. »

Copland leur passa le *Times*. Juste en dessous du pli, un titre annonçait : « L'armée soupçonne Bekker d'avoir commis des meurtres au Vietnam. »

« Ça doit être des conneries, grommela O'Dell en parcourant rapidement l'article. Des nouvelles de Minneapolis ?

– Non.

– Merde. Pourquoi est-ce que ces imbéciles ne vérifient pas ? Pour autant qu'on sache, ce qui s'est passé à Minneapolis pourrait très bien avoir servi à couvrir un salaud des Affaires internes.

– Jusqu'ici, on n'a rien. Mais les gens de Minneapolis poursuivent les recherches. »

Silence. La voiture continua à glisser dans Manhattan comme un fantôme en armure. Puis :

« Ce doit être Fell. C'est forcément elle. »

Lily secoua la tête.

« Il n'y a rien eu sur sa ligne. Elle a reçu un seul appel, d'un endroit qui vend des ordinateurs, disant qu'elle avait gagné un prix et qu'elle devait se rendre dans un immeuble du New Jersey pour le récupérer.

Rien non plus sur le téléphone du bureau.

– Merde. Elle doit passer ses appels d'une cabine publique. Il va peut-être falloir établir une surveillance.

– J'attendrais un peu pour ça. Elle a été sur le terrain un bout de temps. Tôt ou tard, elle recommencera.

– N'empêche, ce devait être Fell. À moins qu'il n'ait eu affaire à de vrais voyous.

– Ce n'était pas des voyous. Lucas pense que c'était des flics. Il dit que l'un d'eux portait une matraque nunchaku gainée de cuir. Il n'y a pas trente-six endroits où se les procurer, en dehors d'un magasin de fournitures pour la police. Et il dit qu'ils ne se sont pas intéressés une minute à son portefeuille.

– Oui, mais ils ne cherchaient pas à le tuer.

– C'est vrai. Il pense qu'ils voulaient le mettre hors circuit. En lui cassant quelques os, par exemple.

– Oh ! » O'Dell grogna en esquissant un sourire. « Vous savez, il y avait un gang dans Lower East Side, autrefois, ils prenaient dix dollars pour arracher l'oreille d'un type d'un coup de dents.

– Je l'ignorais.

– C'est pourtant vrai. Enfin. Bon. Pour Davenport... continuez à le mener en bateau.

– J'ai toujours l'impression de le trahir », dit Lily en se détournant de O'Dell pour regarder par la fenêtre. Un gamin poussait sur le trottoir sa bicyclette qui avait un pneu crevé. Il se retourna au passage de la grosse voiture noire et regarda Lily bien en face, avec les yeux gris, inexpressifs, d'un serpent, d'un psychopathe de dix ans.

« Il savait où il mettait les pieds.

– Pas exactement », dit-elle en tournant le dos au regard insistant du gamin pour regarder O'Dell. « Il pensait le savoir, mais il vient d'une petite ville. Il n'est pas d'ici. En réalité, il n'est pas au courant, il ne sait pas comment nous...

– Qu'est-ce que vous avez dit à Kennett, concernant la présence de Davenport chez vous ?

– J'ai été... plutôt évasive. Ça ne me ferait pas de mal d'avoir votre soutien.

– Ah. »

Les blessures de Lucas n'étant pas trop graves, Lily avait hélé un taxi et l'avait emmené au centre médical Beth Israël, puis elle avait rédigé son rapport. Comme elle avait fait usage de son arme, il lui fallait remplir des formulaires. Elle s'y était mise tard dans la nuit, puis elle avait appelé Kennett pour tout lui raconter.

« Puis-je demander ce qu'il faisait chez toi à deux heures du matin ? » avait-il dit d'un ton amusé – en fait, ça ne l'amusait pas du

tout.

« Hum, ça ne t'intéresserait pas, avait répondu Lily. Mais c'était strictement pour affaires, pas pour le plaisir.

– Je ne veux pas le savoir.

– Exactement. » Une pause, puis il reprit : « Bon. Ça va ? Je veux dire, ça va vraiment bien ?

– Mais oui. J'ai juste une fenêtre en morceaux qu'il va falloir remplacer.

– Parfait. Va dormir un peu. Je te parlerai ce soir.

– C'est tout ? Je veux dire...

– Si je te fais confiance ? Évidemment. Je te verrai ce soir. »

Lily regarda la ville défiler sous ses yeux par la vitre de la voiture. Peut-être était-elle en train de trahir Lucas. À moins qu'elle ne trahît Kennett. Elle ne savait plus très bien.

O'Dell marmonna « Quels crétins » et agita son journal avec colère.

Chapitre 10

Les reporters entraient et sortaient, les plus naïfs gobant la version selon laquelle Lucas se serait fait agresser par des voyous, les autres plus circonspects. Un journaliste de *Newsday* lança mollement qu'il y avait autre chose derrière tout ça : que Bekker était à la tête d'un gang, ou alors que quelqu'un d'autre essayait de faire obstacle à l'enquête de Lucas.

« J'ignore comment cela se passe à Minneapolis, mais à New York, les voyous qui détroussent les gens dans la rue n'opèrent pas comme ça, en équipe impeccablement rodée. Soit vous mentez, soit vous vous êtes fait avoir par des pros. »

Après leur départ, Lucas reprit quelques analgésiques, alla sans se presser à la salle de bains et revint juste au moment où Lily traversait le couloir.

« Tu as l'air... plutôt secoué, dit-elle.

– C'est ma joue. Elle me fait un mal de chien. » Il effleura du doigt un gros hématome pourpre. « Au moins, la migraine commence à se tasser, c'est déjà ça. Ils me laissent sortir après le déjeuner.

– J'ai entendu ça.

– Merci de m'avoir envoyé le jean. Mon autre pantalon...

– Est foutu, dit Lily.

– Eh oui.

– O'Dell a organisé la conférence sur Mengele – ça sera annoncé dans tous les journaux du soir et dans le *Times* de demain matin. Nous avons demandé à tout le monde d'en dire un mot, y compris la télévision. Nous avons trouvé un type tout à fait réglo qui connaît bien le sujet.

– Formidable. C'est pour quand ?

– Lundi.

– Seigneur, déjà ?

– Il faut agir vite. On va peut-être arriver à le coincer avant qu'il ne recommence... » Lily s'assit sur une chaise et posa son sac à ses pieds. « Écoute, au sujet d'hier soir. Tu es vraiment sûr que c'était des flics ?

– À peu près certain. Ça aurait pu être des hommes de main professionnels, mais ce n'est pas l'impression que j'ai eue. Ils se comportaient comme des flics. Pourquoi ?

– Je pensais à une autre possibilité.

– Smith ?

– Oui. Après ce que tu as fait à son green... »

Lucas fit la moue. « Peut-être, mais ça m'étonnerait. Il y a un truc qu'on apprend vite, quand on est dans des affaires louches, c'est à encaisser les coups.

– Tu as parlé à Fell, ce matin ?

– Elle va arriver d'une minute à l'autre. Nous avons une piste, deux ou trois contacts qui pourraient savoir des choses sur Bellevue. Elle a parlé à Kennett, pour être sûrs qu'on ne va marcher sur les brisées de personne.

– Parfait. J'attends Bobby Rich. C'est lui qui avait noté le tuyau au sujet du témoin.

– Le témoin que Petty avait déniché...

– Oui, le jour où il a été tué. Et il reste encore des dossiers à épilucher...

– Je crains que ça ne serve à rien, dit Lucas. Tous ces types qui ont été tués, on ne trouvera rien dans leur vie qui nous mène aux assassins. L'explication, elle est dans les bureaux : qui a sorti leur dossier, et quand...

– C'est impossible.

– Eh oui, je sais.

– Alors, on est coincés ?

– Pas tout à fait, mais il y a peu de marge. Rich aura peut-être quelque chose. Et il nous reste Fell. J'aimerais jeter un coup d'œil chez Petty, examiner ses affaires personnelles. Et ça serait bien si je pouvais voir l'endroit où il a été descendu.

– C'est à moins d'un kilomètre de chez moi. On peut y aller à pied. Ils ont apposé les scellés sur son appartement. Je vais m'en procurer des neufs et, après, je t'emmène. Quand veux-tu ?

– Ce soir, ça te va ? Quand on aura parlé à Rich.

– Parfait.

– Qu'est-ce que tu as dit à Kennett ?

– Concernant ta présence chez moi ? J'ai dit que tu venais juste me rendre visite. Que cela n'avait rien à voir avec le sexe, ni hier soir ni jamais. Je lui ai assuré que ni toi ni moi n'avions essayé de séduire l'autre. Que nous avons simplement des choses à nous dire.

– Ça n'a pas l'air follement convaincant, dit Lucas en souriant.

– Effectivement, et pourtant c'est passé. Je lui ai aussi dit que O'Dell était resté avec nous un moment. John confirmera l'information. »

Quelques minutes plus tard, Kennett et Fell arrivèrent ensemble. Lily explosa : « Pour l'amour du Ciel, Dick, qu'est-ce que tu fous ici ? Tu as fait tout le trajet à pied ? » Furieuse, elle se tourna vers Fell, les

maines sur les hanches. « Barbara, pourquoi l'as-tu laissé...

– Tais-toi, Lily », dit Kennett, lui effleurant la joue de l'index. Puis il s'adressa à Lucas : « Eh bien, vous avez vraiment une sale tête.

– Qu'en penses-tu, Barb ? » demanda Lucas.

Fell s'était réfugiée derrière Kennett. Elle pointa le nez et dit : « Il a raison. Tu as une sale tête.

– C'est donc unanime, dit Lucas. Lily a fait la même réflexion en arrivant. La seule qui ne soit pas d'accord, c'est une journaliste du *Times*, vingt-quatre ans et un gros cul, qui m'a trouvé superbe et aimerait certainement en entendre davantage sur cette aventure de la bouche même de son héros...

– Ce doit être ce coup qu'il a reçu sur la tête, dit Fell à Lily.

– Il a toujours été comme ça, répondit Lily. Je crois que c'est de l'imbécillité congénitale.

– Ah, les femmes, dit Kennett en secouant la tête. Rien ne les bluffe plus qu'un type qui s'est fait passer à tabac. Dans le temps, je me faisais casser la figure chaque fois que j'avais envie de m'envoyer une fille. Ça marchait comme un sortilège... » Il s'interrompit, regarda Lucas en fronçant les sourcils : « Est-ce que vous essaieriez de vous envoyer quelqu'un ? », et ses yeux se posèrent aussitôt après sur Lily. Fell intervint : « Il n'essaie pas très fort. »

Lucas et Kennett éclatèrent de rire. Lily resta de marbre. Kennett poursuivit : « Écoutez, je voulais vous dire quelque chose. Continuez avec les noms que vous avez. Barb les a entrés dans l'ordinateur...

– Une des adresses est bonne, l'autre possible, dit Fell.

– Des drogués ?

– Non, ni l'un ni l'autre. Pas à ce qu'on disait récemment, en tout cas.

– Très bien. » Lucas se glissa hors du lit d'hôpital. « Descendons au poste des infirmières. Je vais peut-être les convaincre de me laisser sortir avant le déjeuner. »

L'infirmière responsable des sorties déclara que l'interne de service voulait l'examiner une dernière fois. Elle lui demanderait de venir le voir dès qu'il arriverait, ce qui ne devait pas tarder. « On s'occupera de vous en priorité, dit-elle.

– D'accord, mais au plus vite.

– Dès qu'il arrive.

– Il faut que je parte, maintenant, dit Lily. Vas-y doucement aujourd'hui.

– Promis. »

Il regagna sa chambre avec Fell, à pas précautionneux, en prenant garde à ne pas bouger la tête trop vite. Arrivé à sa porte, il se retourna vers les ascenseurs. Kennett et Lily attendaient, les yeux fixés sur la rangée de chiffres qui s'allumaient au-dessus de la porte. Kennett se

pencha vers Lily qui se hissa sur la pointe des pieds, et ils échangèrent un baiser qu'ils semblèrent prendre très au sérieux. Lucas se détourna et surprit Fell qui l'observait en train de les regarder.

« C'est ça, l'amour », dit-il, désabusé.

Le soleil chaud, à peine voilé, lui donna une légère nausée et il sentit la migraine revenir sournoisement dans sa nuque.

« Tu es pâle et tu as l'air fatigué, dit Fell.

– Je vais très bien. » Il leva les yeux vers la devanture du magasin : Télévision et Appareils ménagers, pièces de rechange et réparations. « Allons-y, faisons celle-ci. »

Une cloche sonna quand ils franchirent la porte. Une femme trapue leva les yeux de son livre de comptes, le referma et s'approcha du comptoir d'un pas imposant. « J peux vous aider ? » Elle leur adressa un large sourire jauni, et son accent des montagnes de Virginie occidentale leur parut tout à fait improbable. Puis à Lucas : « Whou ! On dirait qu'il y a eu de la bagarre.

– Nous sommes des officiers de police, dit Fell, soulevant le rabat de son sac et brandissant son insigne. Etes-vous Rose Arnold ? »

Le sourire de la femme s'éteignit aussitôt.

« Oui. Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Nous cherchons quelqu'un, dit Lucas. On se disait que vous pourriez nous aider.

– Je suis pas là depuis bien longtemps... »

Lucas fouilla dans sa poche, sortit le clip qui retenait ses billets de banque, trouva son permis de conduire qu'il tendit à Arnold. « Barbara, ici présente, dit-il en inclinant la tête vers Fell, est flic à New York. Pas moi. Je suis de Minneapolis. Ils m'ont fait venir ici pour les aider à coincer ce type, Bekker, qui découpe les gens en morceaux.

– Ah, oui ? » Arnold restait impassible, l'observant de ses petits yeux agiles comme un jeune poulet qui redoute la hache.

« Oui. Il a tué ma petite amie, là-bas. Vous avez peut-être lu ça dans les journaux. Je vais l'attraper et lui faire la peau. »

Arnold hocha la tête et demanda : « Mais qu'est-ce que ça a à voir avec moi ?

– Nous pensons qu'il se procure des trucs – des drogues et du matériel médical – à Bellevue. Nous savons très bien que vous sortez des tas de choses de l'hôpital.

– Foutaises, j'ai jamais touché à rien.

– Il y a quinze jours, vous avez sorti de Bellevue cinq cents rames de papier à photocopie Hammermill Bond. Vous les avez payées un dollar le carton, et les avez revendues trois dollars pièce à un magasin de fournitures informatiques, dit Fell. Nous pourrions vous arrêter si

nous le voulions, mais nous ne voulons pas. Ce que nous demandons, c'est un coup de main. »

Elle les regarda de ses yeux calmes où perçait une lueur d'intelligence féroce. Elle calculait son coup. Lucas eut une vision fugitive de la femme sortant brusquement d'un tiroir un antique morceau de ferraille pour arriérés des montagnes, quelque chose comme un 32 Iver Johnson complètement rouillé, et lui tirant une balle en plein ventre. Mais rien ne se produisit, sinon le bruit des mouches se cognant dans la vitrine.

« Il a tué votre petite amie ? » Elle pencha la tête et le regarda en coin.

« Oui, c'est une affaire qui me tient vraiment à cœur. »

Elle rumina l'information pendant quelques secondes et finit par demander :

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

– J'ai besoin d'avoir le nom d'un type qui sort régulièrement des choses en douce de Bellevue.

– Est-ce que ça risque de me retomber dessus ?

– En aucune façon. »

Elle réfléchit encore, puis marmonna : « Lew Whitechurch.

– Lew ?

– Whitechurch.

– Qui d'autre ?

– C'est le seul, en tout cas à Bellevue.

– Ça se pourrait qu'il revende aussi des médicaments ?

– Je crois que c'est possible. Moi, je n'y touche jamais, tandis que Lew... il a un petit problème. Il renifle pas mal.

– Merci », dit Lucas. Il sortit de sa poche une carte de visite professionnelle, la retourna et inscrivit le numéro de téléphone de son hôtel au verso. « Avez-vous eu entre les mains, ou connaissez-vous quelqu'un qui ait eu entre les mains, un lot d'appareils de mesure utilisés en salle d'urgences ? »

– Non. » Le ton était ferme.

« Demandez donc autour de vous. Si vous trouvez quelqu'un, demandez-lui de m'appeler. Cela restera strictement entre nous, je le jure sur la Bible. Je m'occupe de ça uniquement parce que Bekker a tranché la gorge de ma copine.

– Tranché la gorge ? » La grosse femme porta la main à son cou.

« Avec un couteau à pain », dit Lucas. Il laissa l'amertume gagner sa voix. « Écoutez-moi bien : quiconque a affaire à Bekker risque de se retrouver ligoté sur une table d'opération, et ensuite, encore vivant, de se faire découper les paupières et arracher le cœur. Vous lisez les journaux.

– J'regarde la télé, dit-elle en hochant la tête.

- Dans ce cas, vous savez de quoi je parle.
- Un putain de dingo, voilà ce qu'il est, dit Arnold.
- Eh bien, renseignez-vous. Et appelez-moi. »

Dehors, Fell, s'exclama : « Dis donc, tu peux être un beau salaud, parfois. Tu t'es carrément servi de ta petite amie...

– Ma petite amie est morte, elle s'en fout, dit-il en haussant les épaules. En revanche, ces gens des montagnes sont très sensibles aux histoires de vengeance.

– C'était quoi, le nom ?

– Lew Whitechurch. Et elle pense qu'il doit aussi faire le trafic de médicaments.

– Allons l'interroger », dit Fell. Pendant qu'ils guettaient un taxi, elle ajouta : « Si j'arrête Bekker moi-même, je pourrai même être nommée détective avant de quitter la police.

– Ça serait sympa. » Un taxi s'approcha d'eux en coupant le flot de voitures en diagonale.

« J'aurais une plus grosse pension. Ça me permettrait de trouver un job de serveuse normale, je serais pas obligée de danser dans une boîte de strip-tease.

– Ah, dit-il. Moi qui envisageais de revenir pour t'applaudir le premier soir.

– On pourrait peut-être trouver un arrangement », dit-elle en montant dans le taxi avant qu'il ait pu trouver une repartie.

Ils tombèrent sur Lewis Whitechurch alors qu'il poussait un chariot d'instruments dans un couloir du sous-sol de Bellevue. Son chef d'équipe le désigna du doigt, tandis que la directrice adjointe de l'hôpital attendait nerveusement à quelques pas. Les gens de Kennett étaient déjà venus plus tôt dans la journée, expliqua-t-elle. Ils avaient parlé à deux employés, mais pas à Whitechurch.

« C'est pour quoi ? » demanda Whitechurch.

Fell brandit son insigne pendant que Lucas bloquait le couloir. « Nous avons besoin de vous parler, en privé. »

Whitechurch secoua la tête. « J'veux parler à personne.

– Nous pouvons parler ici, ou bien j'appelle une patrouille et nous descendons à Midtown South.

– Parler de quoi ? » Whitechurch lança un regard nerveux du côté de sa chef.

« Trouvons un endroit », proposa Lucas.

Ils en trouvèrent un dans l'atelier de l'hôpital et s'assirent sur de vieilles chaises de bureau défoncées. Whitechurch n'arrêtait pas de pivoter sur place, un quart de tour à droite, un quart de tour à gauche, en prenant appui sur le talon.

« Je jure devant Dieu que je ne sais pas... »

Cinq cents rames de papier, expliquèrent-ils.

« J'refuse de parler de choses comme ça », dit-il avec un accent du Jersey à couper au couteau. Si vous voulez parler de cet autre type, Bekker, je vous aiderai comme je peux. Mais j'sais rien sur ce mec, ni sur des histoires de matériel médical. Moi, je touche pas à ces trucs-là... » Il se reprit aussitôt. « Je ne sors jamais rien d'ici, mais si je le faisais, je m'attaquerais pas à ce genre de choses. Je veux dire, y a des gens qui peuvent mourir, si on fait ça.

– Si jamais nous mettons la main sur le type qui aide Bekker, ce type, on le coince comme complice. Et je vais vous dire une chose, mon vieux, pas question d'obtenir une putain de libération sur parole, pas pour un mec qui a aidé cette ordure...

– Bon Dieu, je vais vous dire..., commença Whitechurch, qui transpirait abondamment. Écoutez, je connais un ou deux mecs qui savent peut-être quelque chose là-dessus... »

« Qu'en penses-tu ? demanda Fell.

– Il s'est super bien couvert. Je ne sais pas. Enfin, nous avons des noms. On reviendra le voir. Laissons-le mariner... »

Whitechurch leur avait donné deux noms. L'un et l'autre étaient au travail.

« Jakes est garçon de salle, il devrait se trouver dans le coin », leur dit la directrice adjointe. Elle participait à la chasse, maintenant, adoptant le langage haché de Fell. « Williams... va falloir que je le cherche. »

Ils trouvèrent Harvey Jakes au moment où il sortait des draps de la lingerie.

« J'suis absolument pas au courant de cette histoire, dit-il, l'air vraiment inquiet. Écoutez, j'sais vraiment pas pourquoi vous m'en voulez à moi. J'ai jamais rien fait, jamais rien pris, comment est-ce que vous avez eu mon nom... ? »

Williams était encore pire. Il travaillait à la lingerie et était complètement stupide. « Z'avez dit quoi ?

– J'ai dit que vous avez piqué et sorti des trucs d'ici...

– Z'avez dit quoi ? »

Lucas l'observa attentivement, puis regarda Fell.

« Il ne fait pas semblant.

– Quoi ? » Williams les regarda lentement l'un et l'autre. Ils le renvoyèrent dans sa lingerie.

« Nous sommes tombés sur un marché noir – au jour le jour, difficile à repérer, ça fonctionne selon les occasions qui se présentent », dit Fell alors qu'ils longeaient le couloir. Comme le reste

de New York, l'intérieur de l'hôpital Bellevue était complètement rafistolé, de la peinture blanche avec une bordure noire. « Ça ne me donne pas l'impression d'être vraiment une bande organisée. Whitechurch pourrait bien être quelqu'un de plus important, s'il a vraiment monté un transport par camion pour sortir tout ce papier d'ici, mais Jakes et Williams sont des petits bricoleurs, à condition d'ailleurs qu'ils volent quoi que ce soit.

– Tu as raison, dit Lucas. Whitechurch pourrait bien être une piste intéressante.

– On retourne le voir ?

– On devrait, dit-il en plongeant les mains dans ses poches. Mais j'ai drôlement mal...

– Tu n'arrêtes pas de te tripoter la joue. » Elle effleura l'hématome et sa main légère ne le fit aucunement souffrir. « Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Moi, je rentre à l'hôtel, il faut que je dorme un peu. Je me sens comme un chien.

– On est dans l'impasse ?

– En dehors de Whitechurch, je ne vois pas où nous en sommes, dit Lucas. Réfléchissons un peu. Je t'appellerai demain. »

Chapitre 11

De retour au Lakota, Lucas examina sa joue enflée dans le miroir. L'hématome avait pris une teinte plus foncée, grosse tache pourpre qui recouvrait le côté de son visage, brillante au milieu, plus irrégulière sur les bords. Il toucha la chair à vif et fit la grimace. Ce n'était pas la première fois qu'il se faisait casser la figure, et il savait ce qui l'attendait : la peau arrachée cicatriserait en formant une croûte, le pourtour virerait au jaune-verdâtre, et d'ici une semaine son aspect serait encore pire. Il ressemblerait à la monstrueuse créature de Frankenstein. Il secoua la tête en se regardant, risqua une tentative de sourire, avala une demi-douzaine d'aspirines. Après quoi, il dormit deux heures. À son réveil, il n'avait plus mal à la tête, mais un vague flottement du côté de l'estomac. Il goba quatre aspirines supplémentaires, prit une douche, se brossa les dents, alla pêcher sous le lit un bloc de papier à dessin grand format et sortit de sa mallette un marqueur à pointe épaisse. Il écrivit :

Bekker
A besoin d'argent.
A besoin de drogues.
Habite le centre de Manhattan
(chez un ami ?).
A un véhicule
N'a pas été vu.
Déguisé ?
Calé en chimie.
Calé en médecine.
Contact à Bellevue.
Nuit.

Il arracha la page et l'épingla au mur, alla s'allonger sur le lit et entreprit de l'étudier. Bekker avait besoin d'argent pour acheter des drogues, or il en achetait presque sûrement. Quand il était enfermé à la prison de Hennepin County, il avait supplié qu'on lui en donne, imploré la délivrance chimique.

Par conséquent : il devait être en contact avec les dealers, un du moins. Se pouvait-il qu'il travaille pour l'un d'eux ? Comme revendeur, c'était peu plausible : le plus abruti des abrutis le considérerait comme

une bombe à retardement, sachant qui il était. Mais s'il opérait en chimiste – ce n'était pas difficile de synthétiser de la méthédrine, si l'on avait la formation requise et accès à la matière première. S'il fournissait un réseau d'amphétamines, cela pouvait expliquer d'où venaient son argent et les drogues qu'il consommait, voire l'endroit où il se cachait.

La voiture, c'était une autre affaire. Pour se débarrasser des corps, il les transportait nécessairement dans un véhicule. Comment y avait-il accès ? Et les papiers ? Tout désignait un complice.

Lucas se leva, alla d'un pas traînant dans la salle de bains et se regarda dans le miroir. Les chairs arrachées durcissaient. Il souleva une pellicule de peau du bout de l'ongle pour voir où en était la cicatrisation et du sang coula sur sa joue. Merde. Il aurait pu s'y attendre. Il arracha une longueur de papier hygiénique et retourna s'allonger en le maintenant contre sa joue.

Il regarda de nouveau sa liste, mais bientôt son esprit abandonna Bekker pour se fixer sur l'autre affaire. Pourquoi l'avaient-ils agressé ? Voulaient-ils vraiment sa peau, ou s'agissait-il d'autre chose ? Ils auraient pu lui tomber dessus avec des armes ; dans ce cas, il était foutu. Et même s'ils ne voulaient pas le tuer, ils auraient pu l'immobiliser plus rapidement, avec des battes de baseball, par exemple. Pourquoi avaient-ils pris le risque qu'il se défende ? S'il avait eu un revolver à la main, il les aurait tués...

Pourquoi Lily avait-elle regardé par la fenêtre juste à ce moment-là ?

Le puzzle principal était plus complexe. Il n'avancé absolument pas, et Lily devait s'en rendre compte autant que O'Dell. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était examiner des dossiers et écouter des gens parler. Il ne disposait d'aucun renseignement interne, d'aucun élément historique susceptible de lui indiquer la bonne direction. Et pourtant... il était entouré de gens qui pouvaient très bien être dans le coup : Fell, Kennett, O'Dell en personne, et même Lily. Et ce n'était pas une coïncidence.

Il se leva à vingt heures trente. S'habilla, sortit dans la rue, héla un taxi et arriva chez Lily en dix minutes. Elle l'attendait.

« Tu es encore mal en point », dit-elle en ouvrant la porte. Elle lui effleura la joue. « C'est brûlant. Tu es sûr de vouloir faire ça ? Il va falloir pas mal trotter à droite et à gauche.

– Oui, répondit-il. Rich est prévu pour neuf heures ?

– Oui. Il est inquiet, mais il viendra.

– Je ne veux pas qu'il me voie.

– D'accord. Tu peux lui parler depuis la cuisine, lumières éteintes, pendant qu'il restera dans le couloir.

– Parfait. » Lucas, mains dans les poches, prit tranquillement le

chemin de la cuisine.

« Il y a du nouveau pour Bekker ? demanda Lily en lui emboîtant le pas.

– Non. Toutefois, je me disais qu'il ne devait sortir que la nuit. » Lucas se percha sur un haut tabouret en chêne et s'accouda au comptoir du petit déjeuner. Il choisit une pomme dans une coupe de céramique artisanale et la fit tourner entre ses doigts. « Même avec un bon maquillage de scène, son visage est trop facilement repérable à la lumière du jour.

– Eh bien ?

– Serait-il possible d'arrêter au hasard des hommes seuls, conduisant une voiture ordinaire, après minuit, au centre de Manhattan ?

– Seigneur, Lucas ! Il n'y a à peu près aucune chance de tomber sur lui de cette façon mais en revanche, on aura trois flics qui se feront tirer dessus par des voyous.

– J'essaie de trouver des moyens de faire pression sur lui, dit Lucas en laissant tomber la pomme dans la coupe.

– Tu tiens vraiment à le faire sortir de son trou ? Il ira ailleurs, tout simplement, et il recommencera...

– Je ne suis pas sûr qu'il le puisse. D'une certaine façon – laquelle, je l'ignore –, il bénéficie d'une position unique. Il a trouvé un moyen de se cacher. S'il bouge, il perd cet avantage. Écoute, en ce moment précis, Bekker est un des hommes les plus célèbres du pays. Il ne peut aller ni dans un motel ni dans une station-service, il ne peut utiliser aucun transport en commun. Même conduire une voiture présente un risque – il suffit qu'il se fasse interpellé par un flic et il est foutu. Et pour avoir sa drogue, il lui faut de l'argent. Si nous le sortons de là et qu'il essaie de prendre le large, il est cuit. »

Elle réfléchit un instant et hocha la tête.

« Je pense que nous pourrions essayer quelque chose. Je n'aimerais pas trop que l'on procède à des interpellations mais nous pourrions annoncer qu'on va le faire, et demander la coopération du public. Peut-être en mettre une ou deux en scène pour la télévision.

– Ça serait bien...

– Je vais en parler demain à Kennett », dit-elle. Elle se percha sur le tabouret en face de lui, croisa les jambes et joignit les mains sur son genou.

« Comment Kennett s'est-il retrouvé sur cette affaire ?

– O'Dell a fait jouer ses relations. Kennett est un des meilleurs éléments dont nous disposons pour organiser et mener ce genre de choses.

– Ils ne s'aiment pas beaucoup, O'Dell et lui.

– Non, effectivement, ils ne s'aiment pas. J'ignore au juste

pourquoi O'Dell est allé le chercher, mais je peux te dire une chose : il ne l'aurait pas fait s'il n'avait été convaincu que Kennett est capable de trouver Bekker. Là-haut, à Minneapolis, tu peux contrôler les retombées bureaucratiques parce que le département de police n'est pas grand et que tout le monde se connaît. Mais ici... Il faut absolument que nous trouvions Bekker, sinon les têtes vont tomber. Les gens commencent à en avoir marre. »

Lucas hocha la tête, réfléchit une seconde et dit : « Kennett travaille pour les Renseignements. Tu es sûre qu'il n'a rien à voir avec notre Robin des bois ? »

Lily regarda ses mains. « Au fond de moi-même, j'en suis convaincue, mais je ne pourrais pas le prouver. La personne qui dirige cette opération, quelle qu'elle soit, doit avoir une sacrée dose de charisme pour que ça marche comme ça, et un vrai talent d'organisateur, plus certaines opinions politiques. Cela correspond tout à fait à Kennett.

– Mais... ?

– Il est trop raisonnable pour ça. Il croit à... comment dire ? Au bien, peut-être. C'est l'idée que je me fais de lui, en tout cas. Nous avons certaines conversations...

– D'accord.

– Ce n'est pas à proprement parler une preuve », dit-elle, un peu crispée. La question ne lui plaisait apparemment pas, elle la remâchait pensivement.

« Je ne te demandais pas une preuve mais une opinion, dit Lucas. Et que penses-tu de O'Dell ? On a l'impression qu'il contrôle tout le monde, toi, Kennett. Moi, ou du moins le croit-il. Il a sorti Fell comme un lapin d'un chapeau.

– Je ne sais pas. Franchement, je n'en sais rien. Même la façon dont il a sorti Fell du lot, cela ressemble plus à de la magie qu'à autre chose. Si ça se trouve, nous sommes embarqués dans une quête impossible. » Elle allait poursuivre, mais la sonnette de l'entrée retentit. Elle sauta à bas de son tabouret, traversa le couloir et appuya sur le bouton de l'interphone. Une voix masculine annonça : « Bobby Rich, lieutenant.

– Je vous ouvre », dit Lily. Puis, à Lucas : « Occupe-toi de la lumière. »

Lucas éteignit les lampes et s'assit par terre en tailleur. Dans l'obscurité, il regarda Lily qui attendait près de la porte, une grande femme, plus mince qu'autrefois, avec un long cou aristocratique. *Du charisme, un vrai talent d'organisateur. Certaines opinions politiques.*

« Comment as-tu décidé O'Dell à me faire venir ? lui demanda-t-il brusquement. Était-il réticent ? Est-ce que tu as dû beaucoup insister ?

– L'idée de te faire venir ici était davantage la sienne que la

mienne, répondit-elle. Je lui avais parlé de toi et, selon lui, tu avais l'air idéal. »

Rich frappa à la porte au moment où Lucas se demandait : *Ah ! Vraiment ?*

Rich était un grand Noir athlétique, guetté par la calvitie. Ses cheveux étaient coupés si court qu'il donnait l'impression de s'être rasé le crâne. Il portait un blouson de sport à manches de cuir et un jean. Il dit « Bonjour » et se glissa dans l'appartement. Lily lui désigna un fauteuil où Lucas pourrait voir son visage et lui expliqua : « Il y a quelqu'un d'autre dans l'appartement, à la cuisine.

– Quoi ? » Rich, à peine assis, se releva à moitié et regarda dans le couloir.

« Restez assis », dit Lily d'un ton sec, en lui montrant le fauteuil du doigt.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Rich, les yeux toujours dirigés vers la cuisine.

– Nous avons un type qui est en train de se rapprocher de Robin des bois. Enfin, peut-être. Il ne veut pas que vous voyiez son visage. Il ne sait pas à qui il peut faire confiance. Si vous ne voulez pas parler en sa présence, nous pouvons nous en tenir là. Vous irez dans la chambre pendant qu'il s'en va. Et la conversation se déroulera entre vous et moi. Je voulais que vous le sachiez. »

Rich passa la langue sur sa lèvre inférieure, les mains serrées sur les bras du fauteuil. Au bout de quelques secondes, il se détendit. « Je ne vois pas comment il pourrait me faire du mal.

– Il ne peut pas, dit Lily. Pour l'essentiel, il va écouter, peut-être poser deux ou trois questions. Pourquoi ne me racontez-vous pas tout simplement ce que vous aviez dit à Walt ? Si nous avons l'un ou l'autre une question à vous poser, nous vous interrompons. »

Rich réfléchit de nouveau, scruta l'obscurité, essayant de la déchiffrer, finit par hocher la tête. « D'accord. »

Il se trouvait chez lui quand il avait reçu un coup de fil d'un ancien voleur qu'il avait arrêté deux ou trois fois, un gars nommé Lowell Jackson. Jackson essayait de rentrer dans le droit chemin en travaillant comme peintre de pancartes, et il s'en tirait bien.

« Il m'a dit qu'une de ses connaissances l'avait appelé, un gamin nommé Cornell, plus connu sous le surnom de Red. Cornell lui avait confié qu'il avait vu Jimmy King se faire descendre et que ce n'était pas le boulot d'une bande des rues. L'un des tueurs qui se trouvaient dans la voiture était un Blanc d'un certain âge, et Cornell a eu l'impression qu'il s'agissait d'un flic. Jackson m'a laissé une adresse. »

Un Blanc d'un certain âge ?

« Vous avez cherché à voir Cornell ? demanda Lily.

– Oui, et je n'ai pas pu le trouver. Alors je suis allé parler à Jackson.

– Qu'a-t-il dit ?

– Il a dit que juste après m'avoir parlé, le même jour, il a vu Cornell sur ce terrain de jeux de la 118^e – j'ai tout mis dans mon rapport...

– Continuez, dit Lily.

– Cornell s'est rendu au terrain de jeux de la 118^e et a annoncé qu'il rentrait au pays. Il quittait la ville. Personne ne sait où il est allé. Son nom de famille, c'est Reed. Cornell Reed. Il est fiché. Il se drogue, au crack. Mais il a fait quelques études. Ce n'est pas un bon à rien intégral.

– Quel âge ? demanda Lily.

– Dans les vingt-quatre, vingt-cinq.

– Originaire de New York ?

– Non. À ce qu'on dit, il serait monté du Sud, genre Atlanta. Mais ça faisait quelques années qu'il était ici. D'après Jackson, il ne parlait jamais de l'endroit d'où il venait. Il y avait quelque chose qui... clochait. Il n'en parlait pas, c'est tout. Mais quand il avait trop bu, il marmonnait des trucs à ce sujet, en geignant.

– Combien de fois a-t-il été coffré ?

– Une demi-douzaine, rien de très grave. Pour vol, des trucs piqués dans les magasins, possession de drogue, mais en petite quantité. Nous avons regardé au fichier, pour voir s'il y avait des choses sur lui, dans le passé, mais rien. Ses premières arrestations, c'était à New York, des adresses à Harlem.

– Et il a disparu.

– Pas moyen de le retrouver. On a vérifié à Atlanta, mais ils ne le connaissent pas.

– Mort ? »

Rich fronça les sourcils. « Je ne pense pas. Quand il a quitté le terrain de jeux, il portait des chaussures neuves et une grosse valise en nylon. C'est ce que disent les types de là-bas. Il s'est pointé à la 118^e pour leur dire au revoir, ils étaient assis en rond. Puis il a sauté dans un taxi et ils ne l'ont plus jamais revu.

– Vous avez mentionné tout ça dans un rapport ?

– Oui. Et on continue à le chercher. Pour parler franchement, il est à peu près tout ce que nous avons dans cette affaire.

– Qu'est-ce que vous faisiez pour Petty ? demanda alors Lucas.

– Je surveillais des gens, essentiellement. À dire vrai, ça me gênait un peu. J'essayais d'y couper. Ça ne me plaît pas trop, de surveiller des gars à nous.

– Comment avez-vous été affecté à cette affaire ? demanda Lucas.

– Je ne sais pas. Par un supérieur, j'imagine », dit Rich, plissant le front à cette idée. « Mon lieutenant m'a simplement dit de me

présenter à l'hôtel de ville pour une affectation spéciale. Il n'en savait pas plus que moi.

– Très bien », dit Lucas. Puis : « Comment Cornell a-t-il su que le type blanc n'était plus tout jeune ?

– Je ne sais pas. Si je le trouve, je lui demanderai. C'est peut-être juste parce qu'il le connaissait d'ailleurs... »

Ils parlèrent encore une demi-heure, mais Rich n'avait presque rien à dire qui ne fut déjà dans son rapport. Lily le remercia et le laissa repartir.

« Une perte de temps, dit-elle à Lucas.

– Il fallait bien essayer. Qu'est-ce que tu sais de lui, Rich ?

– Pas grand-chose, en fait.

– Il est bon détective ?

– Convenable. Compétent. Rien de spectaculaire.

– Hum. » Lucas baissa la tête et toucha sa joue blessée, songeur.

« Pourquoi ?

– C'était juste comme ça..., dit-il en relevant la tête. Tu es prête, on y va ?

– Tu veux marcher jusqu'au restaurant ?

– C'est loin ? demanda Lucas.

– Dix à quinze minutes en prenant son temps.

– On ne va pas nous tirer dessus dès qu'on franchira la porte ?

– Non. O'Dell a envoyé des gars parler aux gardiens des immeubles de la rue. Ils auront à l'œil tous les types louches qui rôdent dans le coin. »

La rue était vide, mais avant de franchir la porte de l'immeuble, Lucas jeta un coup d'œil dehors par la baie vitrée.

« Nerveux ?

– Non, j'essaie seulement de comprendre... »

Elle le regarda attentivement.

« Quoi ?

– Rien. » Il secoua la tête. Rich lui avait paru plutôt réglé.

« Allons...

– Non, vraiment, rien.

– Très bien », dit Lily, insatisfaite, le regardant du coin de l'œil.

Le Village était charmant, tranquille, bien tenu avec ses petites maisons de brique aux fenêtres garnies de jardinières fleuries, une touche de fer forgé de-ci, de-là, l'image d'ensemble déchirée de temps à autre par une vrille de concertina, une touche de fil de fer barbelé. Lucas trouva que les gens étaient différents de ceux des rues chic de Manhattan : un parfum de bohème délibérée, sandales et shorts de toile, barbes et cheveux descendant jusqu'à la taille, vieux vélos et colliers de perles de bois.

Le Manhattan Caballero était enfoui au fond d'une rue de maisons de pierre rouge, un petit établissement dont le nom et le logo étaient peints sur une vitrine, une marque de bière sur l'autre.

« Ils ont tiré de là, troisième fenêtre du deuxième étage, dit Lily, qui s'était arrêtée sur le trottoir devant la porte du Caballero, le doigt tendu.

– Pas moyen de le rater avec un viseur au laser, dit Lucas en levant les yeux vers la fenêtre et les baissant ensuite vers le trottoir. Il devait se tenir exactement ici, on peut voir les encoches. »

Accaparé par l'aspect technique et géométrique du meurtre, Lucas n'avait prêté aucune attention à Lily. En tournant les yeux vers elle, il la surprit une main sur la vitre du restaurant, comme si elle avait besoin d'un appui, et le visage blanc de cire.

« Mon Dieu, je suis désolé...

– Ça va aller, dit-elle.

– J'ai cru que tu allais t'évanouir.

– Ce que j'éprouve maintenant, c'est de la colère. Lorsque je pense à Walt, j'ai envie de tuer quelqu'un.

– À ce point-là ?

– À un tel point que je n'arrive pas à y croire. C'est comme si j'avais perdu un enfant. »

Ils hélèrent un taxi pour se rendre à l'appartement de Petty. Comme ils traversaient le pont de Brooklyn, Lily demanda : « Tu es déjà allé à Brooklyn Heights ?

– Non.

– Un endroit génial pour vivre. J'y ai songé à un moment, ça m'aurait bien plu... Seulement, tu vois, une fois que l'on a goûté au Village, on ne veut plus en sortir.

– Ça a l'air bien..., dit Lucas en regardant par la vitre au moment où ils quittaient le pont. Cette femme, dans l'immeuble de Petty...

– Logan.

– Elle dit qu'il y avait quelqu'un dans son appartement après sa mort, avant l'arrivée des flics ?

– Oui. Absolument. Elle se rappelle que, sur le moment, elle a pensé qu'il était rentré chez lui et reparti aussitôt. Elle était en train de regarder la télévision. Elle se souvient très bien de l'émission, et quelle partie de l'émission c'était. Nous avons vérifié – à cette heure-là, il était déjà mort depuis dix minutes.

– Il y en a un qui a réagi drôlement vite.

– Extrêmement vite. Qui savait nécessairement quand Walt allait tomber, à la minute près. Qui devait attendre le moment. La question, c'est comment il s'est introduit chez lui. Forcément avec la clé.

– Ce n'est pas bien compliqué, s'il s'agit d'une opération clandestine.

– C’est toi qui le dis. »

L’appartement de Petty se trouvait dans un immeuble de brique marron accroché au flanc d’une colline peu élevée, au fond d’un cul-de-sac. Un quartier pas très animé mais agréable. La porte de Marcy Logan était la première à gauche dans le hall minuscule.

« Vous êtes en retard », dit Logan retranchée derrière la chaîne de sécurité, examinant l’insigne de Lily. C’était une femme âgée, une bonne soixantaine d’années, cheveux gris et yeux assortis. « Vous m’aviez annoncé dix heures.

– Je suis désolée, mais il s’est produit quelque chose entre-temps, dit Lily. Nous avons juste besoin de vous parler une minute.

– Bon, entrez, alors. » Le ton était sec, mais Lucas eut l’impression qu’elle n’était pas fâchée d’avoir de la compagnie. « Il faut que je réchauffe le café. »

Elle avait préparé du café et des biscuits, disposés sur un plat d’argent. Elle plaça la cafetière dans le micro-ondes, s’affaira avec les tasses et les soucoupes.

« Quel joli appartement, dit Lily.

– Merci. Ils ont filmé *Moonstruck* juste en bas, vous savez. Cher était là, sur la Promenade. Je l’ai vue. »

Lorsque le café fut chaud, Logan passa le plat de biscuits sous le nez de Lucas. Il en goûta un : de l’avoine. En prit un deuxième avec une tasse de café.

« Ce n’était pas une femme, déclara Logan d’un ton définitif quand Lily lui posa la question. Les pas étaient trop lourds. Je ne l’ai pas vu, mais c’était un homme.

– Vous en êtes sûre ?

– J’entends des gens aller et venir à longueur de journée. Je sais ce genre de choses. J’ai même cru que c’était Walter qui rentrait – ça ne me serait pas venu à l’esprit si ç’avait été une femme.

– Il est monté, resté un moment et redescendu aussitôt ? demanda Lily.

– Exactement. Ça ne peut pas avoir duré plus d’une demi-heure parce que c’est la durée de mon émission, et qu’il est arrivé après le début et reparti avant la fin.

– Vous avez confié aux enquêteurs que vous aviez pensé alors qu’il ne s’agissait pas de Petty, dit Lily. Mais pas assez sérieusement pour vérifier. Qu’est-ce qui vous a fait penser que ce n’était peut-être pas lui ?

– L’homme en question, quel qu’il soit, s’est arrêté dans le hall. Comme s’il regardait la porte de mon appartement, ou écoutait, pour savoir s’il y avait quelqu’un à l’intérieur. Et puis il est monté. Walt ne s’attardait jamais. Il entrait dans le hall et montait directement. Surtout

le vendredi. C'était le jour où il prenait deux ou trois bières avant de rentrer, et il était toujours pressé... Quand il arrivait ici, il fallait... enfin, vous voyez, qu'il y aille. On entendait toujours l'eau des toilettes descendre la canalisation quelques instants après son retour. Or ce soir-là, l'homme qui est venu s'est arrêté. Et il a fait pareil en ressortant. Il s'est arrêté dans le hall. Ça me donne la chair de poule. Il avait peut-être dans l'idée d'effacer les témoins.

– Je ne pense pas qu'il y ait vraiment de danger, dit Lily, que le mot "effacer" fit sourire intérieurement.

– Pourquoi ne dites-vous rien, jeune homme ? » demanda la vieille dame à Lucas, qui en était à son sixième biscuit. Il ne pouvait pas s'arrêter.

« Trop occupé à manger des biscuits, répondit-il. Ils sont sensationnels. Vous feriez fortune si vous les vendiez.

– Oh, c'est gentil, dit-elle en souriant. Qu'est-il arrivé à votre visage ?

– J'ai été assailli dans la rue.

– N'est-ce pas typiquement New York ? Même la police...

– Comment savez-vous que cet homme est allé dans l'appartement de Petty ? demanda Lucas.

– Eh bien, je l'ai entendu entrer, et puis j'ai entendu le ding de l'ascenseur, c'est donc qu'il montait. Et une seconde après, j'ai entendu un autre ding, comme si ça venait de la cuisine. C'était donc le premier, parce que si l'ascenseur va au deuxième, je n'entends pour ainsi dire rien. Et s'il monte jusqu'au troisième, je n'entends rien du tout.

– D'accord, dit Lucas. Donc, vous l'avez entendu faire ding au premier étage.

– Oui, et les Lynn et les Gold étaient déjà rentrés, et les Schumacher étaient partis tout le week-end à Fire Island. Donc, ça ne pouvait être que Walter, et c'était à peu près l'heure à laquelle il rentrait d'habitude. Cependant, je ne l'ai pas entendu tirer la chasse d'eau. Et puis j'ai de nouveau entendu le ding de l'ascenseur au premier, et il est redescendu. Ensuite, l'homme en question a dû marquer un temps d'arrêt devant les portes du hall, parce que la porte d'entrée de l'immeuble ne s'est ouverte qu'une minute plus tard. J'aurais dû regarder, mais j'étais prise par mon émission.

– C'est parfait, dit Lucas en hochant la tête. Et ce n'était pas un visiteur pour un des autres appartements ?

– Non, dit Logan en secouant la tête. Quand les policiers sont venus et que j'ai appris ce qui était arrivé, je leur ai parlé de la personne qui était entrée, et ils ont interrogé tous les locataires là-haut. Personne n'était rentré à cette heure-là et personne n'avait reçu de visiteurs. »

Ayant terminé avec Logan, ils montèrent en ascenseur. Lily brisa les scellés de la porte de Petty. L'appartement avait été bien tenu, mais les enquêteurs avaient tout mis sens dessus dessous. Quelqu'un avait débranché le réfrigérateur, dont la porte était ouverte. Les portes des placards étaient également ouvertes et des piles de papier s'entassaient partout. Lucas s'approcha du bureau de Petty, qui était placé dans une petite alcôve, et feuilleta ses factures. Pas de carnet d'adresses.

« Pas de carnet d'adresses.

– Les gars de la criminelle doivent l'avoir. Je leur demanderai. »

Au bout de dix minutes, Lily dit : « C'est comme l'interrogatoire de Rich. Il n'y a rien ici. »

Quand ils redescendirent, M^{me} Logan vint à leur rencontre dans le hall et tendit un sac en papier brun à Lucas.

« Voici quelques biscuits.

– Merci beaucoup, dit-il. Quand je les aurai tous mangés, je reviendrai peut-être en chercher d'autres. »

La vieille dame gloussa. Lily et Lucas se mirent en quête d'un taxi.

Cornell Reed. Cornell Reed avait vu le meurtrier, un Blanc d'un certain âge, et avait reconnu en lui un policier.

Allongé sur son lit d'hôtel, Lucas repensait à tout ça. Il soupira, descendit du lit, prit son carnet d'adresses et releva le numéro de téléphone personnel de Harmon Anderson. En composant le numéro, il consulta sa montre. Il devait être minuit à Minneapolis.

Anderson était déjà couché.

« Bon Dieu, Lucas, que se passe-t-il ?

– Je suis à New York.

– Je sais, je l'ai entendu dire. J'aimerais bien y être aussi... »

Lucas l'entendit se retourner dans son lit et parler à quelqu'un dans le fond : « Lucas. » Puis il revint au téléphone : « Ma femme est là, elle te dit bonjour.

– Écoute, je suis désolé de vous avoir réveillés.

– Mais non, mais non.

– Et je ne veux pas te créer d'ennuis. Seulement, est-ce que tu pourrais faire une petite recherche pour moi sur ton ordinateur ? Je te verserai des honoraires de consultant.

– Oh, laisse tomber. De quoi as-tu besoin ?

– Je suis dans le tunnel, mon vieux. Peux-tu vérifier quelles sont les compagnies aériennes qui ont des vols au départ de New York, tous les grands aéroports y compris Newark. Et voir à partir du début du mois s'il y a eu un billet émis au nom de Cornell Reed. Ou n'importe qui ayant pour prénom Cornell, si c'est possible. Ou Red Reed. Je ne pense pas qu'il ait traversé les mers. À moins qu'il n'ait

choisi les Caraïbes. Vérifie les vols internes pour commencer, genre Atlanta, Los Angeles ou Chicago. J'ai besoin de savoir où il est allé, et qui a payé le billet, s'il est possible de retrouver ce genre de choses.

– Ça risque de prendre deux ou trois jours.

– Rappelle-moi. Et je parle sérieusement, pour les honoraires. Quelques dollars de plus...

– On verra ça plus tard.

– Rappelle-moi, mon vieux. »

Ayant raccroché, Lucas se laissa retomber sur le lit et repensa à l'entretien avec Rich. Celui-ci ignorait pourquoi il avait été intégré dans l'équipe de Petty. Lily l'ignorait également. À première vue, la seule qualification de Rich était qu'il recevrait par la suite un appel d'un voleur de sa connaissance, fournissant la seule piste de toute l'affaire. Une chance exceptionnelle, d'une espèce fort rare.

Rich disait que Cornell Reed était très accro au crack. Si c'était vrai, Reed n'aurait pas eu l'idée de prendre l'avion pour quitter New York. S'il avait eu suffisamment d'argent pour ça, il aurait plutôt dépensé l'argent en drogue et pris le car. Ou fait du stop. Ou même, il ne serait pas du tout parti. Quand on a assez de crack, on n'a besoin d'aller nulle part... Il n'aurait certainement pas été poser plusieurs centaines de dollars en espèces sur le comptoir d'une compagnie aérienne à La Guardia.

D'un autre côté, un drogué ne prendra pas un taxi pour se rendre au terminus des cars, pas quand la ligne A du métro peut l'y emmener beaucoup plus vite, et en lui laissant suffisamment de monnaie pour s'offrir un rocher ou deux. La Guardia, c'était une autre histoire. En dehors du taxi, il n'y avait pas moyen de s'y rendre facilement.

Donc, il avait peut-être pris l'avion. Et peut-être avec un billet non remboursable. Ce qui ressemblait fort à un billet émis par le gouvernement.

Ou la police.

Et puis il y avait l'histoire de M^{me} Logan.

Tout cela était extrêmement intéressant. Intéressant et troublant. Lily ne s'en était-elle pas rendu compte ? Ou bien espérait-elle que Lucas n'y verrait que du feu ?

Chapitre 12

Trente doses d'amphétamines, deux jours. Bekker n'avait pas dormi depuis une éternité. Il était emporté par les substances chimiques comme une feuille par le cours de la rivière, le flux du temps et de la pensée flottant autour de lui. Il évitait la femme dont les yeux le guettaient. Elle le terrifiait. Mais les substances avaient fini par avoir raison d'elle au bout de deux jours, et elle relâchait son emprise.

Seulement, d'autres choses étaient en train de se produire.

Le deuxième jour, en fin d'après-midi, les cafards arrivèrent. Il les sentait qui envahissaient ses veines centimètre par centimètre, des cohortes de cafards dans toutes ses veines, une de l'avant-bras en particulier. Il les sentait, petits monticules qui avançaient en crissant, exécutant leur besogne infecte.

Qui le mangeaient. Mangeaient ses cellules sanguines. Il se rappelait comment, enfant, il détruisait des fourmilières d'un coup de pied et regardait les fourmis courir vers un abri, des œufs blancs entre leurs mâchoires. C'était cette image qui lui venait maintenant : des fourmis qui couraient, serrant des cellules sanguines dans leurs mâchoires. Des milliers de fourmis, courant dans ses veines. S'il pouvait les libérer...

Une voix retentit dans sa tête : *Non, non, non, c'est une hallucination, non, non, non...*

Il se leva et sentit une douleur traverser ses genoux et ses pieds. Il avait marché inlassablement dans le sous-sol, de long en large, couvrant des kilomètres. Combien, au juste ? Quelques cellules flottant dans son cerveau effectuèrent le calcul : disons cinq mille aller et retour, six mètres zéro quatre-vingt seize à chaque fois, soixante virgule neuf six kilomètres. Soixante virgule neuf six neuf six neuf six neuf six...

Il était pris au piège de la boucle de chiffres, captivé par son déroulement à l'infini, une boucle qui durerait plus longtemps que le soleil, plus longtemps que l'univers, qui continuerait jusqu'à... quoi ?

Il se secoua pour sortir de la boucle, sentit les cafards qui grondaient dans ses veines, emmena son avant-bras dans la salle de bains, alluma, chercha les bosses, là où les cafards trottaient...

Une voix : *fourmillement*.

Il la repoussa. Il fallait les sortir de là, appuyer dessus pour les libérer d'une manière ou d'une autre. Il alla dans la salle d'opération,

s'approcha du plateau d'instruments, trouva un scalpel, les libéra...

Il se mit à marcher, les cafards refluant peu à peu, fit les cent pas – mais d'où venait cette odeur ? Si nette, avec un relent de cuivre, comme la mer. Du sang ?

Il baissa les yeux sur son corps. Du sang coulait de son bras. Pas en grande quantité, cela ralentissait d'ailleurs, mais sa main et son bras donnaient l'impression d'avoir été lacérés. Du sang avait éclaboussé le sol là où il avait marché, dessinant une ligne ovale le long de son parcours, comme si quelqu'un avait balancé à bout de bras un poulet décapité.

La voix, à nouveau : *stéréotypie*.

Quoi ? Il regarda son bras et un cafard fila le long de sa veine. Comme Charlie Victor sur la piste Ho-Chi-Minh, comme Charlie Victor à l'hôtel Oscar, Hôtel Charlie Inde Mike Novembre Lima Tango Romeo...

Une autre boucle – d'où venait-elle, celle-là ? Du Vietnam ? Il se secoua pour en sortir. Les cafards attendaient en cohortes alignées.

Un médicament. Il alla à l'armoire à pharmacie, trouva une demi-douzaine de comprimés. Seulement. Il en avala un, puis un autre. Et un troisième.

Il décrocha le téléphone, lutta contre lui-même, raccrocha. Ne jamais téléphoner d'ici, pas à un dealer. Les flics mettaient les dealers sur écoutes, plaçaient des mouchards... Il regarda son bras, le sang coagulé, visqueux...

Se calma. Se lava. S'habilla. Appliqua un pansement sur la coupure de son bras. Coupure ? Comment cela avait-il pu... ?

Il perdit le fil de sa pensée et se concentra sur son reflet dans le miroir, s'apprêtant à affronter son public, le *besoin* toujours pressant, regardant par-dessus son épaule. Le *besoin* faisait surgir sa personnalité d'extérieur. Modifiait sa voix. Changeait ses manières. Lorsqu'il fut habillé, il alla au coin de la rue, jusqu'à la cabine téléphonique.

« Oui ? » Une voix féminine.

« Puis-je parler au Dr West ? »

Whitechurch arriva une seconde après.

« Faut qu'on parle, nom de Dieu. Tout de suite. Les flics sont venus et ils recherchent votre copain – enfin, celui à qui vous avez vendu cette saleté, le matériel de monitoring.

– Quoi ?

– Le type à qui vous l'avez vendu, insista Whitechurch. C'est ce tueur cinglé, Bekker. Bon Dieu de bon Dieu, les flics ne me lâchaient pas.

– Des flics de New York ?

– Ouais, une salope et un connard de Minneapolis qui a l'air

vraiment mauvais.

– Ils surveillent votre téléphone ?

– Ceci n'est pas mon téléphone, ne vous inquiétez pas. Occupez-vous seulement de ce mec qui a acheté le matos...

– Je vais faire le nécessaire », couina Bekker. L'effort le fit souffrir.
« Mais j'aurais besoin de produits...

– Bon Dieu...

– En grande quantité.

– Combien ?

– Combien en avez-vous ? »

Il y eut un moment de silence, puis Whitechurch demanda : « Vous n'êtes pas avec ce cinglé de Bekker, n'est-ce pas ?

– Ce n'était pas Bekker. Je l'ai vendu à un lycéen de Staten Island. Il s'en sert pour son mémoire scientifique. »

Cela cliqua dans l'esprit de Whitechurch : un prof...

Whitechurch avait décidé de prendre un peu de vacances à Miami et un supplément d'argent serait bienvenu.

« Je pourrais vous procurer deux cents croix, trente P.C.P. et dix coke, si vous avez les moyens.

– J'ai les moyens.

– Dans vingt minutes ?

– Mon... Laissez-moi le temps d'arriver. » Lui laisser croire que Bekker se terrait à Staten Island. « Il me faut une heure ou deux.

– Dans deux heures ? D'accord, va pour deux. Je vous retrouve à neuf heures à l'endroit habituel. »

Bekker laissa la Volkswagen dans un parking d'entreprise de la Première Avenue. La rampe d'accès était ouverte au public de dix-huit heures à minuit. Il adressa un signe de tête au gardien dans sa guérite et monta jusqu'au dernier niveau. Il lui était déjà arrivé de surveiller Whitechurch. Il était convaincu des vertus de la précaution et savait que les revendeurs de drogue dénonçaient régulièrement leurs amis et leurs clients à la police. Il avait beaucoup appris en prison. Une autre facette de la vie.

Whitechurch tenait énormément à la ponctualité. « Comme ça, je ne garde la marchandise sur moi, dans la rue, que pendant une minute. C'est moins risqué, vous voyez ? »

D'habitude, Whitechurch était en train de sortir de l'hôpital ou déjà engagé sur le trottoir, vers l'arrêt d'autobus, au moment où Bekker arrivait. Un jour, Bekker était venu en avance et l'avait observé depuis la rampe du parking. Whitechurch était sorti, avait marché jusqu'au banc de l'arrêt d'autobus, avait attendu deux ou trois minutes et était retourné à l'hôpital, empruntant la même porte qu'à l'aller. Bekker avait appelé pour s'excuser et était venu prendre livraison quelques minutes

plus tard.

Bekker descendit à pied jusqu'au premier niveau, passa devant la caisse, et suivit la rue jusqu'à un passage ressemblant à une ruelle qui menait au service des urgences. La nuit tombait, les réverbères commençaient à s'allumer. Comme il était en avance, il ralentit l'allure. Il y avait beaucoup de monde dans le coin. Ce n'était pas bon. Il tourna dans la ruelle qui débouchait sur les urgences, avança jusqu'à la porte par laquelle Whitechurch sortait habituellement. Tira sur la poignée. Fermée. Consulta sa montre. Encore deux minutes d'avance. Whitechurch allait apparaître d'une seconde à l'autre.

Il avait pris un P.C.P. avant de venir, prélevé sur sa réserve de secours. C'était vraiment fort. Libérait sa puissance...

Il avait le derringer en main.

La porte s'ouvrit et Whitechurch sortit. Il sursauta, surpris, en voyant Bekker.

« Qu'est-ce que... ? »

– Il faut que nous parlions, chuchota Bekker. C'est plus compliqué que je ne croyais... »

Il aperçut, dans le dos de Whitechurch, un couloir aux murs carrelés, vide.

« Rentrons, juste quelques minutes. Je me sens contraint de vous parler de ça. »

Whitechurch hocha la tête et pivota, ouvrant la route.

« Vous avez apporté l'argent ? »

– Oui. » Il tendit l'enveloppe, Whitechurch la saisit. « Vous avez la marchandise ? »

– Oui. » Whitechurch se retourna quand la porte coupe-feu en métal se referma derrière eux. La lumière du couloir était faible, mais d'un bleu fluo intolérable.

Whitechurch tenait une pochette en plastique à la main. Il ébaucha un pas vers Bekker et dit : « Vous êtes... » Il s'arrêta net, ravala sa salive et se mit à reculer.

« Le tueur cinglé, dit Bekker en souriant. C'est exactement comme dans *I've Got a Secret*. Vous vous rappelez l'émission ? Avec Gary Moore, je crois. »

La tête de Whitechurch pivota comme une girouette, cherchant une issue, puis se retourna vers Bekker alors que son corps, déjà en mouvement, amorçait sa fuite.

« Écoutez, dit-il par-dessus son épaule.

– Non. » Bekker leva son arme, visa le large dos de Whitechurch. Celui-ci cria « Pas question », et Bekker lui logea une balle dans la colonne vertébrale, entre les omoplates. La détonation fit un bruit d'enfer. Whitechurch fut projeté en avant, essaya de se rattraper au carrelage glissant des murs, rebondit et se retourna. Bekker, à moins

d'un mètre, ajusta son tir.

« Pas question... »

Bekker appuya une deuxième fois sur la détente, visant le front. Puis il fourra dare-dare l'arme dans sa poche, en sortit un scalpel, se pencha, bousilla les yeux du mort. Bon.

Au fond, dans le hall, une porte s'ouvrit bruyamment. « Hé ! » Quelqu'un criait.

Bekker parcourut le couloir du regard : vide. Il empoigna la pochette remplie de pilules, se redressa, pensa à l'argent, vit les billets que le corps de Whitechurch recouvrait partiellement. Là-bas, dans le hall, la porte claqua de nouveau et Bekker arracha l'enveloppe d'un coup sec. Le papier se déchira mais il réussit à récupérer l'essentiel. Seuls un billet ou deux étaient restés coincés sous le corps.

« Hé ! » Il se retourna en franchissant la porte mais il n'y avait rien dans le couloir, seulement le son de la voix. Une fois dehors, il se ressaisit et hâta le pas mais sans courir, longea la ruelle, tourna à gauche sur le trottoir et prit la direction du parking. Il entra, se dirigea vers l'escalier, entendit des pas dans son dos, se retourna à moitié.

Une jeune femme se dépêchait derrière lui. Il commença à graver les marches. Elle l'avait presque rattrapé, quelques marches de retard seulement. « Attendez... » Hors d'haleine. « Je déteste aller là-dedans toute seule. S'il y avait quelqu'un... vous savez.

– Oui. »

La femme avait peur d'être attaquée. Il n'y avait qu'un seul accès à la rampe, mais n'importe qui pouvait sauter par-dessus les murets. À en juger par les graffiti dessinés à la bombe sur les murs de ciment, plusieurs personnes y étaient parvenues.

« Seigneur, quelle journée, dit la femme. Je déteste travailler quand il fait si beau dehors, je ne vois rien d'autre que des écrans d'ordinateur. »

Bekker hocha la tête une deuxième fois, ne voulant pas risquer d'être trahi par sa voix. S'il avait eu le temps, il aurait pu la prendre. Elle aurait été parfaite : jeune, apparemment intelligente. Naturellement observatrice. Peut-être même aurait-elle apprécié le privilège qui lui était offert. Il pourrait la prendre maintenant, se dit-il. La frapper à la tête...

Derrière elle, il serra la main, son poing se ferma. Il se dit, *ou bien le revolver, je pourrais me servir du revolver*. Il sentit le poids de l'arme dans sa poche. Il était vide, mais représentait une menace.

Mais s'il la blessait, la frappait, devait se battre avec elle, si elle devenait un spécimen moins que parfait... ses résultats pourraient être mis en cause. Les gens l'attendaient au tournant, des gens qui le haïssaient, qui étaient capables de n'importe quoi pour que l'on doute de ses résultats. Il recula d'un pas, son cœur martelant sa poitrine.

« Au revoir », dit-elle quand ils se trouvèrent à un demi-niveau en dessous de sa propre voiture. Elle balaya l'espace vide du regard avant de sortir de la cabine. « Il n'y a personne... Ça a l'air idiot, n'est-ce pas ? »

Il pourrait, mais... non, il fallait attendre. Ne pas improviser. *Rappelle-toi, la dernière fois... Doucement, doucement, il y en a des milliers comme elle.*

Bekker leva la main et courut le risque : « Au revoir », répondit-il en retenant sa voix.

Il fallait qu'il en attrape une. Il le fallait absolument. Il n'avait pas senti, jusqu'à l'instant où la femme monta en voiture et verrouilla ses portes de l'intérieur, à quel point le besoin était pressant.

Il roula jusqu'en bas de la rampe, sortit dans la rue. Il régnait une certaine agitation dans la ruelle menant aux urgences, mais il ne s'arrêta pas pour regarder. Au contraire, il rentra directement chez lui, extrêmement agité, et sortit du placard la sacoche qui contenait son matériel : pistolet Cap-Stun, cartouche d'anesthésiant et masque. Il actionna le pistolet une fois, vérifia le niveau de remplissage. Parfait. Et plongea la main dans le sac qu'il avait pris à Whitechurch, juste pour goûter. Il coinça l'un des P.C.P. entre ses dents avec l'idée d'en prendre une moitié, mais une moitié ne servirait à rien, et il l'avala entièrement, attendant que la puissance se développe.

Faisant les cent pas, réfléchissant : *Infrarouge. Ultraviolet. Découverte capitale.*

Il connaissait un bar...

Plus tard. Il vit la femme sortir furtivement par la porte de service du bar, s'appuyer contre le mur de brique et allumer une cigarette avec ce qui ressemblait à un Zippo démodé. Peu d'hommes dans les parages, un tas de femmes qui vont et qui viennent, seules pour beaucoup d'entre elles. Des cibles faciles.

La femme était adossée au mur extérieur, vêtue d'un jean, d'un T-shirt sans manches et d'une large ceinture de cuir. Elle avait des cheveux noirs, coupés court, et des anneaux dorés aux oreilles.

Bekker s'approcha, prenant soin de contourner la Volkswagen comme si elle ne lui appartenait pas. Pas trop d'agressivité dans l'attitude. Le Cap-Stun dans une main, le flacon d'anesthésiant sous le bras, l'autre main sur le masque.

« Quelle belle nuit », dit-il à la femme.

Elle sourit.

Vous êtes plutôt chouette », répondit-elle. Bekker lui sourit et s'arrêta près du capot de la Volkswagen.

Viens au palais de dame tartine, petite fille...

Chapitre 13

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda Lily.

Kennett se tourna vers elle et passa un bras sous sa tête.

« J'ai le sentiment d'être un invalide quand nous faisons ça. Je veux dire, seulement ça. »

Le lit double épousait la forme d'un triangle, rencogné dans la proue du bateau. Kennett était allongé sur le côté. Il tendit la main vers elle dans la pénombre et, du bout de l'index, effleura son front à la racine des cheveux, descendit le long du nez, parcourut les lèvres avec douceur, passa entre les seins, remonta pour pianoter tout doucement sur chaque aréole, puis redescendit vers son sexe, franchissant la hanche et longeant l'intérieur de sa cuisse jusqu'au genou. Elle était encore chaude, couverte de sueur.

« Nous ne sommes pas... obligés de le faire, dit-elle.

– Peut-être pas toi, mais moi, si, grommela Kennett. Si je ne faisais plus l'amour, j'aurais l'impression d'être un légume.

– Tu veux toujours être sur moi », dit-elle en feignant le ton de la plaisanterie. Voyant qu'il ne répondait pas, elle ajouta : « Tu devrais écouter Fermut.

– Ces connards de toubibs... » Fermut, le cardiologue, avait accepté avec réticence qu'il reprenne une vie sexuelle normale « à condition que votre partenaire fasse tous les efforts ».

« Écoute-le, insista Lily d'une voix douce. Il essaie de te sauver la vie, idiot.

– Ouais. » Kennett détourna la tête, se gratta la poitrine.

« Tu veux une cigarette, c'est ça ?

– Non, ce n'est pas ça. Je pensais seulement... ce ne sont pas les médecins. C'est moi. Quand je suis excité et que mon cœur se met à battre, je commence à l'écouter...

– Dans ce cas, tu devrais arrêter. Ne serait-ce que pour quelques semaines...

– Non, ce serait pire. C'est juste que... Sacrebleu, je voudrais qu'une chose, une seule bon Dieu de chose, soit simple dans ce monde. Juste une chose. Il faut que je baise, mais si je baise, je ne peux pas m'empêcher de penser à mon cœur et ça risque de tout gâcher. Et puis, avec toi qui es tout le temps sur moi, et moi, simplement allongé comme un mort qui bande, je commence à me demander, comment est-ce pour elle ? Cela doit ressembler à de la

nécrophilie, de coucher avec moi.

– Richard, espèce d'idiot.

– Mon Dieu, que je suis content de t'avoir rencontrée..., dit-il au bout de quelques secondes. Je n'arrivais pas à croire que tu puisses être là, à travailler pour O'Dell. Je ne cessais de me dire, ce n'est pas possible qu'elle travaille simplement pour lui, pas une femme comme elle. Il doit nécessairement y avoir autre chose.

– Oh, non... ! » Lily gloussa, un drôle de son rauque, plutôt agréable.

« Désolé, dit Kennett en recommençant à la caresser. Je me demande comment il fait pour baiser, O'Dell. Il prend l'avion pour Las Vegas et se tape deux ou trois grosses en même temps ? Je serais curieux de savoir quand il a vu sa queue pour la dernière fois. Il est tellement énorme qu'il ne doit même plus pouvoir l'attraper...

– Écoute... » dit Lily, réprobatrice, mais elle gloussa de nouveau, une grande femme qui gloussait, et cela déclencha le rire de Kennett. Ensuite :

« Évidemment, cela a dû être différent avec Davenport. »

Lily coupa sèchement :

« Tais-toi. Je refuse d'en entendre davantage.

– Il doit être monté comme un ours.

– Tu tiens à ce que je te morde ?

– Est-ce une proposition honnête ?

– Dick...

– Écoute, je ne suis pas jaloux. Enfin, un tout petit peu. Mais honnêtement, j'aime bien ce type. Toute cette histoire de le faire venir pour danser avec la presse, c'est plutôt bizarre et pourtant ça marche. Tu crois qu'il finira par sauter Barbara Fell ?

– Je n'en sais rien, répondit-elle froidement.

– Il a plutôt l'air du genre à draguer, risqua-t-il.

– Tiens, voilà la poêle qui se moque du chaudron.

– Hé, je n'ai pas dit que c'était mal. Je me posais simplement des questions sur lui et Fell. C'est la carpe et le lapin.

– Elle est plutôt sexy.

– Sans doute, si on aime ce genre-là. Elle me fait penser à une dingue de moto qui serait tombée un peu trop souvent de sa Harley. Pourquoi les as-tu associés ? Une pulsion de ton inconscient te poussant à enterrer ton passé sexuel ?

– Non, non. Il nous fallait simplement quelqu'un qui connaissait bien les fourgues du centre de Manhattan.

– Oui, mais Davenport est censé jouer les porte-parole.

– Ce n'est jamais un porte-parole, même quand il parle. Ce type a plus de tours que toi dans son sac, et pourtant, tu es le plus retors, le plus rapide...

– Le plus roublard...

– Le plus sournois des salopards de notre police. D'ailleurs, il fallait bien qu'il fasse quelque chose pour décider les médias à lui parler.

– Admettons. » Les doigts de Kennett reprirent leur cheminement le long de la cuisse de Lily, dont la peau douce s'était rafraîchie, une fois la transpiration évaporée. « Il va falloir attraper un drap pour se couvrir, ou alors on va devoir trouver un moyen de réchauffer ce lit à nouveau. »

Lily lui saisit le sexe et dit : « Oh, mon Dieu, tu es sûr ? Dick... »

Il s'enroula autour d'elle, l'enveloppa d'un bras, la serra tout contre lui.

« C'est exactement le mot qui convient, Dick⁽⁸⁾...

– Sois un peu sérieux.

– D'accord. Écoute-moi bien : j'ai réellement besoin de toi, c'est ce qui maintient mon cœur en activité. »

Beaucoup plus tard, pendant qu'il dormait, elle pensa : « *Ils parviennent tous à vous culpabiliser ; c'est ce qu'ils réussissent le mieux...* »

Chapitre 14

La sonnerie du téléphone retentit vraiment tôt. Lucas s'arracha aux couvertures, et, posant les pieds par terre, resta assis deux secondes avant de décrocher.

« Oui ? »

– Comment va la tête ? » Kennett avait l'air parfaitement réveillé et presque joyeux.

« Mieux », répondit Lucas. Il avait du mal à se concentrer. Remarquant que le soleil tapait dans le bas du store, il demanda : « Quelle heure est-il ? »

– Sept heures du matin.

– Nom d'un chien, mon vieux, je ne me lève jamais à sept heures. » Son visage le faisait de nouveau souffrir et en se retournant vers le lit il aperçut une tache de sang sur l'oreiller.

« Allons, c'est une magnifique journée mais il va faire chaud, annonça Kennett d'un ton enjoué.

– Merci bien. Si vous n'aviez pas appelé, j'aurais été obligé de regarder par la fenêtre... » *Que se passe-t-il donc ?*

« Je crois savoir qu'hier à Bellevue, Fell et vous avez parlé à un dénommé Whitechurch ? »

– Oui, alors ?

– Bekker l'a liquidé hier soir.

– Quoi ? » Lucas se leva d'un bond, cherchant à comprendre.

« Il lui a tiré dessus, dans un couloir. Et il a découpé les yeux. Les gars de la morgue ont dit que ça devait être Bekker, parce que c'était trop bien fait pour être l'œuvre d'un émule. Et comme vous lui aviez parlé de Bekker, ça ne peut vraiment pas être une coïncidence. Quand ils m'ont appelé il y a deux ou trois heures, j'ai envoyé Carter à l'hôpital. Quelqu'un a fini par se rappeler que des flics étaient venus parler à Whitechurch hier... »

– Bon Dieu, dit Lucas. Il y avait quelque chose qui clochait chez Whitechurch, nous le sentions. Nous savions qu'il nous racontait des cragues.

– Comment étiez-vous remontés jusqu'à lui ?

– Par un fourgue, dit Lucas. Du côté de Lower East Side.

– Smith ?

– Non, moins important que ça. Une femme nommée Arnold. On va retourner lui parler. Cela dit, je ne crois pas qu'elle ait eu grand-

chose à voir avec Whitechurch en dehors de réceptionner quelques-uns de ses colis de temps à autre. Mais qu'est-ce que Bekker était allé faire avec Whitechurch, cette fois ? Encore du matériel ?

– Whitechurch vendait de la drogue, dit Kennett.

– Ah. Vraiment ?

– Oui, nous en avons eu confirmation dans plusieurs endroits. Et je parierais que c'est de là aussi que venait l'halothane.

– Les téléphones ?

– On a obtenu un référé, et les gens de la compagnie du téléphone sont à cette heure en train de passer leurs ordinateurs au crible. Ils vont retracer tous les appels reçus par Whitechurch depuis deux mois, chez lui et à son bureau, et vérifier leur provenance.

– Ça devrait faire l'affaire, dit Lucas. Fell a un beeper. Si vous le trouvez, appelez-nous. J'aimerais bien assister au dénouement de cette histoire.

– Hum, ça ne va pas être si facile, dit Kennett.

– D'accord. Eh bien, je vais aller chercher Fell et nous retournerons voir cette receleuse. Mais bon Dieu, pourquoi est-ce que Whitechurch l'aurait protégé ? C'est quelque chose qui mérite réflexion. »

Lucas appela Fell et lui raconta ce qui s'était passé.

« On a fait une bourde ? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

– Non. Nous avons à peine touché ce type – il n'y avait aucun moyen de savoir. Mais les gars de Kennett recherchent tout ce qu'ils peuvent sur lui, maintenant. Ils vont retrouver tous les gens qui le connaissaient. Il faut que nous retournions voir cette femme, comment s'appelait-elle, déjà, la fourgue ?

– Arnold. Rose.

– Bon. Où en es-tu, toi ? Tu es prête ?

– Ouais, je suis assise dans mon lit, le cul à l'air, à moitié endormie.

– Bon Dieu, si tu avais un croissant chaud et une tasse de café, jeappliquerais tout de suite », dit Lucas. La photo de Fell nue en compagnie de l'autre flic lui jaillit à l'esprit.

« Va te faire foutre, Davenport, dit Fell en riant. Si tu es prêt, pourquoi tu ne prends pas un taxi ? Je serai à la porte de mon immeuble quand tu arriveras.

– Non, c'est toi qui viens me chercher, dit Lucas. Je suis à peine réveillé et il faut que je me rase. » Il effleura sa joue râpeuse.

« Alors, tiens-toi prêt. »

Fell arriva vêtue d'une robe de coton noir imprimé de petites fleurs comme en portaient les femmes de Moline, dans l'Illinois, escarpins noirs et collant.

« Nom d'un chien, tu es superbe », dit Lucas en montant derrière

elle dans la voiture.

Elle rougit et demanda : « On va juste débarquer chez Arnold ?

– Je n'ai pas le droit de te dire que tu es superbe ?

– Écoute, laisse tomber, veux-tu, Davenport ?

– Comme tu voudras... » Mais entre ses dents, il ajouta :
« Poulette.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

– Rien », répondit Lucas d'un air innocent.

Elle ferma un œil et conclut : « Tu dépasses les bornes, mon vieux. »

Arnold n'en menait pas large. « Peut-être qu'il s'est fait descendre parce qu'il vous avait parlé, dit-elle en mordillant ses grosses lèvres.

– Non. Il est mort parce qu'il a appelé cet enfoiré de Bekker, qu'il protégeait, pour lui dire que nous étions venus l'interroger. Bekker me connaît, expliqua Lucas, il n'a voulu prendre aucun risque.

– Alors, qu'est-ce que vous me voulez ? Je vous ai déjà tout dit.

– Comment entriez-vous en contact avec Whitechurch quand vous en aviez besoin ? demanda Lucas.

– J'en avais jamais besoin. Quand il avait quelque chose de bien, il me l'apportait. Sinon – merde, je donne pas dans le matériel d'hôpital. Je prends des trucs faciles à revendre, pas chers. Costumes, cravates, téléphones. Je saurais pas quoi en faire, du matériel d'hôpital. »

Fell lui braqua un index sous le nez : « Vous avez réceptionné Simpson-McCall, quoi, il y a deux mois ? »

Arnold détourna les yeux. « Je sais pas de quoi vous parlez. »

Fell l'observa un instant, puis se tourna vers Lucas. « Un grossiste qui s'installait dans un nouveau local, un de ces déménagements qu'on boucle en un week-end. Des allées et venues de camions pendant toute la nuit, chargés de classeurs, d'ordinateurs, de téléphones, de meubles. Le seul problème, c'est que certains des camions n'avaient pas été loués par le courtier mais par des salauds qui les ont amenés aux docks de chargement. Ensuite, ils se sont évaporés dans la nature... l'un d'entre eux a emballé six cents téléphones beiges à touches, flambant neufs. Un autre, cinquante compatibles I.B.M. Northgate, encore dans leurs cartons d'origine.

– Vraiment ? dit Arnold, plutôt mal à l'aise. Des ordinateurs ? »

Fell hocha la tête et Lucas se tourna vers Arnold.

« Si vous aviez absolument eu besoin de contacter Whitechurch, qu'est-ce que vous auriez fait ? »

Arnold haussa les épaules. « Je l'aurais appelé à l'hôpital. Ce n'était pas un mystère qu'il travaillait là. Mais seulement la nuit.

– Il avait un numéro spécial ?

– Je sais pas, je lui ai jamais téléphoné.

– Est-ce que... »

Le beeper de Fell se mit à sonner. Elle le sortit de son sac, jeta un coup d'œil à l'écran. « Où est le téléphone ? » demanda-t-elle à Arnold, puis, s'adressant à Lucas : « Je parie qu'ils le tiennent.

– Là, au bout du comptoir, en dessous... », dit Arnold, tendant le doigt.

Pendant que Fell enfonce les touches, Lucas revint à l'attaque.

« Est-ce qu'il travaillait avec quelqu'un ?

– Écoute, mec, je lui achetais des téléphones, quatre dollars pièce, dit Arnold, à bout de patience. Des boîtes de crayons et de stylos. Des blocs-notes. Des rames de papier à photocopie. Des produits de nettoyage. Un jour, il s'est pointé avec deux cents flacons de ERA, vous savez, le savon pour faire la lessive. Je sais pas où il s'était procuré ça, je lui ai pas demandé. Voilà ce que je sais de lui. »

– Oui ? C'est Fell. Vous avez appelé ? » dit Fell au téléphone. Puis, baissant le ton : « Bon Dieu. C'est quoi, l'adresse ? Hein ? D'accord. » Elle raccrocha et regarda Lucas. « Bekker a encore frappé, une femme. C'est à dix minutes d'ici à pied.

– Vous avez entendu ? dit Lucas à Arnold en agitant l'index. Réfléchissez à Whitechurch. Si quoi que ce soit vous passe par la tête, appelez-nous. N'importe quoi.

– Mec, y a rien... »

Mais Fell et Lucas étaient déjà dans la rue.

Le corps se trouvait dans une ruelle en cul-de-sac qui débouchait sur Prince Street. Des policiers en tenue bloquaient l'entrée de l'impasse, refoulant les badauds. Fell et Lucas produisirent leur insigne et passèrent le barrage. Kennett était déjà là avec deux autres policiers en civil, penchés au-dessus d'un puits de lumière. Il se cramponnait tellement fort à la rambarde qui encerclait le trou que les jointures de ses mains étaient blanches.

« Quel putain de maniaque », dit-il en voyant Lucas et Fell approcher. Les techniciens des premières constatations avaient fait glisser une échelle au fond du puits. Lucas se pencha pardessus la rambarde et vit tout en bas le corps d'une petite femme, nue, ratatinée comme une poupée, sur lequel les techniciens s'affairaient.

« Aucun doute, c'est Bekker ? demanda Lucas.

– Non, aucun. Mais cette fois, c'est différent. Ça n'a pas l'air scientifique. Elle a été drôlement lacérée, comme si... Je me demande. On dirait qu'il s'est amusé.

– Les yeux ?

– Oui, les yeux ont été découpés, et le toubib dit que c'est bien sa manière. Les paupières ont été détachées avec une précision

chirurgicale. Ce fils de pute a un style bien à lui.

– Ça fait combien de temps qu'elle est là ? demanda Fell.

– Pas bien longtemps. Quelques heures à tout casser. Ça a dû se passer tôt ce matin, avant l'aube.

– On l'a identifiée ? demanda Lucas.

– Non. » Kennett regarda Fell qui était en train d'allumer une Lucky. « Je pourrais en piquer une, je... ?

– Non. » Fell secoua la tête en évitant de croiser son regard.

« Merde », dit Kennett. Il plongea une main dans la poche de sa veste, inséra deux doigts de l'autre entre les boutons de sa chemise à la hauteur du cœur. Se ressaisissant, il les retira, regarda sa main et la plongea dans son autre poche. « J'en ai marre des gens qui me veulent du bien.

– On a trouvé quelque chose à Bellevue, côté téléphones ? » demanda Lucas tout en regardant les techniciens qui s'apprêtaient à emballer le corps de la femme. Kennett plissa le front. « Écoutez-moi ça, Davenport. On a affaire à un type qui vendait de la drogue et pourtant, il ne recevait pas d'appels. Je veux dire, presque rien. Le mois dernier, il n'a reçu que six coups de téléphone à son appartement. Il y avait un appareil, à l'entretien. Il aurait pu s'en servir, mais il ne le faisait presque jamais. C'est du moins ce que raconte son chef.

– Il portait peut-être un beeper ? Ou un portable ? demanda Fell.

– En tout cas, on ne l'a pas trouvé.

– Écoutez, ça ne tient pas debout, dit calmement Lucas. Il dealait, d'accord ? On en est bien sûrs ?

– Ouais.

– Donc il se servait d'un téléphone. Il nous reste juste à le trouver...

– Les gars de Carter sont en train d'interroger tout le monde à Bellevue en ce moment. Vous pouvez peut-être y assister un moment ? » proposa Kennett. Il regarda Fell. « Vous êtes les seuls qui aient mis la main sur quelque chose. »

Au fond du puits, les techniciens des premières constatations roulaient le corps. La tête de la femme bascula et les grandes cavités blanches qui avaient abrité ses yeux se levèrent vers eux.

« Ah, merde », dit Fell, prise d'une nausée. Elle se détourna, se pencha sur les graviers de la ruelle. Un filet de salive s'écoula de sa bouche.

« Ça va ? » lui demanda Lucas en lui posant la main sur le dos.

« Oui, dit-elle, se redressant. Excusez-moi, mais ça m'a prise tout à coup, ces yeux... »

Cinq minutes plus tard, le corps était sorti du trou. L'équipe chargée de l'enlèvement l'avait enveloppé dans une couverture mais

Kennett demanda qu'on l'écarte. « Je veux regarder, dit-il posément. Bon sang, j'aurais bien aimé pouvoir descendre là-dedans... »

Kennett et Lucas s'accroupirent près du brancard pliable alors qu'on soulevait la couverture. Le visage de la femme était de marbre, d'un blanc opaque, et la souffrance, la peur qui avaient accompagné sa mort y étaient encore gravées. Le bâillon était semblable aux précédents, découpé dans du caoutchouc dur, maintenu en place par du fil de fer serré autour de l'oreille.

« Une clé anglaise, dit Kennett, l'esprit ailleurs.

– Il les traite comme... du bois de coupe, dit Lucas, cherchant l'image adéquate.

– Ou des cobayes de laboratoire, dit Kennett.

– Quelle ordure. » Lucas se pencha sur le côté, faillit tomber, se rattrapa de la main et s'agenouilla tout près du corps, le visage à quelques centimètres de l'oreille gauche. Il regarda un des techniciens et demanda : « Vous pouvez la rouler un peu sur la gauche, s'il vous plaît ? » Il sortit un stylo de sa poche de poitrine et dit à Kennett : « Regardez ici. »

Kennett s'agenouilla près de lui et Fell vint s'accroupir derrière eux. Les autres détectives se rapprochèrent. De la pointe du stylo, Lucas désigna deux marques ovales sur le cou de la morte.

« Vous avez déjà vu quelque chose de ce genre ? » demanda Lucas.

Kennett secoua la tête. « Ça ressemble à une brûlure, dit-il. On dirait une vilaine morsure de serpent.

– Pas tout à fait. Cela ressemble à la brûlure de ces gadgets d'autodéfense qui produisent comme un électrochoc, les pistolets Cap-Stun. La police de St. Paul en est équipée. J'ai assisté à une démonstration. En maintenant l'orifice de l'arme sur la peau nue pendant plus d'une ou deux secondes, on obtient ce genre de blessure.

– C'est donc pour ça qu'elles ne se débattent pas », dit Fell en le regardant. Lucas hocha la tête. « D'abord, il les immobilise en leur envoyant une décharge. Dans ce cas, on s'affaisse, comme ça. Et puis il envoie le gaz.

– Il ne doit pas exister des masses d'endroits où l'on vend ces trucs-là, dit Kennett.

– Dans les magasins de fournitures pour la police, normalement, mais j'en ai également vu dans les catalogues de ventes d'armes par correspondance », dit Lucas.

Kennett se redressa, se frotta les mains pour se débarrasser du gravier de la ruelle et releva la tête comme s'il regardait le ciel.

« S'il vous plaît, mon Dieu, faites que je trouve un bon de commande qui indique une adresse dans Manhattan. »

Lucas et Fell prirent un taxi pour l'hôpital Bellevue. Ils roulèrent vitres ouvertes et l'odeur de popcorn chaud de la cité se déversa à l'intérieur tandis qu'ils se faufilaient entre les autres voitures. Puis ils se retrouvèrent coincés cinq minutes dans une rue étroite à sens unique. Fell grinçait des dents de rage.

« Tu penses à Bekker ? »

– Non, au corps, dit-elle. Mon Dieu... J'espère que Robin des bois va le retrouver, je veux dire, Bekker.

– Robin des bois ? Qu'est-ce que c'est ? » Il la regarda avec curiosité.

« Rien, dit-elle en détournant les yeux.

– Allons, insista-t-il. Qui est Robin des bois ?

– Oh, c'est des bêtises, dit-elle en fouillant son sac pour prendre une cigarette. À ce qu'on raconte, ce serait quelqu'un qui élimine les salauds.

– Tu veux dire, un vigile ? »

Elle sourit. « Comment crois-tu tenir un endroit pareil, sinon ? demanda-t-elle en désignant la ville par la fenêtre. On raconte que ce sont des flics, mais je crois que c'est des bêtises. Ce serait trop beau.

– Hum. »

Elle alluma sa cigarette, toussa et regarda par la fenêtre.

Whitechurch était surveillant au département entretien. Une douzaine de personnes travaillaient à tour de rôle sous sa supervision, plutôt négligente, effectuant des réparations mineures dans tout l'hôpital pendant la relève de quinze heures à vingt-trois heures.

« Un boulot en or pour quelqu'un qui pique des trucs », dit Fell quand ils rejoignirent Carter dans la salle de repos des employés. Trois détectives étaient occupés à interroger le personnel hospitalier. Carter contrôlait l'opération.

« Ou qui deale », dit Carter. Il consulta sa liste. « Le prochain est Jimmy Beale. Bordel, ça m'étonnerait que tout ceci nous mène quelque part.

– Je vous comprends », dit Lucas en regardant les employés terrifiés qui traversaient la salle.

Beale ne savait rien. Les autres non plus, d'ailleurs. Fell grilla un paquet entier de Lucky, sortit pour aller se ravitailler, revint et s'appuya contre la porte.

« Bon sang, Mark... c'est bien Mark ? disait Carter. Bon sang, Mark, nous n'arrivons à rien et pourtant il me paraît difficile de croire qu'un type pouvait dévaliser tranquillement cet endroit sans que personne ne soit au courant. Ou qu'il revende de la drogue, et que personne ne le sache... »

Mark, un grand maigre couvert de boutons, hocha la tête nerveusement. Sa pomme d'Adam tressautait convulsivement en effectuant des navettes d'ascenseur le long de son cou.

« Écoutez, on ne voyait jamais ce mec, vous comprenez ? Je veux dire, j'arrivais et il m'disait, Mark, montez au 441D pour remplacer la poignée de porte, et puis, allez voir si y a pas une fuite au distributeur d'eau du sixième, et c'est ce que j'faisais. On le rencontrait par hasard, mais j'l'ai jamais fréquenté ni rien. »

Après le départ de Mark, Lucas déclara : « Personne ne sait rien. Vous en croyez combien, sur l'ensemble ?

– La plupart, dit Carter. Je ne pense pas qu'il dealait ici. Et puis, quand on pique des trucs, on ne s'en vante pas. Sinon, il y a toujours quelqu'un qui veut sa part, ou qui va essayer de faire la même chose et finit par vous donner aux flics en échange d'une immunité de poursuites judiciaires.

– Il doit pourtant y avoir quelqu'un qui était au courant, objecta Fell. Celui-là, c'était le dernier ?

– C'était le dernier », confirma Carter.

Une femme cogna au cadre de la porte et passa la tête dans l'embrasement. Elle avait des cheveux blancs frisés et se tenait les mains croisées sur le ventre, comme si elle tricotait.

« Vous êtes de la police ? demanda-t-elle d'un air intimidé.

– Oui, entrez donc », dit Lucas. Il bâilla et s'étira. « Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ? »

Elle avança d'un pas dans la pièce et regarda anxieusement autour d'elle. « Les autres disaient que vous avez demandé si Lew portait un beeper ou un walkie-talkie ?

– C'est exact. Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Dottie, hum, Bedrick. Je travaille à l'intendance ? » Elle transformait ses phrases en questions. « La semaine dernière, Lew a déchiré son pantalon, alors il est descendu à l'intendance ? Il était en train de réparer un tuyau ou je ne sais quoi et en se baissant, crac, son pantalon s'est déchiré en deux dans le dos ?

– Hum, hum, dit Lucas.

– Bon, en tout cas, j'étais là ? Et comme tout le monde sait que je couds bien, il est venu me demander de l'aide. Il a enlevé son pantalon – il avait un caleçon en dessous, évidemment – il l'a enlevé comme ça, et je l'ai recousu. Il portait seulement son T-shirt et son caleçon, et moi, je tenais le pantalon. Il y avait rien dedans, juste son portefeuille, ses clés et un peu de monnaie. Y avait pas de beeper ni rien de ce genre.

– Parfait. Merci beaucoup, dit Lucas avec un signe de tête. Ça nous posait un problème.

– Pourquoi vous vouliez le savoir ? » demanda Bedrick. *Miss*

Marple, songea Lucas.

« Eh bien, nous pensons – je suis sûr que vous avez dû entendre les autres en parler –, nous pensons qu'il vendait de la drogue. Si c'est vrai, il devait avoir accès à un téléphone.

– C'est-à-dire... il y avait quelque chose de bizarre chez cet homme-là... »

Elle avait envie d'en dire plus, mais il fallait l'aider. Lucas posa les mains de part et d'autre de sa taille en repoussant les basques de sa veste de tweed, comme les flics de la télé, se déhancha légèrement et la relança : « Ouais ? »

Cela parut convenir à la vieille.

« Il y a des fois, quand des appels arrivaient dans les haut-parleurs pour des médecins, où je l'ai vu tendre l'oreille. Et dans la seconde suivante, il était au téléphone. Je l'ai vu faire ça à deux ou trois reprises. Comme s'il était lui-même médecin.

– Nom d'une pipe ! s'exclama Carter. Quand il y avait un appel pour un médecin ?

– Exactement.

– Ça alors, dit-il, abasourdi, se tournant vers Lucas et Fell. En plein dans le mille.

– En plein dans le mille ? demanda Bedrick d'une voix pointue.

– En plein dans le mille », confirma Carter. Il sourit à la vieille dame. « C'est la première fois que j'obtiens ça d'un témoin. »

Fell déclara qu'elle restait à Bellevue pour suivre la piste. Lucas secoua la tête et décida de rentrer à Midtown South.

« Tu crois que ça ne va rien donner ? demanda Fell.

– On ne sait jamais, mais maintenant que Whitechurch est mort, je ne vois pas très bien comment tu vas trouver.

– Je veux rester quand même. C'est tout ce que nous avons. »

Tout ce que nous avons, pensa Lucas. *Oui. Nous découvrons le fournisseur de Bekker, la meilleure piste de la semaine, et Bekker vient le tuer sous notre nez.* Une belle paire de génies, voilà ce qu'ils étaient. Il devait tout de même exister un autre moyen d'aborder la situation, de trouver une ouverture...

En arrivant à Midtown South, Lucas entendit Kennett dès le bureau d'accueil.

« ... Je sais que c'est emmerdant et qu'il fait chaud mais je m'en fous complètement, disait-il. Je ne veux pas voir traîner ici un seul type en train de lire un putain de rapport, je veux tout le monde dans la rue. Je veux que ces putains de camés sachent que c'est l'état de guerre. Ce n'est pas ici mais dans la rue que je veux vous voir, avec vos hommes, en train de secouer ces connards. Quelqu'un, quelque part, sait où il se trouve... »

Lucas passa la tête dans l'embrasure. Sept ou huit détectives étaient assis autour de la table de conférences, apparemment dans leurs petits souliers, et Kennett, devant eux, la main à la hauteur du cœur et le visage cramoisi de colère, occupait un fauteuil pliant. Son regard dépassa les flics et s'arrêta sur Lucas. Il lança sèchement : « Dites-moi quelque chose de positif.

– Vous avez eu Carter ?

– Je suis supposé le rappeler, dit Kennett en baissant les yeux vers un message. Que s'est-il passé ?

– Une vieille dame nous a dit comment Whitechurch recevait ses appels, ou du moins ça pourrait être ça.

– Merde alors », dit quelqu'un.

Lucas secoua la tête : « Ce n'est pas forcément bon. Il peut très bien avoir utilisé un nom de médecin comme code pour communiquer avec ses clients. Quand un client avait besoin de lui parler, le standard – ou quelqu'un d'autre – appelait le toubib par haut-parleur. Whitechurch n'avait qu'à décrocher et prendre la communication. Il y a des milliers de toubibs là-dedans chaque jour de la semaine, des milliers de coups de téléphone et des centaines d'appels au haut-parleur.

– Fils de pute », dit Kennett. Il se passa la main dans les cheveux et une mèche resta dressée vers le haut, comme une crête. « Carter travaille là-dessus ?

– Ouais. Six hommes et Fell sont restés pour aider. »

Kennett y réfléchit un instant, poussa un soupir exaspéré et demanda :

« Rien d'autre ?

– Non. Je continue à éplucher la littérature qu'on a sur lui, mais je pense... Écoutez, j'ai eu une idée en venant. Une approche radicalement opposée. Carter couvre l'aspect téléphone, vous avez mis vos gars sur le reste. Je pensais une fois de plus à Bekker, combien il est difficile à trouver, où il se procure son argent, toutes les choses que nous ignorons de lui. Alors, je me suis dit que je devrais peut-être parler à des types qui le connaissaient.

– Comme qui, par exemple ?

– Comme ceux qui étaient en taule avec lui. Je devrais peut-être retourner dans les Cités jumelles. Je pourrais cuisiner des gars qui occupaient des cellules voisines de la sienne. Il se peut qu'il ait dit quelque chose à l'un d'eux, ou bien quelqu'un lui a expliqué comment il pouvait se planquer...

– Ce n'est pas une mauvaise idée, dit Kennett en se grattant le sternum. Mais c'est une opération à long terme et ça vous écarte de l'action, ici. » Il y réfléchit quelques instants. « Je vais vous dire un truc. Lisez encore un peu de paperasse jusqu'à la fin de la journée,

pensez à cette histoire de téléphone. La conférence est prévue pour après-demain. Si d'ici là on n'a toujours rien, nous en reparlerons... Vous avez vu l'artiste ?

– L'artiste ?

– Jim... »

L'un des détectives tendit à Lucas une enveloppe marron. À l'intérieur, Lucas trouva une liasse de photos couleurs en 24x36. Kennett resta près de lui pendant qu'il les feuilletait. Whitechurch, mort dans le couloir, étendu sur le dos. Du sang sur le carrelage, derrière sa tête et sur le mur. Un billet de vingt dollars à moitié coincé sous le corps.

« C'est quoi, ce billet ? demanda Lucas.

– Ils devaient être en train de se disputer l'argent quand Bekker lui a tiré dessus, dit le flic nommé Jim. L'un des gardiens a entendu les coups de feu. N'étant pas complètement idiot, il a crié avant d'aller voir. Puis il a entrebâillé une porte coupe-feu et passé précautionneusement la tête. Et il a vu Whitechurch par terre. La porte donnant à l'extérieur se refermait juste. Bekker a dû ramasser l'argent qu'il a pu et filer dare-dare.

– Il n'a pas découpé les paupières », dit Lucas. S'il n'y avait pas eu de sang, on aurait aussi bien pris Whitechurch pour un ivrogne endormi.

« Non. Il lui a seulement donné un coup dans les yeux avant de s'emparer de la came, s'il y en avait. Ils ont relevé une empreinte, au fait. Sur le billet. Il s'agissait bien de Bekker.

– Très bien, on sort d'ici », dit Kennett aux policiers. Un silence réticent s'installa. Ils se levèrent et gagnèrent la porte en secouant la tête. « Hé, tout le monde. Dites à vos gars d'enfiler leurs gilets, d'accord ? Ils vont parler à des gens qui seront vraiment de mauvaise humeur. »

Huerta bouscula Kennett en passant et s'arrêta pour lui tapoter la tête, ramenant ses cheveux en avant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Kennett, et Huerta répondit en souriant : « Je rabattais juste ta crinière. Avec tous ces cheveux blancs dressés sur la tête, tu ressembles à Steve Martin dans *The Jerk*, mais en maigre et vieux.

– Quoi, vieux ? Tu es vraiment nul, Huerta », dit Kennett en riant et se passant la main dans les cheveux.

Médusé, Lucas regarda Huerta s'éloigner, puis se retourna vers Kennett.

« Qu'y a-t-il ? s'étonna Kennett, refaisant le même geste.

– Steve Martin ? demanda Lucas.

– C'est un enfoiré, marmonna Kennett.

– Ils disent probablement la même chose de vous, maintenant que

vous les avez envoyés sur le terrain », dit Lucas, essayant de dévier la conversation. S'éloigner de Steve Martin, loin, loin...

« Je sais, dit Kennett plus calmement, suivant les détectives du regard. Bon sang, malmené des camés par cette chaleur... cela va puer affreusement, les camés vont être furieux et les flics aussi, et quelqu'un va se faire blesser.

– Vous n'avez pas tellement le choix, dit Lucas. Il faut appliquer la pression partout. Maintenant que Whitechurch est mort, Bekker va devoir trouver une autre source. »

Une heure plus tard, allongé sur son lit d'hôtel, Lucas repensa à ce qu'avait dit Huerta. Que Kennett ressemblait à Steve Martin, avec tous ces cheveux blancs...

Très bien. Vous êtes dans la rue. Quelqu'un vient de se faire descendre. Une voiture passe à vive allure. À l'intérieur, un Blanc, plus tout jeune. C'est ce que Cornell Reed avait raconté à l'indic de Bobby Rich. Un vieux Blanc. Comment pouvait-il savoir qu'il était vieux, alors qu'il était à l'intérieur d'une voiture qui roulait ? Parce qu'il avait des cheveux blancs...

Et puis il y avait ce qu'avait dit M^{me} Logan, dans son appartement en dessous de celui de Petty...

Kennett cadrait parfaitement. Il travaillait depuis longtemps dans le renseignement. Il était haut placé dans la hiérarchie, avait facilement accès aux renseignements internes. Il était dur, mais plutôt aimé. Il avait du charisme. Et des cheveux blancs.

Kennett couchait avec Lily. Comment cela pouvait-il coller dans le tableau ? Comment s'était-elle retrouvée au lit avec un suspect possible ? Et restait la question plus délicate : comment, alors qu'il y avait des centaines de suspects possibles, Kennett se retrouvait-il sur les bras de Lucas, à portée de main pour une surveillance quotidienne ?

L'une des réponses était O'Dell. L'autre, c'était Lily. Ou encore, les deux ensemble.

Lucas, allongé sur son lit avec son marqueur et son bloc de papier à dessin, essayait de dresser une liste. Finalement, il réussit à produire ceci :

1. Cornell Reed.

Chapitre 15

Quand Fell appela, Lucas somnolait, allongé sur le dos. La pièce était plongée dans la pénombre car il avait éteint toutes les lumières sauf celle de la salle de bains, dont il n'avait pas tout à fait refermé la porte.

« Je suis en bas, dit-elle. Si tu es réveillé, on pourrait aller manger un morceau.

– Du nouveau à Bellevue ?

– Je te raconterai.

– Donne-moi dix minutes. »

Ce fut quinze. Il se rasa, y allant doucement sur les blessures, se brossa les dents et prit une douche rapide, enfila une chemise propre, tamponna un peu de lotion après-rasage. Quand il descendit dans le hall, Fell le dévisagea des pieds à la tête et dit : « Super. J'ai l'impression d'être une serpillière à côté de toi.

– Tu es très bien. »

Ce n'était pas vrai. Elle avait l'air épuisée, pas nette autour des yeux. Sa robe, si pimpante le matin même, pendait informe.

« Il y a un Italien sympa à deux rues d'ici, proposa-t-il.

– Parfait. Je ne suis pas en état d'affronter quelque chose de trop sophistiqué. »

Comme ils franchissaient la porte du hall, elle dit : « Je suis désolée de t'avoir plaqué pour rester avec Kennett, mais cette affaire pourrait compter beaucoup pour moi. Et M^{me} Bedrick, elle était à moi... à nous... je voulais être là pour recueillir les bénéfices. »

Lucas acquiesça de la tête : « Pas de problème. » Sur le trottoir, il ajouta : « Tu n'as pas l'air contente.

– En effet. Bellevue est un vrai foutoir. Avec leur système, les médecins sont appelés par haut-parleur dès qu'ils reçoivent une communication sur une ligne directe, donc nous essayons de voir si nous pouvons retracer les appels. Et nous recherchons des gens susceptibles d'avoir appelé des médecins alors qu'ils n'auraient pas dû, et qui auraient été repérés par quelqu'un d'autre. Cela fait dans les deux mille suspects.

– On ne peut pas écrémer ?

– Peut-être. Nous essayons l'intimidation. Kennett a mis un numéro au point avec un adjoint du procureur. Nous répétons la même chose à tous les gens que nous voyons : si nous découvrons celle qui

contactait Whitechurch au téléphone avant qu'elle ne vienne nous trouver, nous la bouclerons comme complice des meurtres de Bekker. Si elle vient à nous et coopère, nous lui proposerons l'immunité contre toutes poursuites ultérieures dans l'affaire Bekker. Et elle peut aussi appeler un avocat et refuser de coopérer sur le reste. On a donc une chance. À condition qu'elle ait suffisamment la trouille.

– Comment savez-vous que c'est une femme ?

– Ça, c'est un coup de Kennett, dit Fell en souriant. Il a demandé : « Avez-vous jamais entendu une voix masculine dans un haut-parleur d'hôpital ? » Nous avons tous réfléchi et sommes parvenus à la même conclusion : rarement. Si une voix masculine appelait régulièrement des noms de médecins inexistantes – c'est ce qu'elle devait faire, à notre avis, appeler des noms de code – on l'aurait vite repérée. Par conséquent, nous sommes presque sûrs que c'est une femme.

– Et si c'était tout simplement passé par le standard ?

– Là, on est foutus... quoique, selon Carter, ce soit peu probable. Une standardiste finirait par reconnaître les noms et les voix, au bout d'un certain temps... »

Le décor du Whetstone consistait en une pierre à affûter à l'ancienne disposée dans une embrasure de fenêtre, une douzaine de tables à l'avant et quelques box dans le fond. Entre les box, un parquet lisse qui devait sa patine à un siècle de frottements de pieds. Un couple tournait doucement au milieu de l'espace, dansant lentement sur un air de jazz assoupi qui sortait d'un jukebox délabré.

« Vous avez un box ? demanda Lucas.

– Certainement, dit le serveur. À gauche, dans la section non-fumeurs. » Fell sourit d'un air dépité à Lucas et déclara : « Ça ira. »

Ils mangèrent des spaghetti et du pain frotté à l'ail en buvant du rosé, et ils parlèrent de Bekker. Lucas lui narra les meurtres de Minneapolis :

« ... ont commencé par les tuer pour se constituer un alibi. Apparemment, la femme du centre commercial avait été choisie complètement au hasard. Elle a été liquidée pour brouiller les pistes.

– Comme un cafard. On l'écrase avec le talon, dit Fell.

– Ouais. Un jour, j'ai eu affaire à un psychopathe sexuel qui a tué une série de femmes, et d'une certaine façon, je l'ai compris. Il était cinglé. On l'avait rendu cinglé. S'il avait eu le choix, je parierais qu'il aurait préféré ne pas l'être. C'était un peu comme si ce n'était pas sa faute, le circuit électrique était défectueux. Tandis qu'avec Bekker...

– Cinglé pareil, dit Fell. Ils ont peut-être l'air insensibles et rationnels, mais pour être insensible à ce point, il faut quand même être givré. Et regarde ce qu'il fait, maintenant. Si nous le prenons

vivant, il y a de fortes chances pour qu'on l'envoie dans un asile plutôt qu'en prison.

– Moi, je préférerais la prison, dit Lucas.

– Moi aussi, mais il y a des gens qui pensent différemment. Les médecins, par exemple. »

Un gros costaud en bleu de travail, affublé d'une moustache grise à la Charlie Chaplin, s'approcha du juke-box et colla son nez dessus. La serveuse vint leur demander : « Vous reprendrez du vin ? »

Lucas regarda Fell, puis la serveuse, et dit : « Mmmm. » La fille emporta leurs verres.

Derrière elle, le costaud en bleu de travail inséra une pièce dans le juke-box, sélectionna soigneusement deux touches et retourna à sa table, où il se pencha vers la femme qui l'accompagnait. Alors qu'elle se levait, la « Blue Skirt Waltz » commença à se déverser par les haut-parleurs comme des bulles de champagne.

« Mon Dieu, "Blue Skirt". Et par Frankie Yankovich, en plus, dit Lucas. Allons danser.

– Tu plaisantes...

– Tu ne veux pas ?

– Bien sûr que si, simplement je n'aurais jamais pensé que toi, tu voudrais. »

Ils se mirent à tourner sur la piste. Fell, légère et délicate, était une bonne danseuse. Lucas, plus lourd, manquait de pratique. Ils louvoyèrent autour du costaud et de sa partenaire, les deux couples entraînés par le même rythme dessinant des figures sur le parquet. La serveuse, qui venait d'apporter la carte à une autre table, s'attarda pour les regarder.

À la fin du morceau, le costaud dit à Lucas « Encore une fois », avec un fort accent teuton, salua et désigna le juke-box. Lucas inséra une pièce, appuya sur la touche « Blue Skirt » et ils remirent ça, virevoltant autour de la piste exigüe. Fell était agréablement calée juste à hauteur de sa mâchoire et ses cheveux lui effleuraient la joue. Quand ce fut terminé, ils soupirèrent tous les deux et regagnèrent leur box en se tenant par la main.

« Je crois qu'un de ces jours, je finirai dans ton lit, lui avoua Fell en s'asseyant en face de lui. Mais pas ce soir, je suis vraiment trop crade et minable et crevée, et j'ai trop de mauvais films dans la tête.

– Eh bien...

– Eh bien quoi ? Tu ne veux pas ?

– Je me disais juste, eh bien, il y a une douche dans ma chambre. »

Elle inclina la tête, le regarda calmement, sans sourire.

« Tu crois que cela suffirait pour effacer cette femme que l'on a sortie du trou ce matin, avec ces yeux ? » demanda-t-elle gravement.

Il réfléchit un instant et répondit :

« Non, je ne pense pas. Mais écoute... Tu me plais. Je pensais que tu le savais.

– Pas vraiment, dit-elle avec une certaine timidité. Je n'ai pas très confiance en moi.

– Eh bien. » Il rit.

« Tu n'arrêtes pas de répéter ça, "eh bien".

– Eh bien, reprends un peu de vin. »

À la moitié de la deuxième bouteille, Fell demanda à Lucas de remettre le disque et ils recommencèrent, serrés l'un contre l'autre, et cette fois elle leva le visage, respirant dans le creux de son cou, chaude, fumante. Il réagit aussitôt et c'est avec soulagement qu'il la ramena dans le box.

Elle riait, un peu éméchée, et Lucas lui parla du flic avec qui elle sortait avant.

« Oh, mon Dieu, dit-elle en regardant le plafond où un grand ventilateur en bois dessinait lentement d'interminables cercles. Il était tellement beau, et tellement faux cul. Il ressemblait à ce type dans *The Pope of Greenwich Village*⁽⁹⁾ avec ses chaussures et ses costumes super, et il était vraiment relax, tu sais ? Je veux dire, sympa. Il y avait des petites montres marrantes imprimées sur ses chaussettes.

– Comment un type qui s'occupe de la circulation peut-il être sympa ? » plaisanta Lucas. Elle fronça les sourcils.

« On a déjà parlé de lui ? Je ne me...

– Bien sûr, chez toi », dit-il en se morigénant intérieurement. *En réalité, ce n'est pas toi qui en as parlé, c'est Lily... Davenport, tu es un vrai con...* « Je me souviens, mmm, de détails importants...

– Pourquoi est-ce si important ? » demanda-t-elle, mais en fait, elle savait, et cela la flattait.

« C'est toi la détective, pas moi, dit Lucas en lui souriant. Reprends un peu de vin.

– Tu essaies de me soûler ?

– Peut-être. »

Fell avança son verre sur la table et pointa l'index vers lui.

« Qu'est-ce que tu es en train de trafiquer, Davenport ? Tu travailles pour les Affaires internes, ou quoi ?

– Bon Dieu, je t'ai déjà dit que non. Écoute, si ça te tracasse vraiment, mon éditeur ne crèche pas loin d'ici, et ma photo est sur les emballages des jeux. Il y a même une notice biographique et tout et tout, nous pourrions y faire un tour...

– D'accord. Mais pourquoi est-ce que tu me questionnes sans arrêt ?

– Je ne te questionne pas sans arrêt...

– Tu parles ! » Sa voix monta d'un ton. « Tu es un putain de sale dragueur, exactement comme lui et comme Kennett. Je l'ai su dès que tu m'as demandé de danser. Je veux dire, je me suis sentie fondre. Et maintenant, qu'est-ce que tu essayes de faire, bordel ? »

Lucas se pencha vers elle, essayant de la calmer tout en retenant son rire : « Je n'essaie rien...

– Et merde... » dit-elle en s'écartant de lui. Elle regagna la table et ramassa son sac. « Je suis vraiment bourrée.

– Où vas-tu ?

– Dans ta chambre. J'ai changé d'avis.

– Barbara... » Lucas posa en hâte trois billets de vingt dollars sur la table et lui emboîta le pas. « Tu as un petit peu bu...

– Putain de dragueur », dit-elle en gagnant la sortie devant lui.

Il se réveilla dans la chambre à moitié éclairée : un mince filet de lumière provenant de la salle de bains traversait le lit en diagonale. Il avait l'esprit confus, et l'impression d'avoir déjà vécu cette scène. Fell ne venait-elle pas d'appeler, n'avait-elle pas dit... ? Il s'arrêta, prenant conscience du poids. Elle s'était endormie, nichée sous son bras, la tête sur sa poitrine, une jambe en travers de la sienne. Quand il entreprit de se dégager, elle s'éveilla et marmonna : « Hummm. »

« J'essayais seulement de m'installer plus confortablement », dit-il à mi-voix, retrouvant le ton de la nuit. Elle s'était révélée presque timide. Pas vraiment passive, mais sur ses gardes.

Elle se redressa dans le lit, ses petits seins pointés vers lui au-dessus de la couverture. « Quelle heure est-il ? »

Lucas trouva son réveil de voyage. « Trois heures moins dix.

– Oh, mon Dieu ! »

Elle se leva en lui tournant le dos. Le drap tomba. Lucas trouva qu'elle avait un dos superbe, lisse, mince, mais joliment musclé. Il fit glisser son index le long de sa colonne vertébrale et elle se cambra pour lui échapper. « Oh, oh. Arrête ça ! » dit-elle par-dessus son épaule.

« Viens t'allonger près de moi, lui proposa-t-il.

– Faut que j'y aille.

– Quoi ? »

Elle se retourna pour le regarder, mais comme ses yeux étaient dans l'ombre, il ne pouvait pas les voir.

« Vraiment, je...

– Foutaises. Allons, viens dormir avec moi.

– J'ai effectivement grand besoin de *dormir*.

– Moi aussi. Cette ordure de Bekker...

– Oublions Bekker pendant quelques heures, dit-elle.

– D'accord, mais allonge-toi. »

Elle se laissa retomber à côté de lui sur le lit.

« Tu n'es plus avec Rothenburg ?

– Non.

– C'est fini ?

– C'est bizarre, voilà ce que c'est.

– Ce n'est pas la bonne réponse », dit Fell. Elle se redressa sur les coudes et Lucas effleura des doigts la peau douce de son sein.

« C'est parce que Lily et moi avons des relations extrêmement complexes. Tu sais qu'elle couche avec Kennett.

– Je m'en doutais. La première fois que je les ai vus ensemble, elle le déposait à Midtown South. Ils se sont quittés en s'embrassant et j'ai dû filer à l'intérieur me passer un linge froid sur le front. Je veux dire, ça dégageait. Mais quand je vous ai vus parler ensemble, Rothenburg et toi, j'ai eu l'impression que ce n'était pas terminé entre vous.

– Si. Mais j'étais à côté d'elle lorsque son mariage s'est effondré et elle m'a aidé à couper les derniers liens qui me retenaient à une femme avec qui j'avais eu un enfant. Chacun a joué un rôle déterminant dans la vie de l'autre, en quelque sorte.

– Je comprends, dit Fell.

– Lily était au volant ?

– Quoi ?

– Tu disais qu'elle avait déposé Kennett.

– Euh, eh bien, oui. Kennett ne peut pas conduire. Ça le tuerait, enfin, la circulation dans Manhattan le tuerait. » Elle se redressa encore, à demi tournée vers lui, et cette fois il vit ses yeux. « Putain, Davenport, qu'est-ce que tu mijotes ?

– Allons... » Il rit et l'attrapa par le poignet. Elle se laissa attirer en arrière.

« Il y a un truc que je veux savoir – si tu as une idée derrière la tête, ce n'est pas pour parvenir à tes fins que tu me baisses, hein ?

– Barbara... » Lucas roula les yeux.

« Parfait. Enfin, comme tu me mentirais de toute manière, à quoi ça me sert de poser la question ? » Brusquement, elle fronça les sourcils et y répondit elle-même : « Je vais te dire pourquoi. Parce que je suis une conne et que je pose toujours la question. Alors, les types me mentent à chaque fois. Seigneur, j'ai vraiment besoin d'un psy. D'un psy et d'une cigarette.

– Fume si tu veux, ça ne me dérange pas, dit Lucas. Seulement, ne fais pas tomber tes cendres sur ma poitrine.

– Vraiment ? » Elle lui gratta le sternum.

« Je veux dire, ça te tue, lentement bien que sûrement, mais si tu as vraiment envie d'en griller une...

– Merci. » Elle sortit du lit – un dos superbe –, trouva son sac, attrapa ses cigarettes, un cendrier et la télécommande du téléviseur. « J'ai besoin d'introduire un peu de nicotine dans mon système

sanguin », dit-elle. Puis, ingénument, tout naturellement, elle ajouta : « Je me suis retenue de fumer parce que je craignais que ma bouche ait un goût de cendrier.

– Je croyais que tu avais décidé de ne pas coucher avec moi, et que tu avais changé d’avis.

– Idiot », dit-elle en secouant la tête. Elle alluma la cigarette et dirigea la télécommande vers l’écran, fit surgir l’image et appuya sur le bouton plusieurs fois, naviguant entre les chaînes jusqu’à ce qu’elle obtienne la météo. « Chaud, encore plus chaud, annonça-t-elle une minute plus tard.

– C’est comme Los Angeles, mais en plus humide encore, dit Lucas.

– Qu’est-ce que tu aurais dit l’an dernier... »

Ils bavardèrent pendant qu’elle finissait sa cigarette. Puis elle en alluma une autre, fit le tour de la chambre et piqua toutes les pochettes d’allumettes offertes par l’hôtel. « Je n’en ai jamais assez, dit-elle. Je n’arrête pas d’en voler. Lorsque je travaille, j’applique deux règles : faire pipi dès que c’est possible et voler des allumettes. Non, trois règles.

– Ne jamais manger dans un bistrot qui s’appelle “Comme chez soi” ?

– Non, mais elle est bonne, celle-là. La troisième règle, c’est : ne jamais coucher avec un putain de flic. Les flics sont tellement perfides... »

Chapitre 16

Dimanche matin.

Le soleil se déversait comme du lait à travers le store vénitien. Fell se réveilla à neuf heures, s'ébroua, s'assit à moitié et regarda la tête brune de Lucas sur l'oreiller. Quelques secondes plus tard, elle se leva et fit le tour de la chambre, ramassant ses vêtements épars. Lucas entrouvrit un œil et demanda : « Je t'ai parlé de ton cul ?

– Plusieurs fois, je te remercie. » Elle lui adressa un pâle sourire.
« Ma tête... cette saloperie de vin bon marché.

– Ce vin n'était pas bon marché. »

Lucas s'assit dans le lit, engourdi par le sommeil, posa les pieds par terre et se frotta la nuque.

« Je vais appeler Kennett pour savoir s'il y a du nouveau. »

Elle acquiesça de la tête, encore sonnée.

« Il faut que je passe me changer à la maison, et après, je retournerai à Bellevue. Il doit y avoir des gens que nous n'aurions pas l'occasion de voir en semaine.

– Cette affaire est vraiment importante pour toi, on dirait ?

– C'est le plus gros coup sur lequel j'aie jamais bossé, dit-elle. Bon Dieu, j'aimerais vraiment lui mettre la main dessus. Je veux dire, moi, personnellement.

– Ce n'est pas à Bellevue que tu le trouveras. Même si tu déniches la complice de Whitechurch et qu'elle accepte de parler. Ça ne m'étonnerait pas que Bekker utilise une cabine publique. Tu serais bien avancée.

– Si on trouve le téléphone, on peut le mettre sous surveillance. À moins qu'il n'utilise celui de la rue où il habite. Dans ce cas, on peut vérifier les immeubles.

– Humm.

– Peut-être qu'on le chopera demain, à la conférence.

– Peut-être... Allons, je vais m'assurer que tu te laves bien sous la douche.

– Ah, oui, voilà ce qu'il me faut, dit-elle. Un coup de main pour me laver. Je me demande comment j'y suis arrivée sans aide pendant toutes ces années.

– Tu te plaignais de ta tête. Ce dont tu as besoin, c'est d'une douche chaude et d'un massage de la nuque. Honnêtement. Ce que j'en dis, c'est par pure solidarité fraternelle.

– Tant mieux, parce que je n'aurais pas la force de supporter un autre assaut sexuel. »

Mais la douche les ramena au lit, ce qui les ramena à la douche. Fell s'appuyait au mur et Lucas, entre ses jambes, lui essuyait le dos avec une serviette éponge bien sèche lorsque Anderson appela de Minneapolis.

« Cornell Reed. S'est rendu à Atlanta par United Airlines, départ de La Guardia. Puis à Charleston par un vol de Southeast Airlines. Pas de retour. Billet réglé par la ville de New York.

– Sans blague ! Charleston ?

– Charleston.

– Je te dois des sous, Harmon. Je te rappellerai.

– Pas de problème. »

Lucas raccrocha et répéta mentalement l'information.

« C'est quoi, Charleston ? demanda Fell, adossée à l'embrasure de la porte.

– À la fois une danse et une ville... Désolé, c'était un coup de fil personnel. J'essayais de joindre la mère de ma fille. Elle est allée à Charleston avec le Probe Team.

– Oh !... » Fell lança la serviette dans la salle de bains. « Il y a encore quelque chose entre vous ?

– Non. C'est complètement fini. Mais Sarah reste ma petite fille. Je lui téléphone. »

Fell haussa les épaules et sourit.

« Je vérifiais simplement le niveau d'huile, dit-elle. Bon, tu appelles Kennett ?

– Oui. »

Ils avalèrent le petit déjeuner vite fait, bien fait, à la cafétéria de l'hôtel et Lucas mit Fell dans un taxi pour qu'elle rentre chez elle. Il appela Kennett de sa chambre et fut transféré vers l'extérieur par le standard de Midtown South. Kennett décrocha à la première sonnerie.

« Si nous ne l'attrapons pas demain à la conférence, je repars là-haut, chez moi, pour voir ce que je peux glaner, annonça Lucas.

– D'accord. Mais je pense que le dispositif de surveillance habituel est bien au point, répondit Kennett. Lily est avec moi ici. Nous allons vous appeler. Nous pensions faire un tour en bateau.

– C'est où, ici ? demanda Lucas.

– Chez elle.

– Alors, passez me prendre. »

Quand la conversation avec Kennett fut terminée, Lucas resta assis l'air pensif, la main sur le combiné. Une seconde plus tard, il décrocha de nouveau, appela la standardiste de l'hôtel et obtint l'indicatif de la ville de Charleston. Il n'avait pas la moindre idée de l'importance de la ville mais la soupçonnait d'être assez petite. S'ils

connaissaient leurs délinquants à Charleston aussi bien qu'ils les connaissaient dans les Cités jumelles...

Le service des renseignements lui communiqua le numéro du commissariat central de Charleston et deux minutes plus tard il avait en ligne l'officier qui assurait la permanence du week-end.

« Je m'appelle Lucas Davenport. Je travaille au commissariat de Midtown South à Manhattan. Je recherche un gars qui serait parti dans votre coin et je me demandais si on avait une chance de le trouver chez vous.

– Quel est le problème ? » Un accent traînant typique du Sud, quoique plus proche du Texas que la bouillie pour les chats de l'Alabama.

« Il a assisté à un meurtre. Ce n'est pas lui qui l'a commis, il l'a seulement vu. J'ai besoin de lui parler.

– Son nom ?

– Cornell Reed, surnom Red. Dans les vingt-deux, vingt-trois ans.

– Un Noir... » C'était à peine une question.

« Oui.

– Et vous êtes à Midtown South.

– Oui.

– Ne quittez pas. »

Lucas fut mis en attente, patienta une, deux minutes... Toujours pareil avec les flics. Toujours. Puis deux ou trois déclics et il fut rebranché. « J'ai Darius Pike en ligne, c'est un de nos détectives. Allez-y, Darius...

– Ouais ? » Darius avait une voix basse et posée. Des enfants piaillaient dans le fond. Lucas se présenta.

« Je vous dérange chez vous ? Je suis vraiment désolé...

– Pas de problème. Vous cherchez Red Reed ?

– Oui. Il paraît qu'il a assisté à un meurtre ici et j'ai drôlement besoin de lui dire un mot.

– Il est revenu en ville il y a un mois, le pauvre idiot. Vous allez le boucler ?

– Non, juste bavarder.

– Vous voulez descendre ici ou le téléphone fera l'affaire ?

– Un tête-à-tête, si c'est possible.

– Passez-moi un coup de fil la veille de votre arrivée. Je peux lui mettre la main dessus quand je veux. »

Maintenant, il devait se décider : Minneapolis, Charleston. Deux affaires, deux pistes. Laquelle était prioritaire ? Il réfléchit. Il ne pouvait pas aller à Charleston et être rentré à temps pour la conférence. Le piège tendu à la New School était fixé au lendemain soir. S'ils ne prenaient pas Bekker, le voyage à Minneapolis deviendrait

indispensable. Bekker tuait des gens, après tout. Charleston risquait d'apporter des éclaircissements sur Robin des bois, et Robin des bois aussi tuait des gens – mais il tuait des méchants, pas vrai ? Il hocha la tête d'un air perplexe. Cela n'était pas censé faire de différence, n'est-ce pas ? Et pourtant...

Lucas passa un autre coup de téléphone, à Northwest Airlines, pour réserver une place sur un vol vers Minneapolis-St. Paul, et une autre pour un trajet triangulaire, Minneapolis-St. Paul/ Charleston/New York. Voilà, pour le moment, il ne pouvait pas faire davantage. Tout dépendait du lendemain soir.

Quand Lily appela de la réception, il s'était changé : un jean et un T-shirt bleu. Il descendit et la trouva dans le hall, les yeux fatigués mais l'air relax. Elle portait un jean, une vareuse de pêcheur breton à rayures horizontales qui avait dû coûter dans les deux cents dollars sur la Cinquième Avenue et une casquette à longue visière couleur d'aigue-marine.

« Tu as l'air d'un mannequin », dit-il.

Kennett attendait à l'intérieur d'une Mazda Navaho garée en double file. Assis à la place du passager et vêtu d'un vieux pantalon kaki et d'un T-shirt du SoHo Surplus.

« Chouette camion, dit Lucas à Lily en crapahutant à l'arrière.

– C'est celui de Kennett. Conduire un 4x4 doit favoriser la production de testostérone, dit-elle en contournant la Mazda pour monter de son côté. Toi aussi, tu en as un, non ?

– Pas comme celui-ci. Ça c'est un 4x4 style Manhattan », ajouta-t-il, pince-sans-rire. Puis, à l'intention de Kennett : « Je croyais que vous ne conduisiez pas.

– Je l'ai acheté avant mon dernier infarctus. À mon avis, c'est le prix qui l'a déclenché. Et ne vous moquez pas des 4x4 de Manhattan, celui-ci est un sacré cheval de labour...

– D'accord, d'accord... »

Ils quittèrent Manhattan par le Lincoln Tunnel, ressortirent dans le New Jersey, prirent à droite et suivirent un effarant sentier en zigzag qui les ramena au bord de l'eau. La marina était d'aspect modeste, nichée dans un creux de la rive, quelques dizaines de bateaux séparés d'un parking par une clôture de grillage haute de trois mètres et coiffée de fil de fer barbelé. La plupart des bateaux étaient dans des cales de ciment, leurs drisses cliquetant doucement contre les mâts d'aluminium comme une forêt de carillons éoliens jouant une note unique. Une poignée d'autres bateaux étaient à l'ancre à quelques encablures de la rive.

« Regardez ce type qui sort son parachute », dit Kennett en descendant de voiture. Lucas se faufila dehors derrière lui pendant que Lily sautait de son côté. Kennett tendit l'index vers la rivière, où

deux voiliers descendaient l'Hudson bord à bord, avançant contre une brise régulière de noroît, leurs voiles tendues par le vent. Un homme se tenait debout à l'avant de l'un d'eux, libérant une éclatante voile écarlate et jaune. Elle se remplit comme un parachute et le bateau fit un bond en avant.

« Vous avez déjà fait de la voile ? demanda Kennett.

– Deux ou trois fois, sur le lac Supérieur, dit Lucas en mettant sa main en visière. On a l'impression d'être à bord d'une locomotive emballée. J'ai peine à croire qu'ils vont à peine aussi vite qu'un homme au pas de course.

– Un homme ne pèse pas dix tonnes comme ces engins-là, dit Kennett, les yeux fixés sur le bateau de tête. Ça, c'est une locomotive. »

Ils déchargèrent une glacière qui se trouvait à l'arrière de la Mazda et ce fut Lucas qui la porta pour traverser le parking. Il dépassa une femme hyper-bronzée en bikini string suivie d'une théorie de petites filles qui avançaient en ligne comme des canetons. La plus petite, une minuscule rouquine aux fesses maculées de sable, couinait en sautillant pieds nus sur le revêtement brûlant de la route, ses sandales à la main.

Lily franchit la première le portillon étroit ménagé dans la clôture, suivie de Lucas, puis de Kennett qui prenait son temps. Ils arrivèrent ainsi à l'eau. Ici et là, des gens s'affairaient sur leur bateau tout en écoutant la radio. La plupart avaient choisi une station diffusant du rock, mais pas forcément la même. Il régnait dans toute la marina une plaisante atmosphère de festival rock. Les bateaux en état de sortir n'étaient pas nombreux, et le travail s'effectuait lentement, dans un climat convivial.

« Et vogue le navire, si l'on peut dire », annonça Kennett. Le *Lestrade* était à la fois gros et gracieux, comme une danseuse étoile qui aurait mangé trop de sucreries.

« Joli bateau », dit Lucas, peu sûr de lui. Il s'y connaissait en barques de pêche, mais était quasiment analphabète en plaisance.

« Island Packet 28 – c'est effectivement un joli bateau, dit Kennett. Je l'ai eu à la place des enfants.

– Pour les enfants, ce n'est pas perdu, dit Lucas. Je viens juste d'en avoir un.

– Minute, minute, s'exclama Lily en riant. Je devrais avoir mon mot à dire.

– Pas nécessairement », dit Lucas. Il descendit avec précaution dans la cabine, la glacière à bout de bras. « Cette putain de ville regorge de proies nubiles. Trouvez-vous une petite avec une jolie paire de nichons, vous voyez ce que je veux dire, pas trop futée pour éliminer les risques de concurrence. Et fana de tâches ménagères,

pendant qu'on y est...

– Tant pis pour le bateau, on retourne en ville, dit Kennett.

– Oh, la, la ! Qu'est-ce qu'on va s'amuser, dit Lily, je vois ça d'ici. Que des vannes pleines d'esprit et des conversations littéraires... »

Lily et Lucas grèèrent les voiles sous la supervision impatiente de Kennett. Pendant qu'il les amenait, Lucas prit le temps de jeter un coup d'œil au bateau : une vaste couchette à l'avant, une coquerie bien rangée et fonctionnelle, une quantité d'étagères fabriquées de toute évidence sur mesure, qui débordaient de livres. Et même un téléphone portable.

« Vous pourriez habiter ici, dit Lucas à Kennett.

– C'est ce que je fais, assez souvent. Je dois passer une centaine de nuits à bord dans l'année. Même sans naviguer. Je viens, tout simplement, je m'assois, je bouquine et je dors. Je dors comme un bébé. »

Kennett sortit le bateau au moteur, ses beaux cheveux blancs dressés comme une voile, les yeux dissimulés derrière des lunettes de soleil ovales. Un sourire se dessina sur son visage bronzé tandis qu'il manœuvrait le long de la jetée pour sortir. Puis il déboucha dans l'étendue libre du fleuve et dit : « Seigneur, j'adore ça.

– Tu dois faire attention, dit Lily d'un ton inquiet, le surveillant du coin de l'œil.

– Ne t'inquiète pas, ça marche avec le bout des doigts. » À l'intention de Lucas, il ajouta : « N'ayez surtout pas d'accident cardiaque, ça vous fout la vie en l'air d'une façon incroyable. Je peux faire ronfler le moteur et tenir la barre, mais je n'ai pas le droit de toucher aux voiles ni à l'ancre. Je ne peux pas sortir seul.

– Je ne veux pas en parler, dit Lucas.

– Ouais, la barbe, admit Kennett.

– Quel effet ça fait ? demanda Lucas.

– Je croyais que tu ne voulais pas en parler, protesta Lily.

– On a l'impression qu'un lutteur professionnel est en train de vous écrabouiller la poitrine. On souffre, mais ce n'est pas le souvenir le plus fort. Je me souviens surtout de m'être senti coincé dans un concasseur de voitures, avec ma poitrine qui rentrait vers l'intérieur. Et je transpirais, je me rappelle que j'étais couché par terre, sur le parquet, et que je transpirais comme un porc... »

Il dit ces mots calmement, avec un détachement relatif, non sans une pointe de haine, toutefois, comme un homme déterminé à se venger. Une seconde plus tard, il proposa : « Hissons les voiles.

– D'accord, dit Lucas, un peu ébranlé. Je dois tirer sur une corde, c'est ça ? »

Kennett leva des yeux implorants vers le ciel.

« Seigneur, si vous entendez cet homme, pardonnez-lui. Le malheureux vient du Minnesota, ou du Missouri ou du Montana, un de ces trous perdus où il n'y a pas d'eau. »

Lucas hissa la grand-voile. Le foc était sur un enrouleur, avec les drisses qui descendaient jusqu'à la cabine. Lily le monta à partir de là, à certains moments sans aide, à d'autres avec l'assistance de Kennett.

« Depuis quand fais-tu de la voile ? demanda Lucas.

– J'ai commencé gamine, en colonie de vacances. Et après, Dick m'a appris à manœuvrer un gros bateau.

– Elle apprend vite, dit Kennett. Elle a naturellement le sens du vent. »

Ils se laissèrent glisser paresseusement le long de la rivière, l'eau se précipitant sous la proue, le vent leur fouettant le visage. Une couvée de mouches effleurait la surface de l'eau, leurs ailes de dentelle flottant délicatement autour d'elles. « Et maintenant ? demanda Lucas.

– Maintenant, on remonte la rivière, puis on fait demi-tour et on redescend.

– C'est bien ce que je pensais, dit Lucas. Vous ne pêchez même pas à la traîne.

– À l'évidence, vous ne savez pas apprécier la splendeur de l'univers. Il vous faut une bière. »

Kennett et Lily lui donnèrent une leçon de navigation, lui enseignèrent les noms des cordages et du gréement, lui indiquèrent les bouées qui marquaient l'entrée du chenal.

« Vous avez une cabane sur un lac, si je ne me trompe ? Eh bien, il n'y a pas de bouées, là-bas ?

– Sur mon lac ? Quand je pisse du bord de mon appontement, j'atteins la rive d'en face. Si on mettait une bouée, il n'y aurait pas de place pour un bateau.

– Je croyais que les grandes forêts du Nord..., tenta Kennett d'un ton parfaitement sérieux.

– Il y a de belles étendues d'eau, certes, concéda Lucas. Le lac Supérieur, oui. Sur le Supérieur, vous pouvez voir des choses que vous ne verrez jamais dans l'Atlantique.

– Ça, j'en doute sérieusement, lança Lily, sceptique.

– Ah, oui ? Eh bien, d'une année l'autre, le lac gèle complètement, et quand on regarde, on voit un horizon semblable à un couteau, il n'y a que de la glace à perte de vue. On peut se mettre en marche vers l'horizon sans jamais l'atteindre.

– D'accord », dit-elle.

Ils parlèrent de yacht à glace et de paraski, mais la conversation

revenait toujours sur la voile.

« J'envisageais de prendre une année de congé et de tenter le tour du monde en solitaire, peut-être... à moins de rester bloqué dans les îles, dit Kennett. Peut-être serais-je resté, peut-être pas.

J'ai pris des leçons d'espagnol, et de français aussi.

– De français ?

– Eh oui, vous traversez l'Atlantique jusqu'aux îles, vous voyez, et puis hop, jusqu'aux Canaries, peut-être une petite incursion en Méditerranée pour jeter un coup d'œil à la Riviera – ça, c'est français – puis en ressortir et longer la côte africaine jusqu'au Cap, et après, l'Australie et la Polynésie. On parle français à Tahiti. Enfin, remonter jusqu'aux Galapagos, la Colombie et Panama, et retour aux îles...

– Les îles... l'idée me plaît bien, dit Lucas.

– Ça vous plaît vraiment ? demanda Kennett, sérieusement.

– Oui, tout à fait », dit Lucas, regardant l'étendue d'eau. Ses joues et ses lèvres cuisaient d'avoir été exposées au soleil et il sentait les muscles de son cou et de son dos se détendre. « J'ai traversé une sale période l'année dernière, une dépression. Une vraie, de celles que l'on soigne. J'en suis sorti, mais je ne veux jamais revivre ça. Je préférerais... m'enfuir. Aux îles, par exemple. Je ne pense pas qu'on puisse être déprimé dans les îles...

– Mais de quelles îles parlons-nous au juste ? demanda Lily.

– Je ne sais pas, dit Kennett, l'air vague. Les îles du Vent, les îles Sous-le-Vent, un truc comme ça...

– Quelle différence cela fait-il ? demanda Lucas à Lily.

– Ce n'est pas mon problème, dit-elle en haussant les épaules. Ce sont vos îles à vous. »

Après quelques secondes de silence, Kennett dit : « Une dépression unipolarisée. Vous avez entendu vos armes vous appeler ? »

Interloqué, Lucas le regarda « Vous en avez fait une aussi ?

– Juste après mon deuxième infarctus. Ça, ce n'était pas si grave, c'est cette putain de dépression qui a failli me tuer. »

Ils virèrent et redescendirent la rivière. Kennett plongea la main dans sa poche et en sortit un paquet de cigarettes.

« Dick... Jette ces saloperies.

– Je n'en fumerai qu'une, Lily. Juste une. C'est tout pour aujourd'hui.

– Mon Dieu, Dick..., supplia Lily, qui semblait au bord des larmes.

– Écoute, Lily... Oh, et puis merde ! » Kennett balança le paquet de Marlboro par-dessus bord, et elles s'éloignèrent en flottant.

« Voilà qui est mieux, dit-elle, mais les larmes coulaient le long de ses joues.

– L'autre jour, j'ai essayé d'en piquer une à Fell, eh bien, elle n'a

rien voulu savoir.

– Elle a eu raison », dit Lily, les yeux encore humides.

Un peu gêné, Lucas risqua : « Regardez la ville. » Kennett et Lily se retournèrent pour admirer le soleil sur les tours de Midtown. Les gratte-ciel de pierre brillaient comme du beurre et les tours plus modernes, en verre, étincelaient comme des couteaux.

« Quel endroit ! » s'exclama Kennett. Lily essuya ses larmes du revers de la main et tenta un sourire.

« On ne voit pas les morceaux rapiécés d'ici, dit Lucas. Pourtant, New York, ce n'est que ça, vous savez. Du rapiéçage, un milliard de morceaux, rapetassés les uns sur les autres. L'autre jour, j'ai marché de l'hôtel à Midtown South, en traversant Broadway à la hauteur de la Trente-cinquième, et il y avait un trou dans le trottoir, et au fond de ce trou il y en avait un autre, mais quelqu'un avait bouché le trou du fond. Pas le gros, juste le petit du fond.

– Quel péquenaud », marmonna Kennett.

Ils ramenèrent le bateau en fin d'après-midi, après avoir pris un bon coup de soleil. Quand Lucas eut affalé la grand-voile, Lily le rapatria dans la marina d'une main experte, sans heurts.

« C'était la plus belle journée du mois, dit Kennett. J'aimerais bien recommencer une fois avant votre départ, ajouta-t-il en regardant Lucas.

– Moi aussi, répondit Lucas. Nous devrions faire un tour aux îles, un de ces jours. »

Lucas porta la glacière jusqu'au 4x4, pendant que Lily se chargeait d'une brassée de draps que Kennett voulait laver à la maison.

« Dommage qu'il ne puisse pas conduire la voiture, dit Lucas pendant que Lily soulevait le hayon arrière.

– Il le fait quand même, dit-elle sur le ton de la confidence. Il m'assure que non, mais je sais très bien qu'il se glisse dehors la nuit pour conduire. Il y a deux ou trois mois, je l'ai ramené chez lui et quand nous nous sommes garés, j'ai noté le kilométrage, 12 344, et je me suis dit que si je conduisais un kilomètre de plus, j'aurais une séquence : 12 345. Quand je suis revenue le lendemain, le compteur affichait 12 410, ou quelque chose de cet ordre. Il avait donc conduit seul. Je vérifie maintenant, et je constate souvent que le compteur a bougé. Il n'est pas au courant. Je ne lui en ai pas parlé de peur qu'il ne se mette en colère. Cela pourrait provoquer une nouvelle crise. Du moment qu'il y a une direction assistée et des freins...

– Il y a de quoi rendre un type complètement cinglé, d'être cloué comme ça, dit Lucas. Tu devrais lui lâcher les baskets.

– J'essaie, mais il y a des fois où je ne peux pas me retenir. Les hommes peuvent être si bêtes, cela me donne la migraine. »

Ils retournèrent au bateau, où ils trouvèrent Kennett dans la cale,

en train de s'activer. « Hé, Lucas ! Vous me donnez un coup de main ? Il faut que je sorte cette batterie mais elle est trop lourde pour Lily.

– Dick, tu t'amuses encore avec cette clé à écrous ? commença Lily, mais Lucas porta l'index à ses lèvres et elle s'arrêta.

– Je descends », dit Lucas.

Dix minutes plus tard, pendant que Kennett et Lily finissaient de boucler le bateau, Lucas rapporta la batterie au 4x4. Arrivé dans le parking, il la posa partiellement sur le pare-chocs pendant qu'il cherchait la bonne clé, puis se retourna et regarda de l'autre côté de la clôture. Lily et Kennett s'étaient arrêtés sur le quai. Elle s'appuyait contre lui, il la tenait par la taille. Elle lui dit quelque chose, se pencha et l'embrassa sur les lèvres. Lucas sentit un petit pincement de cœur, mais pas trop fort.

Kennett était quelqu'un de bien.

Chapitre 17

L'auditorium de la New School était une salle de petites dimensions. Un foyer exigu séparait ses portes de celles donnant sur la rue.

« Parfait », dit Lucas à Fell. Ils avaient fait le tour des lieux avec une demi-douzaine de policiers. Maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre. Ils sortirent tranquillement dans la Douzième Rue. Fell alluma une cigarette. « Dès qu'il atteindra le coin de la rue, il sera pris au piège. Et comme le foyer n'est pas grand, nous pourrions contrôler tous les gens qui entrent avant qu'ils ne s'aperçoivent que l'endroit grouille de flics.

– Tu crois vraiment qu'il va venir ? demanda Fell, sceptique.

– J'espère bien.

– Ce serait trop facile.

– Il est complètement givré, dit Lucas. S'il a vu l'annonce, il sera là. »

Une voiture déposa Kennett sur le trottoir devant eux. « Soirée de gala », lança-t-il en descendant. Il parcourut du regard les deux extrémités de la rue résidentielle, avec des bicyclettes enchaînées aux grilles des pimpantes maisons de brique qui la bordaient de chaque côté. « Je sens qu'il va se produire quelque chose. »

Ils le suivirent à l'intérieur. Carter s'approcha avec des radios. Ils en prirent chacun une, ajustèrent les écouteurs, vérifièrent le fonctionnement. « Restez à l'écart à moins que ça ne chauffe vraiment. Il y a douze gars à nous ici, et s'ils se mettent tous à hurler en même temps...

– Où voulez-vous que je me poste ? demanda Lucas.

– À votre avis ? dit Carter. Au guichet ?

– Hum. Je ne verrai que le dos des gens », objecta Lucas. Il regarda autour de lui. Un petit couloir reliait le foyer de l'auditorium au grand hall d'entrée de la New School. « Et si je restais planqué dans ce couloir ?

– D'accord », dit Carter, ajoutant à l'intention de Fell : « Toi, tu vas distribuer des programmes. Tu te tiendras ici, dans le foyer.

– Géant !

– Ça se présente comment ? demanda Kennett.

– Eh bien, nous sommes censés commencer dans vingt minutes. Vous allez vous placer à l'intérieur de l'auditorium juste à côté de

l'entrée, d'où vous pouvez voir tout le monde, mais aussi regagner le foyer en hâte si c'est nécessaire, dit Carter. C'est juste ici. »

Bekker s'engagea d'un pas chancelant dans la Douzième Rue dix minutes avant l'heure prévue pour le début de la conférence. Il passa devant un type qui bricolait sa voiture à la lumière déclinante du crépuscule. Bekker était nerveux comme un chat, surexcité. Il observait les spectateurs éparpillés qui remontaient la rue en même temps que lui, convergeant tous vers l'auditorium. Ceci était dangereux. Il le sentait. Ils allaient parler de lui. Il y aurait peut-être des policiers dans l'assistance. Mais n'empêche, cela valait la peine. Cela valait la peine de prendre quelques risques.

La plupart des gens entraient un peu plus haut dans la rue, par de grandes portes vitrées comme on en voit dans tous les théâtres. Ce devait être l'auditorium. Mais il y avait une autre porte plus près de lui. Saisi d'une impulsion, c'est celle-là qu'il franchit. Il se dirigea vers l'auditorium.

Et faillit trébucher.

Davenport.

Un piège.

Manquant s'étrangler de peur, il porta les mains à sa gorge. Sous ses yeux, Davenport et un autre homme, de dos, se tenaient dans le couloir qui reliait les deux entrées. À moins de trois mètres de lui. Surveillant la foule qui s'engouffrait par l'autre porte.

Davenport, sur la gauche, à demi tourné vers le deuxième homme, était carrément de dos. Le deuxième homme, de trois quarts, jeta un coup d'œil en direction de Bekker au moment où le flot entraînait celui-ci à l'intérieur. Pas moyen d'arrêter. Il traversa entièrement le grand hall, dépassa l'entrée de l'auditorium. Il y avait sur la droite un bureau de contrôle vide, avec un téléphone derrière. Et juste devant lui, un autre couloir qui semblait déboucher sur l'extérieur.

Bekker se toucha inconsciemment le visage, palpant les cicatrices durcies sous le maquillage professionnel. Ah, cette nuit au funérarium, quand Davenport s'était acharné sur son visage...

Bekker s'arracha à cette évocation, se força à descendre l'escalier, à franchir la porte suivante, à sortir. Il transpirait, respirait avec difficulté.

Il se retrouva dans un jardin de sculptures, face à une autre porte semblable à celle qu'il venait de franchir. Derrière cette porte, un couloir, et au-delà, à une trentaine de mètres environ, une autre série de portes et la rue suivante. Personne en vue. Il franchit la cour d'un pas décidé, empoigna la porte, tira...

Fermée à clé. Interdit, il tira fort, d'un coup sec. Pas un frémissement. Le verre était tellement épais qu'il n'y aurait pas eu

moyen de le briser, même s'il avait eu un instrument pour le faire. Il se retourna, regarda derrière lui, vers l'endroit d'où il venait. S'il essayait de sortir par là, il se retrouverait face à Davenport pendant plusieurs secondes, comme avec le flic à qui Davenport parlait quelques minutes plus tôt.

Il se redressa, figé sur place, dépassé par les possibilités qui s'offraient à lui. Il fallait qu'il échappe à leurs regards. Il prit à gauche, tomba sur un petit couloir avec une porte marquée d'un B et du mot « Escalier ». Il se jeta sur la porte, plein d'espoir...

Fermée à clé. Merde. Il se nicha dans l'embrasure, momentanément hors de vue. Mais il ne pouvait pas rester là : quiconque, le voyant dissimulé de la sorte, saurait tout de suite...

Encore un de ces satanés pièges de Davenport, l'attirer comme ça dans ses filets...

Bekker perdit pied quelques secondes, son esprit se mit à dériver, faiblissant, implorant... Il revint à la réalité avec un spasme, se retrouva en train de tirer comme un fou sur la porte, secouant la poignée.

Non. Il devait y avoir une autre solution. Il lâcha la porte, se retourna vers la courette. Il avait besoin de soutien, il fallait qu'il réfléchisse. Il plongea la main dans sa poche, trouva sa boîte à pilules, avala une demi-douzaine de croix. En lui mordant la langue, l'acidité l'aida à se calmer, à réfléchir posément.

S'ils l'attrapaient – et ne le tuaient pas –, ils le remettraient en prison, le priveraient de ses substances chimiques. Bekker frissonna et son corps fut traversé d'un grand spasme. L'enfermer : il ne pouvait pas revivre une expérience pareille, il ne voulait même pas y penser.

Il se mit à repenser au funérarium. Le visage de Davenport à quelques centimètres du sien, hurlant des paroles inintelligibles, puis le pistolet brandi, la mire surgissant comme un clou sur un gourdin, le clou lui déchirant le visage...

Réfléchir. Il fallait réfléchir.

Et il fallait bouger. Mais où aller ? Davenport était juste là, aux aguets. Il fallait passer devant lui. Agissant dans une demi-inconscience, il rouvrit la boîte à pilules, avala ce qui restait d'amphétamines et une tablette de P.C.P. Réfléchir.

« Ça va commencer d'une seconde à l'autre, dit Carter.

– Donnons-lui encore cinq minutes, proposa Davenport. Bricolez le projecteur de diapos, quelque chose dans ce genre.

– Le public va être furieux quand Yonel va faire son annonce.

– Pas forcément, dit Kennett qui s'était lassé d'attendre à l'intérieur de l'auditorium. Ça va peut-être les exciter.

– Yonel dit qu'il va parler de Mengele et de Bekker pendant une

demi-heure, quoi qu'il arrive, avant d'annoncer quoi que ce soit », dit Lucas. Il se leva et s'avança vers la porte. « Je vais faire un petit tour rapide dans le public. Il n'y a plus beaucoup de gens qui arrivent.

– Merde, il ne vient pas, dit Carter.

– C'est possible, mais il aurait dû », rétorqua Lucas.

Bekker, explorant la courette avec l'énergie du désespoir, monta quelques marches accédant à une niche et découvrit une autre porte. Derrière la scène ? Y aurait-il des flics derrière ? Il saisit la poignée, tira... et la porte s'ébranla. Il l'entrouvrit à peine, juste de quoi laisser passer un filet de lumière, et regarda par l'interstice. Exact. Les coulisses. Un homme en pantalon et veste de tweed était posté de l'autre côté de la scène, surveillant l'assistance depuis un recoin obscur. Pendant que Bekker l'observait, il porta un objet rectangulaire à hauteur de son visage. Une radio ? Probablement. Donc, un flic.

Près de la porte, juste devant Bekker, il y avait une table couverte d'entailles, et dessus, un pot de beurre de cacahuètes vide, un téléphone noir et ce qui ressemblait à un parapluie pliable dans une housse en nylon. Bekker referma la porte, reprit la direction des marches. Le désespoir l'effleura : il n'y avait aucune issue. Aucune. Et ils ne partiraient pas sans avoir fouillé tout le bâtiment, ça, il le savait. Il fallait absolument sortir de là. Ou alors, se cacher.

Minute. Une radio ? Le flic avait une *radio*.

Bekker pivota, retourna à la porte, regarda à nouveau par l'entrebâillement. Le flic était toujours dans son renforcement, scrutant la salle de derrière le rideau, observant tous les visages. Et sur la table, ce n'était pas un parapluie mais un pupitre à musique pliable, apparemment oublié là après un concert.

Le souvenir de Ray Shaltie lui revint comme un flash, avec le sang qui giclait de sa tête...

Le P.C.P. commençait maintenant à agir, le réchauffant et lui redonnant confiance. Il avait besoin de cette radio. Il laissa la porte se refermer, fit rapidement le tour de la niche, réfléchit. Un journal ? Il fouilla dans son sac, trouva une enveloppe, la plia. Réfléchit encore un instant. Il n'y avait pas d'autre moyen. Il n'était pas question de se faire tabasser une deuxième fois. Bekker inspira à fond, marqua une pause, alla à la porte, la tira vers lui et franchit le seuil.

Le flic le repéra immédiatement et, fronçant les sourcils, fit un pas dans sa direction. Bekker tendit l'enveloppe et chuchota : « Monsieur l'agent... »

Le flic jeta un coup d'œil vers le public et se mit à traverser la longueur de la scène derrière le rideau. Radio en main. De son côté, Bekker avança d'un pas, toucha le pupitre. Il devait être frêle une fois ouvert, mais replié à l'intérieur de sa housse de plastique, ça faisait un

gourdin impeccable.

« Vous n'êtes pas... » commença le flic. Une grosse voix.

« L'homme que l'on cherche... » murmura Bekker, tendant l'enveloppe et la lâchant en même temps. L'enveloppe tomba aux pieds du policier. Sans réfléchir, celui-ci se pencha pour la ramasser.

Et Bekker frappa.

Le frappa derrière l'oreille avec le pupitre à musique, qu'il abattit comme une hache. L'impact lui évoqua un marteau entamant un melon trop mûr. Le policier s'affaissa et la radio heurta le sol derrière lui. Cela n'avait pas fait beaucoup de bruit, et de toute manière, le rideau était là pour étouffer les sons, se dit Bekker. Cependant, il attrapa l'homme par le col et le tira dans le renforcement, près de la porte. Et attendit. Attendit l'appel, le cri qui mettrait fin à tout cela. Rien ne se produisit.

Il n'était pas question de donner au flic l'occasion de raconter comment il s'était fait prendre. Bekker le toisa et attendit quelques instants avant de pousser la porte qui donnait sur l'extérieur pour le tirer dehors. La courette était toujours vide. Bekker leva le pupitre et frappa à nouveau le flic inconscient, le frappa à plusieurs reprises jusqu'à ce que sa tête ressemble à un sac de riz sanguinolent.

Arrête... pas le temps. Mais les yeux...

Il fallait faire vite, maintenant. Il utilisa son canif pour enlever les yeux, palpa le corps et trouva une plaque d'identité : Francis Sowith. La radio... merde, la radio était restée à l'intérieur. Il retourna à la porte, jeta un coup d'œil, vit la radio, alla la récupérer en vitesse.

Revint sous le porche, enjambant le corps. Remarquant alors qu'il avait du sang sur les mains, il les essuya sur la veste du flic. Elles étaient encore poisseuses : il les renifla. L'odeur du sang lui était familière, ça le réconfortait.

Il regarda la radio. Un modèle simple, que l'on actionnait avec le pouce. Il se calma, vérifia sa tenue, se rajusta et remonta les marches vers la porte qui donnait sur l'intérieur.

Il prit une profonde inspiration, se raidit, ouvrit la porte et avança droit devant lui. Un membre du corps enseignant, se dit-il, voilà ce qu'il était : un professeur attaché à l'établissement. Il entendit une voix d'homme un peu plus loin. Il se faufila alors jusqu'au bureau de contrôle, là où il avait aperçu un téléphone, se glissa derrière le comptoir, porta le combiné à son oreille. D'où il était, il pouvait voir l'épaule et la manche de la veste de Davenport, s'il s'agissait bien de lui, toujours au même endroit. Il s'accouda au comptoir, tête baissée, porta la radio à sa bouche et, du pouce, actionna le bouton.

« Ici Frank, lança-t-il d'une voix troublée. Il est ici, dans les coulisses, derrière la scène... »

Il lâcha la radio, reprit le téléphone, le plaça contre son oreille,

l'épaule en retrait. Pour qui lisait le langage corporel, cela signifiait : *voilà quelqu'un qui organise un rendez-vous*. Au même moment, il y eut un cri, suivi d'un autre. L'épaule de Davenport disparut de l'embrasure, un autre homme apparut à sa place, passa devant le contrôle en courant et fonça dans la courette.

En un rien de temps, Bekker sortit de son recoin, et franchit les portes du théâtre en regardant droit devant lui. Il était dans la rue. Dans l'auditorium, une femme poussa un cri. Bekker continua à marcher. L'homme qu'il avait vu en train de bricoler sa voiture le croisa au pas de course, un pistolet à la main.

Puis la nuit se referma sur Bekker. Il avait disparu.

Chapitre 18

Ils se déployèrent dans la courette, une demi-douzaine de gradés criant de tous côtés. Les lumières s'allumèrent dans toutes les pièces de l'établissement, que des flics en tenue passèrent au crible fin, millimètre par millimètre, même si ceux qui étaient dans la courette le savaient déjà : il était parfaitement inutile d'entreprendre des recherches.

« Pauvre connard... Combien de personnes sont sorties ? Combien ?

– J'essayais de lui sauver la peau. Mais bordel, où ils étaient passés, tes gars, hein ? Où diable... » Un type trapu en poussa un autre, plus grand, et pendant quelques secondes il y eut de la bagarre dans l'air, mais un autre flic s'interposa.

« Bon Dieu, il faut sortir par l'arrière, ces putains de journalistes de la télé ont déjà envahi la rue...

– Qui était chargé de surveiller les escaliers ? Où était... ?

– Fermez-la. » Kennett, qui était resté assis sur un banc à parler avec Lily et O'Dell, se fraya un chemin à coups d'épaule au milieu des autres policiers, sa voix s'abattant au milieu de leurs bavardages comme une lame glacée. « Fermez-la, nom de Dieu. »

Il resta debout sur le trottoir, extrêmement pâle, deux doigts rôdant à la hauteur de son cœur. Il se tourna vers l'un des policiers : « Combien de personnes sont sorties ?

– Écoutez, ce n'était pas mon...

– Je me fous complètement de savoir qui est responsable, aboya Kennett. Nous avons tous foiré. Ce que je veux savoir, c'est combien de gens sont sortis.

– Je ne sais pas, répondit le flic. Une vingtaine, une trentaine peut-être. Quand tout le monde s'est précipité vers les coulisses, il y a une poignée de gens qui se trouvaient dans le foyer ou à proximité des portes et qui sont simplement sortis. Il n'y avait personne pour les arrêter. Quand je suis revenu, ils étaient presque tous partis.

– Il n'y avait qu'une cinquantaine de spectateurs dans l'auditorium, dit Kennett. Disons que la moitié d'entre eux sont sortis.

– Mais ce n'est pas ça, le problème, dit le flic.

– C'est quoi, le problème ? demanda Kennett, d'une voix aiguë, déchirée, douloureuse, qui faisait penser à un morceau de peau arrachée à la base de l'ongle.

– Le problème, c'est que j'ai examiné chacun de ces visages un par un, et que Bekker n'y était pas. Même si vous me pendez par les couilles, vous ne me ferez pas dire qu'il y était, pour la bonne raison qu'il n'y était pas. Il n'était pas là.

– Il fallait bien qu'il soit quelque part, rétorqua sèchement Carter.

– Personne n'a traversé la scène, personne n'est sorti par la courette. Il n'y a qu'une seule autre porte et elle ne mène nulle part, elle permet juste de revenir dans le foyer... »

Il y eut un silence prolongé, un concentré de peur et de colère. Des têtes allaient tomber sur ce coup-là. Des têtes allaient tomber. Deux ou trois policiers lancèrent un regard furtif du côté de Lily et O'Dell qui s'entretenaient gravement en aparté. Quelques instants plus tard, Huerta dit : « Il devait être là depuis le début. Il a dû se cacher avant notre arrivée, constater qu'il ne pouvait pas ressortir et prévoir que nous allions passer les lieux au crible avant de repartir. Alors il a chopé Frank pour lui prendre sa radio. »

Kennett approuva d'un signe de tête.

« Ce ne peut pas être Frank qui a appelé...

– Pourtant, ça lui ressemblait...

– Ça veut simplement dire que Bekker a une voix grave. On est bien avancés avec ça. Nos gars ont débarqué dans les coulisses en cinq secondes, et Frank était déjà mort. Il a quand même fallu un petit moment pour le mettre dans cet état-là.

– Eh ben alors, ça lui servait à quoi d'appeler, Bekker, s'il était déjà parti ? demanda Kuhn.

– À nous faire revenir ici dare-dare, expliqua Lucas. Voyons... il arrive ici, neutralise Frank, pique la radio, ressort par la porte latérale qui donne derrière l'angle du foyer, lance son appel radio, pousse la porte, traverse tranquillement le foyer et sort dans la rue.

– Billy dit que personne n'a franchi cette porte », objecta Kuhn.

Un jeune policier en civil, les mains dans les poches, secoua la tête. « Dieu m'est témoin, je ne vois pas comment une seule personne aurait pu passer par là. Le lieutenant Carter m'a dit de rester où j'étais et j'y suis resté, même quand Frank a appelé. J'ai vu tout le monde courir...

– Mais vous tourniez le dos à la porte ? demanda Kennett.

– Oui, mais j'étais précisément *là* », persista le jeune flic, qui voyait déjà le bonnet d'âne s'ajuster à son tour de tête.

Kennett se tourna vers Lucas.

« Vous êtes sûr qu'il n'est pas passé devant vous ?

– Je ne vois pas comment il aurait pu... Comme disait votre collègue... » Lucas désigna le policier qui avait examiné les visages un par un. « J'ai observé chaque putain de visage qui franchissait cette porte, et il n'y était pas, c'est tout.

– Très bien. C'est donc qu'il était encore à l'intérieur, dit Kennett. Nous pouvons assumer qu'il a lancé cet appel radio pour faire diversion, afin de pouvoir sortir...

– Ou se cacher, suggéra un autre policier. S'il a eu une planque pendant la journée...

– On le saura », dit Kennett en levant les yeux vers les fenêtres illuminées. Mais quand il jeta un regard en coin à Lucas, celui-ci secoua la tête. Bekker avait filé. « L'autre solution, c'est qu'il se soit penché à une fenêtre quelque part et ait lancé son appel pour écarter nos gars qui étaient dans la rue...

– Et s'il avait des clés, et qu'il se trouvait déjà dehors, et qu'il n'avait fait ça que pour se moquer de nous ? » suggéra un autre flic.

Ils en parlèrent encore pendant une vingtaine de minutes avant de se disperser, les uns pour accomplir une tâche précise, les autres simplement pour s'éloigner, craignant que leur nom et leur visage ne se retrouvent associés au désastre. Dans la niche qui protégeait la porte des coulisses, l'équipe chargée des premières constatations travaillait sous de puissants projecteurs, relevant ce qu'elle pouvait. En fait, il n'y avait aucun doute : c'était Bekker. Bekker, oui, mais comment.

« Bon, maintenant, on laisse tomber les histoires de flics, dit Kennett à Lucas, au milieu de la courette. Passons à la politique.

– Ils vont avoir votre peau, sur ce coup-ci ? demanda Lucas.

– Ça se pourrait bien, dit Kennett. Je vais commencer par appeler quelques personnes. Il faut arrondir les angles, faire un écran de fumée.

– Ça ne va pas être facile, vu votre présence sur les lieux...

– Qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

– Je mentirais », dit Lucas.

Kennett parut intéressé.

« Comment ça ?

– En chargeant Frank. Déverrouillez la porte de derrière, dit Lucas en inclinant la tête vers l'autre côté de la courette. Racontez-leur que Bekker s'est caché dans l'établissement pendant la journée, qu'il avait dû voler les clés quelque part. Qu'il est ensuite sorti de sa cachette et descendu ici – où nous avons posté un seul homme, vu que les issues étaient bloquées à l'avance –, et que là, il s'est retrouvé en face de Frank. Ils se sont battus, mais Bekker marche au P.C.P. et il a tué Frank. Ensuite, il a filé par l'autre côté du bâtiment. Si quelqu'un doit porter le blâme, c'est Frank. Mais personne n'osera rien dire, car Frank est mort. Vous pourriez même en rajouter un peu dans la coulisse. Leur dire que Frank a complètement foiré mais qu'on ne peut pas l'admettre publiquement. C'était un brave type, et maintenant il est mort...

– Hum..., dit Kennett en se mordillant la lèvre. Et que fait-on de la radio ?

– Quelqu'un a déjà suggéré qu'il se moquait de nous : retenez cette hypothèse. Comme s'il se trouvait déjà dehors. Cela colle assez bien avec le personnage de Bekker, pour ce que les médias en savent.

– Vous pensez... ?

– Non, je pense qu'il nous a roulés dans la farine.

– Moi aussi. » Kennett contempla ses chaussures quelques secondes avant de regarder du côté de Lily et O'Dell. « Mais la supercherie risque de ne pas faire très long feu.

– Personne ne s'en souciera si nous l'attrapons avant que ça ne s'ébruite. »

Kennett acquiesça de la tête.

« Je ferais mieux d'aller parler à O'Dell. Il va falloir procéder à un sérieux massage de médias, dans la coulisse.

– Vous croyez qu'il vous aidera ? »

Kennett s'autorisa une ombre de sourire.

« Lui aussi était sur les lieux. Ils venaient juste de se garer dehors... »

Il fit un pas pour rejoindre Lily et O'Dell mais s'arrêta brusquement et, pivotant, mains dans les poches, lança, sans l'ombre d'un sourire cette fois : « Filez donc à Minneapolis. Et trouvez-nous quelque chose, pour l'amour du ciel. »

Chapitre 19

Lucas occupait seul la rangée la plus épouvantable de tout l'avion, en classe touriste, derrière la cloison, aucun endroit convenable pour mettre ses pieds, sinon le couloir. L'hôtesse se mit à l'observer avant les chutes du Niagara.

« Vous vous sentez bien ? » finit-elle par demander en lui effleurant l'épaule. Crispé, les yeux fermés, il était allongé autant que le siège le permettait, tel un patient attendant que le dentiste commence le traitement de racines.

« Est-ce que le train est sorti ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

– Oh, oh ! s'exclama-t-elle, dissimulant un sourire. Que diriez-vous d'un whisky ? Un double, même.

– Ça ne sert à rien, déclara Lucas. Sauf si on met une dizaine de phénobarbital dedans.

– Je suis désolée. » Son visage affichait un sérieux tout professionnel, mais en réalité, ça l'amusait. « Vous savez, il n'y en a plus que pour deux heures...

– Génial. »

Il visualisait si bien la chose : des morceaux de tôle d'aluminium et des éclats de la nacelle du moteur éparpillés aux quatre coins d'un champ de maïs canadien ; des têtes, des bras et des doigts disséminés comme des détritres ; des flammes d'incendie vacillant à perte de vue, des nuages de fumée noire huileuse ; des femmes en collant traînant parmi les débris d'épave, ramassant de l'argent ; une poupée Barbie coupée en deux, souriant d'un air niais ; que des images sorties d'un film, évidemment. Il n'avait jamais vu un avion s'écraser au sol, mais il fallait vraiment être complètement imbécile pour être incapable d'imaginer ce que ça donnait.

Il resta assis et transpira, transpira jusqu'à ce que l'hôtesse revienne lui annoncer : « On y est presque...

– Encore combien ? croassa-t-il.

– Moins d'une heure.

– Oh, petit Jésus sur la croix... » Il avait prié pour qu'il ne reste plus qu'une ou deux minutes, il s'en était convaincu.

L'avion pénétra dans la zone des lueurs orangées de vapeur de sodium et bleues de mercure, et vira sur l'aile tandis que Lucas se cramponnait à son siège. Le hublot fut envahi par les flots de voitures et les trous noirs des lacs qui s'étendaient à l'ouest de la Boucle de

Minneapolis. Lucas baissa les yeux vers le tapis. Sursauta lorsqu'on sortit le train d'atterrissage. Commit l'erreur fatale de laisser son regard glisser au-dessus du siège voisin inoccupé, jusqu'au hublot, et vit le sol venir à lui. Referma illico les yeux et s'arma de courage en prévision de l'impact.

L'atterrissage ne fut qu'une formalité. Le pilote blasé proféra les adieux d'usage d'une voix de coupeur de foin du Tennessee, ce qu'il était très probablement, à peine qualifié pour piloter une Chevrolet 1952 et encore moins un jet sur une ligne commerciale.

En sortant comme une flèche de l'avion, son bagage léger à la main, Lucas se dit qu'il dégageait une fétide odeur de trouille. *Mon Dieu, ce vol était l'enfer.* Il avait lu quelque part que l'aéroport de La Guardia était complètement saturé, qu'à bord d'un avion encore au sol, on pouvait être coupé en deux sans avoir le temps de dire ouf. Et il allait devoir remettre ça d'ici un jour ou deux.

Il monta dans un taxi, donna quelques indications, s'effondra sur la banquette. Le chauffeur prit son temps, traînant le long de la rivière, dépassant l'usine Ford, remontant vers le nord. Chez Lucas, il y avait une fenêtre éclairée. Allumage automatique branché sur horloge.

« C'est bon de se retrouver chez soi, hein ? demanda le chauffeur tout en notant quelque chose dans son registre.

– Vous n'avez pas idée. » Lucas lui tendit un billet de dix dollars et bondit dehors. Un couple se promenait le long de la rivière, de l'autre côté de la rue. L'homme le héra :

« Salut, Lucas.

– Salut, Rick, bonjour Stéphanie. » Des voisins. Il reconnaissait les cheveux blonds de la femme, les lunettes à monture chromée du mari.

« Vous aviez laissé votre arroseur branché dans le jardin du fond. On a fermé l'eau et rangé le tuyau derrière le garage.

– Merci beaucoup. »

Il ramassa le courrier derrière la porte, tria les catalogues et publicités qu'il jeta à la corbeille, prit une douche pour éliminer l'odeur de trouille qui lui collait au corps, et sauta dans son lit. Trente secondes plus tard, il dormait.

« Lucas ? » Quentin Daniel passa la tête par l'embrasure de la porte de son bureau. Ses yeux étaient cernés et il avait maigri. Il avait occupé le poste de chef de la police de Minneapolis pendant deux mandats de suite, mais ce n'était pas cela qui le rongait. Des innocents étaient morts à cause de Quentin Daniel. C'était un criminel, mais à part lui-même et Lucas, tout le monde l'ignorait. Lucas s'était fait à cette idée, il lui avait pardonné. Daniel, lui, ne pouvait s'y résoudre.

« Entrez. Qu'est-ce qui vous est arrivé au visage ?

– Je me suis fait agresser dans la rue, genre... Mais avant tout, j'ai besoin d'un coup de main, dit Lucas, n'y allant pas par quatre chemins, en s'installant dans le fauteuil réservé aux visiteurs. VOUS savez que je travaille à New York en ce moment.

– Oui, ils m'ont appelé. Je leur ai dit que vous étiez un magicien.

– Il faut que je retrouve les types qui occupaient les cellules voisines de celle de Bekker en prison, ou quiconque lui a parlé quand il était là-bas.

– On dirait que vous êtes en train de racler le fond de la casserole, dit Daniel en tripotant l'humidificateur posé sur son bureau.

– Je suis revenu pour ça. Ce fils de pute s'est planqué quelque part et nous n'arrivons pas à le faire sortir de son trou.

– D'accord. » Daniel décrocha le téléphone et enfonça une touche. « Est-ce que Sloan est dans le coin ? Dites-lui que je l'attends dans mon bureau, voulez-vous ? Merci. »

Un silence embarrassant s'installa, que Lucas rompit :

« Vous avez une mine de chien.

– Je me sens comme un chien », dit Daniel. Il fit tourner l'humidificateur entre ses doigts, l'aligna avec le rebord de la table.

« Votre femme ?

– Partie. Je croyais que ce serait un soulagement de ne plus l'avoir là, eh bien, non. Avant, je me réveillais tous les matins et regardais à côté de moi en me disant, ah, si elle pouvait foutre le camp, et maintenant, je me réveille, je regarde le lit et je vois un trou dedans.

– Vous voudriez qu'elle revienne ?

– Non. Je sais ce que je veux, et je ne peux pas l'avoir. Je vais vous dire une chose, entre vous, moi et ces quatre murs – je me tire d'ici. Encore deux mois et j'aurai assez d'ancienneté pour prendre ma retraite dans de bonnes conditions. J'irai peut-être m'installer dans le Nord, quelque part au bord du lac. J'ai assez de fric pour ça. »

On frappa à la porte. La secrétaire de Daniel passa la tête dans l'embrasure et annonça : « Sloan... »

Lucas se leva. « Je vous souhaite bonne chance. Sérieusement.

– Merci, mais j'ai la poisse », dit Daniel.

Sloan attendait dans le bureau de la secrétaire, vêtu d'une veste sport en coton sur une chemisette de tennis et d'un pantalon de toile, des chaussures de marche aux pieds. À la vue de Lucas, un large sourire illumina son visage étroit.

« Tu es de retour ? » demanda-t-il en tendant la main. Lucas rit. « Juste pour la journée. Il faut que je retrouve quelques individus et j'ai besoin de l'assistance d'un type avec un insigne.

– Tu travailles à New York ?

– Oui, je te raconterai tout ça, mais d’abord il faut qu’on parle au shérif. »

Il y a trois noms, leur dit un gendarme du bureau du shérif. Il avait consulté les registres, échangé quelques mots avec des collègues. Ils étaient tous d’accord.

Bekker avait été bouclé à côté de Clyde Payton, qui faisait maintenant vingt-quatre mois à Stillwater pour l’attaque à main armée d’une pharmacie. Il en était à sa deuxième récidive. Un drogué.

« Cet enfoiré va sortir de tôle et se mettre à tuer des gens, dit le gendarme. Il prenait Bekker pour une sorte de star du rock ou quelque chose de ce genre. On voyait très bien Payton en train de se dire : “Tuer des gens, super. ” »

Tommy Krey, vol de voitures, l’encadrait de l’autre côté. Il était encore en liberté, sous caution. Son avocat faisait traîner le procès en longueur. « J’ai entendu dire que le propriétaire de la voiture devait partir en Californie. L’avocat de Tommy aimerait bien négocier avec le procureur », expliqua le gendarme.

Burrell Thomas, qui s’était trouvé en face, de l’autre côté du couloir, avait plaidé l’agression simple, payé une amende et était sorti.

« Je connais Tommy, mais pas les deux autres, dit Lucas, qui avait perdu le contact.

– Payton est de St. Paul – Rice Street. En gros, son truc, c’est la drogue. Quand il est réglo, il fait dans l’immobilier, dit Sloan. Moi non plus, je ne connais pas Thomas.

– Burrell est cinglé, dit le gendarme. On l’appelle Rayonne. Vous connaissez tous Becky Ann, la joueuse de cartes professionnelle qui a de gros seins et qu’on voit de temps en temps dans Lake St. ?

– Bien sûr, dit Lucas en hochant la tête.

– Elle sortait avec ce Noir gigantesque...

– Manny », dit Sloan, et Lucas précisa. « Manfred Johnson.

– Ouais, c’est ça. Eh bien, c’est un copain de Burrell. Depuis le lycée ou même avant, quand ils étaient gosses. »

« Alors, c’est comment, New York ? » demanda Sloan. Ils se trouvaient dans sa voiture banalisée, fonçant vers la partie sud de Minneapolis.

« Il fait chaud. Comme en Alabama.

– Hum. Je n’y suis jamais allé. À New York, je veux dire. Il paraît que c’est un vrai merdier.

– C’est différent », dit Lucas en regardant les maisons délabrées défiler sous ses yeux. Les gamins à bicyclette, roulant dans l’été. Ils avaient appelé l’avocat de Krey, un type qui occupait, en guise de bureau, une boutique du quartier. Il affirmait pouvoir faire venir Krey dans la demi-heure.

« Différent comment ? Comme Fort Apache, par exemple ? »

– Mais non, ce n'est pas ça. D'abord, il y a une quantité incroyable de délinquants. On ne sait jamais d'où la merde va sortir. On ne peut pas avoir la moindre idée sur quoi que ce soit, on ne sait jamais où on en est. Ici, si quelqu'un arrête un putain de camion qui transporte des trucs commandés sur catalogue et qu'il emballe cinquante Sony, on a une idée de l'endroit où elles vont échouer. Tandis que là-bas... merde. Tu peux dresser une liste de suspects longue comme tu queue, il ne s'agira que des mecs dont tu sais *personnellement* qu'ils sont capables de l'avoir fait. Eh bien, il y a probablement cent fois plus de mecs possibles, et tu ne sais même pas qu'il » existent. Je veux dire, une liste plus longue que *ma* queue.

– Eh bien, voilà des listes drôlement longues, dis donc.

– C'est curieux, expliqua Lucas, c'est un peu comme se trouver tout en haut de la tour I.D.S. : on regarde par une fenêtre et on ne peut plus voir le sol. On est tout désorienté et on a l'impression d'être en train de tomber.

– Et ce Bekker, c'est quelque chose, hein ? demanda Sloan avec enthousiasme. Une sacrée vedette. Quand je pense qu'on l'a connu à ses débuts ! »

Tommy Krey était assis sur une chaise en bois dans le bureau de son avocat. Celui-ci portait un costume en lainage d'un marron jaunâtre, et ses cheveux abondamment brillantinés étaient exactement de la même nuance. Il serra la main de Sloan et de Lucas. Il avait la paume moite et Lucas étouffa un ricanement en voyant Sloan s'essuyer subrepticement sur la jambe de son pantalon.

« Qu'est-ce que Tommy peut pour vous ? » demanda l'avocat en croisant les mains sur son bureau, essayant de prendre l'air malin et professionnel. Krey, apparemment peu concerné, se curait les dents.

« Il peut nous raconter de quoi il parlait avec Michael Bekker lorsqu'ils étaient en prison ensemble, suggéra Lucas.

– Quelles sont nos chances de voir sauter l'accusation de vol de voiture ?

– Ça, c'est un problème que vous devrez régler vous-mêmes, dit Lucas, regardant Krey et son avocat l'un après l'autre. Sloan ira peut-être glisser au juge que Krey l'a aidé dans une affaire importante, mais je ne peux rien vous promettre. »

L'avocat regarda Krey et haussa les sourcils.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? »

– Ben, j'en ai rien à cirer, moi », dit Krey. Il balança son cure-dents vers la corbeille à papier. Le cure-dents atterrit sur le bord et retomba par terre. L'avocat fronça les sourcils. « On a parlé d'un tas de putains de trucs, poursuivit Krey. Et puis je vais vous dire une chose, c'est que

depuis qu'il est parti à New York, je me suis creusé la cervelle pour essayer de retrouver ce qu'il avait pu me laisser comme *indices*. Que dalle. Tout ce qu'on s'est dit, c'était du pipeau.

– Et rien sur des amis à New York, sur des déguisements possibles ?

– Rien de rien. Parce que, j'veux dire, si j'avais su quelque chose, j'aurais filé au tribunal pour essayer de passer un marché. Je sais que son pote, le mec qui a fait les autres meurtres, était acteur... alors c'est peut-être une histoire de déguisements...

– Comment était-il, en prison ? Je veux dire, il était défoncé ?

– Il arrêta pas de pleurer. Il pouvait pas vivre sans sa dope, vous savez ça ? Ça le rendait malade. J'ai cru que c'était des blagues, au début, mais c'en était pas. Il était capable de pleurer pendant plusieurs heures d'affilée, quelquefois. Il est complètement dingo, j'vous dis.

– Et ce Clyde Payton ? On l'avait bouclé pour une histoire de trafic de drogue. Il était à côté de Bekker.

– Ouais, il est entré la veille du jour où on m'a libéré sous caution. J'sais pas, j'crois que c'était un tordu comme Bekker. Normal mais tordu, vous voyez ce que je veux dire ? Du genre à vous filer la chair de poule. Il était plus ou moins dans les affaires, et puis voilà qu'il se branche sur la dope. Et le coup d'après, il fait irruption dans une pharmacie et essaie de piquer des saletés qu'on ne peut avoir que sur ordonnance. Tant que j'étais là, il a passé un max de temps assis à insulter les gens, mais il y avait des moments où il était comme une bûche. Il pensait qu'il allait finir à Stillwater.

– Effectivement, dit Sloan.

– Pauvre con, dit Krey.

– Et Burrell Thomas ?

– Ah, nous y voilà ! dit Krey, le visage radieux.

Bekker et Burrell, ils parlaient tout le temps. Ça, c'est un nègre drôlement futé, Rayonne. »

À l'adresse de Burrell, il y avait une maison inhabitée, portes arrachées, sol constellé de sachets d'emballage sous vide en plastique. Ils gravirent un escalier à ciel ouvert en sentant crisser des morceaux de verre sous leurs pieds, trouvèrent un matelas brûlé dans une chambre, rien dans la suivante, et une baignoire qu'on avait utilisée comme cuvette de toilettes. Des mouches s'engouffrèrent par la fenêtre ouverte au moment où Sloan battait en retraite de la salle de bains.

« Il faut qu'on trouve Manny Johnson, dit Sloan.

– Avant, il travaillait chez Dos Auto Glass, dit Lucas. Ce n'est pas un mauvais gars. Je ne pense pas qu'il soit fiché, mais sa nana...

– Ouais... » La copine de Manny se faisait appeler Rock Hudson.

« Le mois dernier, au Loin, elle a ramassé quinze briques au cours d'une partie... Ça commence à se savoir.

– C'est une sacrée nana », reconnut Lucas.

Ils trouvèrent Manny et Rock au garage. La femme, assise dans un fauteuil en plastique, tenait une boîte remplie de billets de loterie à gratter. Elle frottait la pellicule argentée avec une lame de canif, laissant tomber par terre ceux qui n'avaient rien rapporté.

« Tiens, des poulets, dit-elle, levant à peine les yeux quand ils entrèrent.

– Comment ça marche ? demanda Lucas. Tu gagnes un peu ?

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Il faut qu'on parle à Manny », dit Lucas. Elle ébaucha un geste pour se lever, mais il l'en empêcha en lui posant la main sur la tête.

« Continue à gratter tes billets, on le trouvera tout seuls. »

Sloan s'était rapproché de la porte qui séparait la salle d'attente de l'atelier. « Il est là », dit-il à Lucas.

Ils passèrent tous les deux dans le fond. Les voyant entrer, Johnson saisit un chiffon et s'essuya les mains. Lucas se dit qu'il devait mesurer plus de deux mètres.

« Manny ? Il faut qu'on te parle de Burrell Thomas.

– Qu'est-ce qu'il a fait ? » Johnson avait une voix très basse, qui grondait comme des barils d'essence tombant d'un camion.

« Rien, à ce qu'on sache. Mais en tête, il occupait la cellule voisine de celle de Bekker, le cinglé.

– Ah, oui, Rayonne m'en a parlé.

– Tu sais où on peut le trouver ?

– Non, j'sais pas où il crèche, mais j'arriverai probablement à le trouver en faisant un tour dans le quartier ce soir. En général, il descend sur Hennepin après neuf heures.

– Bekker découpe les gens en morceaux, expliqua Sloan. Je veux dire, littéralement en morceaux. Je ne sais pas si Burrell a des ennuis avec la police, mais s'il pouvait nous aider d'une manière ou d'une autre...

– Quoi ? »

Sloan haussa les épaules, ramassa une boîte de WD-40, la fit tourner dans sa paume, haussa derechef les épaules. « Nous pourrions atténuer un peu la pression, s'il a un petit différend avec les flics. Ou bien ton amie, là, à côté, si elle... »

Johnson les dévisagea un instant avant de demander : « Vous avez un numéro de téléphone ?

– Oui, dit Sloan en sortant une carte de sa poche. Appelle-moi là.

– Ce soir, par exemple, insista Lucas. Parce que ce type, Bekker...

– Ouais, je suis au courant, dit Johnson en glissant la carte de Sloan dans sa poche de chemise. Je vous appellerai, d'une manière

ou d'une autre. »

Le trajet jusqu'à Stillwater absorba une heure de plus de leur temps précieux, mais l'interrogatoire ne prit que dix minutes. Payton avait l'air d'un ancien première ligne d'équipe universitaire, baraqué mais commençant à faire de la graisse. Ça ne l'intéressait pas de parler. « Putain, qu'est-ce que les flics ont jamais fait pour moi ? Je suis un homme malade, et me voici bouclé dans cette cage. Vous pouvez aller vous faire foutre, les mecs. »

Ils le laissèrent à bavasser tout seul, marmonnant des insultes à l'intention du sol.

« Comment tu comptes lui faire peur ? demanda Sloan alors qu'ils retournaient au parking. En le menaçant de le jeter en taule ? »

Lucas se retourna et jeta un coup d'œil au pénitencier. On aurait dit un vieux pensionnat catholique, trouvait-il. Dehors comme dedans. Jusqu'au moment où l'on entendait les portes d'acier se refermer. Alors, on savait qu'il ne pouvait pas s'agir d'autre chose que d'une prison.

Johnson appela le numéro de Sloan un peu après six heures. Burrell était disposé à parler. Il retrouverait Lucas au Penn's Bar, sur Hennepin. Johnson viendrait aussi, pour faire les présentations.

« Hé, j'ai des trucs à régler à la maison, dit Sloan.

– Vas-y donc, dit Lucas. Et merci. »

Ils se serrèrent la main et Sloan lui lança : « Surtout, ne te laisse pas draguer par n'importe qui. »

Le Penn's Bar avait un plancher défoncé et un barman à petite moustache qui versait à boire, rinçait les verres, actionnait le tiroir-caisse et gardait un œil sur la porte. Une pute noire solitaire, accoudée au comptoir, fumait en lisant une bande dessinée, dédaignant son daiquiri vert pâle à moitié consommé. Elle croisa une seconde le regard de Lucas, y vit quelque chose qui ne lui plaisait pas et se replongea dans sa lecture.

Plus loin, vers le fond, quatre hommes et deux femmes entouraient un billard automatique. Des strates de fumée de cigarette flottaient autour d'eux comme des fantômes de feuilles mortes. Lucas passa devant le comptoir, devant la table de billard, devant un téléphone accroché au mur dans une alcôve à côté d'un distributeur de cigarettes. Il jeta un coup d'œil dans les chiottes des hommes, revint sur ses pas, fit un crochet pour éviter les joueurs agglutinés autour de la table de billard. Les hommes étaient en jean et blouson, avec de gros portefeuilles retenus à leur ceinture par une chaîne. Ils le toisèrent d'un air torve lorsqu'il passa à côté d'eux. Johnson n'était pas là. Ni personne qui aurait pu être Burrell.

« Qu'est-ce que vous prenez ? demanda le barman en s'essuyant les mains sur un torchon taché de moutarde.

– Une bouteille de Leime », répondit Lucas.

Le barman alla la pêcher dans la glacière et la lâcha sur le comptoir : « Deux dollars. » Puis, penchant la tête en direction du fond, il ajouta : « Vous cherchez quelqu'un ?

– Oui. » Lucas paya et s'installa sur un tabouret. Le miroir accroché derrière le comptoir ne couvrait pas la totalité du mur, et en buvant sa bière Lucas se perdit dans la contemplation du panneau de simili-noyer qui faisait face à son tabouret, tout en essayant d'organiser son emploi du temps immédiat.

S'il ne mettait pas rapidement la main sur Burrell, il allait devoir rester plus d'un jour. Du coup, il raterait le premier vol pour Atlanta. Au lieu d'arriver à Charleston dans la matinée, il n'y serait pas avant l'après-midi, et n'en repartirait probablement que le lendemain. Et là, il faudrait trouver une excuse pour les gens de New York.

La pute toqua sur le comptoir avec ses jointures, inclina la tête vers son daiquiri et en reçut un autre. Elle portait une robe du soir vert pâle, quasiment de la même couleur que sa boisson. Elle croisa de nouveau le regard de Lucas, s'attarda plus longuement cette fois. Lucas n'avait aucun souvenir d'elle. Il connaissait la plupart des régulières, du temps où il travaillait dans la police, mais cela faisait maintenant plusieurs mois qu'il avait quitté le terrain. Dans la rue, une semaine, c'est l'éternité. Toute une nouvelle génération de gamines de treize ans avait débarqué, taillant des pipes dans les embrasures de portes à des courtiers d'assurances des banlieues résidentielles que les minutes du tribunal qualifieraient plus tard de bons pères de famille.

Lucas avait bu la moitié de sa bière lorsque Johnson fit son entrée, hors d'haleine comme s'il venait de courir.

« Bon Dieu, Davenport, siffla-t-il. J'ai raté le car. » Il jeta un coup d'œil à la pute, au bout du comptoir, pendant que Lucas pivotait sur son tabouret.

« Où est-il ? » demanda Lucas.

Le visage de Johnson s'illumina. « Qu'est-ce que vous voulez dire, où est-il ? Il est sous votre nez. »

Le regard de Lucas dépassa la pute noire pour s'attarder dans le fond de la salle : tous les joueurs de billard étaient blancs.

« Où ça ? »

Johnson se mit à rire et se tapa la cuisse.

« Vous êtes assis juste à côté, mon vieux. »

La pute regarda Lucas et lui dit, d'une voix d'une octave trop basse : « Salut, toi. »

Lucas la dévisagea une seconde, analysant ses traits, ferma les yeux. Un travelo. En une fraction de seconde, tout se mit en place.

Bon Dieu de Bekker. C'était donc ainsi qu'il réussissait à s'approcher des femmes et des touristes mâles. Parce qu'il était en femme. Avec un maquillage adéquat, la nuit, et son corps maigrichon, ses épaules étroites... Voilà comment il avait pu sortir de la New School...

Bon Dieu de bon Dieu !

« Est-ce que vous avez expliqué à Bekker comment... faire ça ? demanda Lucas en désignant la tenue de la pute. Le maquillage, la robe ?

– On en a parlé, dit Thomas. Mais c'était une ordure et un tordu, et je n'aimais pas discuter avec lui.

– Mais quand vous en parliez, est-ce qu'il avait l'air vraiment intéressé ou est-ce que c'était simplement du bavardage ? »

Thomas rejeta la tête en arrière, fixa le plafond, se remémorant. « Eh bien, il a essayé. Deux ou trois trucs. » Il se laissa glisser de son tabouret et s'éloigna de Lucas et Johnson en ondulant des hanches, pivota sur place et prit la pause. « Ce n'est pas si facile de trouver la démarche juste. Si on oublie comment l'on doit faire en plein milieu de la rue, tout le travail de préparation est foutu. »

Le barman, qui les regardait, demanda : « Vous êtes pédés, les mecs ?

– Non, flics, dit Lucas. C'est officiel.

– Pardon, oubliez ce que j'ai dit...

– Moi, je n'oublierai pas, mon chou, dit Thomas en se pouléchant la lèvre inférieure.

– Espèce d'enfoiré...

– La ferme », dit sèchement Lucas, enfonçant l'index dans la poitrine du barman. Puis, revenant à Thomas : « Mais est-ce qu'il a essayé ? La démarche ?

– Trois ou quatre fois, je dirais. Vous savez, maintenant que j'y repense, on a beaucoup parlé de ça. Mais autant du plaisir que ça donne que de la manière de le faire. Comment se procurer des soutiens-gorge de prothèse, ce genre de choses. Il devrait faire une assez jolie fille, remarquez, à part les cicatrices.

– Vous croyez vraiment ? demanda Lucas. C'est une opinion professionnelle ?

– Vous me cherchez ou quoi ? dit Johnson, prenant la mouche.

– Ce n'est pas mon intention. Ma question est sérieuse. Est-ce qu'il pourrait faire une femme convaincante ? »

Thomas le considéra d'un air soupçonneux pendant une seconde et décida que la question était sérieuse.

« Oui, tout à fait. Il est vraiment doué pour ça. À part les cicatrices. »

Lucas sauta de son tabouret de bar, dit merci et salua Johnson d'un signe de tête : « Je vous revaudrai ça. Si vous avez besoin de

quelque chose, adressez-vous à Sloan.

– C'est tout ? demanda Thomas.

– C'est tout. »

Lucas utilisa l'appareil du fond de la salle pour appeler Fell. Quand elle décrocha, il entendit la télévision allumée à l'arrière-plan, un match de baseball.

« Tu peux joindre Kennett ? Immédiatement ?

– Bien sûr.

– Dis-lui que nous avons trouvé comment Bekker s'y prend, annonça Lucas. Comment il se promène dans les rues sans se faire repérer, comment il est sorti de la New School.

– *Nous* avons trouvé ? Vraiment ?

– Oui. Je viens de parler à son ex-voisin de cellule de la prison du Comté de Hennepin, un dénommé Rayonne Thomas. Un joli garçon. Bien maquillé. Des jambes superbes. Il porte une robe du soir vert daquiri. Il a donné quelques conseils à Bekker... »

Quelques secondes plus tard, elle laissa échapper un soupir bruyant.

« Le fils de pute ! Bekker est une bonne femme ! On a été drôlement cons !

– Appelle Kennett.

– Tu n'en as parlé à personne ?

– Je pensais que tu aimerais annoncer personnellement la nouvelle.

– Merci, mon vieux... Merci, vraiment. »

Chapitre 20

Sous la douche, Bekker comptait une à une les gouttes qui glissaient sur son corps. Voilà ce que pouvait faire l'ecstasy, deux petites pilules. Ça lui procurait le pouvoir d'imaginer et de compter, de multiplier des sensations scandaleuses par des émotions ineffables et d'obtenir des nombres...

Il se tourna pour se laisser pénétrer par les jets d'eau brûlants. Comme il n'utilisait plus du tout l'eau froide, la cabine était saturée de chaleur et de vapeur, et son corps virait à l'écarlate au fur et à mesure que ses peaux mortes se desquamaient, Tournant sur lui-même, les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, les mains en coupe sous le menton, les coudes rapprochés à hauteur du ventre, il comptait les gouttes, chacune d'entre elles.

Il resta sous la douche jusqu'à épuisement de la réserve d'eau chaude. Là, frissonnant, bleu de froid, furieux, il en sortit brusquement. Quelle heure était-il ? Il avança jusqu'à l'autre bout de la pièce, où il avait ajusté un sac-poubelle en plastique noir contre une des fenêtres à barreaux du sous-sol, et décolla un des angles. L'obscurité. Minuit. Excellent. Il avait besoin de la nuit.

Bekker revint vers le lit, sentit ses semelles coller, baissa les yeux. Il fallait qu'il lave par terre. La vue du sang séché sur le sol lui rappela sa coupure. Il regarda son bras, pinça la plaie entre son pouce et son index. Cela faisait mal, mais les fourmis étaient parties.

Il surprit son reflet dans un miroir mural, ses traits labourés. Il alla dans la salle de bains, se lava le visage en grimaçant à la vue de ses cicatrices. Elles dessinaient de longues lignes en zigzag, bourrelets en relief au milieu de la peau douce. Les entailles creusées par la mire du pistolet avaient été recousues par un boucher de la salle des urgences et non par un plasticien qualifié.

Il pensa à Davenport, aux dents de Davenport, ses canines découvertes, ses yeux, le pistolet qui fendait l'air et s'abattait impitoyablement...

Il soupira, revint à lui, ébranlé. Il contempla son visage dans le miroir, appliqua machinalement son maquillage, mais avec soin. Du Cover Mark pour dissimuler les cicatrices, puis du fond de teint ordinaire, New Définition de Max Factor. Du vernis à ongles Cover Girl. Une noisette de gel coiffant, pour aplatir ses cheveux blonds et les ramener sur ses mâchoires, qui étaient un peu trop masculines.

Le rouge à lèvres venait en dernier. Il était couleur de rose sauvage. Un soupçon. Il ne voulait pas qu'on le prenne pour une pute... Il envoya des baisers au miroir, estompa le rouge du bout de la langue, tapota le surplus avec du papier hygiénique. Parfait.

Enfin satisfait, il alla à la commode, sortit les sous-vêtements et le soutien-gorge rembourré, puis revint s'asseoir sur le lit. Il s'était rasé les jambes la veille au soir, et elles recommençaient déjà à piquer. Bekker avait des cheveux blonds et fins. Même sans les raser, les jambes n'auraient pas posé de problème. S'il le faisait, c'était pour se mettre dans l'ambiance. Rayonne lui avait expliqué pourquoi c'était important et Bekker le comprenait. Du moins l'avait-il compris à l'époque. Il fallait vivre le personnage, le sentir de l'intérieur. Il revit... une femme qui se hâtait derrière lui, effrayée par la rampe obscure du parking. Vivre le rôle de l'intérieur...

Le collant se coula en douceur le long de sa jambe : il avait trouvé la méthode pour les enfiler, en les faisant glisser petit bout par petit bout. Ayant mis le collant, il se regarda dans le miroir en pied. Il ressemblait à un escrimeur, se dit-il, torse nu et jambes gainées. Il prit la pose, se tournant de trois quarts, de profil. Un peu trop gonflé à l'avant. Il plongea la main sous le collant, rajusta son pénis en le poussant vers le bas, le coinça et le maintint en place en remontant le collant bien haut. Reprit la pose. Excellent.

Ensuite, le soutien-gorge. Il n'aimait pas ça, c'était froid et inconfortable, ça cisailait les épaules. Mais ça lui donnait l'aspect juste, et surtout, la sensation juste. Il l'agrafa dans le dos, regarda dans le miroir. Avec ses cheveux blonds soyeux qui descendaient naturellement sur ses épaules – fini les perruques – il *était* une femme. Whitechurch était certainement tombé dans le panneau. Bekker revit alors l'expression du dealer quand il avait *compris*, et quand le revolver s'était levé vers lui...

Il choisit un chemisier d'un bleu discret, à col montant et épaules très légèrement rembourrées, une jupe plissée classique qui lui couvrait les genoux, des tennnis foncées à semelles épaisses. Ses épaules étroites et le soutien-gorge lui donnaient une silhouette de femme, mais il pouvait encore être trahi par ses mains et ses pieds.

Ils étaient tout simplement trop grands et trop larges. Il chaussait du 42, mais cela ne se voyait pas trop quand il portait des chaussures de gym de couleur foncée. Pour une femme, il était d'une taille supérieure à la moyenne, mais ce n'était pas trop gênant. Et les gens s'attendaient qu'une blonde soit grande. Le vrai problème, c'était de cacher ses mains...

Ayant fini de s'habiller, il se regarda encore une fois dans le miroir. Très bien. Excellent. Il irait jusqu'au parking et en reviendrait avec ses chaussures de sport, donnant l'impression qu'il transportait ses

souliers plus élégants dans le grand sac en bandoulière. Génial. Il ajouta la dernière touche, un collier de perles en toc, versa quelques gouttes de Poison de Christian Dior sur son décolleté, à la saignée des poignets. C'était un parfum trop capiteux dont il abusait intentionnellement. Rayonne lui avait expliqué que le parfum était une donnée typiquement féminine, un argument psychologique. Le seul arôme du parfum pouvait agir sur le subconscient, convaincre quelqu'un qui se trouvait tout près de lui...

Et voilà. Il était fin prêt. Il effleura le creux de sa gorge et se souvint d'avoir vu sa défunte épouse agir ainsi, poser sa main en cet endroit précis, histoire d'achever le tableau. Il se planta une dernière fois devant le miroir pour avoir une vue d'ensemble, et, ravi du résultat, éclata spontanément de rire.

Beauté était de retour.

Beauté avançait avec précaution parmi les herbes folles jusqu'à l'appentis-garage, prenant bien garde à ne pas trébucher sur le tuyau d'arrosage. Il conduisit la voiture jusqu'à la grille, tous feux éteints, inspecta la rue à droite et à gauche, ouvrit la serrure de la grille, sortit la voiture, referma derrière lui. Resta assis quelques minutes à l'intérieur de la voiture, rassemblant ses pensées.

Le parking de Bellevue était enfermé dans son cerveau. Bellevue. Il attrapa son sac à main, trouva la pochette remplie de pilules, en fit tomber une petite verte : P.C.P. Avala un, deux comprimés. Replia la pochette et la lâcha dans son sac, tourna à gauche. Attention. Bellevue, vraiment ? Ses mains guidèrent le volant d'elles-mêmes et l'emmenèrent à travers les rues faiblement éclairées, avec précision et régularité. Une femme ? Oui. Les femmes étaient plus petites, plus faciles à manipuler une fois qu'on les tenait. Il se souvenait de la lutte avec Cortese, combien cela avait été pénible de caler le poids mort sur le siège arrière de la Coccinelle.

Et puis l'idée jaillit soudain, piquant sa curiosité, les femmes dureraient plus longtemps...

Le gardien lui adressa un signe de tête. Il reconnaissait la belle blonde dans sa vieille Volkswagen. Elle était déjà venue...

Bekker fit monter la Coccinelle jusqu'au dernier niveau qui était virtuellement vide. Il y avait dans un coin une Volvo rouge qui avait l'air d'attendre là depuis plusieurs jours. Deux autres voitures étaient garées, assez loin l'une de l'autre. Le garage était silencieux. Il ramassa au pied du siège du passager la sacoche qui contenait le flacon d'anesthésiant et le pistolet Cap-Stun.

Bekker se remémora Cortese, le premier. Bekker l'avait immobilisé avec le pistolet, l'avait coincé comme un... Aucune image ne lui vint pendant un instant, puis un porc. Un gros sanglier du Middle West,

une pure brute. Bekker l'avait traîné dans la ruelle derrière le Plaza, avait appliqué le masque. Le pouvoir...

Une portière de voiture claqua quelque part dans le garage. Un son creux, retentissant. Un moteur démarra. Bekker alla vers l'ascenseur, appuya sur le bouton, attendit. Sur le mur, une pancarte disait : « NE LAISSEZ PAS D'OBJETS DE VALEUR DANS VOTRE VOITURE. Bien que des rondes soient effectuées régulièrement dans ce parking, il n'est pas difficile d'entrer par effraction dans une voiture fermée à clé. Emportez vos objets de valeur. »

La première vague de P.C.P. l'atteignait, lui apportant maîtrise de soi et dureté, donnant à son cerveau la pointe de virtuosité dont il avait besoin. Il regarda autour de lui. Pas de caméra de surveillance. Il descendit tranquillement l'escalier, dépassa le caissier dans sa guérite, tourna au coin et prit la direction de l'entrée principale de l'hôpital. Le trottoir qui conduisait à cette entrée était justement construit comme une rampe, descendant en pente entre le garage et un jardin attenant à l'hôpital. Bekker longea la rampe, s'arrêta un instant, entra à gauche dans le jardin, et s'assit sur un banc, sous un lampadaire.

La nuit chaude et moite sentait la pluie sale et le chewing-gum refroidi. Dans la rue, un couple s'éloignait de lui. L'homme était coiffé d'un chapeau de paille dont le bord, halo blanc-doré, évoquait à cette distance l'auréole d'un ange.

Ensuite : une des portes principales de l'hôpital s'ouvrit et une femme sortit. Se dirigea vers le garage, fouillant dans son sac à la recherche de ses clés. Bekker se leva, lui emboîta le pas. La femme s'arrêta, continuant de chercher. En se rapprochant d'elle, Bekker constata qu'elle était grande. Plus près encore, il sut qu'elle était trop grosse. Quatre-vingt-dix ou cent kilos. Elle serait difficile à déplacer.

Il s'arrêta, se retourna, leva le pied pour regarder la semelle de sa chaussure gauche. Observe les femmes, lui avait dit Rayonne. Etudie leur manière de faire. Bekker avait plusieurs fois remarqué cette façon de s'arrêter, de constater les dégâts – le regard de colère ou de dégoût selon qu'elles avaient cassé leur talon ou simplement marché dans une saleté – puis d'aller un peu plus loin. Il pivota, comme s'il voulait se mettre à l'écart pour réparer ce qui avait lieu de l'être, s'éloigna de la femme trop grosse, retourna dans le parc. Il pouvait très bien être en train d'attendre quelqu'un qui était à l'intérieur de l'hôpital, ou de se lamenter sur le sort d'un proche. Il y avait des flics dans le coin, personne ne viendrait l'importuner...

Shelley Carson était infirmière diplômée. Elle avait la responsabilité d'un bloc opératoire et ne s'en laissait conter par personne.

Et elle avait la taille idéale.

Un petit lot dont on ne fait qu'une bouchée, émit le cerveau de Bekker dès qu'il la vit.

Un mètre cinquante-deux, une cinquantaine de kilos tout habillée. Consciente de sa silhouette attirante, elle ne prenait aucun risque avec le parking. Ce soir-là, elle sortit en compagnie de Michaela Clemson, une grande blonde énergique, pas un poil de graisse, joueuse de tennis depuis l'enfance, à la fois infirmière et instrumentiste. Elles étaient encore en uniforme, épuisées par leur journée.

« Alors, tu as entendu ce qu'il a dit ? "Ramassez ça et remettez-le là où je vous avais dit de le mettre la première fois." Comme s'il parlait à un enfant. Cette fois-ci, je vais porter plainte... », disait Clemson.

Shelley Carson – le petit lot dont on ne fait qu'une bouchée – la soutenait : les infirmières n'étaient pas inférieures aux médecins, elles exerçaient une autre profession, voilà tout. Il n'y avait aucune raison pour qu'elles se laissent traiter comme de la merde. « Moi, à ta place, j'irais... »

– Ce coup-ci, je ne peux pas laisser passer, poursuivit la blonde, rassemblant son courage. Ce salaud est un mauvais chirurgien, et s'il consacrait plus de temps à travailler qu'à se pousser dans la hiérarchie... »

Bekker se glissa derrière elles. Elles le virent d'abord sans y prendre garde, et ne le regardèrent vraiment que lorsqu'ils s'engagèrent tous les trois dans le garage et dans la cage d'escalier.

« Moi, c'est certainement ce que je ferais », disait la plus petite. Ses cheveux bruns étaient coupés court, comme un casque, avec de petites mèches rebiquant au-dessus des oreilles.

« Demain après-midi, je me pointe à trois heures, et... » La blonde baissa les yeux vers Bekker qui montait derrière elles, puis les releva vers sa copine. Dans leur dos, Bekker serra bien fort le pistolet Cap-Stun.

À mi-chemin, la blonde répéta : « Demain, j'y vais... »

– Fais-le, répondit le lutin. À demain. »

La blonde se sépara d'elle et s'engagea sur le niveau principal, jeta un coup d'œil : « Personne », et se dirigea vers une Toyota. La petite brune et Bekker poursuivirent leur ascension, les talons de Bekker raclant les marches.

« Nous avons un arrangement, expliqua le lutin à Bekker. Si l'une de nous doit sortir, l'autre l'accompagne. Nous nous protégeons mutuellement.

– Bonne idée », croassa Bekker. C'était la voix qui posait le plus gros problème. Rayonne l'avait bien dit. Bekker porta la main à sa bouche et feignit de tousser, laissant entendre que s'il avait la voix rauque, un rhume en était responsable et non quarante années de testostérone.

« Un de ces jours, dit le lutin, quelqu'un va se faire attaquer dans ce garage, ça va finir par arriver. Il n'y a vraiment aucune sécurité... »

Bekker acquiesça de la tête et replongea la main dans sa sacoche. Le lutin lui lança un regard perplexe, il y avait quelque chose qui clochait. Mais quoi ? Elle se détourna. Tourna le dos aux ennuis. Bekker la suivit jusqu'au dernier niveau, entendit la Toyota démarrer en dessous. Sortit le pistolet Cap-Stun, prépara la cartouche d'anesthésiant dans la sacoche. Entendit le sifflement. Sentit les picotements annonciateurs de l'action lui chatouiller les pieds...

La femme le vit bouger. Une fraction de seconde avant qu'il ne l'atteigne, elle capta la violence de son geste et se mit à courir, écarquillant les yeux d'instinct.

Puis il la rattrapa. Une main sur sa bouche, l'autre pressant le Cap-Stun contre son cou. Elle s'effondra, tenta de crier, mais il l'enfourcha, appuyant l'orifice du Cap-Stun, insista...

Elle battit des bras, tel un oiseau entravé qui essaie de prendre son envol. Il laissa tomber le pistolet, saisit rapidement la cartouche, fit sauter la valve et lui appliqua le masque sur le visage. Il la tenait, maintenant. Ses cheveux se dressaient en désordre, les yeux lui sortaient de la tête ; dans sa sauvagerie, il ressemblait à un chacal sautant sur un lapin, le souffle court, la bouche ouverte, un filet de salive étincelant sur ses dents.

Il entendit le moteur de la Toyota vrombir le long de la rampe au moment où les efforts de sa victime pour se libérer faiblissaient et finalement cessaient. Il s'arrêta, à l'écoute. Rien. Puis une voix, très loin. La petite femme était recroquevillée à ses pieds. Quel délice, le pouvoir...

Bekker travailla toute la nuit. Il prépara son sujet, l'immobilisa, ajusta le bâillon, découpa les paupières. Il les regarda dans sa paume, s'émerveilla. Elles étaient tellement... intéressantes. Fragiles. Il les déposa dans le plateau métallique où il avait rassemblé les autres. Qui commençaient à se ratatiner maintenant, tout en gardant leur forme, alors que les cils demeuraient forts et brillants.

Shelley Carson mourut juste avant sept heures, aussi silencieusement que ses prédécesseurs, le bâillon maintenu autour de son crâne par un fil de fer, les yeux ouverts en permanence. Bekker s'était penché sur elle avec son appareil photographique au moment précis où elle partait. Il avait braqué l'objectif droit sur les yeux et appuyé sur le bouton.

Maintenant, assis dans son fauteuil d'acier, il regardait la preuve de sa passion, huit clichés ultraviolets qui montraient nettement quelque chose – une radiance, une présence – en train de s'envoler de Carson au moment de sa mort. Il exulta : aucun doute là-dessus. Absolument

aucun doute.

Ding.

La sonnerie de l'interphone déchira son sentiment de jubilation, le fit retomber sur terre. La vieille garce. M^{me} Lacey se levait tôt, mais c'était généralement pour aller s'avachir devant le téléviseur et regarder les programmes de la matinée jusqu'à midi.

Ding.

Il alla à l'interphone. « Oui ?

– Venez vite, couina-t-elle. Il faut que vous voyiez ça, vous passez à la télévision. »

Quoi ? Bekker regarda l'interphone avec des yeux ronds, se précipita vers le lit, ramassa sa robe de chambre et l'enfila en hâte, chaussa des mules duveteuses. La vieille ne voyait pas très bien et n'entendait pas mieux, ça ferait l'affaire. Et puis il avait encore son maquillage. À la télévision ? En passant devant la commode, il subtilisa deux tablettes sur le plateau, les avala. Pour la bonne humeur. Que voulait-elle dire ?

Le rez-de-chaussée était sombre, sentait le renfermé, une lueur orangée de petit matin filtrait parcimonieusement à travers des stores à texture de parchemin. Le premier étage était pire, l'odeur de marijuana s'accrochait aux rideaux, conjuguée avec la puanteur de la litière du chat, celle des vieux légumes et de la moisissure du tapis. En dehors de la lueur fluorescente de l'écran, l'obscurité était totale.

M^{me} Lacey, debout et télécommande en main, avait les yeux rivés sur son téléviseur. Bekker, c'était bien lui, envahissait l'écran. Il reconnut une des photos qui lui avaient rendu la vie impossible, l'avaient empêché de sortir dans la rue. À cette différence que sur cette image-ci, il était une femme, une blonde. Les détails étaient parfaits.

« ... *Grâce au détective Barbara Fell et à un ex-lieutenant de la police de Minneapolis, Lucas Davenport, qui a été appelé à New York à titre de consultant...* »

Davenport. Bekker se sentit gagné par un étrange étourdissement, une vague de nausée. Davenport allait arriver. Davenport allait le tuer.

« Mais... » dit M^{me} Lacey, abandonnant l'écran pour regarder Bekker.

Bekker reprit son aplomb, hocha la tête : « C'est exact, il s'agit bien de moi. » Il soupira. Il n'avait pas imaginé que la vieille durerait si longtemps. Il s'avança avec précaution sur le tapis, s'approcha d'elle.

Elle se détourna et se mit à courir, combat chaotique contre le grand âge et l'infirmité, gargouillis de terreur. Bekker gloussa et les chats bondirent en sifflant par-dessus les fauteuils trop rembourrés pour se réfugier dans les étagères du haut. Bekker rattrapa la vieille femme à la limite du vestibule. Il appuya le talon de sa main gauche

contre sa nuque, la paume de sa main droite sous son menton.

« Mais... » répéta-t-elle.

Couic, un mouvement sec. Elle avait la colonne vertébrale sèche comme du vieux bois pourri. Il y eut un craquement et elle s'affaissa. Bekker baissa les yeux vers elle, légèrement instable sur ses jambes, ragaillardi par la tablette qui commençait à produire son effet.

« Eh oui, c'est bien moi », dit-il une dernière fois.

Chapitre 21

La plupart des visiteurs entraient par le bureau de O'Dell. Entendant frapper directement à sa porte, pourtant anonyme, Lily leva le nez de son *Wall Street Journal* et fronça les sourcils.

Un autre grattement discret. Lily ôta les lunettes demi-lune qu'elle portait pour lire – personne n'avait eu le privilège de les voir jusqu'alors – et répondit : « Oui ? »

Kennett passa la tête. « Tu as une minute ? »

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ? demanda-t-elle en repliant son journal et le mettant de côté.

– Te parler. » Il entra dans la pièce, jeta un coup d'œil vers une porte latérale entrebâillée qui donnait sur le bureau de O'Dell, vit qu'il n'y avait personne derrière la table.

« Il est en réunion, dit Lily. Qu'est-ce qu'il y a ? »

– On a inondé la ville de portraits de Bekker en femme », dit Kennett, se laissant tomber dans le fauteuil en face d'elle. Faire la conversation, tenter un sourire... Ça ne prit pas. « Tu sais que c'est Lucas qui a mis le doigt dessus, l'histoire du travesti ? Ce n'est pas Fell.

– Je me suis dit que cela devait être lui, répondit Lily. Mais il veut que Fell soit bien notée.

– C'est sympa de sa part. » La voix de Kennett s'estompa, il regardait Lily comme s'il voulait lire dans ses pensées.

« Venons-en au fait, dit-elle enfin.

– D'accord. Que sais-tu de cette connerie d'histoire de Robin des bois que O'Dell est en train de colporter ? »

Lily fut prise de court, mais une petite voix lui souffla que c'était une bonne chose d'avoir l'air étonné. « Quoi ? Qu'est-ce qu'il est en train de colporter ? »

Kennett la regarda en plissant les yeux d'un air sceptique, comme s'il remettait quelque chose en question, et dit : « Il raconte un tas de conneries sur Robin des bois, le chef d'un supposé groupe d'autodéfense. J'ai comme l'impression que tout me désigne.

– Bon Dieu, ça alors ! dit Lily.

– Exactement. Il n'y a pas le moindre groupe de justiciers. C'est entièrement de la foutaise, cette histoire de Robin des bois. Mais ça ne signifie pas pour autant qu'il ne peut pas avoir ma peau. S'ils s'imaginent là-haut qu'ils ont un problème... », dit-il en levant le pouce

vers le plafond, désignant les gens de l'étage supérieur, « et qu'ils n'arrivent à mettre la main sur personne, ils sont capables de vouloir un coupable quoi qu'il arrive, juste pour sauver leur peau.

– Mon Dieu..., dit Lily en secouant la tête. Je suis plutôt bien rencardée sur les faits et gestes de O'Dell, mais je n'ai entendu parler de rien de ce genre. Et je ne te cache rien, Richard. Franchement, je ne suis au courant de rien.

– Et moi, je te dis que c'est lui qui est derrière tout ça. »

Lily se pencha vers lui.

« Donne-moi quelques jours, et je découvrirai ce qu'il en est. Laisse-moi poser deux ou trois questions. S'il est dans le coup, je te le dirai.

– Tu le feras vraiment ?

– Évidemment que je le ferai.

– Génial. » Il lui sourit. « Quand tu es lieutenant ou en dessous, tu as des amis et des maîtresses. Si tu es capitaine ou au-dessus, tu as des alliés. C'est la première fois que j'ai une alliée-maîtresse. »

Elle ne lui rendit pas son sourire, mais dit : « Richard. »

Le sourire de Kennett s'éteignit aussitôt.

« Mmm ?

– Avant que je ne me mouille là-dedans, dis-moi, sérieusement, tu n'es pas Robin des bois ?

– Non.

– Jure-le, dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

– Je le jure, dit-il sans ciller, soutenant son regard. Je ne crois pas à l'existence de ce type. Robin des bois n'est qu'une création sortie d'un ordinateur.

– Comment ça ? »

Il haussa les épaules.

« Lance cinq cents fois une pièce de dix cents. Les événements relèvent du hasard, mais on finit toujours par trouver des schémas. Lance-la encore cinq cents fois. Tu trouveras d'autres schémas. Différents. Mais le schéma ne signifie rien. C'est pareil avec ces recherches informatiques – il est toujours possible de trouver des schémas si l'on examine des quantités suffisantes. Mais le schéma est dans ta tête, il n'existe pas réellement. Robin des bois est une création de la petite imagination étriquée de O'Dell. »

Les yeux de Lily s'étrécirent.

« Comment as-tu réussi à en apprendre autant sur ce qu'il faisait ?

– Holà ! Je travaille dans le renseignement, dit-il, légèrement vexé. Les bruits circulent. J'ai jugé que son petit jeu était relativement inoffensif jusqu'au moment où mon nom a commencé à sortir. »

Elle réfléchit un instant, puis hocha la tête et dit : « D'accord, laisse-moi le temps de fouiner un peu partout. »

Chapitre 22

Lucas appela Darius Pike à Charleston et lui communiqua son heure d'arrivée, puis alla retrouver Sloan et Del dans le centre-ville. Ils se rendirent dans un bar sportif, bavardèrent, évoquèrent de vieux souvenirs. Cela faisait longtemps que Lucas n'avait plus accès aux ragots de la Criminelle – qui léchait les bottes de qui, qui baisait qui. Sloan rentra chez lui vers une heure du matin tandis que Lucas et Del poursuivaient dans un *dîner* de la 7^e Rue Ouest à St. Paul qui restait ouvert toute la nuit.

« ... Merde, j'ai dit, se marier, passe encore, mais voilà qu'elle s'est mise à parler d'avoir un gosse. Elle ne doit pas avoir loin de quarante ans...

– Ce n'est pas le bout du monde, dit Lucas.

– À ton avis, j'ai une tête de bon père de famille ? » demanda Del en écartant les bras : il portait un blouson en jean et un débardeur noir. Sur la manche du blouson, un écusson noir et orange disait : « Harley-Davidson – vivre pour piloter, piloter pour vivre. » Il ne s'était pas rasé depuis cinq jours mais ses yeux étaient d'un calme et d'une clarté que Lucas ne lui avait jamais vus.

« En fait, tu as l'air drôlement en forme, dit Lucas. Alors qu'il y a un an, mon vieux, je n'aurais pas donné cher de ta peau.

– Ouais, ouais...

– Dans ce cas, un gosse, pourquoi pas ?

– Nom de Dieu, dit Del. C'est un peu ce que je me demandais. »

Del partit à trois heures et Lucas rentra chez lui. Il ouvrit toutes les fenêtres de la maison, et se mit à rédiger des chèques pour honorer les factures accumulées en son absence. À cinq heures, fatigué, en ayant terminé avec les factures, il referma les fenêtres, les verrouilla, retourna dans sa chambre et boucla son sac de voyage. Il appela un taxi, demanda au chauffeur de s'arrêter en chemin devant un drugstore ouvert la nuit, s'acheta deux beignets à la confiture et un gobelet de café, et fila à l'aéroport.

Quand l'avion commença à rouler vers la piste d'envol, il était six heures trente. L'hôtesse de l'air lui demanda s'il voulait du jus d'orange et des œufs.

« Je vais plutôt essayer de dormir, lui répondit-il. Surtout, par pitié, ne me réveillez pas... ».

La peur s'empara de lui lorsqu'ils commencèrent à décoller, un

sentiment de totale impuissance, l'impossibilité de contrôler les événements. Il ferma les yeux et serra les poings. Grâce à un ultime effort de volonté, quitta le sol avec dignité. Retint sa respiration jusqu'à ce que le moteur ronronne régulièrement et que l'avion ne monte plus à la verticale. Fit basculer son siège en arrière. Essayait de s'endormir. Un moment plus tard, il n'aurait su dire combien de temps au juste, il sentit dans sa bouche un goût de plumes de poulet et, dans son cou, une douleur. L'hôtesse était en train de lui secouer l'épaule. « Pouvez-vous redresser votre siège, s'il vous plaît ? »

Il ouvrit les yeux, désorienté. « Je dormais, marmonna-t-il.

– Oui, répondit-elle d'une voix aussi neutre que possible. Nous arrivons à Atlanta et votre siège...

– Atlanta ? » Il n'en croyait pas ses oreilles. Jamais il ne dormait en avion. L'aile gauche de l'appareil plongeait et le reste suivait. En regardant en bas, il put voir la ville pareille à une couverture grise râpeuse. Dix minutes plus tard, ils se posaient.

L'aéroport d'Atlanta sortait directement de *Robocop*, avec des voix féminines irréelles qui susurraient diverses annonces tout juste capables d'atteindre votre subconscient et des escaliers mécaniques en acier qui débouchaient dans des halls carrelés complètement stériles. Il fut content de le quitter, même si la perspective de remonter dans l'avion pour aller à Charleston n'avait rien d'alléchant. Là-haut, il combattait sa peur et, le temps d'atterrir, il était redevenu lui-même.

Pike l'attendait à l'intérieur de la petite aérogare de Charleston. C'était un Noir costaud, vêtu d'une veste de coton vert, d'une chemise blanche et d'un pantalon kaki. Un pan de sa veste s'écarta et Lucas entrevit une demi-douzaine de stylos-bille agrafés à la poche-poitaine de sa chemise, et un petit revolver glissé dans sa ceinture.

« Lucas Davenport, annonça Lucas en lui serrant la main.

– J'ai une voiture, dit Pike en ouvrant la marche. Comment c'est à New York ?

– Plus chaud qu'ici.

– En ce moment, ce n'est rien. Vous devriez venir en août.

– Ils disent la même chose là-bas. »

Ils quittèrent l'aéroport sur les chapeaux de roue. Désorienté, Lucas demanda : « Où est l'océan ?

– Juste devant, mais la ville ne donne pas vraiment dessus. En fait, c'est un peu comme Manhattan. Il y a une rivière qui arrive de deux côtés, et les deux bras se rencontrent ici : c'est le port. Après, il faut continuer au-delà du Fort pour tomber sur l'océan.

– Fort Sumter^[10] ?

– Exactement.

– J'aimerais bien le voir, à l'occasion. J'ai visité pas mal de champs de bataille, ces derniers temps. Parlez-moi de Reed. »

Pike doubla une Maxima grise en la laissant littéralement sur place, emprunta une bretelle de sortie et tourna à gauche en arrivant au bout. La chaussée était pleine de fissures, les bords envahis de mauvaises herbes et de broussailles. « Reed est vraiment un imbécile, dit-il calmement. Rien que d'en parler, ça me rend malade. Son vieux a vécu toute sa vie ici. Il tient un garage-station-service. C'est le meilleur carrossier de la ville et il gagne des masses de fric. Red travaillait bien au lycée. Il avait réussi les examens d'entrée à Columbia University et été accepté avec une bourse. Et voilà que cet enfoiré monte à New York et commence à renifler cette saloperie de coke. Il se met à traîner dans Harlem, et quand il revient ici, c'est pour dire des conneries. Et puis un jour, il n'est plus revenu. Le bruit a couru qu'il passait ses journées à sniffer.

– Oh, oh ! Et ça fait longtemps qu'il est de retour ?

– Quelques semaines. Ça me fait de la peine pour ses parents.

– Il va rester ?

– Je n'en sais rien. La première fois qu'il est revenu, on a raconté, des gars des Stups, qu'il ne fréquentait pas du très joli monde. Mais je n'ai rien entendu de tel récemment. Peut-être que la situation a changé. »

Lucas n'avait pas une idée très précise de ce à quoi Charleston pouvait ressembler, mais en roulant à côté de Pike, il décida que c'était tout simplement ça : le Vieux Sud. Des maisons de planches ajustées dont la peinture s'écaillait, de drôles d'arbres, des buissons d'arbustes aux feuilles ressemblant à du cuir, et des lavandes. Quelques palmiers. Beaucoup de poussière. Et une chaleur de bête.

Le garage Reed était un bloc de ciment gris jouxtant une station-service Mobil et un bazar. Il y avait une voiture à l'arrêt devant toutes les pompes à essence sauf une, et des employés en uniforme s'affairaient de l'une à l'autre, nettoyant les pare-brise et vérifiant les niveaux.

« Quand on arrive ici, expliqua Pike, ils lavent votre pare-brise, vérifient votre huile et la pression de vos pneus. C'est le seul endroit où vous trouverez pareil service, et c'est pour ça que Don Reed gagne autant d'argent. »

Il coupa le contact dans l'aire de stationnement attenante à l'atelier de carrosserie et Lucas le suivit jusqu'au bureau d'accueil. L'endroit sentait l'huile de vidange mais était tenu avec soin, et on avait disposé à l'intention des visiteurs des chaises recouvertes de plastique devant une table ronde remplie de magazines. Derrière le comptoir, un grand type penché sur un écran jaune d'ordinateur enfonçait les touches de la console avec un seul doigt. Il leva les yeux en les entendant entrer et dit : « Salut, Darius.

– Salut, Don. Red est dans le coin ? »

Don se redressa, son sourire disparaissant instantanément.

« Pourquoi ? Il a fait quelque chose ? »

Pike secoua la tête et Lucas intervint :

« Non. Je viens de New York. Votre fils a été témoin d'un meurtre. Il ne faisait que passer par là. J'aurais besoin de lui parler quelques minutes.

– Vous êtes sûr ? demanda Don, l'hostilité à fleur de voix. Parce que j'ai un avocat...

– Écoutez, vous ne me connaissez pas, alors... Mais je vous dis la vérité, et il y a un témoin avec nous. Tout ce que je veux, c'est parler. Il n'y a pas de mandat, rien du tout. Il n'est pas suspect. »

Reed examina Lucas d'un air glacial et finit par hocher la tête.
« Bon d'accord, venez. Il est dans le fond. »

Ils tombèrent sur Red Reed au moment où il sortait de l'atelier de peinture, la tête recouverte d'un chapeau et d'un masque en plastique. Voyant son père en compagnie de deux policiers, il arracha son équipement et resta planté d'un air incertain à côté de la porte. Il était grand, trop maigre, avec des dents blanches qui avançaient.

« La police veut te parler. Y en a un qui vient de New York, lui dit son père. Je vais rester pour écouter. » Red Reed avait l'air un peu inquiet, mais il acquiesça de la tête.

« Il y a un endroit où on peut s'installer ? demanda Lucas.

– La salle d'attente est vide », dit le père.

Lucas sortit de sa poche le rapport de Bobby Rich, le déplia et le lut point par point à Red Reed, lui faisant préciser certains détails.

« Un type à cheveux blancs, dit Lucas. Maigre, gros ?

– Ouais, maigre, la peau sur les os, je dirais.

– La peau... foncée, claire, quoi ?

– Bronzé, je dirais. Il était bronzé.

– Comment se présentait le décor lorsque Fred Waites a été abattu ?

– Eh ben, c'est que j'y étais pas exactement. J'ai vu une voiture passer et j'ai cru voir un revolver, et j'allais dans l'autre direction. J'ai entendu le coup de feu, j'ai vu la voiture.

– Quelle marque de voiture ?

– J'en sais rien, mec. Je faisais pas attention à ce genre de choses », dit Reed. Il regarda ses mains. Pike eut un geste d'impatience et le père regarda par la porte, mais sans rien dire. Les yeux de Red se posèrent sur son père, puis revinrent vers Lucas.

« Quelle heure était-il ? demanda celui-ci.

– J'avais pas de montre...

– Je veux dire, c'était le matin, l'après-midi, le soir ? »

Red se lécha nerveusement les lèvres, parut soudain se décider :

« Le soir.

– Il était trois heures de l'après-midi, Red. En pleine lumière du jour.

– Mec, j'étais dans les vapes...

– Red, tu ne sais pas quelle marque de voiture c'était, mais tu as pu voir que le type à l'intérieur avait les cheveux blancs et qu'il était maigre et bronzé. Mais tu n'as pas vu les autres... Écoute-moi, Red... » Lucas regarda le père. « Red, tu es en train de nous mentir. C'est une affaire importante. Nous pensons que ces types ont aussi tué un flic, et avant ça, un avocat.

– Je ne suis pas au courant de cette affaire, dit Red évitant maintenant le regard des trois hommes.

– Là, je veux bien te croire. Mais tu m'as menti...

– Je ne mens pas. »

Don Reed se tourna vers son fils et dit, d'une voix dure et coupante : « Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? Pas d'histoires, pas de mensonges, pas de drogue, pas de vol, et nous essaierons de te garder en vie. Or tu mens, mon garçon. Ça n'est jamais arrivé, depuis que tu es tout petit, que tu ne sois pas capable de reconnaître une marque de voiture. Et maintenant, tu vois un homme qui a les cheveux blancs et le teint bronzé mais tu ne sais plus ce qu'il a comme voiture ? C'est se foutre du monde. Tu mens. Et ça suffit.

– Je veux savoir le rôle que John O'Dell a joué dans tout ça. »

Jusque-là, Red contemplait ses pieds d'un air penaud, mais à cette question, il releva brusquement la tête.

« Vous connaissez M. O'Dell ?

– Et merde », dit Lucas. Il se leva, fit une fois le tour de la petite salle d'attente, frappa violemment de la paume la sphère du Lions Club qui distribuait des boules de gomme, se pinça l'arête du nez et ferma les yeux. « C'est donc ça, bordel, tu travailles pour O'Dell.

– Eh, mec..., dit Red.

– O'Dell deale de la drogue ? demanda Don Reed d'une voix assombrie par la colère.

– Non, dit Lucas. Dans la hiérarchie des flics de New York, il doit arriver en cinquième position. »

Les Reed père et fils échangèrent un regard et Pike demanda : « Qu'est-ce qui se passe, au juste ?

– Une saloperie de jeu, dit Lucas, une véritable farce. Et c'est moi qui en suis le dindon. » Il se tourna vers Reed. « Bien, maintenant, je sais. Mais j'ai besoin de quelques détails supplémentaires. Où tu l'as rencontré, comment tu t'es retrouvé embarqué dans cette histoire... »

Red Reed lâcha tout. Il avait rencontré O'Dell à un séminaire de Columbia. O'Dell avait fait trois exposés, et chaque fois Reed était allé lui parler après le cours. Harlem n'avait rien à voir avec ce qu'un flic

irlandais pouvait imaginer, expliqua Reed. Le gros flic et le petit gars du Sud avaient une vision différente de ce qu'était la vie des rues. Ils se joignirent à quelques étudiants et au professeur, allèrent dans un café et discutèrent tard dans la nuit. Il revit O'Dell au printemps, mais il avait déjà plongé dans la drogue à cette époque. Il s'était fait arrêter lors d'une descente chez un revendeur de crack, alors il avait appelé O'Dell. L'inculpation tomba, mais il reçut un avertissement : pas question de recommencer. Il y eut malgré tout une deuxième fois. Il fut arrêté à deux reprises pour détention de drogue et passa devant le juge. La troisième fois, il avait quand même un peu trop de crack sur lui. Les flics parlaient de l'inculper comme dealer, alors il rappela O'Dell. Il fut accusé de simple détention et s'en sortit encore.

Ensuite, O'Dell l'appela. Connaissait-il quelqu'un, un escroc, qui aurait des liens avec un flic ? Un détective ? Eh bien oui, justement...

« Quel fils de pute. C'était trop précis, c'était donc ça, dit Lucas.

– Mais qu'est-ce qui se passe au juste, nom de Dieu ? répéta Pike.

– Je ne sais pas, mon vieux », dit Lucas. Puis, s'adressant à Reed : « N'appelle pas O'Dell. Tu es en dehors du coup et tu dois le rester. J'ignore ce qui se mijote exactement, mais c'est drôlement méchant. Tu n'as rien à voir là-dedans. À ta place, je resterais tranquille dans mon coin.

– Il est sorti de tout ça », dit Don Reed en regardant son fils.

Red Reed secoua énergiquement la tête :

« Je ne veux plus rien avoir à faire avec New York. »

Sur le chemin de l'aéroport, Pike déclara : « Je ne crois pas que New York me plairait.

– C'est vrai qu'il y a quelques inconvénients », dit Lucas. Il sortit une carte de son agenda, griffonna son numéro de téléphone personnel au verso. « Merci beaucoup pour votre aide. Écoutez, si un jour vous avez besoin de quelque chose à New York ou à Minneapolis, passez-moi un coup de fil. »

Le trajet jusqu'à Atlanta fut abominable, mais dans l'avion de New York la peur sembla se dissiper. Lucas avait atteint son niveau de tolérance : son cinquième vol en trois jours. Il n'avait jamais autant volé de sa vie. Relativement décontracté, il gribouilla ses conclusions sur un carnet découvert au fond de son sac de voyage.

Bobby Rich n'avait pas été chargé de l'affaire parce qu'il avait les meilleures qualifications – on la lui avait confiée simplement parce qu'il connaissait un type qui connaissait Red Reed. Afin que Red puisse appeler son ami et insister pour que celui-ci communique aux flics les renseignements concernant le meurtre de Fred Waites.

À ce détail près que Reed n'était pas sur les lieux au moment de la fusillade. L'homme aux cheveux blancs et au teint bronzé était une

pure invention de O'Dell. Lucas sourit malgré lui. D'une façon tordue, c'était vraiment réussi : beaucoup de strates.

Il ferma les yeux pour échapper à la question suivante : Lily était-elle au courant ?

À La Guardia, il vit un numéro du *Times* avec la photo de Bekker en blonde. Il acheta un exemplaire, prit place dans la file d'attente des taxis, tomba sur un chauffeur bavard à denture de lapin.

« Bekker, hein ? » demanda Dents-de-lapin en regardant dans le rétroviseur. Il pouvait voir la photo en première page du journal que Lucas était en train de lire. « Celui-là, c'est un vrai malade. Il s'habillait en femme.

– Ouais.

– La dernière, mec, il l'a embarquée en plein parking. Sa copine a raconté que Bekker était là avec elles, qu'il aurait pu les choper toutes les deux. »

Lucas referma le journal et regarda la nuque du chauffeur.

« Il y en a eu une autre ? Aujourd'hui ?

– Ouais, ce matin. Ils l'ont trouvée dans un parking avec le bâillon, le fil de fer, les paupières découpées et tout le toutim. Moi, je vais vous dire ce que je pense, le jour où ils le prendront, ils devraient le pendre par les couilles à un poteau, en pleine rue. Pour l'exemple. »

Lucas hocha la tête et lui dit : « Attendez, laissons tomber l'hôtel. Emmenez-moi plutôt à Midtown South. »

Chapitre 23

Carter, Huerta et James, un gobelet de café à la main, étaient penchés au-dessus d'un journal dans la salle de coordination. Lucas passa la tête par la porte et James lui dit : « Kennett est dans le bureau du fond. Il veut vous parler.

– Est-ce que vous avez vu Barbara Fell ? demanda Lucas.

– Elle est rentrée chez elle. » Un coup d'œil rapide entre les trois flics, avec une pointe d'amusement : ils savaient que Lucas couchait avec Fell.

« Il y a du nouveau ?

– Un millier de témoignages de gens qui ont vu Bekker, dont trois utilisables, dit Carter. Il conduit une Coccinelle...

– Sans blague ? C'est formidable, dit Lucas. Qui est-ce qui l'a vu ? Comment avez-vous su, pour la voiture ?

– Il y avait deux témoins au garage, hier soir. La copine de la victime et le caissier. La copine est un témoin sûr. Elle nous a même dit qu'il sentait trop le Poison. C'est un parfum...

– Je sais.

– Et le caissier se souvient des cheveux blonds. Il a dit qu'elle – enfin, il – conduisait une vieille Volkswagen. Il s'en souvient parce qu'elle était en drôlement bon état, et il s'est demandé si Bekker était une artiste ou quelque chose comme ça. Il pense que la voiture était vert ou bleu foncé. Nous sommes en train de recouper tout ça dans le fichier des immatriculations, mais l'info sur la Volkswagen n'a pas encore été rendue publique. S'il veut sortir maintenant, il va être obligé de prendre sa voiture. Et nous arrêtons toutes les Coccinelle de Midtown.

– Vous m'avez parlé de trois témoins...

– Le troisième n'est pas tout à fait sûr, mais presque. L'employé de nuit d'une librairie du Village dit qu'il se rappelle très nettement avoir vu ce visage, que c'était certainement Bekker. Il dit qu'il a acheté un drôle de bouquin sur la torture.

– Oh, oh.

– On brûle, dit Carter. On va le coincer d'ici deux ou trois jours, tout au plus.

– Je l'espère, dit Lucas. Des résultats avec le pistolet Cap-Stun ?

– Trois. Nuls.

– Les téléphones ?

– Nada. Putain de panier de crabes.

– Très bien... »

Lucas tournait les talons quand Carter demanda : « Vous avez vu les journaux ?

– Pour Bekker ? Oui...

– Non, ça, c'était ce matin. Je parle de ceux du soir... »

Huerta ramassa l'exemplaire qu'ils venaient de regarder, le plia et le tendit à Lucas. Il y avait la photo d'une femme en première page, les yeux écarquillés. La terreur qu'on lisait sur son visage frappait d'abord, le sens du titre, ensuite : *Huit meurtres. Les photos de la mort prises par Bekker.*

– C'est officiel ?

– C'est Carson, dit Carter, les dents serrées. Bekker a envoyé des photos accompagnées d'une note à trois journaux et deux chaînes de télévision. Ils les ont passées.

– Nom de Dieu... »

Du fond du couloir, il entendit une voix de femme. Lily.

Il avança jusqu'au coin, trouva la pièce dans la pénombre. La porte était ouverte, mais il resta un peu en retrait et frappa. « Oui ? demanda Kennett.

– Davenport, dit Lucas en passant la tête.

– Entrez donc. Nous parlions justement de vous. »

Kennett était assis sur une chaise réservée aux visiteurs, les pieds sur un bureau métallique ordinaire. Il avait défait son col de chemise et son éclatante cravate polynésienne signée Gauguin gisait au sommet d'une pile d'annuaires téléphoniques, au bord de la table. Lily était assise en face de lui.

« Ces putains de photos..., dit Lucas.

– La merde commence à remonter à la surface, dit Kennett d'un air sinistre. D'abord le coup de la New School, et maintenant, les photos. Le maire a passé un savon au commissaire. On pouvait l'entendre hurler jusqu'à Jersey City. »

Lucas tira une troisième chaise à lui et donna un coup dans celle de Kennett.

« Bougez-vous le cul, que je puisse poser mes jambes.

– Moi qui ai le cœur malade, marmonna Kennett en se poussant.

– Tu as parlé de cette histoire de travesti à Fell », dit Lily. Elle écarta les annuaires et prit la cravate.

Lucas haussa les épaules, s'assit et posa les pieds sur le bureau.

« On en a discuté, et on a décidé que c'était plausible.

– C'est arrivé au bon moment. Nous avons raconté partout que Carson serait probablement la dernière, qu'on était presque sûrs de le tenir, dit-elle.

– On aurait dû y penser plus tôt, à cette histoire de déguisement, dit Kennett, morose. Celle d'avant était lesbienne, nous en sommes sûrs. Nous aurions dû savoir qu'elle ne se serait pas laissé approcher comme ça par un type bizarre. Pas à la sortie d'un bar de gouines.

– Allons, vous avez fait tout ce qu'il fallait... », commença Lily.

Kennett l'interrompit : « Tout sauf le prendre... »

– Il est cuit.

– C'est ce que nous espérons », dit Kennett.

Lily, qui roulait la cravate entre ses doigts depuis quelques instants, baissa les yeux et regarda la Tahitienne aux seins nus. « C'est la cravate la plus démente que je connaisse.

– Vous vous êtes bien foutus de moi, avec Gauguin et Christian Dior », dit Lucas à Kennett. Il regarda Lily. « Il m'a fait croire que ce mec, Gauguin, dessinait des cravates pour Christian Dior. »

Lily éclata de rire et Kennett demanda : « Comment savez-vous que ce n'est pas le cas ? »

– Parce que j'ai vérifié dans le dictionnaire, dit Lucas. Il est mort en 1903. Son nom est associé au mouvement symboliste.

– Alors là, si tu savais ce qu'est le symbolisme, tu serais millionnaire, dit Lily.

– C'est l'usage spécifique de la couleur pour son impact symbolique, l'impact émotionnel et intellectuel, expliqua Lucas. Ce qui se justifie tout à fait. Certaines cellules de détention sont peintes en rose bonbon pour la même raison. La couleur adoucit les mœurs. »

Kennett ouvrit des yeux ronds : « Je n'y avais jamais pensé.

– Carter me dit que vous aurez Bekker d'ici trois jours tout au plus.

– Quel enfoiré. C'est ce genre de discours qui nous met dans de sales draps, grommela Kennett. On va bientôt l'avoir, mais je ne parierais pas pour trois jours. Il peut rester terré dans son trou un certain temps, s'il a suffisamment de provisions.

– N'empêche...

– Je dirais, pas plus d'une semaine. Il finira par craquer. J'espère seulement que je travaillerai encore pour cette putain de police quand ça arrivera. Je veux dire par là, il y a des gens qui ne sont pas du tout contents. Ces foutues photos, mon vieux : la bourde de la New School, ce n'était rien, à côté.

– Les gens pensent que la police... », commença Lucas, mais Lily secoua la tête.

« Ce ne sont pas les gens, ce sont les politiciens.

Les gens comprennent très bien qu'on ne puisse pas attraper quelqu'un tout de suite. Enfin, la plupart comprennent. Mais les politiciens s'imaginent qu'ils doivent *faire* quelque chose, alors ils se mettent à courir dans tous les sens en hurlant et menaçant de virer tout le monde.

– Humm. Une semaine, dit Lucas. Ça fait long, pour des gens qui ne pensent qu'aux prochaines élections.

– Envie de rentrer au bercail ? demanda Kennett.

– Non, je m'amuse bien ici. J'aimerais être là quand on l'arrêtera.

– Ou quand on le tuera, dit Kennett.

– L'un ou l'autre... »

Lily se leva, s'étira et ébouriffa les cheveux de Kennett. « Allons faire un tour à la rivière.

– Mon Dieu, cette femme est infatigable. Quand je pense à mon pauvre cœur », gémit Kennett.

Un peu gêné, Lucas se leva aussi et gagna la porte.

« À demain, les copains. »

Un message de Fell l'attendait à l'hôtel. « Rappelle-moi quand tu rentres. Pas après une heure du matin. » Il garda le papier à la main en prenant l'ascenseur, le posa sur la table de nuit, passa dans la salle de bains où il s'aspergea le visage d'eau chaude et se regarda dans le miroir.

Il avait eu une longue liaison avec une femme, la mère de sa fille. Avec le recul, il avait l'impression que cela reposait sur un cynisme partagé. Jennifer, une journaliste qui passait trop de temps dans la rue, était à la limite du surmenage. Avoir un enfant avait été pour elle une tentative de salut.

Il avait eu une autre liaison plus brève, mais intense, avec Lily au moment où elle se débattait dans les derniers instants de son propre mariage. Cela aurait pu donner quelque chose s'ils avaient vécu dans la même ville et partagé les mêmes références émotionnelles, mais ce n'était pas le cas et un relent de culpabilité restait attaché à leurs relations.

Il avait eu un tas d'autres liaisons, durables et fugitives, heureuses et malheureuses. La plupart des femmes avec qui il avait couché continuaient à bien l'aimer, d'une façon échaudée, comme quelqu'un qui y a laissé des plumes. Mais dans son esprit, elles étaient les *autres*, ni Jennifer ni Lily.

Fell faisait partie des autres. Une jolie femme mélancolique, une solitaire au bout du compte. S'ils avaient une liaison régulière, ils finiraient par se rendre mutuellement fous. Il s'essuya le visage avec une des serviettes rugueuses de l'hôtel et revint nonchalamment vers le lit. Il s'assit, décrocha le récepteur du téléphone, le contempla un instant, sourit. Pendant toute une année, il avait eu l'impression de vivre sous l'eau : tranquille, placide, hors du circuit. Les flics de New York le ramenaient à la vie et Fell le remettait en piste d'une autre manière. Il composa son numéro. Elle répondit à la deuxième sonnerie.

« C'est Lucas.

– Kennett savait que ça venait de toi, mais j'ai tiré un maximum de cette histoire de travesti, dit-elle aussitôt, sans préambule. Mon nom a été cité à la télé et il est dans le *Times* et le *Post*. Ça ne peut pas faire de mal.

– J'ai vu ça.

– J'aimerais bien savoir comment te remercier. Une pipe est ce qui me vient à l'esprit, à condition que j'y trouve mon compte.

– Mon Dieu, les femmes sont d'un *direct*, de nos jours... Combien de temps te faut-il pour arriver ? »

Fell avait apporté de quoi se changer. Ils passèrent la soirée à rire et s'envoyer en l'air. Le lendemain matin, quand ils furent habillés, Lucas demanda : « Comment va-t-on trouver Jackie Smith ?

– En appelant son bureau.

– C'est aussi simple que ça ?

– Smith est une pute. Être facile à trouver fait partie de son boulot.

– Appelle-le, alors. »

Smith les rappela cinq minutes plus tard. « Vous ne me laisserez donc jamais en paix ? Vous ne pouvez rien trouver par vous-mêmes ? se plaignit-il. J'ai déjà fait tout ce que vous me demandiez...

– La seule chose qui nous intéresse, c'est de vous parler, dit Lucas.

– Vous avez eu ce que vous vouliez, répéta Smith, furieux.

– Jackie, juste dix minutes, s'il vous plaît. Venez prendre le petit déjeuner avec nous, par exemple, on vous invite. »

Smith accepta de les retrouver dans un café devant l'hôtel St. Moritz. Ils prirent un taxi, se frayèrent un chemin vers le nord dans la circulation déjà dense du milieu de matinée. Le chauffeur sifflotait, le bras gauche pendant à l'extérieur de la portière. Une autre journée chaude s'annonçait. Une brume blanchâtre apparaissait dans le ciel et, quand ils sortirent du taxi, Lucas vit que les feuilles des arbres, dans Central Park, se recroquevillaient sous l'effet de la chaleur.

Assis à une table de métal, Smith mangeait un croissant au fromage blanc en buvant du café. Il ne se leva pas à leur arrivée.

« Qu'est-ce qu'il y a, maintenant ? demanda-t-il, l'air boudeur.

– Nous voulions vous remercier. Les noms que vous nous avez donnés ont provoqué une réaction en chaîne. On pense tenir cet enfoiré.

– Sans blague ? demanda Smith, étonné. Et quand est-ce que vous allez le coincer ?

– Certains parient pour deux ou trois jours. Personne ne lui donne plus d'une semaine, dit Lucas. Mais on a besoin de vous pour autre chose. Tous les petits fourgues qui achètent des trucs aux dealers, il

faut qu'ils préviennent les revendeurs que Bekker va chercher à se procurer du P.C.P., de l'ecstasy, des amphétamines. Peut-être aussi de l'acide. Et il tuera pour ça. Le type qu'on a retrouvé grâce à votre aide, il sortait du matériel en douce de Bellevue mais il vendait aussi de la drogue. Bekker l'a tué. De sang-froid. Il s'est approché de lui et *boum*, il l'a descendu.

– J'ai vu ça à la télé. Je me demandais...

– C'était lui », dit Lucas.

Smith hocha la tête. « D'accord. Ça ne pose pas de problème. Je vais prévenir tous les types que je connais et leur demander de passer le mot.

– Il se cache probablement à proximité du Village, dit Lucas, mais il peut aussi bien être n'importe où entre le Civic Center et Central Park. C'est à peu près tout ce que nous savons, mais c'est dans ce périmètre-là que le message doit circuler.

– C'est mon secteur, dit Smith. Il y a autre chose ? »

Lucas jeta un coup d'œil à Fell et ajouta : « Oui, je dois encore vous demander un truc. Vous n'avez peut-être pas envie de parler de ça en présence d'un témoin, dit-il en inclinant la tête vers Fell. Mais si ça ne vous embête pas trop qu'elle reste... »

Fell le regarda en fronçant les sourcils et Smith demanda : « De quoi s'agit-il ?

– Quand je suis arrivé ici, j'ai saboté votre appartement. Je voulais attirer votre attention.

– Eh bien, ça a marché, dit Smith, l'air penaud.

– Oui. Mais deux jours plus tard, en sortant de chez une amie, je me suis fait méchamment passer à tabac. J'ai besoin de savoir si ça venait de vous. Ça restera entre nous. Si vous étiez dans le coup, ça n'a pas d'importance, je vous le jure. »

Smith laissa tomber son croissant dans son assiette et éclata de rire.

« Doux Jésus, ce n'était pas moi. J'ai lu ça quelque part, effectivement, mais ce n'était pas moi.

– Sûr ?

– Sûr. Mais si vous me permettez, vous êtes exactement le genre de mec à qui ça doit arriver, de se faire casser la gueule. »

Lucas regarda Fell.

« Ça t'ennuierait de faire un petit tour jusqu'à la rue suivante, l'affaire de quelques minutes ?

– Je ne sais pas, répondit-elle en l'observant.

– Allons...

– Tu es aux Affaires internes ?

– Merde, non, je te l'ai déjà dit, s'exclama Lucas, agacé. Allez, va te promener. »

Fell repoussa sa chaise, ramassa son sac et s'éloigna d'un pas martial. Le regard de Smith alla de Fell à Lucas et revint se poser sur elle.

« Elle est furax, dit-il. Vous la sautez ? »

Lucas ignora la question.

« Il y a une chasse aux tueurs à l'intérieur même du département. Et je suis impliqué dedans. Maintenant. Les types qui m'ont sauté dessus pourraient faire partie de ces tueurs. C'est pour ça que j'ai vraiment besoin de savoir.

– Écoutez...

– Une minute, dit Lucas en levant la main. Je veux que les choses soient aussi claires que possible. Si vous me dites que non, ce n'était pas vous, et que je découvre que vous avez menti, je ne vous raterai pas. Compris ? Je ne plaisante pas, il faut vraiment que je sache la vérité. Ne pas la savoir peut signifier ma mort. D'un autre côté, si vous me dites que oui, c'était vous, c'est sans problème. Je n'essaierai pas de me venger. »

Smith secoua la tête comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, un demi-sourire aux lèvres.

« La réponse est toujours non. Ce n'est pas moi. Même que ça ne m'a pas beaucoup plu de lire cette histoire dans le journal, je me suis dit que vous alliez peut-être vouloir prendre votre revanche. »

Lucas hocha la tête. Smith écarta les mains, haussa légèrement les épaules : « Je ne suis qu'un homme d'affaires. Je ne veux surtout pas d'emmerdes. Pas de règlements de comptes dans mon secteur. Je déteste les mecs armés. Tout le monde porte un putain de revolver, maintenant. » Son regard s'attarda de l'autre côté de la Sixième Avenue, sur les voitures qui attendaient le feu vert à Central Park South, et revint se poser sur Lucas. « Non, ce n'était pas moi.

– D'accord. Eh bien, faites passer le mot, pour Bekker, à tous les types qui se défoncent et qui vendent de la came. Vous pouvez aussi leur glisser qu'il y a une prime de vingt-cinq mille dollars pour sa capture. »

Lucas quitta Smith et alla rejoindre Fell dans la rue.

« J'aimerais bien pouvoir lire sur les lèvres, dit-elle. Je donnerais cher pour savoir ce que tu viens de lui dire.

– Je lui ai dit pourquoi ça m'intéressait de savoir qui étaient mes agresseurs.

– Dis-moi pourquoi.

– Non. Et je ne suis pas aux Affaires internes. »

Toute la journée, ils arpentèrent le Village et SoHo, entrant dans les magasins, parlant aux contacts de Fell dans la rue, bavardant avec des agents en tenue dans Washington Square, surveillant les gestes

des passants dans Broadway. Ils trouvèrent la librairie où Bekker avait été repéré, un magasin tout en longueur avec une vitrine étroite et trois marches qui menaient à une porte qui avait sérieusement besoin d'un coup de peinture. Sur la porte, une pancarte annonçait : « Ouvert toute la nuit, 365 nuits par an. » L'employé qui avait parlé à Bekker n'était pas de service, mais il apparut, juché sur sa bicyclette, quelques minutes après qu'ils eurent demandé à le voir. Un type mince avec une barbichette, un livre de poésie à la main, l'air d'un beatnik attardé. Son visage s'anima au fur et à mesure qu'il leur racontait la rencontre.

« C'était une belle femme, ça je peux vous l'assurer. Normalement, il suffit de regarder quelqu'un pour savoir quel genre de livre il va acheter, eh bien, je n'aurais jamais imaginé qu'elle – enfin, il – achèterait ce bouquin-là. Un truc sur la torture et d'autres saloperies. Je me suis dit que c'était peut-être un prof d'université ou quelque chose dans ce genre, qu'il l'avait acheté pour son travail... »

En ressortant de la librairie, Fell dit : « Je ne crois pas qu'il raconte d'histoires.

– Moi non plus, dit Lucas. Il l'a vraiment vu. » Il leva les yeux vers les maisons de brique qui l'entouraient, avec leurs vérandas de fer et des jardinières remplies de pétunias. « Et il se planque tout près d'ici, c'est sûr. Je ne vois pas Bekker conduisant longtemps pour se rendre dans une petite librairie comme ça. Je flaire son odeur, à ce salopard. »

Il emmena Fell dans le restaurant devant lequel Petty avait été tué. Ils s'assirent et prirent un Coca, et il faillit tout lui raconter.

« Ce n'est pas mal, comme endroit, dit-il en balayant la salle du regard.

– C'est sympa.

– Tu es déjà venue ? Ton commissariat est près d'ici, non ?

– À dix rues, dit Fell en plongeant une paille dans son Coca. Mais c'est trop loin. Et puis, ici, on s'installe à table, ce n'est pas le genre d'endroit où les flics viennent manger un morceau en vitesse.

– Ouais. Je vois ce que tu veux dire. »

En fin d'après-midi, pendant que Fell traînait devant un présentoir de magazines, Lucas entra dans une cabine publique, glissa une pièce et appela Lily qui lui répondit de la voiture de O'Dell.

« Où es-tu ?

– Momingside Heights.

– Où est-ce ?

– Près de Columbia.

– Il faut que je te voie. Ce soir. Toute seule. Il n'y en aura pas pour longtemps.

– D'accord. Neuf heures chez moi, ça te va ?

– Parfait. »

Quand il raccrocha, Fell leva les yeux du numéro de *Country Home* qu'elle était en train de feuilleter et demanda : « Alors, qu'est-ce que tu fais pour le dîner ? »

– Je dois parler à Lily ce soir. Mais j'aimerais passer après.

– Je déteste te voir rôder autour de cette femme, dit Fell en reposant le magazine sur son étagère.

– C'est strictement pour affaires. Au fait, est-ce que tu pourrais t'arrêter à Midtown pour récupérer les dossiers ? Nous avons traîné toute la journée et entendu un tas de sottises... quelque chose ressortira peut-être de cette paperasse.

– D'accord. Je les trimbalerai jusqu'à chez moi... »

Lily était assise sur un fauteuil du salon, ses pieds nus posés sur un pouf. Ses chaussures à talons hauts gisaient au milieu du tapis. Le pouf était recouvert d'un jeté de brocart qui parut vaguement russe à Lucas, ou en tout cas européen. Elle sirotait un Coca light et des cernes de fatigue bordaient ses yeux.

« Assieds-toi, tu as l'air tendu. Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle.

Ses cheveux bruns dessinaient un halo parfait autour de l'ovale pâle de son visage levé vers le plafond.

« Il ne s'est rien passé. Rien aujourd'hui, en tout cas. J'avais juste besoin de te parler », dit-il. Il s'assit au bord de l'autre fauteuil trop rembourré. « Je voudrais en savoir davantage sur Walter Petty et toi, sur le genre de relations que vous aviez. »

Elle s'enfonça plus profondément dans son fauteuil, se tortilla pour s'y nicher confortablement, rejeta la tête en arrière et ferma les yeux.

« Puis-je te demander pourquoi ? »

– Pas maintenant. »

Elle rouvrit les yeux et l'observa attentivement.

« Robin des bois ? »

– Je ne suis pas encore sûr. Alors, et Petty ?

– Walt et moi nous connaissions depuis toujours, commença Lily, le regard vague. Nous sommes nés dans la même rue de Brooklyn, tu sais, les maisons en grès brun de la petite bourgeoisie. J'avais exactement un mois de plus que lui, jour pour jour. 1^{er} juin et 1^{er} juillet. Nos mères étaient amies et j'imagine que je devais avoir cinq ou six semaines la première fois que je l'ai vu. Nous avons grandi ensemble. Nous sommes allés ensemble au jardin d'enfants. Nous faisons partie des bons élèves. Et puis quelque part en cours de route, vers la cinquième ou la quatrième, il s'est branché sur les maths, les sciences, la radio amateur avec cette application farouche qui caractérise les garçons, alors que moi, je ne pensais plus qu'à sortir et voir du monde. Après ça, nous ne nous sommes plus beaucoup vus.

– Mais vous êtes restés amis... »

Elle hocha la tête.

« Évidemment. Je lui parlais dès que je le rencontrais dans la rue, mais pas à l'école. Il a été amoureux de moi pendant la plus grande partie de sa vie. Je pense que moi aussi, je l'aimais, tu sais, mais pas sur un plan sexuel. Comme un jeune frère handicapé, quelque chose de ce genre.

– Handicapé ? »

Elle posa soigneusement son verre sur la table et dit : « Oui, socialement, il était handicapé. Il se baladait avec une règle à calcul retenue par une ficelle à la taille et ses manières de table empiraient à vue d'œil. Avec les filles, il était bizarre. Insignifiant, pas assez physique, tu vois le style. Adorable, à part ça. Et soucieux de bien faire. Trop.

– Oui, un fort en thème, un peu nunuche. Le genre de type que les filles mettent en lambeaux.

– C'est exactement ça. Que les filles mettent en lambeaux, dit-elle. Mais nous étions amis... Et chaque fois que j'avais besoin d'un coup de main – tu sais, pour repeindre l'appartement ou bricoler quelque chose – je n'avais qu'à l'appeler et il lâchait tout pour venir m'aider. Je le prenais pour acquis. Il était toujours disponible et je m'imaginais qu'il le serait toujours.

– Pourquoi est-il devenu flic ?

– Parce que c'était à sa portée. C'est un travail qu'on pouvait faire en réussissant aux examens et en ayant des relations. Il réussissait brillamment tous ses examens et il avait des relations.

– C'était un bon flic ?

– Sur le terrain, épouvantable. Il n'était pas assez dur. Ou froid. Enfin, tu vois ce que je veux dire. Il n'arrivait pas à écraser les gens – ça, tu devrais comprendre.

– Oui, dit Lucas en souriant. Je ne sais pas s'il s'agit d'être dur ou froid, cela dit. Bref, Petty...

– Donc, il était catastrophique dans la rue et ils l'ont muté dans un bureau. Il organisait les surveillances, des trucs comme ça. Puis ils l'ont mis sur la drogue. Et alors là, incroyable, tout a radicalement changé. Je veux dire que personne, *personne* ne voulait croire que c'était un flic. Il achetait de la dope et, aussitôt, son équipier fondait sur le dealer, et même après ça, ils n'y croyaient toujours pas. Ce *couillon* ne pouvait pas être un flic camouflé. Jusqu'aux juges qui n'arrivaient pas à le croire, quelquefois. N'empêche, c'est à peu près le seul boulot dans lequel il ait vraiment excellé. Il était assez comédien, en fait. Puis il s'est intéressé aux enquêtes, aux premières constatations. Là aussi, il s'est montré excellent.

Le meilleur. Il arrivait sur la scène du crime et il voyait absolument

tout. En plus, il était capable de tirer des conclusions. Après ça, les ordinateurs sont apparus et il s'est révélé génial avec les ordinateurs. » Elle se mit à rire en y repensant. « Soudainement, le type qui faisait plein de bourdes, le gros bêta est devenu un crack. Tout ça en restant le bon vieux Walt. Si tu avais besoin de repeindre ton appartement, il était toujours là. Il avait ce grand sourire franc, complètement... niais, mais sincère. Quand il avait l'air content de vous voir, c'est qu'il l'était. Il s'illuminait, tout simplement. Et s'il était en colère, il explosait et se mettait à hurler, peut-être même qu'il pleurait, ou du moins on pensait qu'il allait le faire... »

Les lèvres de Lily tremblaient. Elle posa les pieds par terre et baissa la tête.

« Comment s'est-il retrouvé chargé de découvrir qui était Robin des bois ?

– Il savait se servir d'un ordinateur et il avait travaillé avec O'Dell. Nous avons usé de notre influence pour le placer là. Il pouvait nous aider et ça lui donnait l'occasion de faire ses preuves. Peut-être y étais-je aussi pour quelque chose – il allait travailler avec moi. Et comme je t'expliquais...

– Oui, je vois exactement ce que tu veux dire.

– Cela peut paraître arrogant, ou vaniteux. »

Lucas secoua la tête.

« Pas vraiment. C'est la vie, simplement... Tu penses qu'il est arrivé jusqu'à Robin des bois ?

– Sans doute. Mon Dieu, quand il est mort, je n'ai pas cessé de pleurer pendant une semaine. En fait... je ne sais pas. Il n'y avait rien de sexuel entre nous mais quand je repense à lui pendant toutes ces années, son air de gros nounours, le fait qu'il était amoureux de moi... C'était comme... oh, je ne sais plus. Mais je l'aimais. C'était aussi simple que ça.

– Hum. » Il l'observait attentivement, un bras appuyé sur l'accoudoir du fauteuil, l'index contre le menton.

« Bon, alors, qu'est-ce que c'est que toutes ces questions ? » demanda-t-elle d'une voix d'où avait disparu toute trace de fatigue, intense, même, quand elle leva les yeux vers lui.

« O'Dell et toi m'utilisez comme une sorte de leurre, dit Lucas. Vous m'agitez sous le nez de vos cibles, quelles qu'elles soient. J'ai besoin de savoir qui vous soupçonnez. »

Après un silence prolongé, elle avoua :

« Fell. Pour autant que je sache, c'est elle.

– Arrête tes conneries.

– Ce ne sont pas des conneries. Tout converge vers elle.

– Vous devez vous tromper.

– Non.

– Tu es informée de tout ce que fait O'Dell ?

– Eh bien, oui. J'organise tout pour lui... Mais je suppose qu'il pourrait mijoter quelque chose parallèlement... »

Il y eut un autre silence, que Lucas rompit :

« Je crains que tu ne sois en train de me trahir. »

Cela la vexa, la mit en colère.

« Je t'emmerde !

– Je sais que tu me trahis, ou alors c'est quelqu'un d'autre. O'Dell, en tout cas, et comme tu es avec lui...

– Raconte-moi ça », dit-elle en se rencognant dans son fauteuil. Lucas la dévisagea calmement et déclara :

« Pour commencer, Fell n'est pas dans le coup.

– Et pourquoi pas ?

– Je le sais, tout simplement, et je ne me trompe pas.

– Lucas, que ton instinct te trompe ou non, nos putains de données informatiques ne peuvent pas mentir là-dessus. Elle apparaît partout.

– Je sais. Elle sert de signal d'alarme.

– Quoi ?

– C'est le fil du détonateur. Vu les boulots qu'elle a, aux Vols et comme appât en civil, elle connaît la moitié des malfaiteurs de Midtown. Aussi Robin des bois l'a-t-il utilisée comme référence, il a frappé des délinquants qu'elle connaissait. Ensuite, ils l'ont surveillée. Si quelqu'un approchait trop du but, il tombait d'abord sur elle...

– Je ne sais pas. » Lily secoua la tête, perplexe.

« Il faut être un drôle de salaud pour monter un coup pareil, poursuivit Lucas. Dès que vous l'avez éloignée de son travail habituel et que vous m'avez associé à elle, l'alarme s'est déclenchée. Petty a été tué, l'enquête officielle a l'air de patauger complètement, et voici que rappellent Lily Rothenburg et l'hypnotiseur du département, avec moi à la traîne. Et vous me plantez à côté de Fell. Ils n'ont jamais gobé l'excuse Bekker. Ils ont lu très clair dans notre petit jeu.

– Qui ? »

Lucas hésita.

« Je serais tenté de répondre, Kennett.

– N'importe quoi ! s'exclama Lily en secouant la tête. Si c'était lui, je le saurais. D'ailleurs, je lui ai posé la question. Il ne croit même pas à l'existence de ce groupe.

– Nous savons pourtant qu'il existe. Et je persiste à penser que c'est lui. O'Dell m'a mis sur la piste de Fell et sur celle de Kennett. Il se peut qu'il *sache* que c'est Kennett mais qu'il n'ait pas de preuve. »

Lily réfléchit un instant, regardant Lucas avec des yeux ronds.

« C'est...

– Bizarre, je suis d'accord. Mais évidemment, il reste d'autres possibilités.

- Moi, par exemple ? demanda-t-elle avec un petit sourire crispé.
- Oui, acquiesça Lucas. C'en est une.
- Et qu'en penses-tu ? »

Lucas secoua la tête.

« Ce n'est pas toi, donc...

- Comment sais-tu que ce n'est pas moi ?
- De même que je sais que ce n'est pas Fell. Je t'ai vue à l'œuvre.
- Merci quand même.
- Oui. Ce qui nous laisse la dernière possibilité.
- O'Dell ?

– O'Dell. Il a accès à tout ce qui est nécessaire pour diriger le groupe. Il connaît tout le monde et il est en position de choisir les meilleurs candidats pour constituer ses équipes d'intervention. Il possède les dossiers informatiques qui permettent de repérer les salauds à abattre, et pour placer Fell comme signal d'alarme... »

Lily l'interrompt.

« Attends, il y a un hic. Il est placé tellement haut dans la hiérarchie qu'il n'a pas besoin de signal d'alarme.

– Oui, mais il reste les Affaires internes. Il n'est peut-être pas informé des enquêtes des Affaires internes. »

Elle se mordit la lèvre.

« Tu as raison. Continue.

– Puisque Petty était tellement fort en informatique, il se peut que son ordinateur l'ait conduit jusqu'à O'Dell. Quoi qu'il en soit, et quelle que soit la raison pour laquelle on a descendu Petty, O'Dell était en position de contrôler l'enquête. Et de s'arranger pour qu'elle ne tombe pas entre les pattes des Affaires internes...

– Il a dit que c'était trop politique, concéda Lily, l'air pensif.

– Exactement. C'est alors qu'il me fait intervenir, sort Fell de son chapeau et me lance sur la piste de Kennett. Et tu sais quoi ? Fell et Kennett sont tout ce que j'ai – toutes ces paperasses que tu m'as fournies, les enquêtes régulières, les rapports, que des foutaises. Un écran de fumée. Ça fait un effet fou, à première vue, mais il n'y a rien dedans.

– Pourquoi O'Dell aurait-il choisi Kennett ?

– Parce que Kennett va bientôt mourir, répondit brutalement Lucas. Supposons qu'il réussisse à faire converger tous les soupçons sur Kennett et que celui-ci meure. De mort naturelle, bien sûr, une crise cardiaque. Si le consensus désigne Kennett, l'enquête s'arrête là et le véritable responsable s'en sort indemne. »

Pâle comme la mort, Lily bredouilla :

« Il n'irait pas... je ne crois pas.

– Pourquoi pas ?

– Je ne crois pas... je ne crois pas qu'il soit assez courageux pour

ça. Physiquement, s'entend. Il aurait trop peur d'aller en prison.

– Tout dépend de la manière dont il a concocté son coup. Peut-être que ses hommes de main ignorent son identité.

– D'accord, mais n'oublie pas... Si c'est vraiment O'Dell, pourquoi t'aurait-il livré Fell ? Si Fell était vraiment un signal d'alarme, je veux dire, eh bien, il saurait ce que tu es venu faire ici en réalité.

– Oui. Et il saurait que Fell ne peut m'emmener que là où elle se trouve : nulle part. Tout en apportant une touche d'authenticité à l'ensemble de la chose. Fell connaissait effectivement toutes les victimes. Et puis, avec Petty qui vous parlait à tous les deux, et Fell qui n'arrêtait pas d'être désignée par l'ordinateur, il n'y avait pas moyen de la faire revenir à la case départ.

– Tu as peut-être raison.

– Comment as-tu rencontré Kennett ? demanda abruptement Lucas.

– Lors des réunions inter-conférences.

– En tant qu'assistante de O'Dell ?

– Oui.

– C'est O'Dell qui t'a jetée dans ses bras ?

– Mon Dieu, Lucas...

– C'est lui ? Écoute, il vous connaissait tous les deux. Aurait-il pu envisager...

– Je ne sais pas. Ils ne s'aiment pas du tout, tu sais. » Lily se redressa dans son fauteuil et se retourna sur place, comme un chien qui essaie de s'installer plus confortablement. « Tu as construit tout cet échafaudage sans un seul fait concret au départ...

– Si, justement, je détiens un fait, intéressant, surprenant et ignoré de tout le monde », dit-il. Et ce fut son tour d'afficher un sourire glacial.

« Lequel ?

– Je sais que O'Dell essaie d'impliquer Kennett. Et ça, je le sais avec certitude. Le problème demeure : le fait-il parce que Kennett est coupable et qu'il n'y a pas d'autre façon de le coincer, ou parce qu'il a besoin d'un bouc émissaire ?

– Tu débloques complètement, dit-elle, mais il put voir dans son regard qu'elle était ébranlée.

– J'ai retrouvé Red Reed à Charleston. En Caroline du Sud. C'est un ami de O'Dell. Ils se sont connus à Columbia... »

Et il lui raconta le reste, en omettant simplement de mentionner cette phrase curieuse de M^{me} Logan, le jour où ils étaient allés l'interroger chez elle, juste en dessous de l'appartement de Petty.

Chapitre 24

Lily écouta Lucas téléphoner à Fell. Elle observa son visage, le regarda sourire, se détourner, fixer un rendez-vous. Lucas la quitta rapidement et elle resta à sa fenêtre, son sac à la main continuant à le regarder. Il héla un taxi et, juste avant d'y monter, leva les yeux, la vit, désigna le sac du doigt et agita la main.

Puis il disparut.

Elle erra dans l'appartement, effleurant des objets au passage, avec l'impression que quelque chose touchait à sa fin, gagnée par une sorte de peur.

Kennett ? Sûrement pas. Mais O'Dell était également impensable. O'Dell aurait-il été capable d'exécuter froidement un de ses hommes ?

Elle finit par décrocher le téléphone et composa le numéro du bateau de Kennett. Il répondit en disant simplement : « Lily. »

Cela lui fit plaisir : « Comment as-tu deviné que c'était moi ?

– Ça doit être l'amour. Tu te sentais seule ?

– Tu lis dans mes pensées.

– La rivière est magma que ce soir... »

La rivière était calme, dégageant une odeur de boue, d'huile et de sel. Les drisses tintaient contre les mâts d'aluminium. Une tempête nocturne s'éloignait de la côte, là-bas vers le nord-est, et l'on voyait les éclairs déchirer le ciel bien au-delà des lumières de Manhattan.

En faisant l'amour avec Kennett, Lily eut un moment de lucidité absolue. Elle entendit la chanson « Superman » par les Crash Test Dummies qui s'élevait lugubrement du bateau voisin, assourdie par les milliers de heurts et de gémissements inidentifiables de la marina.

Et puis, plus tard, dans le cockpit...

« Bon Dieu, je suis là à raconter des conneries et toi, tu pleures, dit Kennett avec douceur, essuyant du pouce une larme qui descendait le long de la joue de Lily. Allons, qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, je regardais simplement la rivière en me disant que c'était si beau, que l'on était si bien. Et puis je me suis mise à penser à Walt, au fait qu'il ne la reverrait jamais.

– Petty ?

– Oui. Bon sang !

– Tu étais étrangement attachée à ce garçon, ma chérie, dit Kennett, d'un ton qu'il voulait détaché – une invitation à se confier.

– Tu sais pourquoi ? demanda-t-elle, saisissant la perche qu'il lui

tendait.

– Non...

– Parce que nous étions tellement méchantes avec lui, voilà pourquoi. Nous, les filles, à l'école. Lucas m'y a fait repenser...

– Je t'imagine mal étant méchante.

– Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment. Ce qu'il y avait, avec Walt, c'est qu'il était prêt à n'importe quoi pour vous. Il avait tellement envie de bien faire. Lorsque nous étions au lycée, et même après, dans la police, nous l'avons remercié en nous moquant de sa façon de s'habiller, de se comporter, en riant de tous ces stylos qu'il trimbalait. Nous l'avons traité comme un clown alors qu'il n'en était pas un. Chaque fois qu'il essayait d'être sérieux, nous l'en empêchions. Nous lui faisions mal. C'est à cela que je pensais, aux fois où je sais que nous lui avons fait mal, nous, les filles, à son expression peinée lorsqu'il essayait d'entreprendre quelque chose et que nous lui riions au nez. Il n'a jamais vraiment compris... Oh, mon Dieu ! »

Et elle éclata en sanglots. Kennett lui tapota le dos, désespéré.

« Allons, Lily... »

Quelques instants plus tard, elle reprit d'une voix plus claire : « Toi qui es catholique, tu crois aux visions ? Tu sais, comme la Vierge Marie qui parlait aux bergères, et tout ça ?

– Seulement si je le vois de mes yeux, dit-il, désabusé.

– Parce que, le truc, c'est que je n'arrête pas de voir Petty... » Elle rit, un rire bref et sans joie, et lui donna une bourrade. « Mais non, non, je ne le vois pas en train de flotter dans ma chambre, je le vois dans ma tête.

– Diable...

– Le plus étrange, c'est que je le vois clairement. Walt descendant la rue avec ses cheveux plaqués et ses oreilles décollées... Oh, mon Dieu !

Walt est le seul homme qui m'ait jamais aimée sans rien me demander. Ni sexe, ni enfants, ni faveurs. Il avait juste besoin de ma présence pour être heureux. »

Kennett ne trouva rien à répondre. Ils restèrent assis là, les pieds en l'air, à contempler les eaux sombres de la rivière. Un peu plus tard, Lily se remit à pleurer.

Chapitre 25

Lucas appela Fell de chez Lily, en s'excusant pour l'heure tardive.

« Justement, je descendais au bistro, dit-elle. Pourquoi tu ne viens pas m'y retrouver ?... »

Il héla un taxi, suivi des yeux par Lily qui lui souriait de derrière sa fenêtre. Il agita la main et elle leva son sac de la main gauche, glissant la droite à l'intérieur, là où se trouvait son revolver. *Tu te rappelles, la dernière fois ?*

Arrivé au bistro, Lucas dégagea un billet de vingt dollars de son clip de chez Muskies Inc. et laissa au chauffeur un pourboire de deux dollars pour une course de huit. Fell était déjà attablée dans le box du fond, devant une bière et une coupelle de cacahuètes salées. Elle lisait le journal du quartier, distribué gratuitement.

« Salut, dit-il en se glissant sur la banquette.

– Salut. Du nouveau chez Rothenburg ?

– Non...

– Bon », dit-elle.

Lucas secoua la tête. « Bon Dieu. » Puis : « Il faut que je boive une bière. » Il fit signe à la serveuse, désigna le verre de Fell et leva l'index et le médium écartés en V. Deux. Pendant qu'ils attendaient, un type basané en veste bleu clair et pantalon kaki s'approcha de leur table, un verre de bière brune à la main, et dit à Fell, en s'efforçant d'imiter Bogart : « Bonjour, mon chou. J'ai aperçu ton nom dans la presse écrite.

– Ah, Tommy, salut. Assieds-toi. » Elle tapota la banquette à côté d'elle et montra Lucas de l'index. « Lui, Lucas Davenport, c'est un flic.

– Je sais qui c'est, dit Kantor en se laissant tomber sur la banquette. Seulement, je ne sais pas comment ça se fait, mais je n'étais pas sur la liste des journalistes invités à la conférence Bienvenue à New York.

– Lucas, poursuivit Fell, voici Tommy Kantor, journaliste du *Village Voice*. »

Ils parlèrent quelques minutes de l'affaire, puis Kantor attira l'attention d'un pigiste qui travaillait pour plusieurs magazines et de sa petite amie. Ils prirent une chaise et commandèrent une chope de bière. Ensuite, une productrice de télévision s'arrêta devant leur table et se mit à parler à Fell.

« On pourrait faire un coup ensemble, lui dit-elle. Vous seriez

sûrement très bonne à l'écran.

– Ça, je vous garantis que c'est un bon coup, dit Lucas, pince-sans-rire.

– Oh, vraiment, Davenport... », dit Fell.

Ils retournèrent chez elle à deux heures, passèrent dix minutes mousseuses sous la douche et plongèrent dans le lit.

« C'était amusant, de parler à tous ces gens, dit Lucas. Tant que ton copain Kantor ne nous met pas dans le pétrin.

– Il protège ses sources. Il n'y aura pas de problème. Ce qui m'étonne le plus, c'est que tu t'entendes si bien avec les journalistes.

– Je les aime bien, dans l'ensemble. Certains sont un peu cons et la moitié d'entre eux tueraient leur mère pour deux dollars, mais j'aime ceux qui font bien leur boulot.

– Et ça, tu aimes ? demanda-t-elle.

– Ooh, je crois que oui. » Puis, après une pause : « J'en suis même sûr. »

En sortant de la douche le lendemain matin, il entendit la voix de Fell dans le salon alors qu'il se séchait les cheveux avec une serviette-éponge. Elle arriva dans la chambre au moment où il enfilait ses sous-vêtements. Elle était encore nue et se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

« Je viens de parler à Carter. Que dalle, nada.

– Très bien. Tu as apporté ces fameux dossiers ?

– Ils sont par terre dans la pièce de devant.

– J'aimerais bien y jeter un coup d'œil, et ensuite je rentrerai me changer à l'hôtel. En fait, j'aimerais être présent quand ils l'attraperont.

– Tu parles ! Tu donnerais ta couille gauche pour l'attraper toi-même. Et moi aussi, d'ailleurs.

– Tu donnerais ma couille gauche ? demanda-t-il, horrifié.

– Eh bien... Tu veux un bagel avec du fromage blanc aux herbes et du jus d'orange ?

– Justement, oui. »

Ils lurent les dossiers en bavardant et, sur le coup d'une heure, Lucas la poursuivit jusqu'à la chambre. Ils n'en ressortirent qu'à deux heures.

– Je retourne me changer à l'hôtel, dit-il en enfilant sa veste. Pourquoi est-ce qu'on ne se retrouverait pas à Midtown vers quatre heures et demie, pour la séance de comptes rendus quotidienne ?

– D'accord. »

Il baissa les yeux vers une reproduction de la photo de Whitechurch mort prise sur la scène du crime, à l'hôpital. La misérable poignée de billets de vingt dollars qui étaient restés coincés sous son corps illustrait parfaitement les méfaits de la cupidité.

- « On ne change pas d'attelage au milieu du gué, dit-il.
- Pardon ?
- Un vieux proverbe anglais que ma mère me citait souvent.
- N'importe quoi.
- Tu insinues que ma mère disait n'importe quoi ?
- Sors d'ici, Davenport. Je te verrai à quatre heures trente. »

Il descendit par l'ascenseur. Dans le hall, il adressa un signe de tête au gardien qui identifiait à vue de nez les amants d'une nuit, repéra dehors un taxi qui déchargeait un client, s'arrêta, palpa la poche où devait se trouver son portefeuille.

« Quel con !

– Euh ? » Le gardien leva le nez de sa table.

« Pardon. Rien à voir avec vous. J'ai oublié quelque chose là-haut. »

Il remonta, frappa à la porte. Fell ouvrit en robe de chambre.

« Tu pourrais me prêter vingt dollars ?

demanda-t-il. Je n'ai plus un sou en poche après hier soir et mes chèques de voyage sont restés à l'hôtel.

– Ah, merde... » Elle alla chercher son sac, ouvrit son portefeuille.

« J'ai six dollars », annonça-t-elle, puis son visage s'éclaira, elle fouilla dans le fond et ajouta : « Et une carte de crédit. Il y a un distributeur au coin de la rue. Je vais te confier mon code. Je le changerai si tu files avec. »

Il regarda la carte de crédit, puis la photo de Whitechurch par terre, les billets coincés sous le corps. L'argent, le liquide. Bekker.

« Habille-toi immédiatement, dit-il avec brusquerie. Et magne-toi, bordel. »

Trois billets de vingt dollars avaient été retrouvés sous le corps de Whitechurch et juste à côté. Ils les récupérèrent dans le casier des pièces à conviction sous le regard attentif et méfiant du préposé.

« Les numéros se suivent ? » chuchota Fell d'une voix qu'elle avait du mal à contrôler, tant elle était excitée.

Lucas lut les numéros, aligna les billets sur le comptoir. « C'est le cas pour deux, en tout cas », dit-il, les relevant sur un bloc-notes. « Allons vite voir les fédéraux. »

Terrell Scopes, de la Fédéral Reserve Bank, appliquait une procédure pour tout, y compris quand il s'agissait de donner des renseignements sur des numéros de série. « Je ne peux pas laisser n'importe qui entrer ici... », dit-il en agitant la main, un geste qui suggérait implicitement qu'ils n'avaient pas tout à fait le profil requis. Les vêtements froissés de Lucas offraient un piètre aspect et les cheveux de Fell, échappant maintenant à tout contrôle, se dressaient

en auréole hirsute autour de sa tête.

« Si nous prenons plusieurs heures pour rassembler les données et que Bekker découpe le cœur de quelqu'un pendant ce temps, votre portrait va se retrouver en première page du *New York Times* à côté du sien », aboya Fell en se penchant sur le comptoir.

Scopes, d'un naturel déjà pâle, vira au blanc cireux. « Juste une minute, dit-il. Il faut que je me livre à quelques recherches. »

Il revint un instant plus tard et lâcha : « Citibank... »

Chez Citibank, ils se montrèrent plus coopératifs, mais la procédure était longue. « L'argent a été retiré dans un distributeur automatique de Prince Street, pas de problème. Mais quand exactement, et sur quel compte il a été débité, ça va prendre du temps pour le retrouver, dit une employée au visage rond répondant au nom de Alice Buonocare.

– Nous avons besoin de le savoir très vite, insista Lucas.

– Nous procédons aussi rapidement que possible, dit Buonocare d'un ton enjoué. Il y a beaucoup de soustractions à effectuer – il faut remonter jusqu'à un numéro connu, puis éplucher tous les relevés, et beaucoup de choses doivent être faites à la main. Nous ne sommes pas équipés pour ce type de recherche, et il n'y a pas moins de vingt mille données...

– Et les photos ?

– Elles ne sont pas excellentes, avoua Buonocare. Si tout ce que vous savez, c'est qu'il a les cheveux blonds, il doit y avoir un millier de blondes sur cette bande... Ce serait plus facile de commencer par trouver le numéro de compte, et ensuite de confirmer par les photos.

– D'accord, dit Lucas. Ça va prendre longtemps ?

– Je l'ignore. Une heure, deux, peut-être. Et là, on sera presque à l'heure de la fermeture.

– Hé, dites donc ! s'exclama Lucas, prêt à prendre la mouche.

– Je blaguais », dit Buonocare en adressant un clin d'œil à Fell.

En fait, il fallut trois heures. Il y eut une erreur à mi-chemin de la première manipulation, plus moyen de savoir quels numéros correspondaient à quoi, cela concernait un autre distributeur, dans Houston Street.

À six heures, l'un des opérateurs dit : « Okay, laissez-nous encore une vingtaine de minutes et on n'aura plus qu'un client sur la liste. Mais si vous voulez regarder tout de suite, je peux déjà vous montrer un groupe de huit ou dix personnes, il y a quatre-vingt-dix chances sur cent qu'il soit dedans.

– Et pour les photos ?

– On va les faire monter tout de suite.

– Examinons ces dix comptes », proposa Buonocare.

Les doigts du programmeur voltigèrent sur le clavier et un compte apparut sur l'écran vert. Puis un deuxième, et d'autres encore. Dix en tout, six hommes et quatre femmes. Deux d'entre eux, un homme et une femme, furent éliminés parce qu'ils n'habitaient pas Manhattan.

« Pouvons-nous obtenir les mouvements de compte des huit autres pour les deux derniers mois ? demanda Buonocare par-dessus l'épaule de l'opérateur.

– No problemo », répondit-il. Il effleura quelques touches et le premier compte détaillé apparut.

« Ça a l'air réglo, dit Buonocare au bout d'un instant. Passons au suivant.

– Vous feriez mieux de trouver vite, dit Fell. Je vais faire pipi dans ma culotte. »

Le compte d'Édith Lacey apparut en cinquième.

« Oh, oh ! » s'exclama Buonocare, ajoutant à l'adresse de l'opérateur : « Déroulez-nous donc celui-ci en remontant aussi loin que possible.

– No problemo. »

Quand le compte fut entièrement affiché, Buonocare s'interposa devant l'opérateur et appuya sur plusieurs touches, puis fit défiler une longue liste de mouvements. Quelques instants plus tard, elle remonta au début puis, se tournant vers Lucas et Fell, dit :

« Écoutez ça : elle a démarré avec un solde de 100 000 dollars il y a six semaines et, pendant un certain temps, elle a effectué le retrait maximum autorisé avec sa carte, soit cinq cents dollars par jour, presque quotidiennement. Même en ce moment, elle retire de l'argent trois ou quatre fois par semaine.

– Ça pourrait être lui, dit Lucas en hochant la tête, très excité. Voyons un peu sa photo. Vous avez un nom et une adresse ?

– Édith Lacey...

– À SoHo. C'est bon, c'est bien ça, dit Fell en frappant l'écran de l'index.

– Et la vidéo ?

– Relevons les numéros de référence de ces retraits », dit Buonocare. Elle griffonna sur une feuille de bloc-notes qu'ils emportèrent à la réserve. La cassette correspondante était déjà dans le magnétoscope. Buonocare la fit défiler en vérifiant les numéros.

« Nous y voici », annonça-t-elle.

L'écran révéla une blonde, visage baissé.

« Difficile à dire, avoua Fell. Mais je vous jure que je vais faire pipi dans ma culotte.

– Essayons un autre retrait dans la même série », proposa Buonocare.

Elle fit avancer la bande, arrêta, redémarra, chercha. Trouva une

autre blonde.

« Espèce de salaud, dit Lucas en voyant l'écran. Content de te retrouver, Mike.

– C'est lui ? demanda Fell, les yeux rivés sur l'écran. Il est si joli.

– C'est bien lui », confirma Lucas.

Bekker souriait à l'objectif, ses cheveux blonds coiffés en arrière avec une coquetterie affectée.

Chapitre 26

Bekker se réveilla à midi. Il traîna dans l'appartement, se rendit à la salle de bains, se regarda dans le miroir. Jolie. Une jolie blonde. Adieu, jolie blonde.

Il s'assit sur le rebord de la baignoire et pleura, mais il fallait le faire... Il se rasa le crâne. Il commença par tailler en brosse ses beaux cheveux soyeux avec des ciseaux à poignée orange découverts dans la boîte à couture de M^{me} Lacey, les fit mousser avec du shampoing et rasa ce qui restait avec un rasoir de sécurité. Il se coupa deux fois et le sang devint rose dans la mousse.

Soupir.

Il se retrouva devant le miroir, du savon sec autour des oreilles et les cheveux ... volatilisés. Les larmes jaillirent de nouveau. Sa tête était beaucoup trop petite et d'une blancheur écoeurante. On aurait dit une bille. Où était donc Beauté ?

Il s'examina avec le regard suspicieux d'un maton. Chauve. Pâle. Ça n'allait pas. Même en plein Village, la pâleur de son crâne risquait d'attirer l'attention, et puis son maquillage serait trop évident.

Les cicatrices... les cicatrices allaient le trahir. Il se toucha le visage, palpa la chair creusée de sillons, grumeleuse. Un nouveau rôle, voilà ce dont il avait besoin. Il avait envisagé de se couper les cheveux et de revenir à un personnage masculin, mais cela ne marcherait pas. D'ailleurs, les femmes disposent d'une plus grande latitude de déguisement. Il allait réutiliser la perruque qu'il portait avant que ses propres cheveux n'aient repoussé.

Bekker traversa l'appartement d'un pas décidé, se dirigea vers l'escalier, s'arrêta pour toucher le nuage de toiles d'araignée qui surplombait son bureau dans le vestibule. Tellement ravissant...

Il faut y aller. Va chercher la perruque, habille-toi – il n'avait pas encore pris la peine de se vêtir. Il trouvait les vêtements inconfortables et encombrants. Il se mit à marcher d'un pas scandé, digne, la tête haute, entraîné par le P.C.P. Soudain, il prit conscience de son pénis qui ballottait comme un nez importun, mou et trop grand, portant un coup fatal à sa dignité. Bekker le pressa contre sa cuisse mais c'était fini, la cadence était rompue.

Une boule de gomme tomba dans sa tête. Cela remontait à quand ? Les années cinquante ? Un comique de l'*Ed. Sullivan Show* ? C'était ça. Un petit homme qui regardait dans une boîte à cigares et

parlait à une voix qui se trouvait à l'intérieur. *D'accord ? D'accord.* C'était ça, la réplique ? Oui, oui.

Bekker allait passer devant la cuisine mais, se ravisant, il franchit le seuil. Ouvrit le réfrigérateur, jeta un coup d'œil : Prenez donc un Coca, monsieur Bekker. Merci. Avec plaisir. *D'accord ? D'accord.* Il claqua la porte comme le comique et hurla de rire. *D'accord ? D'accord.*

Vraiment très drôle. Un énorme rire.

Le Coca en main, il revint en titubant vers la télévision, mit CNN, regarda quelques minutes. On avait parlé de lui aux infos du matin en montrant les photos de la Carson. Ils l'avaient ridiculisé, racontant que les auréoles qui apparaissaient autour de la morte étaient des marques de doigts sur le papier de la photo. Qu'est-ce que ça signifiait ? Était-ce de la méthodologie ? Il avait du mal à se souvenir...

Il regarda, espérant qu'ils allaient remonter le reportage, mais ils l'avaient éliminé du cycle d'actualités.

Il descendit au rez-de-chaussée, entièrement nu, se fraya un chemin avec précaution dans le désordre de la boutique, gagna le sous-sol. Trouva la perruque brune à cheveux courts, coupe à la Louise Brooks. La remonta dans la salle de bains de M^{me} Lacey, l'ajusta. Ça chauffait la tête comme un bonnet de fourrure, et ça grattait. Mais l'effet était excellent. Il allait devoir modifier ses sourcils, les foncer un peu, ainsi que ses cils. Et peut-être aussi rehausser son teint.

M^{me} Lacey avait passé l'âge des maquillages sophistiqués. Elle se contentait de fard rose pour appliquer deux petites taches de bonne mine sur ses pommettes, comme Ronald Reagan. Mais elle possédait un crayon à sourcils. Il mit la main dessus, l'humecta et commença à l'appliquer par petites touches entre les poils. Un nouveau visage commença à se dessiner dans le miroir.

Il se risqua dehors à cinq heures et demie, sur ses gardes car il faisait encore jour, et prit la direction de Washington Square. Peu habitué à l'éclat du soleil, il clignait des yeux, la couleur et la luminosité éblouissant ses sens exacerbés par la drogue. Il tenait son sac à main et un vieux bloc de papier à dessin déniché dans un des placards de M^{me} Lacey.

Peu de piétons, dans le sens nord-sud. Il resta du côté ombragé des rues les plus étroites, gardant la tête baissée. Cheveux bruns, sourcils bruns, chemisier foncé, jean, chaussures de sport. Un peu gouine. Un peu trop robuste pour une femme. Un genre.

Lors de ses premières promenades de reconnaissance à travers la ville, il avait repéré pas mal d'activité du côté de cette place. Des dealers qui passaient en hâte. Des sachets et de l'argent liquide. Il toucha la boîte en plastique dans la poche de son jean, sentit les tablettes qui s'entrechoquaient à l'intérieur. Plus que six, six entre... Il

ne voulait pas y penser. D'ailleurs, il avait cinq mille dollars en billets dans son sac, et le pistolet, au cas où...

Ce qu'il lui fallait, c'était un peu de chance.

Oliveo Diaz avait dix doses d'ecstasy et dix autres d'amphètes, et seulement quelques heures devant lui pour les vendre. Il y avait une fête le soir même. Avec l'argent, il pourrait s'acheter un peu de coke pour son usage personnel. La coke vous défonceait plus en douceur que les amphètes. Avec suffisamment d'amphètes, Oliveo se sentait capable d'aller n'importe où. Avec la cocaïne, il était déjà arrivé à destination.

Oliveo traversa la partie sud de la place et vit Bekker qui dessinait, assis sur un mur de soutènement en ciment. C'était une jolie femme, vue de loin, avec ces cheveux noir de jais, portoricaine peut-être. Non, moins exotique, plutôt irlandaise, se dit-il, une Irlandaise très brune au teint pâle.

Bekker ne lui prêta aucune attention, le nez baissé sur son bloc, dessinant d'une main active. Quoique aux aguets...

« Hé, Oliveo, mec... »

Oliveo se retourna, affichant un sourire automatique. C'était un dénommé Shell. Un jeune Blanc au front meurtri et au regard bleu brumeux, qui avait coiffé sa casquette des Mets à l'envers. Oliveo avait une théorie : on pouvait déterminer l'intelligence d'un type à sa façon de retourner sa casquette – à 90°, 180°... La visière sur la nuque indiquait un imbécile complet, sauf si dans l'équipe de baseball, c'était lui qui attrapait la balle. Celle de Shell était justement dans cette position-là. Il répéta : « Hé, mec » et leva mollement la main en guise de salut.

« Shell, mon vieux, ça roule ? » demanda Oliveo. Shell travaillait dans un garage où l'on réchappait des pneus. Il lui arrivait d'avoir un peu de monnaie.

« Tu vends ? » Un regard furtif à droite et à gauche.

« Qu'est-ce que tu veux, mec ? » Oliveo afficha en même temps son sourire de service. Il se prenait pour un vrai pro, un Mike Jagger des rues, sourire automatique toutes les dix secondes, ça faisait partie du rôle.

« Il faut que je me paye un trip, mec.

– J'ai dix doses d'héro vraiment sympa, en provenance directe de Miami... »

Bekker s'assit sur le mur et commença à dessiner la bouche d'incendie. Plutôt bien, à son avis. Il avait appris la technique du dessin en fac de médecine, estimant que c'était utile pour un pathologiste. Cela permettait de dégager clairement les structures. Il

dut faire un effort pour continuer à dessiner tout en observant le manège d'Oliveo et du jeune Blanc, la façon dont ils tournaient l'un autour de l'autre, regardaient s'il y avait des flics, et pour conclure, l'apparition fugitive d'un sachet de plastique.

Bekker jeta un coup d'œil dans les parages. Il y avait effectivement des flics sur la place, mais ils étaient de l'autre côté, près de l'arc. Trois Plymouth bleues garées côte à côte, les flics en train de bavarder, assis sur le capot ou appuyés contre le pare-chocs. Bekker ramassa son sac et, voyant le jeune Blanc s'éloigner d'Oliveo, s'approcha d'un pas nonchalant.

« Vous vendez ? » glapit-il.

Oliveo sursauta. La femme au carnet à dessin, la tête toujours baissée. Il ne pouvait pas très bien voir son visage mais en tout cas, il savait qu'il n'avait jamais eu affaire à elle. Il y avait quelque chose qui clochait. Un flic ?

« Foutez-moi la paix.

– J'ai beaucoup de liquide sur moi », dit Bekker de la même voix glapissante. Une voix de souris, à ses propres oreilles. « Et je suis à cran. Je ne suis pas un flic... »

Le mot « liquide » retint Oliveo. Il savait pourtant qu'il aurait dû filer en vitesse. Il le savait, il se l'était répété des centaines de fois : ne vends pas à des inconnus. Toutefois, il demanda : « Combien ?

– Beaucoup. Je cherche des amphètes ou du P.C.P. ou les deux...

– Saloperie de flic.

– Non, pas un flic... » Bekker balaya la place du regard, du côté des voitures de police, plongea la main dans son sac et en sortit une enveloppe pleine de billets. « J'ai de quoi payer, là-dedans. »

Oliveo regarda autour de lui, se lécha les lèvres, et demanda : « Montre un peu de quoi tu as l'air, ma vieille. » Il saisit Bekker par le menton et essaya de lui relever la tête. Bekker lui agrippa le bras à la hauteur du poignet et le tordit. Il y avait là du muscle, du muscle activé par la testostérone. Il releva la tête en repoussant Oliveo et révéla ses dents découvertes dans un rictus, ses yeux exorbités.

« Nom de Dieu, bredouilla Oliveo en reculant d'un pas, vous êtes ce cinglé... »

Bekker pivota et fila dans la rue en courant à moitié, l'esprit en déroute, cherchant de l'aide, une réponse, n'importe quoi.

Dans son dos, Oliveo se tourna vers les voitures de flics, de l'autre côté de la place, et cria « Hé ! ». Il regarda alternativement les flics, Bekker, les flics de nouveau, et finit par foncer vers eux à toutes jambes en agitant les bras. « Hé, c'est lui, c'est lui ! »

Bekker se mit à courir. Il pouvait parfaitement courir avec ses chaussures de sport mais il y avait énormément de policiers. S'ils rappliquaient suffisamment vite et demandaient aux gens s'ils avaient

vu une femme s'enfuir à toutes jambes...

À l'entrée d'une ruelle, un clodo fouillait dans une poubelle. Il portait un chapeau cabossé et un manteau de l'armée constellé de taches qui lui arrivait aux chevilles.

Une brique coupée en deux traînait sur le trottoir, recouverte d'une giclée de ciment qui faisait penser à du glaçage sur un gâteau aux carottes.

La rue était étroite, les passants les plus proches se trouvaient à un bloc de là et ne regardaient pas dans cette direction.

Bekker ramassa la brique d'un geste vif sans cesser de courir. Le clochard leva les yeux en se redressant et se cambra en arrière, stupéfait, quand Bekker le frappa carrément en pleine poitrine. Le clochard s'effondra sur la poubelle et bascula par terre, sur le dos. « Holà », grogna-t-il.

Bekker abattit la brique entre les deux yeux, encore, encore. Se pencha sur lui en grondant comme un pitbull, sentant sa tension monter...

Une sirène, suivie d'une autre.

Il arracha son chapeau et son manteau au clochard, mit le manteau par-dessus son sac, ôta sa perruque, coiffa le chapeau en l'enfonçant le plus profond possible. Le clodo crachouilla une bulle de sang. Encore vivant. Bekker regagna furtivement l'entrée de la ruelle, se coulant dans son nouveau personnage, endossant le masque de la mendicité...

Derrière lui, un bruit de gargouille. Il se retourna à moitié. Le clochard le fixait de son unique œil valide qui brillait dans un visage entièrement détruit. Il était en train de mourir. Bekker connaissait bien ce gargouillis. Une voix froide, distancée, scientifique s'éleva dans son esprit : hémorragie cérébrale, fracture pariétale massive. Et cet œil qui le fixait... Le clochard allait mourir, il fallait qu'il revienne sur ses pas et observe le phénomène. Bekker regarda à droite, à gauche, se rapprocha en hâte du mourant. Sortit son canif de poche, quelques coups vifs et précis. Partis, les yeux. Le clochard gémit, mais il allait crever, de toute façon.

Bekker ramassa la brique près de la tête du clochard et la fourra dans sa poche. Une bonne arme. Le pistolet ferait trop de bruit. Il le sortit cependant du sac à main et le transféra dans sa poche.

Retour dans la rue. Six pâtés de maisons à franchir. Il vit passer une voiture de police qui s'arrêta au carrefour dans un grincement de freins – les flics inspectèrent les alentours par la fenêtre – et redémarra. Le manteau puait : de l'urine séchée. L'odeur le prit à la gorge et il pensa aussitôt aux puces qui l'assaillaient. D'autres sirènes, des flics envahissant le quartier. Il pressa le pas.

Tourna dans Greene, titubant comme un ivrogne, les pans de son

manteau traînant sur le trottoir. Une femme venait à sa rencontre, se rapprochait. Il changea de trottoir. Sa vue se brouilla, il perdit ses repères : bientôt, la maison de M^{me} Lacey ; des sirènes dans le lointain, mais le bruit s'estompait ; une femme franchit le seuil de la maison...

Qu'est-ce que... ?

La panique le saisit un instant. Confusion totale. Que voulait-elle ? Les façades vides des maisons le toisaient. Une boule de gomme tomba. Rouge, chargée de colère. Ils lui faisaient ça à lui, un homme si talentueux. La femme était à moitié tournée vers lui, tête inclinée.

Une voix lointaine retentit quelque part dans son cerveau : Bridget. Bridget Land. Venue rendre visite à...

Il se redressa, traversa en revenant sur ses pas pour s'éloigner d'elle. Elle inséra une clé dans la serrure, la tourna, poussa la porte d'entrée. Bridget Land, il l'avait complètement oubliée... Il ne fallait pas qu'elle sache.

Elle dut pousser la porte pour l'ouvrir, les épaules courbées sous l'effort, affaiblie par l'âge, puis elle franchit le seuil. Bekker, stimulé par la colère et l'occasion qui se présentait, se mit en branle. Peu d'espace, le temps limité : il se jeta contre la porte, la repoussa brutalement pour entrer, frappa la femme.

Il agit avec l'extrême rapidité que procure le P.C.P., plus rapide encore qu'un arrière de football. Lui écrasa la brique en plein visage. Elle s'effondra en émettant un curieux croassement rauque, tel un corbeau touché à l'aile.

Ayant perdu tout sens de la prudence, Bekker claqua la porte sans précaution, agrippa la femme par les cheveux et la traîna jusqu'à l'escalier, en bas des marches.

Il oublia qu'il portait les vêtements du clochard, ne prêta aucune attention à la femme qui couinait comme un chihuahua avec un os en travers du gosier. Il la traîna jusqu'à la salle de travail, la ligota. Elle se mit à agiter furieusement les jambes. Il ajusta le bâillon sur sa bouche avec le fil de fer, opérant avec la frénésie d'un derviche, se pencha au-dessus d'elle...

Chapitre 27

Buonocare, la jeune femme de la banque, fit défiler la bande et l'arrêta sur les photos correspondant à deux autres retraits sur le même compte. Bekker apparaissait sur les trois, dégageant une étonnante séduction féminine malgré la mauvaise qualité de l'image.

« Nom d'un chien, j'aimerais bien être aussi jolie que ça, avoua Buonocare. Je me demande qui la coiffe.

– Il faut appeler Kennett, dit Fell en tendant la main pour décrocher le téléphone.

– Non. » Lucas la fixa des yeux, secoua la tête. « Non.

– Mais nous devons...

– On va en parler dehors, dit Lucas à voix basse.

– Quoi ?

– Pas ici. » Lucas regarda Buonocare et expliqua : « Nous avons un problème de sécurité ; je regrette, mais je ne peux pas l'aborder devant vous. »

Fell ramassa son sac, Lucas sa veste, et ils foncèrent vers la porte. « Est-ce que ça passera aux informations ? demanda Buonocare en les accompagnant jusqu'à l'entrée de la banque que gardait un vigile.

– S'il s'agit bien de lui, c'est probablement *vous* qui passerez aux informations », dit Fell.

Le vigile les laissa sortir.

« Eh bien, bonne chance. Et rendez-vous sur l'écran de télé, dit Buonocare. Ah, comme j'aimerais pouvoir vous accompagner... »

Dehors, il s'était mis à pleuvoir. Une méchante bruine tiède. Lucas héla un taxi qui leur fila sous le nez. Un autre l'ignora carrément.

Fell l'agrippa par le coude et dit d'un ton pressant : « Qu'est-ce que tu fabriques, Lucas ? Il faut l'appeler, maintenant.

– Non.

– Écoute, moi aussi, je voudrais y être, mais nous n'avons pas le temps. Tu as vu la circulation.

– Quoi ? Quinze minutes ? Merde, je veux ce type.

– Lucas... », implora-t-elle.

Finalement, un taxi s'arrêta au bord du trottoir. Lucas piqua un sprint et arriva trois secondes avant une femme qui s'était élancée d'un peu plus haut dans la rue. Il s'engouffra à l'intérieur, laissant la porte ouverte pour Fell qui accourait derrière lui. « Monte.

– Il faut qu'on appelle...

– Il se passe plus de choses ici que tu ne le crois, dit Lucas. Je ne roule pas pour les Affaires internes, mais il se passe des choses. »

Fell le regarda longuement, avoua : « Je le savais » et monta dans le taxi. Au moment où il redémarrait, la femme qu'ils avaient coiffée au poteau leur adressa un geste fort grossier depuis l'embrasure de porte où elle était retournée s'abriter.

Centimètre par centimètre, ils se rapprochèrent du centre au milieu d'encombres cauchemardesques, sous une pluie qui tombait de plus en plus fort. Nerveuse, Fell serrait les lèvres. Le taxi les laissa sur Houston. Lucas régla la course. Une voiture de patrouille ralentit devant eux et les flics dévisagèrent attentivement Lucas avant de poursuivre leur chemin. Lucas et Fell, les vêtements humides de pluie estivale, se réfugièrent dans une supérette de quartier.

« Alors ? lança Fell, poings sur les hanches. Accouche.

– Je ne sais pas ce qui va se passer au juste, mais ça pourrait être un drôle de truc. J'essaie d'attraper Robin des bois. C'est pour ça qu'ils m'ont fait venir de Minneapolis. »

Elle en resta bouche bée.

« Tu es dingue, ou quoi ?

– Non. Sois tu viens avec moi, sois tu repars à pied, mais je ne veux pas que tu gâches tout.

– D'accord, je viens, dit-elle. Mais qui est Robin des bois ? Raconte...

– Une autre fois. D'abord, il faut que je passe un coup de fil. »

Lily était avec O'Dell. Ils entraient juste dans Manhattan par le pont de Brooklyn et n'étaient qu'à dix minutes de Police Plaza.

« Tu as entendu ? demanda-t-elle.

– Quoi ?

– Bekker a été repéré sur Washington Square, mais il a filé. C'était vers trois heures de l'après-midi. Nous avons envoyé un maximum de types sur place, mais depuis, rien.

– Ça me paraît normal. Fell et moi pensons savoir où il se planque. C'est dans SoHo.

– Quoi ? » Et il l'entendit expliquer à O'Dell : « Lucas dit qu'il tient Bekker. »

La voix de O'Dell retentit dans l'écouteur.

« Où êtes-vous ?

– À la Citibank, et nous sommes coincés par la circulation. Je pense que Bekker se terre chez une vieille dame à SoHo, mais ce n'est pas tout à fait sûr. Je vais aller jeter un coup d'œil de reconnaissance avant d'appeler nos troupes. Je voulais seulement que Lily en soit informée, au cas où quelque chose se produirait...

– D'autant que si vous les appelez maintenant, alors que vous êtes bloqués à l'autre bout de la ville, Kennett risquerait de s'attribuer

tout le mérite de l'arrestation, ajouta O'Dell avec un gloussement chuintant caractéristique. Ce que vous avez fait, ça ne risque pas d'avoir alerté Bekker ?

– Non. Mais il va nous falloir un bout de temps pour arriver là-bas. Il pleut des cordes par ici et c'est la croix et la bannière pour trouver un taxi.

– Oui, ici aussi, il pleut... D'accord, allez-y. Mais faites gaffe. Juste au cas où il y aurait un problème, vous devriez me donner l'adresse. Je vais demander à Lily de faire établir un mandat de perquisition, ça justifiera le retard et expliquera pourquoi vous n'avez pas appelé du secours tout de suite.

– C'est bon... » Lucas lui communiqua l'adresse et Lily reprit l'écouteur. « Fais très attention, recommanda-t-elle. Quand tu auras... inspecté les environs... appelle-nous. On tiendra les renforts à disposition. »

Lucas raccrocha et Fell demanda : « Alors, qu'est-ce qui se passe ?

– On va surveiller un petit moment...

– Surveiller quoi ? »

Une autre voiture de patrouille passa devant eux, et cette fois encore, ils furent longuement dévisagés.

« La maison de cette M^{me} Lacey, d'abord. Bekker me connaît, je ne veux pas me pointer comme ça sous son nez...

– Je sais où on peut te trouver un chapeau, dit Fell. C'est sur le chemin. »

Ils esquivèrent la pluie de leur mieux en bondissant de porche en marquise. Fell finit par conduire Lucas dans un magasin de vêtements dont ni la clientèle ni les stocks n'avaient bougé depuis 1969. Tous les clients mâles, en dehors de Lucas, étaient barbus, et sur les quatre clientes présentes, trois portaient des fringues teintées en couleurs délavées, selon la bonne vieille méthode des années 70. Lucas fit acquisition d'un chapeau de cuir à bord souple qui ne lui allait pas du tout. En se regardant dans le miroir, il crut voir un explorateur de l'Amazonie revu et corrigé par un styliste hippie.

« Arrête de râler, lui dit Fell en le poussant dehors. Tu seras très mignon sous un bon éclairage.

– J'ai l'air d'un couillon, répondit-il. Quel que soit l'éclairage.

– Que veux-tu que je te dise ? Tu ne vas pas poser pour un photographe d'*Esquire*. »

La pluie avait ralenti mais les trottoirs demeuraient humides et glissants, dégageant la puanteur de deux siècles de crasse émulsionnée par une brève douche. Ayant trouvé la maison Lacey, ils inspectèrent la façade et l'arrière. À l'arrière, c'était un mur de brique

sans fenêtres. Une cabane décrépite – un appentis, plus exactement – s'appuyait au bas du mur. Le portail aménagé dans la clôture de grillage avait été récemment ouvert et des traces de pneus creusaient des sillons dans le tapis miteux de mauvaises herbes qui menait à l'appentis.

Lucas avança jusqu'à la limite du terrain, d'où l'on avait un meilleur angle de vue sur l'appentis.

« Regarde un peu », dit-il. Fell colla le nez à la clôture. L'arrière d'un pare-chocs chromé de forme arrondie était tout juste visible à l'intérieur de l'appentis. « Nom d'un chien, c'est une Coccinelle », dit-elle, le souffle coupé. Elle lui serra le bras. « Lucas, il faut qu'on appelle.

– Lily et O'Dell s'occupent de tout.

– Non, je voulais dire Kennett. C'est lui notre supérieur. Mon Dieu, nous sommes en train de court-circuiter le patron...

– Dans quelques minutes, promit-il. Mais d'abord, je veux rester là et observer un peu ce qui se passe. »

Ils revinrent dans la rue, où Lucas repéra un magasin sur le trottoir d'en face, à une trentaine de mètres de la maison de M^{me} Lacey. Une galerie qui vendait des tapis et des objets d'artisanat africains. La propriétaire était une Libanaise à la vaste poitrine, vêtue d'une robe de soie noire à col cheminée. Elle acquiesça nerveusement de la tête et dit « Bien entendu » lorsqu'ils lui montrèrent leurs plaques. Elle leur apporta des chaises et ils s'assirent de biais par rapport à la vitrine, parmi des tissus drapés et des étagères en rotin. De là, ils observèrent la rue.

« Et s'il sort par derrière ? s'inquiéta Fell.

– Il ne le fera pas. L'endroit grouille de flics. Il est cerné dans son terrier.

– Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

– Quelques types. Robin des bois et ses joyeux compagnons. S'il ne s'est rien produit d'ici une demi-heure, on ira...

– Est-ce que quelques biscuits vous feraient plaisir ? » proposa, en se tordant les mains, la boutiquière libanaise d'une voix où perçait une pointe d'inquiétude. Lucas trouvait qu'elle ressemblait étonnamment à la méchante belle-mère de *Blanche-Neige*, s'il pouvait se fier à ses lointains souvenirs de Walt Disney. « Du baklava, peut-être ?

– Non, vraiment, merci beaucoup, répondit Lucas. On est très bien. Mais nous aurons peut-être besoin de votre téléphone...

– Certainement. » D'un geste de la main, la femme indiqua l'appareil à côté de la caisse enregistreuse et se retira dans l'arrière-boutique où elle se percha sur un haut tabouret et continua de se triturer les mains.

« Tu manges ses saloperies de baklava, et tu retrouves tes couilles

enfermées dans une bouteille avec un génie », murmura Lucas. Fell jeta un coup d'œil à Tanière et murmura « Chuut », mais elle sourit et secoua la tête. « Ces putains de Blancs du Middle West, ça doit être quelque chose par là-bas, rien que des descendants de protestants anglo-saxons à perte de vue... »

– Regarde donc », dit Lucas.

Deux hommes en veste sport et pantalon de toile, coupe décontractée, remontaient la rue sans regarder la maison de M^{me} Lacey. L'un était un gros mastoc, l'autre maigre comme un coucou. Leurs vestes étaient trop épaisses pour un été new-yorkais, du genre qualifié de « toutes saisons » par les grands magasins, c'est-à-dire trop chaud pour l'été et pas assez pour l'hiver. Le gros marchait avec raideur, comme s'il avait des problèmes de dos. Le maigre avait le bras gauche dans le plâtre.

« Des flics, s'exclama Fell en se levant. Ils ont l'air de flics.

– L'enfoiré qui porte un plâtre, je crois bien que c'est celui qui m'a démolé », dit Lucas. Fell fit un pas en direction de la porte mais Lucas la retint par la manche : « Attends, attends... », recula jusqu'au comptoir et décrocha le téléphone sans quitter les deux flics des yeux. Ils dépassèrent la maison Lacey d'un pas nonchalant, parlant avec un entrain affecté qui sonnait faux, marchèrent jusqu'au bâtiment suivant et, là, s'arrêtèrent.

Lucas composa le numéro du bureau de Lily. Elle décrocha à la deuxième sonnerie. « Je suis chez Lacey... »

– Comment es-tu arrivé à... ?

– J'ai menti. Et nos petits Robins des bois viennent juste d'arriver. Nous sommes en train de les observer d'en face. C'est donc O'Dell...

– Pas possible. Il n'a pas touché au téléphone.

– Quoi ?

– Je suis avec lui en ce moment. Dans son propre bureau.

– Merde... »

De l'autre côté de la rue, les Robins des bois avaient fait demi-tour et revenaient sur leurs pas. L'un produisit un pistolet tandis que l'autre sortait de sa veste un marteau de forgeron à long manche.

« Envoie-moi des renforts, dit Lucas. Bon Dieu, ils entrent dans la maison. Envoie-moi des renforts *tout de suite*. »

Lucas raccrocha vivement. « Allons-y, intima-t-il. Accroche-toi à mon bras, cramponne-toi vraiment, comme si on tenait une bonne cuite. »

Ils sortirent dans la rue. Lucas baissa son chapeau sur ses yeux, prit Fell par les épaules et approcha son visage du sien. Les deux flics s'arrêtèrent juste avant les fenêtres de la maison Lacey, jetèrent un dernier coup d'œil alentour, virent Lucas et Fell à moins de deux mètres. De la hanche, Lucas plaqua Fell contre la façade d'une

maison et lui empoigna un sein. Elle le repoussa et les deux flics s'approchèrent de la porte d'entrée de M^{me} Lacey.

Ils s'étaient mis à courir.

Le flic qui tenait le marteau s'arrêta net, pivota sur place en tournant la hanche comme un golfeur. Leva le marteau au-dessus de sa tête et l'abattit dans un grand mouvement en arc. Le marteau fracassa la porte à la hauteur de la poignée. Elle explosa en mille morceaux de verre et éclats de bois qui retombèrent à l'intérieur.

Le flic au bras plâtré, celui qui avait une arme de poing, entra. L'autre laissa tomber le marteau, sortit son pistolet et le suivit, plié en deux, ramassé, droit devant lui.

« Allons-y », dit Lucas. Son 45 au poing, il atteignit la porte en trois secondes. Franchit le seuil. Les deux flics étaient à l'intérieur, leurs armes braquées vers le haut de la cage d'escalier. Lucas surgit dans l'embrasure en hurlant : « Police, personne ne bouge !

– Nous sommes des flics, *des flics*. » Celui qui était le plus proche de Lucas braquait toujours son arme vers l'escalier.

« Lâchez ça, lâchez-le, bordel, ou je vous fais sauter le caisson. Jetez-le par terre.

– Nous sommes des flics, espèce de connard... » Le plus gros des deux s'était à moitié retourné vers lui, son arme toujours pointée vers l'escalier. C'était un pistolet noir et luisant, on aurait dit du plastique. Un Glock 9 mm extrêmement performant. Ce type-là n'utilisait pas la même pacotille réglementaire que les collègues du département.

« Jetez ça... »

Fell surgit dans le dos de Lucas, arme au poing, cherchant une cible des yeux, et il sentit près de son oreille le canon raccourci du colt 38 de métal noir.

« Jetez ça ! » hurla encore une fois Lucas.

Le flic maigre comme un coucou, le plus proche de la porte, laissa tomber son arme. Lucas concentra son attention sur l'autre, qui regardait encore l'escalier d'un air hésitant. Celui qui n'avait plus d'arme dit : « Putain, quel con ! On est venus en civil pour choper Bekker... »

Lucas l'ignore, gardant l'autre à l'œil : « Je vous ai dit de laisser tomber votre arme, espèce de minus. Écoutez, espèces d'enfoirés, vous m'avez cassé la gueule l'autre jour et je ne suis pas d'humeur à discuter. Je vous jure que j'appuie sur la détente immédiatement si... »

L'autre flic se baissa et posa son arme par terre en regardant son équipier. « Écoutez...

– La ferme », dit Lucas, ajoutant à l'adresse de Fell : « Ne baisse pas ton arme, Bekker est quelque part ici.

– Lucas, mon Dieu... », dit-elle, mais elle ne baissa pas son arme.

Lucas poussa les deux flics vers un radiateur et leur lança une

paire de menottes. « Je veux entendre le déclic.

– Espèce de salaud, je devrais vous éclater la gueule, dit le gros.

– Essayez toujours, et je vous descends, dit calmement Lucas. Les menottes.

– Salaud... » Mais ils s'attachèrent au tuyau du radiateur. Lucas regarda vers le haut de la cage d'escalier.

« Et maintenant ? demanda Fell.

– Les renforts vont arriver d'une minute à l'autre. » Il pointait toujours son 45 sur les deux flics enchaînés.

« Vous êtes en train de tout faire foirer, dit le gros flic.

– Parlez-en à O'Dell.

– Comment ? » s'exclama le gros en fronçant les sourcils, intrigué.

Lucas se glissa derrière lui en braquant son 45 contre son oreille. « Je vais prendre vos papiers, pas un geste. » Il glissa la main à l'intérieur de la veste du flic et en sortit une plaque. « À vous, maintenant », dit-il à l'autre.

Leurs papiers en main, il recula et lut : « Clemson, sergent. Et Jeese... » Lucas regarda l'homme au plâtre, puis Clemson, et dit : « C'est donc ça que vous avez crié, vous avez crié "Jeese". Vous avez pensé qu'il vous laissait en plan, à filer comme ça à toutes jambes. Et moi, j'ai cru que vous disiez "Jésus⁽¹¹⁾"... »

– Voilà la cavalerie », annonça Fell. Une Plymouth bleue s'arrêta brutalement au bord du trottoir. On entendait des grincements de pneus depuis le bout de la rue. Un flic en tenue s'encadra dans la porte, arme au poing.

« Davenport et Fell », lui dit Lucas en tendant sa plaque. Nous travaillons pour Kennett avec l'équipe chargée du cas Bekker. Ces deux-là sont également des flics, mais s'ils ont les menottes, c'est pour une bonne raison et je veux qu'ils les gardent, compris ?

– Qu'est-ce qui se passe ? » demanda le nouveau venu. C'était un sergent, plus tout jeune, un peu lourd, qui se demandait avec inquiétude dans quoi il mettait les pieds. Une autre voiture s'arrêta dehors dans un hurlement de freins.

« Un truc purement politique, dit Lucas. Quelqu'un s'est mis dans un drôle de pétrin et les chefs vont devoir régler l'affaire plus tard. Mais ces types vous descendraient s'ils en avaient l'occasion. Ils ont déjà abattu un flic.

– Tu débloques complètement, enfoiré, dit l'un des enchaînés.

– Alors, restez vigilants. Leurs armes sont par terre mais je ne les ai pas fouillés pour voir s'ils en avaient d'autres, ce qui est probablement le cas.

– Je ne sais pas... »

Deux autres agents en tenue apparurent, arme au poing.

« Écoutez, la moitié de ce foutu département va débarquer ici

d'une minute à l'autre, dit Lucas. Si nous nous sommes gourés, on pourra toujours se faire des excuses plus tard. Mais pour l'instant, surveillez l'endroit, et que rien ne bouge.

– Mais vous autres... ? demanda l'agent en tenue.

– Nous grimpons là-haut. Vous, vous restez ici et vous ne laissez entrer ou sortir personne. Vous gardez les choses en l'état et, surtout, vous faites gaffe. Bekker peut aussi bien être terré au sous-sol et il est armé.

– Donc, il s'agit bien de Bekker ?

– Il s'agit de Bekker », confirma Lucas. Puis, se tournant vers Fell :
« Viens, on va se le faire. »

Chapitre 28

Lily appela le lieutenant de patrouille du commissariat du 5^e district et demanda que l'on envoie des escouades de renfort chez M^{me} Lacey.

« C'est pour Bekker, expliqua-t-elle. Qu'ils partent immédiatement. »

Elle raccrocha et se laissa lourdement retomber sur sa chaise, face à O'Dell, essayant de mettre de l'ordre dans ses idées.

Ils n'avaient pas bougé de la voiture...

De l'autre côté de la table, O'Dell la regarda d'un air interrogateur. « Qu'est-ce que c'était au juste ? demanda-t-il. Le coup de téléphone de Davenport. Je crois avoir entendu citer mon nom. » Il parlait d'une voix menaçante, péremptoire, glacée.

Lily secoua la tête. O'Dell aboya :

« Je veux savoir ce qu'il a dit, lieutenant.

– Fermez-la, je réfléchis. »

Les yeux de O'Dell s'étrécirent. Il s'appuya contre son dossier. Cela faisait cinquante ans qu'il était dans la politique. D'instinct, il saisit l'avertissement dans le ton de Lily. Quelque part, l'équilibre des forces s'était modifié, mais ignorant où exactement, il lança une sonde.

« Je ne me laisserai pas manipuler, lieutenant, dit-il en insistant lourdement sur le grade. Peut-être seriez-vous plus à l'aise dans un commissariat de district, après tout. »

Lily, qui regardait intensément le mur au-dessus de la tête de O'Dell en remuant silencieusement les lèvres, baissa les yeux vers lui : « Vous auriez dû faire disparaître le formulaire de demande de billet d'avion pour Red Reed, avant de l'expédier en Caroline du Sud, John. J'ai les talons portant votre signature, ainsi que les rapports mentionnant ses prétendus témoignages. Je dispose même des dossiers de l'université de Columbia prouvant qu'il a assisté à vos conférences. Je sais également que vous lui avez sauvé la mise au moins une fois pour une inculpation de possession de drogue. Alors ne me faites pas chier avec des histoires d'affectation dans un commissariat de district, d'accord ? »

O'Dell acquiesça de la tête et se rencoigna dans son fauteuil. Cela devait pouvoir s'arranger. N'importe quoi peut s'arranger pour qui sait attendre. Il resta assis en silence pendant qu'elle continuait de scruter le mur au-dessus de sa tête. Finalement, elle laissa échapper une larme et dit : « J'ai besoin que vous m'aidiez avec l'ordinateur.

– Que comptez-vous faire au sujet de l'histoire Red Reed ?

– Je ne vais pas me servir de ça, juste Ciel ! Je veux dire, je ne vois pas dans quel contexte j'aurais besoin de l'utiliser. C'est simplement une chose que j'ai... découverte. »

O'Dell sourit malgré lui. C'était effectivement quelque chose qui pouvait s'arranger. La question se posait maintenant de savoir qui allait s'en charger.

« Davenport, dit-il. C'est vous qui m'avez dit de ne pas le sous-estimer. Mais il a l'air d'un drôle de bagarreux avec sa cicatrice sur le front, et ce qu'il a fait à Bekker...

– Deux Robins des bois viennent de débarquer dans la planque de Bekker. Lucas va les arrêter.

– Quoi ? » C'était au tour de O'Dell de ne plus comprendre.

« Alors, l'ordinateur ?

– Racontez-moi ce qui se passe.

– Je veux que vous confrontiez le nom de Copland à celui de Kennett. »

Les yeux de O'Dell s'écarquillèrent. Ses grosses lèvres bougeaient pendant qu'il procédait à des calculs mentaux, un processus de succion mouillé, extrêmement déplaisant. « Oh, non ! » dit-il. Il pivota, s'installa devant l'ordinateur, actionna un bouton, attendit que l'écran s'anime, entra le nom de l'utilisateur et le mot de passe, et commença à opérer.

La confrontation prit dix minutes. Une double colonne de dates et d'heures s'aligna sur toute la hauteur de l'écran.

« Cela remonte à des siècles, dit O'Dell d'une voix sans timbre en lisant la liste. Ils ont dû être comme père et fils. Copland l'a initié à l'art de la surveillance. C'était un vieux singe coriace. Il en a fait tomber plus d'un en son temps.

– C'est Kennett qui l'a infiltré chez vous. Il y a combien de temps ? »

O'Dell haussa les épaules.

« Dans les cinq ans. Cela fait cinq ans qu'il me sert de chauffeur. Il doit avoir planqué un micro dans la voiture, à moins qu'il n'ait bricolé une sorte de haut-parleur pour pouvoir entendre ce que nous disons. Chaque foutu mot que nous avons prononcé. » Il regarda Lily. « Comment en êtes-vous arrivée là ?

– Lucas a absolument tout épluché. Il est parvenu à la conclusion que Robin des bois ne pouvait être que vous ou Kennett... J'étais convaincue que ce n'était pas Kennett, et il s'est fié à mon jugement. Du moins, il me l'a dit. D'ailleurs, il aime bien Kennett.

– Je suis plutôt flatté qu'il m'ait considéré comme un coupable possible, dit O'Dell. Ainsi, Davenport et vous m'avez tendu un piège ?

– Il m'a suggéré de contrôler vos téléphones et de vous lâcher

ensuite une information pour voir ce qui allait se produire. Guetter où elle allait ressortir. Nous n'avions pas encore fixé de plan précis. Nous devions en parler ce soir. Et puis cette histoire est intervenue. Quand il nous a appelés avec l'info sur Bekker, il n'était plus à la Citibank, il était déjà en train de surveiller la planque de Bekker. Il s'attendait à ce que vous appeliez quelqu'un, voire que vous expédiiez quelqu'un là-bas, une équipe de Robins des bois. Et effectivement, ils sont arrivés. Mais je ne vous avais pas quitté des yeux entre-temps...

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » demanda O'Dell.

Les larmes coulaient sans retenue le long des joues de Lily, mais elle semblait n'y prêter aucune attention.

« Que voulez-vous dire ? »

Il leva les paumes, un geste d'interrogation. En même temps, un drôle d'air satisfait éclaira son visage.

« J'ai l'impression que c'est vous qui menez le jeu en ce moment. Je vous demande donc, qu'est-ce qu'on fait ? »

Elle le considéra un instant avant de dire :

« Appelez Carter. Il est dans le groupe de Kennett.

– Et puis ?

– Dites-lui ce qui se passe avec Bekker, mais insistez pour qu'il tienne Kennett en dehors du coup.

– Et vous ?

– Ne me le demandez pas, dit-elle en se levant et se dirigeant d'un pas incertain vers la porte de son propre bureau. Ne me le demandez surtout pas, car je n'en sais foutre rien. »

Chapitre 29

Scalpel en main, figé, Bekker se pencha sur Bridget Land en fredonnant...

Quand on enfonça la porte d'entrée, il sursauta en arrière, baissa les yeux comme pour s'assurer qu'il était encore là, puis regarda la femme ligotée sur la table, le scalpel, les moniteurs de contrôle. Il entendit les pas, les cris.

Trop tôt. Ils étaient arrivés trop tôt, alors qu'il était si près du but... Une larme coula le long de sa joue. Sa vie avait été ainsi, mal comprise, tourmentée, mal jugée. Bridget Land, encore en vie mais grièvement blessée, cherchait silencieusement à lui échapper.

En faire encore une, c'était l'affaire de quelques minutes seulement. S'il pouvait se reprendre en main, s'ils n'arrivaient pas trop vite.

Mais Davenport allait venir. Le revolver. Il se retourna, tenant le scalpel devant son visage. Le revolver était dans l'autre pièce.

Deux impulsions contradictoires l'envahirent. L'une le poussa vers le revolver, vers Davenport ; l'autre lui souffla d'en finir avec Land. Ce serait peut-être celle qui réussirait à transcender...

« Et ne me tire pas dans les fesses », dit Lucas.

Il commença à monter l'escalier à pas de loup, Fell le suivant deux marches derrière. Extrêmement pâle, l'air déterminé, elle tenait son pistolet à hauteur de la taille de Lucas, orienté vers la gauche.

« D'accord, si tu ne te déportes pas à gauche.

– Ah. »

L'odeur de marijuana suintait des murs. Mais il y avait autre chose. Lucas renifla et fronça les sourcils. Pipi de chat ? Et puis l'odeur de marijuana était incrustée là depuis longtemps, ce n'était pas Bekker. D'ailleurs, Bekker ne s'était jamais beaucoup intéressé à l'herbe.

Arrivé au palier intermédiaire, Lucas aperçut du coin de la cage d'escalier la porte du premier étage, entrebâillée, sentit Fell haleter derrière lui, puis à son côté, décela son léger parfum qui affleurait sous les odeurs d'herbe et de pisse de chat...

Il continua de monter tout doucement, traversa le palier du premier, dos au mur. De la pointe du canon de son 45, il poussa la porte. Un couloir menait au salon ; au passage, une porte de placard. Il entrevit l'angle gauche d'un téléviseur. Pas un mouvement, pas un bruit. Et la pièce ne dégageait pas cette vibration dans l'espace, cette tension

particulière que l'on perçoit lorsque quelqu'un est caché là. On *sentait* qu'il n'y avait personne.

« On continue », chuchota-t-il.

Il dépassa la porte ouverte, gravit une autre volée de marches où s'empilaient des cartons de déménagement encrassés par des années de poussière et d'écaillés de peinture tombées du plafond.

« Vas-y », chuchota-t-il à Fell. Elle acquiesça de la tête, se glissa devant lui, braqua son arme dans l'embrasure.

« À toi », chuchota-t-elle à son tour. Lucas s'accroupit, inspira à fond et s'élança en avançant sur les mains et les genoux, poussant d'une main, braquant de l'autre son arme vers l'arche du salon, guettant un mouvement, une anomalie... Rien.

Il se redressa, leva la main pour inciter Fell à la prudence, tourna vivement la tête pour balayer encore une fois le salon du regard. Et entra. S'étant assuré que la voie était libre, il lui fit signe d'avancer. Ils visitèrent un petit salon et une salle à manger, trouvèrent des lunettes à côté du canapé. Verres épais, double foyer. Des lunettes de vieille dame. Vérifièrent les placards, passant la main à l'intérieur. Toujours rien.

La cuisine, toute petite, dégageait une affreuse odeur de betteraves bouillies, de chou bouilli, de carottes bouillies et de porridge. Une petite flaque d'eau s'étalait au pied du réfrigérateur. Fell s'accroupit et regarda l'appareil de plus près. La porte n'était pas complètement refermée et l'eau dégouttait par le bas. Elle pointa le doigt, puis le posa sur ses lèvres.

Debout près d'elle, Lucas posa la main sur la poignée de la porte. Fit un signe de tête. Tira brusquement.

« Ah, merde », dit Fell, s'écartant en titubant.

Le réfrigérateur n'était pas tout à fait assez grand pour M^{me} Lacey mais Bekker avait réussi tant bien que mal à la faire tenir à l'intérieur. Il lui avait rentré le menton dans la poitrine et la lumière, au fond, luisait comme dans une publicité perverse. Ses yeux n'étaient plus que deux trous sanguinolents. Une douzaine de boîtes de Coca avaient été calées avec soin autour de son corps, l'une d'elles plantée entre ses bras tordus et sa poitrine. Deux cadavres de chats étaient tassés dans un bac à viande en plastique, d'où leurs queues ressortaient.

« Nom de Dieu, dit Lucas en reculant. Grimpons au dernier étage, mais il faut se grouiller.

– Tu crois qu'il est là-haut ? demanda Fell d'un ton sceptique, les yeux rivés sur le réfrigérateur, une boule dans la gorge.

– Non, s'il est quelque part, c'est en bas. Je ne sens rien par ici.

– L'atmosphère est trop tranquille, dit Fell. Allez, tu me couvres... »

Elle ouvrit la marche vers le dernier étage, crapahutant par-dessus les cartons poussiéreux. En haut, ils trouvèrent trois chambres et une

salle de bains vieillotte. Ils inspectèrent les placards, la douche, vérifièrent sous les lits. Personne au bercail.

« En bas, dit Lucas.

– Et le toit ?

– On y enverra deux gars. Mais Bekker est du genre à chercher un terrier, pas un perchoir. »

Six agents postés au rez-de-chaussée levèrent les yeux d'un air inquiet en voyant Fell et Lucas redescendre en hâte.

« Il a tué une vieille dame et l'a fourrée dans le frigidaire », dit Lucas au sergent en levant le pouce vers le haut de la cage d'escalier. Les deux Robins des bois assistaient silencieusement à la scène. Ils avaient toujours les menottes aux mains.

« Nous avons couvert les deux étages. Personne. Envoyez deux gars solides en haut pour *voir* s'ils peuvent trouver la sortie par les toits. Nous n'avons pas vérifié par là. Et dites-leur de faire très attention. Bekker est armé.

– J'irai moi-même.

– Non. Vous restez ici. Vous êtes assez gradé pour surveiller ces deux salopards enchaînés, dit Lucas en désignant Clemson et Jeeze du menton. Il va bientôt y avoir du renfort. Vous n'avez qu'à attendre. Nous, on descend au sous-sol.

– Allez-y doucement, alors », dit le sergent, toujours mal à l'aise, en regardant les deux flics maussades enchaînés au radiateur.

Dans l'escalier, la voie était libre. Les marches avaient un aspect usé. Lucas descendit en douceur, avec précaution, son 45 en main, tandis que d'en haut Fell accroupie fixait attentivement l'angle du mur, au bas des marches. Si Bekker surgissait, elle le verrait avant Lucas. Mais il coupa sa ligne de tir en atteignant le coin et leva la main pour qu'elle fasse attention.

Tapi sur la dernière marche, il risqua furtivement la tête et jeta un coup d'œil éclair derrière l'angle, à hauteur de taille d'homme. Une petite entrée au sol cimenté était barrée par une porte de bois peinte en vert. Une ampoule nue pendait au-dessus de la porte. Lucas tâtonna, trouva l'interrupteur, alluma.

Il se releva et fit signe à Fell d'approcher. Elle dévala l'escalier. « Va chercher le marteau de forgeron et ramène quelqu'un qui sache le lancer. »

Elle acquiesça de la tête et murmura : « Je reviens tout de suite. »

Lucas attendit près de la porte, l'arme pointée sur la poignée. Si Bekker était dans le sous-sol, et vivant, il devait savoir que la police était arrivée. Et s'il attendait avec son revolver, il était crucial qu'il ignore à quel moment la porte allait voler en éclats.

Fell redescendit l'escalier avec le sergent et le marteau de

forgeron.

« Il y a une équipe spéciale d'intervention qui arrive, murmura le sergent d'un ton pressant. Ils ont de quoi faire sauter la porte. »

Lucas secoua la tête.

« Pas question. Je m'en charge moi-même.

– Écoutez, ces types sont capables de le prendre, pas de problème.

– J'y vais », insista Lucas. Regardant Fell, il ajouta : « Et toi ?

– Je te couvre, ou j'y vais, comme tu veux.

– Bordel, vous allez vous faire massacrer, chuchota le sergent.

– Passez-moi le marteau...

– Écoutez...

– Passez-moi ce putain de marteau...

– Ah, et merde... » Le sergent secoua la tête et souleva le marteau. « Je vais le lancer, mais vous me couvrez, bande d'enfoirés. Je le balance une fois, et après, je vous préviens, je me couche par terre.

– Allons-y », dit Fell.

Bekker errait dans l'obscurité du sous-sol, essayant de se rappeler ce qu'il allait faire du côté du canapé. Un chant lui traversa l'esprit :

Le Seigneur m'aime, j'en suis sûr ; car c'est écrit dans la Bible...

Il avait entendu chanter ça lors d'un enterrement, un jour, il y avait longtemps de cela. Il se souvenait d'un cercueil de bronze posé en hauteur, plus haut que sa tête, et d'un chœur qui chantait. Tout lui revint avec une extrême précision, comme s'il venait juste d'entrer dans la scène.

Une araignée lui effleura la joue et le chatouilla. Il quitta aussitôt l'enterrement. Un bruit sourd retentit au-dessus de sa tête. C'était ça. Le bruit. Il devait aller au canapé à cause du bruit au-dessus de sa tête.

Le canapé avait été poussé à l'écart du mur. Il passa derrière et s'assit sur le tapis. Le revolver l'attendait, de l'acier chromé, de la camelote. Chargé. Deux coups. Il le ramassa. Lui dit « Bonjour » et le mit dans sa bouche. Restait un instant ainsi, comme un homme qui fume sa pipe. Le ressortit et contempla le canon.

Bonjour...

Son doigt se raidit sur la détente, il perçut la résistance, commença à appuyer... et soudain, tout redevint clair. Clair comme l'eau d'un lac. Il se vit recroquevillé dans l'encoignure d'un sous-sol. Vit Davenport entrer. Se vit les mains croisées sur sa poitrine, tête baissée.

Vit Davenport s'approcher de lui, lui hurler quelque chose. Se vit osciller sur ses talons, accroupi. Sentit l'arme cachée au creux de sa main, celle du dessous. Vit Davenport, bras tendu, lui ordonner de se retourner. Davenport qui ne se rendait compte de rien, ne savait, ne

soupçonnait rien. Se vit sortir le derringer, l'appuyer sur le cœur de Davenport, puis l'explosion, et le visage de Davenport...

Le sergent lança à Lucas un regard interrogateur. Prêt ? Lucas acquiesça d'un signe de tête. Le sergent inspira, leva le marteau au-dessus de sa tête, marqua une pause, l'abattit avec force. La porte vola en morceaux et le sergent se plaqua au sol. Aucun coup de feu ne riposta depuis la pièce obscure. Le sergent repartit maladroitement vers l'escalier en passant devant Fell, cherchant son arme à tâtons.

« Je suis vraiment trop vieux pour ce genre de conneries », dit-il.

Lucas, dont toute l'attention était concentrée sur la pièce, dit : « Des torches électriques.

– Quoi ?

– Trouvez-moi des torches électriques. »

Quelques coups d'œil rapides de l'autre côté leur permirent de constater que l'intérieur du sous-sol n'était pas dans l'obscurité totale. Une lampe était allumée quelque part mais elle semblait partiellement occultée, comme si le mince rai de lumière filtrait par une fissure de la porte ou provenait d'une veilleuse posée à côté d'un lit d'enfant. En regardant par la mire de leur arme, Lucas et Fell virent des silhouettes compactes de meubles, un rectangle qui pouvait fort bien être une bibliothèque.

« Ça y est, je les ai, dit le sergent.

– Pointez-les derrière l'angle du mur, éclairez l'intérieur de la pièce à hauteur de tête. Essayez de ne pas exposer votre main, si vous pouvez. Dites-moi quand vous démarrez. Je tirerai si je vois le canon de son arme cracher une flamme », dit Lucas. Ayant repéré que Fell était en sueur, il lui sourit et lança : « C'est gai, hein, la vie dans la grande ville ? »

Le flic hocha la tête.

« Prêt ?

– Quand vous voulez.

– Maintenant. »

Le flic dirigea sa torche électrique sur la pièce, à hauteur de tête d'homme. Lucas suivit le faisceau de lumière de la pointe de son arme, du bras, de son œil ouvert. Pas un mouvement. Le sergent se pencha légèrement vers le vestibule, promena la lumière autour de la pièce.

« J'y vais, dit Lucas.

– On y va », dit Fell.

Lucas se précipita en avant, genoux pliés, jusqu'à la porte de l'appartement, puis s'aplatit au sol. Passa la tête et les épaules dans l'embrasure, tendit la main, actionna un interrupteur. Une ampoule solitaire s'alluma. Toujours pas un mouvement. Il s'accroupit. Fell se

faufila jusqu'à lui.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » murmura-t-elle.

Lucas tendit l'oreille.

Le Seigneur m'aime...

Ce n'était pas une voix d'enfant. Ni d'adulte, d'ailleurs. Elle n'avait rien d'humain, selon lui. Plutôt un son sorti d'un film, quelque effet spécial, étrange, à vous glacer le sang.

Car c'est écrit dans la Bible...

« Bekker, chuchota Lucas. Par là, je crois... »

Il était déjà à l'intérieur, avançant courbé en deux, tenant fermement son 45 à deux mains, scrutant l'appartement du regard. Fell, juste derrière lui, dit : « C'est couvert à droite.

– Je m'occupe de la droite. Surveillez cette porte sombre... » La voix du sergent. Lucas regarda rapidement derrière lui, vit l'homme se glisser dans l'appartement avec son 38 merdique à la main.

« C'est fait, confirma Fell.

– Il est là, dans le coin », dit Lucas. Il se redressa à demi et regarda un canapé de velours que l'on avait écarté du mur. Entre le mur et le canapé, un espace d'où s'élevait la voix surnaturelle. Il appela :

« Bekker. »

Le Seigneur m'aime...

« Levez-vous, Bekker. »

J'en suis sûr...

Lucas rampa vers le canapé, le bras tendu, l'arme braquée. Arrivé tout près, il vit le sommet du crâne tondu, entièrement lisse de Bekker, sa tête qui montait et descendait en suivant le rythme simplet de la chanson.

« Debout, ordure », hurla-t-il. Puis, s'adressant à Fell et au sergent : « Il est là, je le tiens.

– Faites gaffe au flingue, faites gaffe. »

Lucas contourna le canapé sans cesser de braquer son arme sur le crâne de Bekker et baissa les yeux sur lui. Bekker le regarda et se leva, les mains croisées sur sa poitrine, se balançant sur place en fredonnant.

« Tournez-vous », cria Lucas.

Fell vint se poster à côté de lui.

« Complètement givré, murmura-t-elle.

– Surveille-le bien, ne le quitte pas des yeux. »

Elle fit un pas de côté pour se ménager un meilleur angle et, soudain, se frappa le visage, une fois, deux fois, et agita frénétiquement la main au-dessus de sa tête. Jetant un coup d'œil de son côté, Lucas demanda « Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je suis empêtrée... »

Bekker tourna la tête – on aurait dit une bille roulant dans sa rotule – et dit : « Des araignées... »

Le sergent, qui se rapprochait doucement, appuya sur un commutateur près de la porte de la cuisine et Fell émit un gémissement tout en battant des mains pour se débarrasser des choses qui pendaient autour de sa tête.

« Allez-vous-en, dit-elle d'une voix étranglée. Foutez le camp. »

Elles étaient individuellement suspendues à des fils noirs qui sortaient d'un entrelacs de cintres en fil métallique, suivant chacune son orbite autour de la tête de Fell, ratatinées maintenant, commençant à se dessécher, mais les cils multicolores étaient aussi soyeux que le jour où les paupières avaient été détachées au scalpel des yeux de leurs propriétaires...

Fell s'écarta en titubant, horrifiée, bouche bée.

« Prenez cet enfoiré », dit Lucas, tenant son arme à moins d'un mètre du regard absent de Bekker. Le sergent avança d'un pas. Derrière Fell, un mince trait de lumière filtrait par une fissure de la porte. Une lumière dure, aiguë, bleue, professionnelle. Au moment où le sergent avançait, Fell poussa la porte.

Bekker fit un pas vers Lucas, les mains toujours croisées sur la poitrine. « Des arai... »

Une vieille dame était allongée là, ligotée, bâillonnée. Ses yeux, ouverts en permanence désormais... des globes blancs qui vous fixaient. Et sa poitrine, dont la peau avait été arrachée...

Mais encore vivante.

« Oh, merde ! » hurla Fell. Elle pivota sur place, la bouche grande ouverte et crispée, leva son arme, mains cramponnées.

Lucas eut juste le temps de crier : « Non ! » Bekker dit : « ... gnées », baissa une main, leva l'autre. Un éclair d'acier. Il leva le derringer, le pointa vers la poitrine de Lucas...

... Et Fell logea dans l'arête du nez de Michael Bekker une seule balle de 357 qui fit voler en éclats l'arrière de son crâne rasé, tout lisse.

Chapitre 30

Les murs du bureau de Lily semblèrent se dissoudre, et soudain Petty surgit, son visage d'adulte s'inscrivant en surimpression sur celui de l'enfant qu'il avait été, tous les deux présents.

Puis le visage de Kennett apparut.

Le visage de Kennett dans l'obscurité, dans la chambre de Lily. Cela devait être en hiver : elle avait acheté un sapin de Noël, expédié de quelque part dans le Maine à ce magasin de la Sixième Avenue. Elle se rappelait parfaitement l'odeur des aiguilles dans l'appartement pendant leur conversation.

Ils n'avaient pas fait l'amour, seulement dormi ensemble. Kennett y avait trouvé matière à plaisanterie, mais en même temps, cela le rendait malheureux. La crise cardiaque n'était pas si éloignée que ça.

« Voilà que tu passes des heures avec une grosse tête, dit-il. Je ne peux pas le croire. Je ne lui suffis pas, elle a besoin d'une grosse tête pardessus le marché.

– Pas une grosse tête, dit-elle.

– Si tu veux, pas une grosse tête, un boutonneux inspiré. Un fada de l'informatique. La revanche des forts en thème avec tous leurs petits stylos-bille alignés dans leur poche de chemise, visant Richard X. Kennett personnellement. Si ça se trouve, ma maîtresse en pince pour un génie de l'informatique aux oreilles décollées qui fait collection de stylos-bille.

– La ferme, dit-elle d'un ton faussement sévère. Sinon, je vais caresser tes exquis parties, après quoi je te laisserai en plan – et en bonne santé, évidemment...

– Lily ! » Le ton avait changé. Il pensait au sexe.

« Pardon. Je suis désolée d'avoir dit ça. Kennett...

– Ça va. Mais pour en revenir au boutonneux inspiré...

– Ce n'est pas un boutonneux inspiré. C'est vraiment un chic type. Et s'il arrive à trouver la clé de ce truc, cela pourrait lui valoir de l'avancement... »

Et Lily avait parlé, oui, elle avait parlé de l'affaire Robin des bois. Elle lui avait parlé, au lit, des gens des Renseignements qui avaient levé le lièvre, elle avait parlé de l'affectation de Petty, elle avait parlé des ordinateurs.

Elle n'avait pas tout lâché en bloc, comme dans un interrogatoire officiel. Mais par petits morceaux. Confidences sur l'oreiller.

N'empêche, Kennett avait recueilli presque toutes les informations. Avec ce que Copland avait glané en écoutant aux portes et ce que Kennett avait appris au lit, ils devaient être au courant de tout.

Le visage de Petty flottait dans son subconscient. Petty et ses cheveux maintenus par la brillantine, ses oreilles rouges décollées, dévalant en courant le trottoir de Brooklyn en agitant le journal au-dessus de sa tête, tellement heureux de la voir...

« C'est moi qui t'ai tué, Walt », dit-elle à voix haute, s'adressant à la vision de Petty, croassant comme un corbeau de l'hiver. « C'est moi qui t'ai tué. »

Chapitre 31

La rivière, sur les derniers kilomètres qui précèdent la mer, était d'un noir d'encre, mais huileuse, épaisse, agitée. À l'est était apparue une énorme lune, pleine et écarlate, que le brouillard voilait au-dessus de la ville. Lily attendit que le vieux gardien de nuit et son chien se fussent éloignés pour ouvrir avec sa propre clé la grille d'accès réservée aux membres du port de plaisance.

Les quais étaient encombrés d'objets divers, comme d'habitude, et chichement éclairés par des globes jaunâtres postés de loin en loin. Sur l'eau, des fanaux éclairaient les mâts d'une demi-douzaine de bateaux à l'ancre. De-ci, de-là, des lumières brillaient aux hublots, et une brise légère poussait les drisses contre les mâts d'aluminium, produisant un cliquetis plaisant, sorte de carillon éolien. Une forte odeur de marijuana planait au-dessus d'un petit voilier Capri, et l'on entendait une voix masculine glousser à l'intérieur de la cabine exiguë. Lily s'éloigna de la puanteur que dégageait l'herbe pour se fondre dans les senteurs non moins puissantes de la rivière, mélange de boue et de poisson en putréfaction.

« Lily ! » La voix de Kennett émergea de l'obscurité quand elle s'approcha du *Lestrade*. Assis à la barre, il fumait une cigarette. « Je me demandais si tu viendrais.

– Tu es au courant, pour Bekker ?

– Oui. Et je sais aussi que l'on m'a mis en dehors du coup. »

Lily descendit dans le cockpit, s'assit et le regarda fixement. Le visage impassible, solennel, il lui rendit son regard sans ciller.

« Tu es Robin des bois, dit-elle.

– Robin des bois, foutaises ! dit-il d'un ton circonspect, expédiant d'une chiquenaude sa cigarette dans l'eau.

– Je n'ai pas de micro sur moi.

– Lève-toi et retourne-toi. » Elle se leva et Kennett la palpa de haut en bas, y compris entre les jambes. « Passe-moi ton sac. »

Il ouvrit le sac et, ayant allumé une lampe-torche qui était accrochée au hauban, en inspecta et fouilla l'intérieur. Il sortit le 45 de son étui, dégagea le chargeur et jeta les cartouches dans l'eau. Puis il souleva la culasse afin d'éjecter celle qui était engagée dans la chambre. Or la chambre était vide. Kennett secoua la tête d'un air désapprobateur. « Tu devrais toujours avoir une balle sous le percuteur.

– Je ne suis pas venue pour parler de flingues, dit-elle, mais du fait que tu es Robin des bois. Que tu m’as utilisée comme une marionnette pour espionner O’Dell. Que tu as tué Walt Petty.

– Je ne t’ai pas utilisée comme une marionnette, dit-il calmement. Si je suis avec toi, c’est parce que tu me plais et que je suis en train de tomber amoureux de toi. Tu es belle et intelligente, et tu es flic. Il n’y a pas tant de femmes que ça à qui je puisse parler.

– Je ne doute pas que tu m’aimes bien, dit-elle d’un ton agressif. Mais cela ne t’a pas empêché de m’utiliser. En venant ici, je me suis rappelé le soir où nous étions allongés sur cette couchette, quand tu avais élocubré sur le genre de nanas que pouvait bien se taper O’Dell. Tu te souviens ? Tu avais sûrement tout prémédité, pour m’inciter à parler de lui. Et avant ça, pour me faire parler de Walt. Quand je pense à tout ce que je t’ai dit parce que je me sentais en sécurité ! Parce que tu étais mon amant et mon frère policier. Merde, chaque fois que nous couchions ensemble, tu m’extorquais des renseignements.

– Mon Dieu, Lily, Lily, si tu me disais quelque chose sur O’Dell ou Petty, c’était un plus. Je ne couchais pas avec toi pour t’extorquer des renseignements. Mon Dieu, Lily...

– La ferme », dit Lily. Elle leva la main et tira sur la corde du plafonnier. Ils se retrouvèrent plongés dans l’obscurité. « Il y a certains trucs que je voudrais savoir. Nous tenons Jeese et Clemson, Davenport les a arrêtés, et nous sommes au courant pour Copland...

– Je savais que Davenport était un type dangereux, dit calmement Kennett. Je ne l’ai pas sous-estimé. J’ai su qu’il était vraiment dangereux quand il est allé vérifier le nom de Gauguin, au sujet de cette cravate. Mais je ne pouvais pas m’empêcher d’avoir de la sympathie pour lui.

– C’est pour ça que tes gars ont voulu le passer à tabac, au lieu de simplement lui flanquer une raclée ? »

Kennett sourit. Elle vit ses dents étinceler dans la pénombre. Son sourire n’avait rien de joyeux, il était triste, au contraire.

« Encore une erreur. Ici, on a tendance à croire que New York, c’est le top. Qu’un mec débarqué de sa province ne pourra pas tenir à distance deux vrais pros new-yorkais. On avait tout au plus l’intention de lui casser quelques côtes. De quoi le clouer au lit pendant deux ou trois mois. Mais ils ont dit qu’il était aussi rapide qu’un combattant professionnel. Ça les a vexés. Selon eux, s’ils s’étaient approchés d’un demi-centimètre de plus, il leur aurait fait sauter la cervelle, il aurait sorti son 45...

– Ils ont eu de la chance, en effet. Pourquoi n’avez-vous pas essayé une deuxième fois ? »

Kennett haussa les épaules.

« À ce stade, nous nous sommes dit qu’il n’y avait que deux

solutions, le tuer ou laisser tomber. Il ne semblait pas suffisamment... près du but... pour qu'on le tue. Et de toute manière, je ne suis pas sûr que les gars auraient accepté de le faire. Petty était déjà dur à avaler. Au fait, le message de Davenport à O'Dell, celui que Copland a intercepté... c'était du chiqué ?

– Pas entièrement. C'est vrai que Davenport a trouvé la cachette de Bekker. Il a passé le message à O'Dell pour voir si des tueurs allaient se pointer aussitôt. Ils sont venus, en effet, mais je n'ai pas quitté O'Dell d'une semelle. Et il n'a pas donné un seul coup de fil. Alors, ça m'a fait réfléchir.

– Nom d'un chien. Moi qui avais envisagé de laisser tomber Bekker...

– Tu aurais dû.

– Je ne pouvais pas. J'ignorais ce qu'il allait dire au sujet de... »
Là, Kennett s'interrompt, se rappelant soudain...

« Au sujet des types qui ont descendu Walt. Jeese et Clemson, Gros Gabarit et Petit Format.

– Non, ce n'était pas eux.

– Arrête tes conneries, s'exclama-t-elle, folle de rage. Ils correspondent parfaitement.

– Non.

– Qui, alors ?

– Je ne te le dirai pas. En tout cas, ce n'était pas Jeese et Clemson. » Il tira sur sa lèvre. « Ce vieux Copland, un type bien. Qu'est-ce qui va lui arriver ?

– O'Dell trouvera quelque chose... Combien êtes-vous, au juste ? Et combien de gens avez-vous tués ? »

Kennett secoua la tête.

« Nous sommes... plusieurs. Certains opèrent en solo, d'autres en duettistes. Ils ne se connaissent pas entre eux, et je ne te donnerai pas leurs noms.

– On peut envoyer Jeese et Clemson au trou, si ça nous chante – agression à main armée sur la personne d'un officier de police. Et si O'Dell veut faire le méchant, je suis sûre qu'on peut sucrer la retraite de Copland. Il passera les vingt prochaines années assis sur un banc public. Ou couché sur un trottoir, enroulé dans une couverture de l'armée.

– Ne vous avisez pas de faire ça, dit Kennett d'une voix sourde.

– Voilà ce qui arrive aux perdants, répondit-elle, glaciale.

– Nous avons bien agi, dit Kennett, mais je vais y mettre fin. S'il n'y a pas de représailles, j'annulerai tout. Je donnerai ma démission, si tu veux.

– Quoi ? Pour que tu écrives des articles dans le *Times* ? Tu serais encore plus dangereux là-bas qu'ici.

- Alors, qu'est-ce que tu attends de moi ?
- Que tu me donnes ces putains de noms. »

Kennett secoua la tête.

« Non. En aucun cas. Si je te les donnais, il n'y a que deux choses qui pourraient arriver : un tas de types de valeur seraient mis sur le carreau, ou bien c'est O'Dell qui constituerait sa petite section d'assaut personnelle. Et je ne laisserai pas un gros cochon d'alcoolique geignard faire ça, pas question... » Sa voix s'était durcie en prononçant ces derniers mots. Il sourit et ajouta : « Je t'aime vraiment beaucoup. Mais ce que tu as fait de pire, ce qu'il y a de pire chez toi, c'est que tu sois associée à ce... cette pute de O'Dell.

– La pute, c'est moi, rétorqua-t-elle. Je suis celle que tu as baisée pour obtenir des renseignements.

– Eh bien, va te faire foutre, alors, dit Kennett en se détournant. Si vous voulez que cette histoire sorte au grand jour, portez-la devant le tribunal. Je vous anéantirai. Maintenant, dégage ton cul de mon bateau.

- J'ai une autre question à te poser avant de partir.
- Quoi ?
- Pourquoi Walt ? »

Kennett la dévisagea un instant, plongea la main dans sa poche de chemise et en sortit un paquet de cigarettes. Il en alluma une et jeta l'allumette par-dessus bord. Ils l'entendirent toucher l'eau et le grésillement de la flamme resta en suspens dans l'air humide.

« Il le fallait, dit Kennett. Celui-là, avec ses saloperies d'ordinateurs. Quand j'ai démarré cette opération, personne ne savait vraiment ce qu'on pouvait faire avec des ordinateurs. Pour nous, c'était des classeurs de dossiers qui marchaient à l'électricité. Regarder à l'intérieur d'un ordinateur, c'était comme lire en douce les papiers empilés sur le bureau du voisin. Nous ignorions que nous laissions des traces chaque fois que nous entrions dans un dossier. Petty nous avait tous épinglés. Il nous fallait un peu de temps pour accéder aux appareils et remettre les choses en ordre. Nous l'avons fait. Tous les renseignements sont effacés, maintenant. » Il regarda la rivière, Manhattan qui brillait de tous ses feux le long de sa rive, les arcs que dessinaient les ponts. « Écoute, Lily. Si l'on pouvait éliminer cinq cents ou mille personnes dans Manhattan, la ville serait sûre à quatre-vingts pour cent. On pourrait en faire un vrai paradis.

– Pas mille, corrigea-t-elle. Plutôt dix mille.

– Non, pas vraiment. Un millier suffirait. Nous ne pourrions sans doute pas en éliminer mille, mais nous pourrions changer les choses. Arvin Davies. Tu as regardé son dossier ? Était-ce l'un de ceux...

– Oui.

– Nous pensons... des estimations reposant sur le service de

renseignements... qu'il a commis au moins une centaine de crimes, toutes catégories : agressions, cambriolages, viols, meurtres. Il aurait pu en commettre une centaine de plus. Maintenant, il n'en aura plus l'occasion.

– Ce n'est pas à toi de décider ça.

– Bien sûr que si. Il faut que quelqu'un prenne les décisions, dit Kennett en la regardant. Pour cinquante ou cent vols qu'il commet, le camé lambda se fait prendre une fois. Et pour les petits délits, il a toutes les chances d'être relâché sur-le-champ. Son avocat négocie sa mise en liberté avec le procureur, ou au pire il en prend pour trente jours, six mois. C'est insuffisant. Si nous libérions tous les types qui ont commis un seul crime passionnel et que nous enfermions tous les salopards, Manhattan serait un paradis sur terre. Même ceux que nous avons descendus... Bon Dieu, rien qu'avec ceux-là, nous avons économisé à la ville un millier de crimes violents par an.

– Combien y en a-t-il eu ? »

Il secoua la tête.

« Tu n'as pas besoin de le savoir. En tout cas, voilà pourquoi... »

– C'est pour ça que tu as tué Petty ? Pour que nous puissions avoir un paradis sur terre ? »

Kennett se détourna.

« Cela ne nous a pas fait plaisir, mais nous n'avions pas le choix... O'Dell essaie de me coincer, au fait. Il aurait dans sa manche un témoin qui m'a vu au moment où Waites a été descendu.

– Je suis au courant.

– Tu savais ? demanda-t-il, étonné.

– Davenport a retrouvé le gosse qui était censé t'avoir vu. Il est allé le dénicher à Charleston et il lui a tiré les vers du nez. Il a compris que c'était un coup monté. »

Kennett sourit.

« Après être remonté à Minneapolis, le lendemain, Davenport est allé à Charleston. J'ai trouvé ça bizarre qu'il prenne une journée de congé, enfin, bizarre de la part d'un type comme lui.

– Bon, et les autres ? Waites était une grande gueule, mais...

– Ils ont nourri la plaie. Non, mais regarde-moi ça, regarde cette ville, pense à ce qu'elle pourrait être... »

Elle contempla les lumières vacillantes sur l'autre rive, on aurait dit un agrandissement de la Voie lactée.

« Et tu l'as trahie. Et tu m'as utilisée comme un putain de kleenex.

– Arrête tes conneries, dit-il, écarlate.

– Lorsque Walt s'est fait descendre, je suis venue ici et j'ai pleuré sur ton épaule, et tu t'es occupé de l'enterrement, tu m'as réconfortée, tu m'as emmenée en bas et nous avons fait l'amour, tu m'as raisonnée. Comment ai-je pu faire ça ?

– Eh bien...

– Eh bien, quoi ?

– C'est la vie, dit-il, serrant les dents. Et maintenant, Lily, allez, fous le camp d'ici. »

Elle se leva, fit un pas vers le quai. Et un autre vers lui.

« Qu'est-ce que... », commença-t-il.

Elle le frappa, à main plate, de toutes ses forces. Une gifle qui faillit l'envoyer au tapis. Il avança sur elle, se tenant le visage d'une main, et la prit par le bras : « Lily, enfin, merde !

– Lâche-moi », cria-t-elle. Elle essaya de lui échapper mais il tenait bon, et ils luttèrent un moment, Kennett devenant de plus en plus rouge. Soudainement, il se prit l'épaule, laissa retomber sa main.

Tourna sur lui-même, parut s'accroupir, tomba à genoux.

« Oh, mon Dieu, soupira-t-il. Lily... dans mon sac, en bas... »

Ses comprimés. Ses comprimés étaient dans le sac. Elle ébaucha un geste vers la cabine.

Il fut secoué par un spasme et s'effondra de tout son long dans le cockpit, le visage marqué par l'effort, les tendons saillant à son cou.

« Lily... »

Elle s'arrêta. Regarda la cabine, puis de nouveau Kennett. Et alors, très calme, comme dans un ralenti de cinéma, elle descendit du bateau, resta quelques secondes sur le quai, leva les yeux vers la ville, les baissa vers Kennett. Blanc comme cire, bouche ouverte, les yeux hagards, il luttait contre la douleur. Sa main gratta la surface du pont, comme s'il voulait s'y agripper. « Lily..., implora-t-il.

– Tu salueras Bekker de ma part. »

Chapitre 32

O'Dell était assis dans la pénombre de son bureau, l'air content de lui, tel un crapaud qui aurait attrapé une mouche particulièrement savoureuse.

« En vérité, je me contrefous de ce que vous pensez, dit-il à Lucas.

– Ce qui me donne follement envie de contourner ce bureau et de vous flanquer une bonne raclée, rugit Lucas.

– Les prisons de New York n'ont rien d'exquis, dit O'Dell d'un ton patelin. Je pourrais vous garantir...

– Non, dit Lucas en secouant la tête. Vous ne pouvez pas faire ça. J'ai passé trop de temps avec Red Reed, et devant témoins. Par conséquent, si je vous file une super-dérouillée et que vous me faites jeter en prison, je raconte l'histoire de Reed aux journaux et leur explique que vous avez occulté un témoin clé dans le meurtre d'un important politicien noir. Vous vous retrouverez au trou avec moi. »

O'Dell parut considérer la question un instant et finit par soupirer en fermant à moitié ses lourdes paupières.

« Très bien. Mais écoutez, si vous devez me flanquer une raclée, est-ce qu'on peut en terminer rapidement ? J'ai besoin de dormir un peu. »

Ils restèrent assis sans parler pendant une minute, puis Lucas dit : « Vous savez très bien que je ne le ferai pas. Mais vous m'êtes redevable, nom d'un chien. Vous m'avez fait tabasser par les sbires de Kennett. Ce que je veux savoir, c'est dans quelle mesure le coup était monté. Saviez-vous que tout ça, c'était Kennett ? Lily était-elle impliquée dans l'affaire ? Et Fell ? Qui d'autre ?

– Lily est nickel. Elle n'a jamais rien eu à voir avec ça. Et elle dit qu'à votre avis, Fell était un signal d'alarme. Je ne suis pas sûr d'en être convaincu, mais ce n'est pas impossible.

– Kennett ?

– Oui, j'étais au courant pour Kennett et deux ou trois autres. Honnêtement, vous auriez pu vous en douter, Lily et vous. L'enquête de Petty n'était pas une émission de télévision. Il ne faisait pas son travail en douce en gardant jalousement ses conclusions pour lui. Il venait s'asseoir ici tous les jours et me racontait ce qu'il avait en tête. Nous avions épinglé Kennett et deux ou trois autres – pas Copland, malheureusement. Nous *ignorions* que Kennett avait des informaticiens dans son camp. Nous croyions pouvoir entrer dans

l'ordinateur quand ça nous chantait, qu'il nous suffisait de faire une sortie de nos preuves sur imprimante. Ensuite, Petty a été tué et ses sorties sur papier ont disparu. Et quand je suis retourné voir l'ordinateur, les dossiers étaient partis à la corbeille. Il ne me restait qu'une poignée de noms et zéro moyen de pression.

– C'est alors que vous nous avez utilisés comme appâts. »

O'Dell sourit, toujours enchanté de lui.

« Oui. Lily m'avait parlé de vous. Elle disait que vous étiez très fort. Et j'ai vu un de vos jeux de simulation. J'ai donc mis Kennett sur Bekker, je vous ai mis sur Kennett, je vous ai donné Fell comme équipière et j'ai demandé à Lily de vous contrôler parallèlement. Avec une telle pression, ça allait forcément finir par exploser. De toute manière, je n'avais rien à perdre. »

Lucas y réfléchit un instant, se leva et s'étira, bâilla, s'avança d'un pas nonchalant vers la fenêtre de O'Dell, écarta les somptueux rideaux en tissu épais, et regarda au-dehors les lumières scintillantes de la ville.

« Vous savez que ce putain d'endroit est un gigantesque nid de serpents ? Est-ce que je vous ai déjà dit ce que je pensais à ce sujet ?

– Oui.

– Et moi aussi, j'étais un serpent. »

Lucas s'étira une deuxième fois et se dirigea tranquillement vers la porte. « C'était marrant, comme jeu », dit-il.

O'Dell le regarda et se mit à rire longuement, ravi. « Oui, je trouve aussi. »

Lucas s'installa derrière une table ronde en simili-bois de la taille d'une plaque d'égout, dans un bar en plastique rempli de reproductions en plastique de vieux avions. De l'autre côté des cloisons en plexiglas transparentes, il voyait des flots de passagers se déverser vers les portes d'embarquement. Il consulta sa montre : quinze heures vingt-sept, plus ou moins. Avec une Rolex, avait-il constaté, il fallait se satisfaire de plus ou moins. Il but machinalement une gorgée de Budweiser, ça ne l'intéressait pas, il occupait simplement sa place.

Fell se pointa à quinze heures trente, mince, gauche, dure. Et peut-être en colère, ou autre chose. Elle s'arrêta près d'une file d'attente qui s'allongeait à proximité du contrôle de sécurité, regarda à droite et à gauche, repéra le bar. Elle s'arrêta de nouveau à l'entrée et Lucas leva la main. L'ayant aperçu, elle se fraya un chemin entre les tables. Voyant la valise qu'il avait posée à ses pieds, elle leva les yeux vers lui et dit : « Alors, comme ça, j'étais juste un coup pour trois nuits, ou quelque chose dans ce genre.

– Pas exactement, dit Lucas. Assieds-toi. »

Elle resta debout et dit :

« Je croyais que nous allions faire un petit bout de chemin ensemble. »

Les larmes au bord des yeux.

« Assieds-toi, répéta Lucas.

– Espèce de salaud. » Mais elle obtempéra, se laissant lourdement tomber sur la chaise en face de lui, les mains pendant tristement entre les jambes. « Tu avais dit que nous...

– J'avais pensé te demander de m'accompagner dans les îles. J'ai même téléphoné à l'aéroport et à United Airlines pour savoir dans quelles îles on pourrait aller. »

Elle baissa les yeux vers la table.

« Explique, dit-elle.

– Eh bien, je n'ai pas pu. » Il fouilla dans sa poche et en sortit une boîte d'allumettes rouge qu'il lança devant elle sur la table. Une tête de cheval était dessinée sur le rabat. Elle la ramassa et la glissa dans son sac.

« Ainsi, tu étais déjà allée dans le restaurant où Walter Petty a été tué, dit-il. Tu m'avais pourtant affirmé le contraire.

– Et alors ?

– Alors, tu as menti. J'ai vu la boîte d'allumettes dans ton appartement.

– Quand ça ?

– Eh bien, quand nous y étions ensemble.

– Pas possible, je m'en étais débarrassée. En les voyant, au moment où je pensais que tu allais peut-être venir, je me suis dit "Il faut que je vire ça". Je les ai jetées. Comment tu as pu les voir ? »

Il la regarda calmement de l'autre côté de la table.

« Le premier jour où nous avons travaillé ensemble, j'ai fouillé dans ton sac et pris une empreinte de tes clés. Je suis allé chez toi le lendemain.

– Espèce de fils de pute », s'exclama-t-elle. Puis, le regard traversé par un soupçon : « Tu as un micro sur toi ?

– Non, je t'aime trop pour ça. En revanche, je sais que je ne peux pas te faire confiance. Pas entièrement. J'ai vraiment eu envie d'aller dans les îles avec toi, mais j'ai jugé que ce n'était pas possible. J'aurais fini par te parler de tout ça et alors... » Il laissa le non-dit flotter entre eux, et poursuivit : « J'ai essayé d'inventer une excuse pour rentrer précipitamment dans le Minnesota, mais je n'ai rien trouvé. Et je voulais te dire pourquoi.

– Eh bien, j'apprécie ta franchise. Cela dit, tu ne risquais pas grand-chose. Une boîte d'allumettes, ce n'est pas énorme, quand même.

– Il n'y avait pas que ça. Toute l'opération était une gigantesque

mise en scène conçue par O'Dell. C'était tellement bien ficelé que j'en ris encore. Il s'est servi de chacun d'entre nous. Toujours est-il qu'il a vérifié toutes les victimes sur son ordinateur et que ton nom est apparu beaucoup trop souvent. Ça, c'était solide.

– Tu crois qu'ils vont me coincer ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

– À mon avis, non. Ils pensent que tu n'étais qu'un signal d'alarme. » Il lui expliqua et elle l'écouta sans mot dire, les yeux fixés sur le sol.

« Et tu ne leur diras pas le contraire ? demanda-t-elle lorsqu'il eut terminé.

– Non. C'est moi qui leur ai soufflé l'idée du signal d'alarme.

– Pourquoi ? »

Il haussa les épaules.

« Tu es mon amie. »

Elle le dévisagea un long moment et hocha la tête.

« D'accord.

– En revanche, si Lily venait à découvrir la vérité, elle serait capable de te tuer. C'est l'autre raison pour laquelle je voulais te parler.

– Est-ce qu'elle a tué Kennett ? lâcha Fell étourdiment.

– Kennett ? Oh, non, pas possible. Elle est restée toute la soirée avec O'Dell.

– Nom d'une pipe, dit Fell en mâchonnant son pouce. Quand j'ai tiré sur Bekker...

– Bekker t'avait reconnue. Et c'est pour ça, dans sa lettre, qu'il n'a rien voulu dire sur Petit Gabarit. Pour se protéger. Il ne voulait pas que les gens se mettent dans l'idée que des tueuses couraient en liberté dans les rues...

– Oui, mais ce n'est pas pour ça que je l'ai descendu. J'ai tiré à cause des cils, et de cette femme... et de tout le reste.

– Je sais. Enfin, je te crois. Mais pourquoi Petty ?

– Je ne voulais pas tuer Petty, dit-elle d'une voix rauque, exténuée. J'étais là, mais j'ai essayé de m'interposer.

– Tu n'étais pas obligée d'y être.

– Eh bien... j'y étais. Si j'avais disposé de quelques minutes de plus, je pense que j'aurais réussi à convaincre... l'autre type de ne pas le faire. Mais Petty est sorti du restaurant une minute trop tôt. Une minute plus tard, il ne serait rien arrivé. Du moins, pas ce jour-là. Petty avait des trucs très lourds contre nous... Je rôtirai en enfer à cause de Petty.

– Je ne crois pas, dit-il ironiquement.

– Moi, si. Enfin, j'aurais bien aimé aller dans les îles avec toi.

– Oui, ç'aurait été sympa. Mais je suis le seul à savoir la vérité à

ton sujet. Tu tires drôlement vite, et tu aurais pu commencer à nourrir certaines idées, à me voir là, allongé au soleil...

– Mais non, dit-elle, incapable de dissimuler un petit sourire en coin. N'empêche, c'est intéressant de savoir que je te fais peur.

– C'est que... »

Elle soupira.

– Ah, les flics. Que des putains de dragueurs. Tous des faux culs.

– Et puis je voulais te prévenir, pour Lily.

– De quoi ?

– Elle a des soupçons sur une demi-douzaine de tueurs qui travaillaient pour Kennett. Elle va être impitoyable, quoi qu'il arrive. Mais il y a deux choses que tu dois savoir. Primo, ils n'ont aucune preuve, ils veulent seulement que cela cesse.

– Et la deuxième ?

– La deuxième, c'est que si quelqu'un s'en prend à Lily, je rapplique ici dans la minute. » Il avait parlé sans la quitter du regard, et ses yeux étaient devenus durs comme du granit.

« Tu devrais être des nôtres.

– Fais passer le message.

– Je ne connais personne en dehors de mon... pote et un autre type. Mais je leur dirai. Ils en savent peut-être plus. Nous ne parlons jamais de rien. C'était une des règles imposées par Kennett. Pas un mot à quiconque, c'était sa consigne.

– Une règle d'or, dit Lucas. Lily va bientôt arriver, ajouta-t-il après avoir regardé sa montre.

– Ici ?

– Oui. Il faut que je lui parle aussi.

– Dans ce cas, je ferais mieux de filer », dit Fell en ramassant aussitôt son sac. Elle se leva, s'éloigna, se retourna soudain. « Tu te souviens, le premier jour où on a travaillé ensemble ? Tu avais dit quelque chose comme "Cet endroit est la fosse septique de l'univers" ?

– Et alors ?

– Nous... l'équipe de Kennett... on essayait simplement d'en faire quelque chose de mieux.

– Je comprends.

– On avait tort ? »

Il y réfléchit un instant. « Je ne sais pas », dit-il enfin.

Fell partit et Lucas se plongea dans la contemplation de sa bouteille de bière, imprimant des O humides sur la table. Après la fusillade dans le sous-sol de la maison Lacey, quand les déclarations, les interrogatoires et la conférence de presse furent terminés, il était retourné au bureau de l'équipe de Kennett. La plupart des employés

étaient partis, mais il avait trouvé un type calé en informatique et lui avait dit qu'il cherchait à obtenir des renseignements sur deux agents, Jeese et Clemson.

L'informaticien l'avait installé devant un terminal libre et lui avait montré comment accéder aux dossiers. Il les avait rapidement parcourus, puis avait tapé le nom de Fell. Une fois son dossier ouvert, il l'avait fait défiler jusqu'à la fin, où était noté le nom de son plus proche parent : Roy Fell, avec une adresse à Brooklyn. Il avait tapé le nom de Roy Fell. Un dossier était apparu. La mention *Retraité* était suivie de : *Rechercher Dossier Retraité ? (OUI/NON)*.

Lucas avait appuyé sur la touche O. Pour obtenir un portrait, il suffisait de sélectionner l'option adéquate sur le menu simplifié. Le visage du père de Fell était apparu. Un visage lourd, des cheveux gris, une moustache grise, un sourire quasi douloureux. Né en 1930. Le dessin de Bekker était étonnamment ressemblant.

« Gros Gabarit ! s'exclama Lucas.

– Pardon ? demanda l'informaticien.

– Rien », répondit Lucas en éteignant l'ordinateur.

Et maintenant, assis dans le bar de l'aéroport, Lucas dessinait des cercles avec le fond de son verre. « On n'échappe pas à sa famille... » se dit-il.

Lily arriva avec dix minutes de retard. Comme Fell, elle s'arrêta près de la file d'attente devant le contrôle de sécurité et chercha le bar des yeux. Elle le repéra dès l'entrée. Elle avait les traits tirés et le teint blafard, mais elle se dominait.

« Tu as parlé à O'Dell, dit-elle en s'asseyant.

– Oui.

– C'est lui qui a tout combiné.

– Exact.

– Quand l'as-tu su ?

– À Charleston. J'avais déjà des soupçons avant – tout le monde se tenait de trop près, tout tombait trop juste. Mais je n'étais pas encore sûr que ce n'était pas lui, Robin des bois.

– Tu penses toujours que Fell était un signal d'alarme ?

– Oui, j'en suis presque sûr. Pas certain à cent pour cent, mais je crois qu'elle a simplement été piégée par Kennett. Je veux dire, elle a arrêté les deux Robins des bois qui ont débarqué chez Bekker. Rien ne l'y obligeait : son revolver était pointé à hauteur de mon oreille.

– Le bruit court que c'est Robin des bois qui a pris Bekker.

– À quoi t'attendais-tu ? Il a été descendu. »

Lily resta plongée un instant dans la contemplation de la surface de la table.

« Quand est-ce que tu as su, pour Dick ?

– O'Dell a essayé de le faire tomber – cette histoire du type à cheveux blancs qui aurait abattu le politicien. Je ne savais pas que c'était un coup monté, mais à l'époque je pensais déjà que c'était lui.

– Alors, quand ?

– Quand nous sommes allés visiter l'appartement de Petty, cette M^{me} Logan nous a dit que la personne qui était venue le jour du meurtre lui avait donné l'impression de marquer une pause avant de prendre l'ascenseur pour monter, et pareil en redescendant, et de mettre un certain temps pour atteindre la porte...

– Bien sûr, dit-elle en détournant les yeux. Dick...

– Oui, mais ça ne tenait pas debout parce que je pensais qu'il ne pouvait pas conduire – c'est ce que tout le monde pensait. Je l'avais vu se faire déposer par un chauffeur devant Midtown South. S'il ne conduisait pas, ça ne pouvait pas être lui. Et s'il s'était fait conduire par Copland ou un autre de ses comparses, il n'aurait pas eu besoin de monter toutes ces marches. Il n'avait qu'à envoyer le chauffeur récupérer ce dont il avait besoin. Alors j'ai cessé de le soupçonner quelque temps. Jusqu'à notre virée en bateau, quand tu m'as dit qu'il pouvait conduire. Qu'il partait quelquefois faire un tour en 4x4 et que cela te mettait en rage.

– Ainsi, je n'ai pas seulement trahi Petty, j'ai également trahi Dick.

– Allons, Lily, assez de jérémiades. Tu as fait du mieux que tu as pu au sein d'un nid de serpents.

– Et en fin de compte, tout le monde est mort.

– Eh oui. » Il n'y avait pas grand-chose à ajouter. Lucas consulta sa Rolex. « Il faut que j'y aille. Ils ont dû commencer rembarquement. »

Quand ce fut son tour de passer le contrôle de sécurité, Lucas se tourna vers elle, mains dans les poches, et lui dit : « Si c'était un film, nous échangerions un long baiser passionné et tout irait pour le mieux. »

Elle avait des yeux dignes d'un portrait de Rembrandt.

« Oui, mais il ne se passe jamais rien après la fin d'un film, dit-elle. Ça se termine sur un baiser torride et on ne voit jamais la suite, quand tout le monde repart travailler.

– Quand tout devient important...

– Oui. Et à mon avis, s'il devait y avoir un baiser torride, il serait plutôt pour Fell. Je croyais que tu allais partir dans les îles avec elle ?

– Non. Elle, c'est New York, moi pas. D'ailleurs...

– Quoi ?

– Ces fameuses îles, elles n'existent pas, hein ? »

Lily détourna les yeux, pensant à Petty et à Kennett. « Non, finit-elle par dire. Peut-être pas. »

Il y eut encore un silence, puis elle tendit la main.

« Arrête ton char, Rothenburg », dit Lucas en se penchant vers elle et lui effleurant à peine les lèvres, chastement. Il tourna les talons, s'avança vers le contrôle de sécurité. « Et si un autre Bekker rapplique, tu n'as qu'à me siffler. Tu sais... ? »

– Oh, ça, oui », dit-elle, sans le croire tout à fait. Un léger sourire apparut au coin de ses lèvres. « Ça, je sais le faire. »

- {1} « Posséder un fusil, partir en voyage », voilà la carte de visite d'un homme... (N. d. T.)
- {2} « Tea », en argot américain, désigne couramment la marijuana. (N. d. T.)
- {3} Allusion à un personnage de *Shadow Prey*, roman antérieur de John Sandford. (N. d. T.)
- {4} La New School for Social Research, construite dans les années 30, a accueilli de nombreux universitaires qui fuyaient l'Allemagne nazie et compté, parmi ses enseignants célèbres, John Cage, Claude Lévi-Strauss, William Styron... (N. d. T.)
- {5} En fait, dans le texte anglais, il crie « Jésus ! », juron qui, phonétiquement, aura son importance dans la suite de l'histoire. (N. d. T.)
- {6} Autre nom du P. C. P., ou phencyclidine, hallucinogène extrêmement dangereux. (N. d. T.)
- {7} Comprimés d'amphétamines dont un côté est marqué d'une croix blanche. (N. d. T.)
- {8} Jeu de mots sur « dick », qui en argot désigne le sexe masculin. (N. d. T.)
- {9} Personnage pittoresque du Village qui a inspiré une pièce de théâtre puis un film avec Mickey Rourke. (N. d. T.)
- {10} Site du premier conflit armé de la guerre de Sécession, en 1861. (N. d. T.)
- {11} Voir la note du chapitre 7, page 179. (N. d. T.)